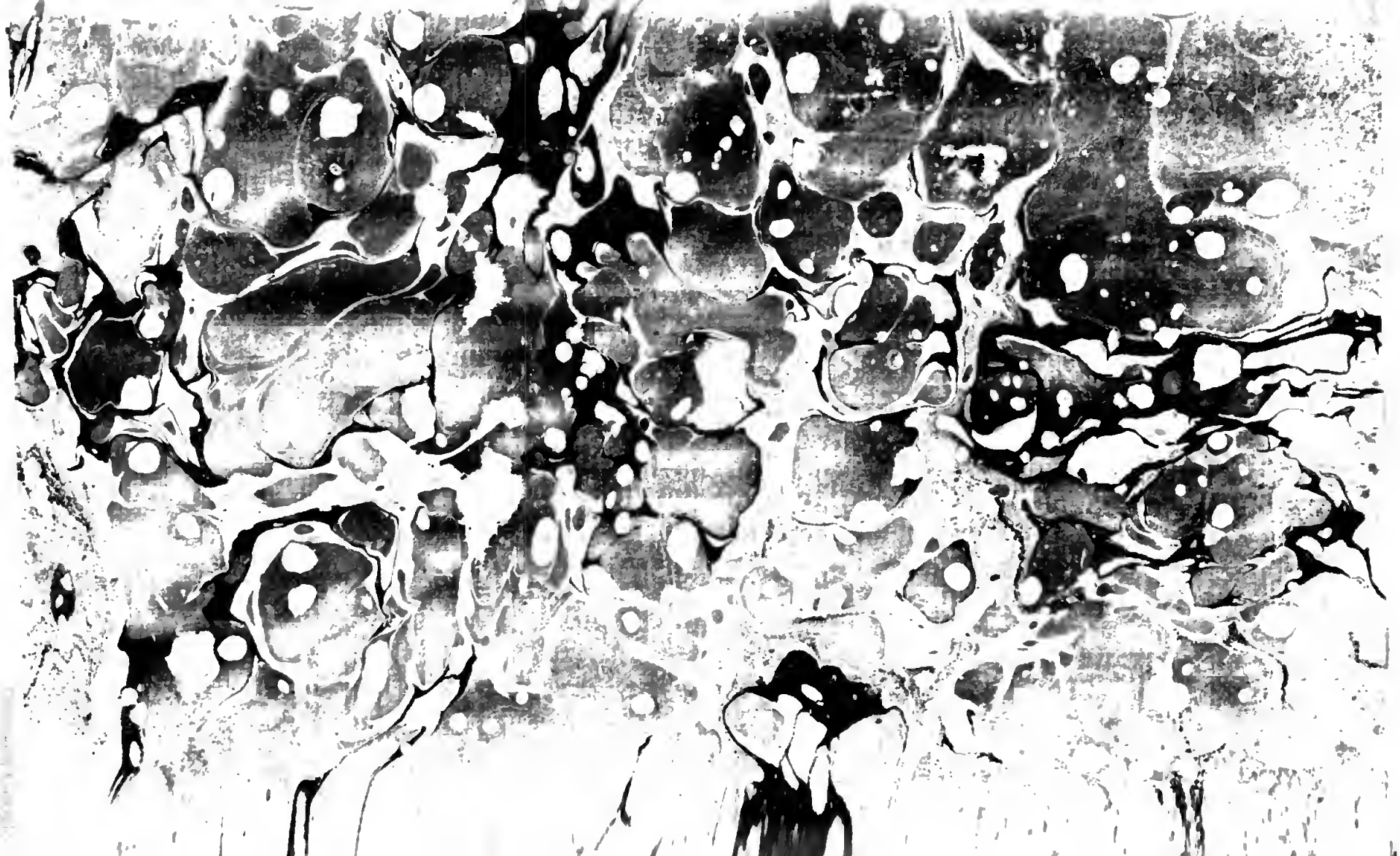


ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

C.P. Marillier inv. *le Beau Sculp.*

Allons qu'on baiſe tout-à l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaë, donne lui la tienne. *Les Graces Sc. IX.*

753527

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX,

Hiſtoriographe des Ordres du Roi.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LES GRACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Repréſentée par les Comédiens François, le 23 Juillet 1744.

A VOUS.

JE vous dédie les Grâces : je ne mets point votre nom : je veux que vous ayez le plaiſir de voir qu'à la Cour, à la Ville, chacun vous devinera. *

* On devina Madame la Comteſſe de Forcalquier.

PRÉFACE.

EN liſant les Odes d'Anacréon, la IIIe & la XXXe me firent naître l'idée de cette petite Comédie ; il me parut que le tableau en ſeroit riant ; j'eſpèrai beaucoup du jeu, des grâces & de la figure des Actrices ; & j'ai vu par le ſuccès, que je ne m'étois pas trompé. Il eſt vrai qu'un Abbé, dont j'ignore le nom, répéta pluſieurs fois, & avec chaleur, après la première repréſentation, qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit s'amuſer à une Pièce, dont il étoit impoſſible *d'extraire la moindre moralité* : ce furent ſes termes. J'aurois pu lui répondre, qu'il n'y en a point au Théâtre, où il y ait plus de morale que dans celle-ci ; « que l'Amour, loin d'y être préſenté d'une » façon qui puiſſe flatter le cœur d'une jeune » perſonne, y eſt toujours peint comme un petit » fourbe, un petit libertin, qui ne s'occupe qu'à » tendre des piéges à l'innocence ; que ſur-tout » dans la quatrième ſcène, on voit ſes ruſes, » ſes déguiſemens ordinaires, & comme il cher-

» che ſouvent à s'introduire à la faveur de la pitié » qu'il tâche d'inſpirer ; qu'enfin lorſque les Nym- » phes le lient & qu'elles obtiennent l'immorta- » lité, c'eſt enſeigner aſſez clairement, qu'il faut » enchaîner les paſſions, les retenir dans les bor- » nes de la ſageſſe, & que toujours la vertu eſt » récompenſée. » Voilà, dis-je, ce que j'aurois pu répondre ; mais comme toute cette belle morale ne s'eſt trouvée que par haſard dans cette petite Comédie, & qu'elle n'étoit point entrée d'abord dans mon plan, je ne crus pas devoir m'en faire honneur ; je gardai le ſilence, & je n'objectai pas même à M. l'Abbé, que ſa délicateſſe devoit être encore plus bleſſée à l'Opéra, où il aſſiſtoit cependant trois fois la ſemaine très-régulièrement.

Nous avons d'excellentes Comédies de caractère, quelques bonnes Pièces d'intrigue : pourquoi n'admettroit-on pas au Théâtre un troiſiéme genre de Comédie, dont les ſujets moins étendus, plus unis, & toujours dans le gracieux, ne préſenteroient uniquement que la ſimple Nature & le

ſentiment ? N'a-t-on pas toujours dit que la Poëſie & la Peinture étoient ſœurs ? & dans la peinture n'y a-t-il pas le Païſage ? Je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance & ce naturel qu'un habile pinceau pourroit leur donner ; mais outre que je ne m'occupe que pour m'amuſer, je ſuis très-éloigné de me croire un vrai talent ; & il en faut un, peut-être plus marqué que l'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible, peut en rendre tout le coloris déſagréable ; il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette, pour ainſi dire, que les objets que le cœur lui préſente ; & il doit régner dans le tout un air ſi aiſé *, une expreſſion

* M. de Voltaire dit qu'*il y a peut-être plus de difficulté à réuſſir dans la proſe, où l'eſprit ſeul ſoutient l'Auteur, que dans la verſification, qui par la rime, la cadence & la meſure, prête des ornemens à des idées ſimples, que le ſtyle ordinaire n'embelliroit pas.* M. Deſtouches, le ſucceſſeur

ſi naturelle, qu'il ſemble au Spectateur, qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application. Mais je m'apperçois que voici une Préface en forme; ce n'étoit pas mon deſſein; je finis donc vîte, en ajoutant que la *Fable*, ou l'invention du ſujet, étant, ſans contredit, la partie du Théâtre la plus difficile, elle eſt auſſi celle qui peut faire le plus d'honneur; on doit donc, je crois, s'attacher ſurtout à créer les ſujets de ſes Comédies. J'ai tiré de mon imagination tous ceux que j'ai traités; je ne les ai pris en aucune Hiſtoriette ni Roman; & j'ai tâché qu'ils ne ſe reſſemblaſſent point. Malgré la déciſion peu réfléchie d'une perſonne, que d'ailleurs j'eſtime & j'honore, *l'Oracle* & *les Grâces* n'ont pas même un air de famille.

de Molière, dans une lettre à un de ſes amis qui travailloit à une Comédie, s'exprime en ces termes: *Vous me direz qu'il eſt moins facile de faire réuſſir une Pièce en proſe qu'en vers; j'en conviens, parce que la verſification donne du relief aux choſes les plus communes, & bien ſouvent même à de pures fadaiſes, ou à des penſées très-fauſſes,*

ACTEURS.

L'AMOUR.
MERCURE.
EUPHROSINE.
CYANE.
AGLAÉ.
VÉNUS.
JEUX & RIS.

La Scène eſt dans un bois conſacré à Diane.

LES GRACES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERCURE, L'AMOUR.

MERCURE.

L'Amour ?

L'AMOUR.

Mercure ?

MERCURE.

J'ai à te parler, te dis-je.

L'AMOUR.

Qui t'en empêche ?

MERCURE.

Mais, si tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, il est inutile que je parle.

L' AMOUR.

Mais, ſi je ne veux rien faire de tout ce que tu me diras, il eſt inutile que j'écoute.

MERCURE.

Que tu es extraordinaire !

L' AMOUR.

Que tu es importun !

MERCURE.

Jupiter t'a banni du ciel....

L' AMOUR.

Heureuſement.

MERCURE.

Il t'a privé des honneurs & des avantages de la Divinité....

L' AMOUR.

Je m'en paſſe.

MERCURE.

Te voilà réduit à la condition humaine....

L' AMOUR.

Elle a ſes agrémens.

MERCURE.

Obligé de vivre avec les hommes....

L'AMOUR.

Je ne vis qu'avec les femmes.

MERCURE.

Quoi, veux-tu toujours?..

L'AMOUR.

Tu vois bien cet enclos; j'eſpère y commencer aujourd'hui une retraite d'un ou deux mois, avec vingt filles fort jolies, qui y ſont renfermées; crois-tu que je m'y ennuie?

MERCURE.

Non; mais crois-tu que Diane, à qui ces jeunes perſonnes ſont conſacrées, trouvera bon?..

L'AMOUR.

Que m'importe?

MERCURE.

Songe donc....

L'AMOUR.

Oh! ſonge toi-même que les remontrances m'ont toujours déplu.

MERCURE.

Si je n'étois pas de tes amis....

L'AMOUR.

Pour être de mes amis, il faut s'intéreſſer à mes plaiſirs, & point à mes affaires. Je veux te conter mon aventure.

MERCURE.

Quel libertin !

L'AMOUR.

Hier, je dormois à l'ombre de cet arbre, lorſqu'éveillé par quelque bruit, j'apperçus trois jeunes filles, qui regardant de tems en tems de mon côté, ſous prétexte de cueillir des fleurs, s'approchoient peu à peu : ne remuons pas, ne les effarouchons point, dis-je en moi-même, laiſſons-les venir ; en effet, feignant toujours de dormir, n'ouvrant qu'à moitié les yeux, je les vis bientôt, ne marchant plus qu'à pas timides & ſuſpendus, retenant, pour ainſi dire, leur haleine, tourner autour de moi & me conſidérer avec beaucoup de curioſité : la curioſité, à meſure qu'on s'y livre, augmente ordinairement, & ſur-tout dans les jeunes filles. De moment en moment, elles devenoient plus hardies ; déja l'une commençoit à badiner avec les boucles de mes cheveux ; l'autre me couvroit de fleurs ; la troiſième, mettant la

main ſur mon cœur, ſembloit prendre plaiſir à le ſentir palpiter ....

MERCURE.

Tout ce petit jeu te divertiſſoit ?

L'AMOUR.

Beaucoup ; lorſqu'un mouvement & un ſoupir, dont je ne fus pas le maître, les firent fuir, ou plutôt s'envoler dans cet enclos ; en vain je courus après elles....

MERCURE.

Tu ne pus pas en attraper au moins une ?

L'AMOUR.

Non, & j'eus beau parler, preſſer, prier, elles ne voulurent jamais ouvrir cette maudite porte qu'elles avoient refermée.

MERCURE.

Si tu n'avois pas été privé des avantages de la Divinité, cette maudite porte ne t'auroit point arrêté ; & juſques dans leur appartement, tu aurois pu....

L'AMOUR.

Eh fi, fi donc ! La facilité à devenir heureux, empêche ſouvent de bien goûter le plaiſir de l'être.

D'ailleurs le triomphe d'un Dieu n'eſt-il pas toujours empoiſonné par l'idée que ce n'eſt peut-être qu'à la vanité, à l'ambition, qu'à ſon rang, qu'une maîtreſſe ſacrifie ; au lieu qu'un ſimple mortel (& en amour je veux toujours le paroître) goûte le plaiſir délicat & ſenſible, d'être ſûr qu'il eſt le véritable objet du cœur, & qu'en lui, ce n'eſt que lui-même que l'on cherche. Voilà le nectar, voilà l'ambroiſie que l'amour-propre compoſe pour les hommes, & que jamais il ne peut ſervir aux Dieux.

MERCURE.

Je ſuis charmé de te voir penſer ainſi. Comment donc ? Cela va juſqu'à raiſonner ? Mais dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait pas un plaiſir encore plus flatteur que celui d'être aimé pour ſoi-même ?

L'AMOUR.

Et quel ?

MERCURE.

Le plaiſir, lorſqu'on peut tout, de faire tout pour la perſonne aimée ; de la combler de gloire, d'honneurs, & de lui créer, pour ainſi dire, un nouvel être, en la rendant immortelle. Or, il ne dépend que de toi de goûter ce plaiſir-là ; Jupiter m'envoie te dire que parmi ces jeunes beautés qui

rendent le ſéjour de la terre ſi agréable, tu n'as qu'à choiſir & lui nommer celle qui te plaira le plus ; il eſt prêt à la recevoir dans le Ciel.

L'AMOUR.

Je lui ſuis fort obligé ; & non-ſeulement une, je lui nommerai dix mortelles très-jolies, vives, gaies, amuſantes, qui tiendront fort bien leur coin dans l'Olimpe, & renouvelleront un peu cette vieille Cour qui (ſoit dit entre nous) devient chaque jour d'une triſteſſe.... nos Déeſſes ſont d'un ennui....

MERCURE.

Mais tu dois penſer que ce ne ſont pas tes Maîtreſſes que Jupiter veut placer dans le Ciel. Hier, dans l'Olympe aſſemblé, après une mûre délibération, on opina unanimement que le ſeul moyen d'aſſujettir cette humeur vive & libertine qui te fait faire tous les jours tant d'étourderies, c'étoit de te marier.

L'AMOUR.

Me marier ?

MERCURE.

Comme tu te récries !

L' AMOUR.

Quoi ? c'eſt pour me faire une auſſi ſotte, une auſſi plate, une auſſi ridicule propoſition, que Jupiter t'envoie ſur la terre ?

MERCURE.

Quoi ? c'eſt dans des termes auſſi doux, auſſi polis, auſſi honnêtes, que tu réponds aux ordres de Jupiter ? Je te déclare cependant qu'il veut être obéi.

L' AMOUR.

Je t'aſſure qu'il ne le ſera pas.

MERCURE.

Tu l'irriteras à un point, qu'il prendra quelque parti fâcheux contre toi.

L' AMOUR.

Eh ! quel parti plus fâcheux que celui de me marier ?

MERCURE.

Crois-moi....

L' AMOUR.

Oh ! crois-moi toi-même ; c'eſt bien aſſez que tu te ſois chargé d'une propoſition auſſi impertinente, ſans vouloir encore m'ennuyer de tes fades conſeils.

MERCURE.

MERCURE.

Cela ſuffit ; je me tais ; que m'importe après tout ? Ce ſont tes affaires. Je vais rendre compte à Jupiter de ma commiſſion. Adieu l'Amour.

L'AMOUR.

Adieu.

MERCURE, *à part, en s'en allant.*

Déguiſons-nous, pour épier toutes ſes démarches, & tâcher de le troubler dans ſes plaiſirs.

SCENE II.

L'AMOUR *ſeul.*

ME marier ! Ah ! chaſſons cette extravagante idée ; & ne nous occupons que des heureux momens que je vais paſſer, ſi je puis m'introduire dans cet enclos. On m'a aſſuré qu'elles étoient vingt, la plûpart jolies. Quel plaiſir n'aurais-je pas au milieu de cet innocent troupeau, fêté, chéri, l'objet de tous ſes ſoins, de toutes ſes penſées, de tous ſes deſirs ? Car il ne s'agit que de la première ; ſi je puis en avoir une, je les aurai toutes. Mais, quand même je ne me ferois aimer que des trois

que j'ai vues hier ; elles ſont charmantes.... J'entends du bruit derrière cette porte ; ce ſont elles ſans doute : Les réflexions de la nuit me les ramènent ; elles ne ſortent que pour me chercher.... Cependant, uſons de précaution ; cela eſt encore ſi jeune, ſi timide, ſi farouche, que ce n'eſt qu'en les forçant, pour ainſi dire, à vouloir ce qu'elles deſirent, qu'on peut eſpérer d'en tirer parti : je ne ſais quelle honte les empêcheroit d'avancer, ſi je paroiſſois d'abord ; cachons-nous donc, & ne nous montrons qu'en les mettant dans l'impoſſibilité de m'échapper.

SCENE III.

EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

(Elles ouvrent la porte, y reſtent un moment, & enſuite avancent, en regardant de tous côtés.)

EUPHROSINE.

J'AI beau regarder ; je ne le vois point.

CYANE.

Ni moi non plus.

EUPHROSINE.

Cela m'étonne.

AGLAÉ, *avec vivacité.*

Cela ne m'étonne point ; ne lui dîmes-nous pas hier que nous ne voulions point l'écouter ?

EUPHROSINE.

Il eſt vrai ; mais....

(Cyane retourne au fond du Théâtre, où elle reſte à regarder de côté & d'autre.)

AGLAÉ.

Mais, voilà comme nous ſommes toutes, nous autres jeunes filles ; nous ne ſavons jamais ce que nous voulons ; ſi nous l'avions rencontré ici, nous aurions peut-être encore fui, comme hier.

EUPHROSINE.

Je ne dis pas que non.

AGLAÉ.

Pourquoi ſommes-nous donc fâchées de ne le pas trouver ?

EUPHROSINE.

Tiens, je voudrois le fuir ; mais je voudrois qu'il me cherchât.

AGLAÉ.

Tiens, je penſe à peu-près de même ; mais je ſens en même tems que cela ſe contredit. Il faut prendre un parti.

EUPHROSINE.

Eh ! quel parti ? L'on nous dit tous les jours que les hommes ſont ſi méchans....

AGLAÉ.

Ecoute ; celui-ci eſt ſi jeune....

EUPHROSINE.

Jeune, tant que tu voudras ; il a dans la phyſionomie je ne ſais quoi de ſi vif, de ſi mutin, de ſi hardi.... je crois que ſi l'on ſe trouvoit ſeule avec lui, on ſeroit expoſée.

AGLAÉ.

A quoi ?

EUPHROSINE.

Oh ! tu me le demandes, comme ſi je m'étois trouvée dans le cas de le ſavoir ?

AGLAÉ.

Non ; mais qu'imagines-tu ?

EUPHROSINE.

J'imagine que les hommes veulent tout ce qu'il

faut que nous ne voulions pas, nous autres filles.

AGLAÉ.

Eh bien, nous n'avons qu'à ne pas vouloir.

EUPHROSINE.

Cela ne nous eſt peut-être pas bien aiſé. Leurs diſcours ſont ſi tendres, ſi paſſionnés; on eſt ſans doute émue malgré ſoi; les yeux attachés ſur les nôtres, ils s'en apperçoivent; ils deviennent plus preſſans; ils prennent une main, on la retire; ils ſe jettent ſur l'autre.... Tout cela.... tiens.... Aglaé.... en vérité.... oui.... je penſe qu'on eſt bien embarraſſée.... Tu ſouris? Eſt-ce que tu ne le crois pas?

AGLAÉ, *d'un ton railleur.*

Oh je le crois! Mais j'admire en même tems comment, ſans t'y être jamais trouvée, tu peux ſi bien peindre les choſes.

EUPHROSINE.

Que tu fais la fine mal-à-propos! Comme s'il n'y avoit pas comme cela des idées qui viennent d'elles-mêmes! Tu veux toujours railler; je ne te dirai jamais rien.

AGLAÉ.

Tu y perdrois trop, & moi auſſi; car tu ſens

bien qu'entre trois bonnes amies comme nous le ſommes, à peu près de même âge, & qu'on a renfermées dans cet enclos, preſqu'en naiſſant, ce n'eſt qu'en nous communiquant nos petites réflexions, que nous pouvons nous mettre au fait ſur bien de petites curioſités qui nous paſſent dans la tête. Peut-être que nous ne devinons pas toujours juſte, & que nous nous faiſons bien des chimères; mais du moins ces chimères-là plaiſent, récréent; on rit, on s'amuſe; le tems coule....

CYANE, *accourant du fond du Théâtre.*

Euphroſine, je viens de l'appercevoir qui ſe gliſſe doucement entre les arbres.

AGLAÉ.

Vient-il de notre côté?

CYANE.

Oui.

EUPHROSINE.

Eſt-il bien loin?

CYANE.

Non.

EUPHROSINE.

Rentrons, croyez-moi, rentrons.

CYANE.

Comment rentrer? Il n'eſt qu'à deux pas, te

dis-je, & juſtement ſur le paſſage, entre la porte & nous. D'ailleurs, puiſque je ſuis ſortie, je ſuis bien aiſe de me promener.

AGLAÉ.

Oh ! & moi auſſi ; il fait ſi beau !

EUPHROSINE.

Mais....

CYANE.

Mais.... Tiens, le voilà.

SCENE IV.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE.

L'AMOUR.

DE grâce, belles Nymphes, ne me fuyez point ; permettez que je vous parle un inſtant.

EUPHROSINE.

Laiſſez-nous, laiſſez-nous ; nous ſommes à Diane.

L'AMOUR.

Au nom de cette Déeſſe, au nom de tous les Dieux, daignez m'écouter.

EUPHROSINE.

Que pouvez-vous avoir à nous dire ?

L'AMOUR.

Quand vous ſaurez ma triſte ſituation, vous vous reprocherez de ne m'avoir pas ſecouru dès hier.

EUPHROSINE.

Quelle ſituation ? Quel ſecours ? Qui êtes-vous donc ?

L'AMOUR.

Un jeune homme malheureux, éloigné de ſa patrie ; je me ſuis échappé de chez les Prêtres de Jupiter.

EUPHROSINE, *d'un ton ſévère.*

Et pourquoi vous êtes-vous échappé de chez les Prêtres de Jupiter ?

L'AMOUR.

Les cruels ! Ah ! plus je vous regarde, plus mon cœur ſe révolte, contre eux ! Quand je leur demandois quelquefois ce que c'étoit qu'une femme, avec quelles couleurs ils me les peignoient toutes ! Mais, belles Nymphes, à la manière dont vous me fuyez, je ſoupçonnerois qu'on vous a auſſi élevées dans une prévention cruelle contre les hom-

mes. Quelle inhumanité de vouloir ſemer l'antipathie entre deux ſexes qui ne ſont formés que pour faire la félicité l'un de l'autre !

EUPHROSINE.

Nous ne voulons point connoître cette félicité-là ; nous faiſons conſiſter notre bonheur à vivre tranquillement dans notre retraite.

L'AMOUR.

Ah ! ſi vous aviez vu ce que j'ai vu !... Il y a deux jours qu'ayant trouvé par haſard une petite porte du jardin ouverte, je ſuis ſortis pour la première fois de ma vie de notre enclos. Je me promenois ſans deſſein, lorſque j'entendis parler derrière un buiſſon ; je m'approchai ; que devins-je ? Quels termes ? Quelles expreſſions frappèrent mon oreille, ou plutôt mon cœur ? Je crus d'abord, à leur langage que c'étoient deux Divinités. Hélas ! ce n'étoit qu'un berger & une bergère ; mais plus heureux mille fois dans cet inſtant que les Dieux mêmes. Leurs ſoupirs, leurs tranſports, chaque mot qu'ils prononçoient, tout portoit dans mes ſens un trouble que je n'avois jamais reſſenti. Jamais je n'avois vu de femmes : mon ame treſſailloit ; elle étoit toute entière dans mes regards, & s'enflammant au feu que reſpiroient ces tendres

amans, jouiſſant preſqu'autant qu'eux-mêmes de leurs propres plaiſirs, elle en dévoroit, pour ainſi dire, les inſtans. Mais bientôt une voix cruelle qui m'appelloit pour rentrer dans ma priſon, vint m'enlever à mon raviſſement. Belles Nymphes, mon cœur venoit d'être éclairé; pouvois-je regarder, ſans frémir, ces murs où l'on m'avoit ſi long-tems arraché à la vie? Non, je jurai de n'y jamais rentrer; & m'en éloignant avec précipitation, je marchai le reſte du jour & une partie de la nuit, juſqu'à ce qu'enfin, accablé de fatigues, je me couchai au pied de cet arbre où vous me trouvâtes hier endormi. Voilà mon aventure; n'aurez-vous point pitié de moi?

EUPHROSINE.

Mais, quelle pitié? Que nous demandez-vous?

L'AMOUR.

Depuis trois jours, je ne vis que de fruits ſauvages: voilà deux nuits que je paſſe, couché au pied d'un arbre; les nuits ſont ſi froides! j'ai beaucoup ſouffert!

EUPHROSINE.

Je le crois bien; mais autour de cette forêt, il y a pluſieurs maiſons de bergers où l'on ne refuſera pas de vous recevoir.

L'AMOUR.

O Ciel! Il faudroit leur conter mon aventure; ils ſe feroient peut-être un devoir de me ramener chez les Prêtres de Jupiter. Croyez-vous, & ſurtout à préſent que je vous ai vues, que je n'aimaſſe pas mieux mourir mille fois que d'y retourner?

EUPHROSINE.

Comment voulez-donc faire?

L'AMOUR.

Hélas! ſi l'une de vous, égarée comme je le ſuis, ſe fut trouvée à la porte de l'enclos où j'ai été ſi long-tems renfermé, avec quel empreſſement, quel plaiſir, en la cachant à tous les yeux, je lui aurois donné un aſyle! Quel ſoin j'en aurois pris! Refuſerez-vous de faire pour moi ce que j'aurois fait pour vous?

EUPHROSINE.

Comment? vous voulez nous propoſer de vous avoir avec nous, là.... en cachette, dans notre enclos?

L'AMOUR, *d'un ton ingénu.*

Sans doute.

EUPHROSINE.

Allez, allez ; vous n'y penſez pas.

L'AMOUR.

Quoi ! vous aimeriez mieux me laiſſer périr ?..

EUPHROSINE.

Quoi ! avez-vous pu eſpérer un inſtant ? ...

(*A ſes Compagnes.*)

Rentrons, rentrons.

L'AMOUR.

O Dieux ! quel eſt mon ſort ? O Dieux ! ſe peut-il qu'avec tant de charmes, on ait des cœurs auſſi barbares ! Allez, cruelles, allez parmi vos compagnes vous applaudir de toute votre dureté ; tandis que moi, pauvre petit malheureux, manquant de tout, accablé de fatigue, & encore plus de la vive douleur que me cauſe un traitement ſi inhumain, je vais attendre dans cette forêt la fin d'une triſte vie. On vous apprendra bientôt qu'on m'a trouvé mort de froid, dans quelque antre. A mon âge, quelle affreuſe deſtinée !

CYANE, *d'un ton attendri.*

Euphroſine, il me perce le cœur !

L'AMOUR, *feignant de pleurer & de s'en aller.*

Adieu.

EUPHROSINE, *d'un ton attendri.*

Arrêtez... En vérité, ce que vous nous demandez, eſt-il raiſonnable ?

L'AMOUR.

En vérité, eſt-il poſſible que vous ſoyez ſans pitié ?

EUPHROSINE.

Nous n'en avons peut-être que trop. Penſez donc à quoi nous nous expoſerions, ſi l'on alloit découvrir que nous aurions caché un jeune homme parmi nous ?

L'AMOUR, *vivement.*

Eh ! qui pourra le ſavoir ? Il ne vous ſera pas difficile de ménager quelque petit endroit où j'irai me mettre lorſqu'il vous viendra des viſites ; le reſte du tems, toujours enſemble, belles Nymphes, quel plaiſir ! quel raviſſement ! Je ſerai d'une joie, d'une gaieté !... Nous rirons, nous chanterons, nous jouerons à mille petits jeux ! Vous verrez que les jours qui, entre filles, vous ont paru ſans doute juſqu'à préſent aſſez ennuyeux, ne vous dureront pas des minutes. Allons, l'heure eſt favorable ; preſque toutes vos compagnes ſont à la chaſſe ; entrez d'abord ; paſſez les premières, pour exami-

ner ſi perſonne ne me peut voir ; je reſterai à la porte ; & au ſigne que vous me ferez...

MERCURE, *derrière le Théâtre, contrefaiſant la voix d'une femme.*

Euphroſine ? Cyane ? Aglaé ?

EUPHROSINE.

O Ciel ! on nous appelle ; c'eſt quelqu'une de nos compagnes qui nous cherche. Fuyez, fuyez vîte ; tâchez de vous cacher dans l'épaiſſeur du bois ; ſi on vous avoit entendu, nous ſerions perdues.

L'AMOUR, *à part, en s'en allant.*

Ah ! la maudite bégueule qui vient ſi mal-à-propos ! Mais ce n'eſt, après tout, qu'un petit retardement ; & je crois qu'en voilà toujours trois que nous pouvons déja regarder comme à nous.

(*Il ſort, en les regardant avec un ſourire malin, & d'un air avantageux ; Euphroſine qui a ſurpris ce regard, le conduit des yeux, & reſte enſuite rêveuſe au bord du Théâtre, tandis que ſes compagnes, qui s'en vont, rencontrent Mercure qui les ramène.*)

SCENE V.

MERCURE, *ſous la figure d'un Chaſſeur*, EUPHROSINE, GYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

LE voilà parti ; avançons. Demeurez, belles Nymphes, demeurez. Pour l'éloigner, j'ai contrefait la voix d'une de vos campagnes. Ah ! que je viens à propos au ſecours de votre innocence ! il en étoit tems.

AGLAÉ.

Il en étoit tems ? Que voulez-vous dire ? C'eſt un jeune homme qui nous racontoit ſon aventure ; mais à qui nous n'aurions pas certainement accordé ce qu'il nous demandoit.

MERCURE.

Pauvres Colombes, ſous la ſerre de l'Épervier, vous ne battiez déja plus que d'une aîle ! Avec quels détours, quelle adreſſe & quels menſonges, le petit ſcélérat tâchoit de s'introduire !

L'AMOUR.

Mais, cruelle, je vous ai vue ; & il m'eſt à préſent impoſſible de vivre ſans vous. J'expire à vos pieds, ſi vous m'abandonnez.

EUPHROSINE.

Écoutez-donc la raiſon.

L'AMOUR.

Écoutez-donc la pitié.

EUPHROSINE.

Ne devriez-vous pas être content d'être cher aux perſonnes, ſans exiger des choſes?...

L'AMOUR.

Peut-on, quand quelqu'un nous eſt cher, ſe plaire à le voir ſouffrir?

EUPHROSINE.

Songez qu'il y a certaines démarches...

L'AMOUR.

Songez qu'il n'y en a point, dont on ne doive le ſacrifice à l'amant le plus tendre....

EUPHROSINE.

Que vous êtes preſſant! Vous me jetez dans un trouble... Ah! je n'aurois pas dû nous attendre!

L'AMOUR, *se jettant à ses genoux.*

Belle Nymphe!...

EUPHROSINE.

Comment! comment! à mes genoux? Vous n'y pensez pas; s'il venoit quelqu'un?...

L'AMOUR.

Personne ne vient.

EUPHROSINE.

Eh bien, quand il ne viendroit personne, il ne me plaît pas que vous soyez à mes genoux; levez-vous, levez-vous donc.

L'AMOUR, *lui baisant la main.*

Je vous adore... Ah! laissez-moi baiser mille, mille fois cette main charmante...

EUPHROSINE.

Finissez.... finissez-donc.... quelle folie!... J'appellerai... j'appellerai..., Savez-vous bien que ces vivacités-là seules m'empêcheroient de vous recevoir parmi nous?

L'AMOUR.

Ah! belle Euphrosine, ne doutez pas un instant que mon respect n'égale toujours mon amour!

EUPHROSINE.

Je ne m'y fierois pas.... Tenez, nous ne vous recevrions qu'à une condition.

L'AMOUR.

Et quelle ?

EUPHROSINE.

Il faudroit.... Mais, non, non... croyez-moi, ſéparons-nous, ſéparons-nous.

L'AMOUR, *la retenant.*

De grâce, daignez vous expliquer.

EUPHROSINE.

Eh bien, je voudrois que vous fuſſiez abſolument notre captif ; je ne vous chargerois pas de chaînes bien peſantes ; vous voyez bien ces guirlandes ; je vous lierois, les bras, les mains....

L'AMOUR.

Quelle idée !

EUPHROSINE, *feignant de s'en aller.*

Cela ne vous convient pas ? Adieu.

L'AMOUR.

Arrêtez-donc. Quoi vous voulez, qu'au milieu de vous trois je ſois lié ?

EUPHROSINE.

Oui.

L'AMOUR.

Pardi j'y ferois une plaiſante figure?

EUPHROSINE, *feignant encore de s'en aller.*

Eh bien, puiſque vous l'aimez mieux, paſſez encore la nuit au pied de votre arbre; je vous ſouhaite le bon ſoir.

L'AMOUR, *à part.*

L'extravagante propoſition! Mais après tout, je ne la dois regarder que comme une petite ſimagrée de vertu, ou plutôt comme timidité de jeune fille qui, à la faveur de la précaution qu'elle exige, cherche à ſe faire illuſion ſur la démarche qu'elle haſarde; elles me délieront bientôt; je peux m'en repoſer ſur leur cœur; & le principal eſt de m'introduire.

(*Ramenant Euphroſine qui s'en alloit lentement.*)

Belle Euphroſine, vous ne devez pas douter que pour être avec vous, je ne me ſoumette à toutes les conditions qu'il vous plaira de m'impoſer; cependant...

EUPHROSINE.

Cependant!... Finiſſons, décidez-vous; vous commenceriez à me donner des ſoupçons...

EUPHOSINE, *ſortant avec vivacité de ſa rêverie.*

Je crois que ſur ce petit fourbe on n'en ſauroit trop dire. (*A Mercure*) Je l'avoue, il m'avoit attendrie ; & je ſens que malgré vos conſeils, j'aurois eu de la peine à le ſoupçonner, s'il ne s'étoit pas trahi lui-même.

AGLAÉ.

Comment ?

CYANÉ.

Qu'as-tu donc remarqué ?

EUPHROSINE.

En nous quittant, il a jetté ſur nous un regard qui, dans l'inſtant, m'a dévoilé ſon ame toute entière ; c'étoit un certain ſourire malin, cruel, moqueur ; comme voulant dire, *cela va bien ; je ſuis content ; voilà trois petites perſonnes qui ne peuvent m'échapper.* Oh il n'en eſt pas encore où il croit, & quand il reviendra...

MERCURE.

Croyez-moi ; ne l'attendez pas.

EUPHROSINE.

Il a voulu nous attraper ; je veux lui jouer un tour...

MERCURE.

Prenez y garde ; il eſt bien fin, bien ruſé ; le mieux, vous dis-je, eſt de le fuir.

EUPHROSINE.

Ne craignez rien. J'imagine... Oui... Aglaé, donne-moi tes guirlandes. (*A Cyane.*) & toi, les tiennes.

AGLAÉ, *donnant ſa guirlande.*

Que veux-tu faire ?

CYANE, *donnant la ſienne.*

Quel eſt ton deſſein ?

EUPHROSINE.

Vous verrez. Cachez-vous derrière la porte. (*A Mercure.*) Et vous, derrière ce buiſſon.

AGLAÉ.

Mais encore, explique-nous...

EUPHROSINE.

Oh ! rentrez donc vîte ; il ne tardera pas à revenir ; il faut qu'il me trouve ſeule.

MERCURE, *à part.*

Cachons-nous, puiſqu'elle l'exige, ou plutôt allons chercher Vénus ; c'eſt la ſeule qui peut en-

core avoir quelque empire ſur lui, & lui faire abandonner ces lieux.

AGLAÉ, *à Euphroſine, du fond du théâtre, en s'en allant.*

Euphroſine, il vient; je l'apperçois.

SCENE VI.

EUPHROSINE, *ſeule.*

ALLONS au-devant de lui... Si jeune encore, peut-on être déja ſi fourbe! A ſon air, à ſon langage, à ce ſon de voix qui va au cœur, diroit-on que le petit traître n'a le deſir de plaire, que pour avoir le plaiſir de ſéduire!

CYANE, *le careſſant auſſi.*

Comment ne l'auroit on pas gâté ? il eſt ſi joli !

AGLAÉ, *le regardant tendrement.*

Il eſt vrai que ſa figure eſt charmante ! Il faudra le garder au moins un mois avec nous.

L'AMOUR.

Toujours lié ?

EUPHROSINE.

Oh ! toujours ; mais auſſi toujours careſſé. Il m'a paru tantôt que vous preniez bien du plaiſir à me baiſer la main ; tenez, baiſez-là encore....

L'AMOUR, *en colère.*

Finiſſons, finiſſons, vous dis-je.

EUPHROSINE.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce petit garçon-là ? Voyez, je vous prie, comme il eſt mutin ? Allons, qu'on baiſe tout-à-l'heure ma main, puiſque je l'ordonne. Aglaé, donne-lui la tienne.

AGLAÉ.

Volontiers.

EUPHROSINE.

Et toi, Cyane ?

CYANE.

De tout mon cœur.

(Elles lui font baiſer leurs mains.)

L'AMOUR.

O Ciel !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Fi, que cela eſt vilain d'avoir de l'humeur ! On lui montre l'inclination qu'on a pour lui ; & il ſe fâche.

L'AMOUR.

Mais tandis qu'auprès de vous je n'aurai que les yeux de libres, tout ce que vous me montrerez, ne peut que me faire enrager. Il y a de la barbarie à me faire ces careſſes, ces agaceries-là.... Pardi, ſi vous ne voulez pas me délier entièrement, du moins rendez-moi un bras.

EUPHROSINE.

Non.

L'AMOUR.

Une main.

EUPHROSINE.

Rien du tout.

L'AMOUR.

C'en eſt trop ; écoutez, ſi je me mets de moi.

même en liberté, je vous attraperai à mon tour ; & vous aurez beau dire comme tantôt, j'appellerai, j'appellerai ; vous me payerez tout ceci.

EUPHROSINE, *d'un ton railleur.*

Vous vous croyez donc un petit garçon bien redoutable ?

L'AMOUR, *faiſant des efforts pour rompre ſes liens.*

Ah ! pardi, nous allons voir. (*Cyane & Aglaé ſe lèvent & veulent s'enfuir.*) Euphroſine, il va rompre ſes liens !

AGLAÉ.

Nous ſommes perdues !

EUPHROSINE.

Ne craignez pas ; j'ai bien pris mes précautions ; il eſt trop bien attaché.

L'AMOUR, *à Euphroſine.*

Scélérate !

EUPHROSINE, *à l'Amour.*

Soyez donc tranquille. Il faut avouer que les hommes ſont bien capricieux, bien inconſtans ! Avec quelle ardeur ne ſouhaitoit-il pas tantôt d'être avec nous ? L'y voilà ; il vaudroit déja nous

échapper ; mais nous vous garderons bien.... Levez donc la tête.... Regardez-nous.... Allons, faites-nous quelque petite hiſtoire pour nous amuſer.

L'AMOUR.

Non, je veux dormir.

EUPHROSINE.

Dormir entre nous trois ? Cela ſeroit joli!

L'AMOUR.

Cela ne vous fera pas trop d'honneur.

EUPHROSINE.

Nous vous en empêcherons bien ; emmenons-le.

L'AMOUR.

Vous ne m'emmenerez point, ſi vous ne me déliez.

EUPHROSINE.

Nous ne vous délierons point, & nous vous emmenerons malgré vous.

(Elles ſe lèvent & veulent l'emmener.)

SCÈNE

L'AMOUR.

Ils ſeroient bien injuſtes. Allons, je me livre entièrement à vous.

EUPHROSINE.

Voyons-donc . . . Tenez-vous comme cela.

L'AMOUR, *tandis qu'elle le lie avec des guirlandes.*

Les liens, dont vous enchaînez mon cœur, devroient vous ſuffire ; un véritable amant eſt toujours ſoumis, reſpectueux . . . . Comme vous me ſerrez !

EUPHROSINE.

Aſſeyez-vous à préſent.

(Après lui avoir lié les bras, elle le fait aſſeoir au pied de l'arbre, & commence à lui lier les jambes.

L'AMOUR.

Que voulez-vous faire encore ? Comment ? Vous ne voulez pas même que je puiſſe marcher ? Oh ! tant de précautions commencent à me paroître bien extraordinaires.

EUPHROSINE, *d'un ton ironique, achevant de le lier.*

Je conçois bien que ce n'eſt pas ordinairement

ainſi que vous allez en bonne fortune ; mais voilà comme nous vous voulons ; je vais chercher mes Compagnes pour m'aider à vous emmener.

SCENE VIII.

L'AMOUR, *ſeul, aſſis au pied de l'arbre.*

Elle conçoit bien que ce n'eſt pas ordinairement ainſi que je vais en bonne fortune ? Que veut-elle dire par ces mots qu'elle a prononcés d'un ton ironique ? Quoi ! n'auroient-elles point donné dans l'hiſtoire que je leur ai faite ? Voudroient-elles ſe divertir à mes dépens ? Serois-je la dupe de tout ceci ? Après m'avoir gardé avec elles tout le ſoir, ſans me délier, après s'être bien amuſées de ma figure, ſi demain matin elles me mettoient à la porte avec toutes les plaiſanteries que je mériterois ?... La jolie aventure ! Quelle honte ! Quel ridicule ! Oh ! je me ſuis livré comme un ſot, comme un fat, comme un étourdi.... Comment faire ? Je ne puis remuer. J'enrage.

SCENE IX.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAE, CYANE.

Elles s'asseient toutes les trois au pied de l'arbre, autour de l'Amour.

AGLAÉ.

AH ! vous voilà donc pris ?

L'AMOUR.

Qu'appellez-vous pris ? Est-ce que vous avez dessein de me faire du mal ?

AGLAÉ.

Non, en vérité ; nous venons vous chercher pour vous emmener avec nous ; & nous aurons bien soin de vous. Mais, il me semble qu'une aventure avec trois jeunes filles, assez jolies, qui n'attendent que la nuit pour vous introduire mystérieusement chez elles, devroit vous inspirer un certain air gai, triomphant, que je ne vous vois pas. La facilité avec laquelle nous cédons à ce que vous desirez, vous rendroit-elle déja moins vif, moins empressé ?

SCENE X.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, EUPHROSINE, CYANE, AGLAÉ.

MERCURE.

COMMENT! Qu'eſt-ce donc, belles Nymphes? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme? Ah!... Eh, c'eſt l'amour!

EUPHROSINE.

L'amour!

MERCURE.

Oui, lui-même. Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas? Vénus, venez voir votre fils.

L'AMOUR.

Ah, ma mère! Ah! mon cher Mercure, délivrez-moi....

VÉNUS.

Vous délivrer? Par un décret de la volonté de Jupiter, vos liens ſont devenus indiſſolubles; mais comme dans ſa colère même il eſt bon, il a chargé Mercure de vous faire recevoir dans cet en-

clos où vous reſterez, parmi ces jeunes filles, lié comme vous êtes....

L'AMOUR.

O Ciel! peut-on imaginer une barbarie....

VÉNUS.

De quoi vous plaignez-vous? Ne vouliez-vous pas y faire une retraite d'un ou de deux mois?

MERCURE.

Écoute, il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté; c'eſt de choiſir celle des trois qui te plaît le plus & de l'épouſer.

L'AMOUR.

Mais, qu'eſt-ce que c'eſt donc que Mercure qui parle ſans ceſſe de mariage? Cela lui ſied bien!

VÉNUS.

Mercure, j'ai dit fort ſérieuſement à Jupiter, que je ne voulois point qu'on mariât mon fils. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Amour au bout d'un mois! Mais pour le punir de s'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes perſonnes, à qui, malgré la façon badine dont elles ont paru le traiter, il n'a peut-être que trop inſpiré des ſentimens funeſtes à leur repos, Diane a obtenu

que ſes liens ne pourroient être rompus, que lorſqu'il aura trouvé le moyen de leur aſſurer un ſort dont elles ſoient également contentes ; il me paroit difficile d'accorder trois rivales.

L'AMOUR.

Non, elles ſeront également ſatisfaites du ſort que je leur deſtine ; je vous le promets ; déliez-moi vîte.

MERCURE.

Doucement. On ſait que l'Amour n'eſt pas avare de belles promeſſes.

L'AMOUR.

J'en jure par le Stix.

MERCURE.

Oh ! après ce ſerment-là, il n'y a rien à dire, & tes liens vont tomber d'eux-mêmes.

(*Il le délie.*)

L'AMOUR, *ſe voyant en liberté.*

Ah, je reſpire !... Approchez, approchez, belles Nymphes ; & ne paroiſſez point embarraſſées du petit tour que vous m'avez joué ; un peu de malice ne peut que rendre la beauté plus piquante encore aux yeux de l'Amour. (*A Mercure.*) Tu voulois que j'en épouſaſſe une ! Et à laquelle au-

rois-je donné la préférence ? Toutes les trois partagent également mon cœur. Sans ceſſe j'aurois choiſi, ſans pouvoir faire un choix. Près d'offrir ma main à l'une, je me ſerois reproché de faire injuſtice aux deux autres. (*Aux trois Nymphes.*) Non, jamais l'amour ne pourra prononcer entre vous. Immortelles comme moi même; belles Nymphes, vous ſerez l'appui de mon Empire. Venez embellir Paphos & Cythère; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que vos charmes vous aſſurent. Auprès de ma mère vous ſerez les Grâces : c'eſt l'Amour qui les donne à la beauté.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce beau jour.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

VÉNUS *aux Grâces.*

AIR.

PARTAGEZ, Nymphes immortelles,
L'Empire des Jeux & des Ris :
Soyez mes compagnes fidelles ;
Et guidez les pas de mon fils.
Ce beau jour, pour l'Amour, eſt un jour de victoire ;
Il met le comble à ſes deſirs :
Vous lui devez une éternelle gloire ;
Il vous devra tous ſes plaiſirs.

On danſe.

UNE DES GRACES.

AIR.

L'ASYLE le plus ſévère
Des traits du Dieu de Cythère,
Ne peut jamais nous ſauver ;
Et dans l'ignorance
Vainement l'on penſe
Nous élever :

Tout dans la Nature
Parle à notre cœur ;
Tout dans la Nature
Nous fait la peinture
D'une tendre ardeur ;
Tout dans la Nature
Parle à notre cœur.

On danſe.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

Vous qui ſuivez toujours mes traces,
Et qui me cherchez avec ſoin,
Par tout où vous verrez les Grâces,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

Maris, dont la flamme jalouſe
Ne peut ſouffrir le moindre ſoin,
Si vous renfermez votre Epouſe,
Ce que vous craignez n'eſt pas loin.

EUPHROSINE.

D'un moineau près de ſa fauvette,
Liſe admire le tendre ſoin ;
Elle rêve, elle eſt inquiette ;
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

AGLAÉ.

Lorſqu'après des torrens de larmes,
Veuve commence à prendre ſoin
De ſa parure & de ſes charmes,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

CYANE.

Quand vous verrez une fillette
Se retirer en quelque coin,
Pour pouvoir y rêver ſeulette,
Croyez que l'Amour n'eſt pas loin.

UN DES PLAISIRS.

De ſes ſuccès, dont il fait gloire,
Un fat rend le public témoin :
Mais croyez qu'il chante victoire,
Que ſouvent l'Amour eſt bien loin.

L'AMOUR.

Ne vous contentez pas de plaire,
Belles, aimez à votre tour ;
Les plaiſirs que vous pourrez faire,
Seront bien payez par l'Amour.

UN DES PLAISIRS.

Aimez, Amans, avec conſtance ;
Et de vos peines, quelque jour,
Vous recevrez la récompenſe ;
Vous ſerez payés par l'Amour.

L'AMOUR *au Parterre.*

François, peuple brillant, aimable,
Et le plus chéri dans ma Cour,
Aux Grâces ſoyez favorable ;
Et battez des mains à l'Amour.

FIN.

J'AVOIS d'abord dénoué cette petite Comédie de la façon ſuivante ; mais, aux répétitions, ce dénouement me parut traînant ; je le changeai donc ; & au lieu de l'Hymen & de la Fidélité, qui ſont toujours des perſonnages triſtes, je fis venir Vénus.

Mercure à la fin de la Scène V, au lieu de dire, *allons chercher Vénus ; c'eſt la ſeule qui peut avoir encore quelque empire ſur lui*, diſoit : *allons chercher l'Hymen & la Fidélité ; je ſuis preſque ſûr que dès qu'il les verra, il abandonnera ces lieux.*

SCENE XI. ET DERNIÈRE.

L'AMOUR, EUPHROSINE, AGLAÉ, CYANE, MERCURE, L'HYMEN, LA FIDÉLITÉ.

L'HYMEN.

QU'EST-CE donc, belles Nymphes ? Quelle violence voulez-vous faire à ce jeune homme ? Ah !... Eh, c'eſt l'Amour ?

EUPHROSINE.

L'Amour ?

L'HYMEN.

Oui, lui-même, Eſt-ce que votre cœur ne vous le diſoit pas ? (*Elles veulent s'enfuir.*) Où allez-vous donc ? nous avons beſoin de vous.

MERCURE, *à l'Amour.*

Comme te voilà émmailloté ?

L'AMOUR.

Ah, mon cher frère l'Hymen ! Ah, mon cher Mercure ! delivrez-moi....

MERCURE.

Te délivrer ? Tous les Dieux de l'Olympe s'uniroient enſemble, qu'ils ne le pourroient pas ; es liens, par un décret de Jupiter ſont devenus indiſſolubles ; mais comme dans ſa colère même l eſt bon, il ma chargé de te faire recevoir dans cet enclos, où tu ſeras parmi ces jeunes filles lié comme te voilà.

L'AMOUR.

O Ciel ! peut-on imaginer une barbarie ?... Mon cher Mercure, retourne vers Jupiter ; dis lui....

MERCURE.

Écoute, tout ce que je lui dirois, ſeroit inutile ; il n'y a qu'un moyen de recouvrer ta liberté ; c'eſt

de choiſir celle des trois qui te plaît le plus, & de l'épouſer.

L' AMOUR.

Quoi Jupiter s'obſtine ?..

MERCURE.

Jupiter veut abſolument que tu ſois marié.

L' AMOUR.

Mais Mercure ....

MERCURE.

Mais, mais, telle eſt ſa volonté, te dis-je. Décide toi.

L' AMOUR.

Eh bien, j'y conſens ; délie-moi vîte.

MERCURE.

Oh ! doucement ; on ſait que l'amour n'eſt pas avare de belles promeſſes ; il faut jurer par le Stix.

L' AMOUR.

Par le Stix ?

MERCURE.

Oui.

L' AMOUR.

O Dieux !... Eh bien, je jure par le Stix d'en épouſer une, pourvu que la fidélité promette de s'unir à l'Hymen, pour faire mon bonheur.

MERCURE, *faiſant tomber ſes liens.*

Cela eſt juſte ; & tes liens vont tomber.

L'AMOUR, *à part, lorſqu'il ſe voit libre.*

Ah, je reſpire ! Ils croient me tenir par le ſerment redoutable qu'ils m'ont arraché ; mais par la condition que j'y ai miſe, j'en ſuis dégagé, ſi je puis parvenir à brouiller l'Hymen & la Fidélité. L'Hymen eſt bruſque, impoli ; la Fidélité, chagrine, impérieuſe, pigrièche ; il ne doit pas m'être difficile d'exciter une querelle entre ces deux eſpèces-là. Voyons. (*Haut*) Approchez, belles Nymphes, approchez ; ce ne ſont point les ordres de Jupiter, ni le ſerment terrible que j'ai fait, c'eſt le deſtin de mon cœur qui va m'unir pour jamais à l'une de vous ; mais à laquelle donner la préférence ? Mercure, plus je les regarde, plus je ſuis embarraſſé.... Avoue qu'à ma place tu ne le ſerois pas moins que moi ?

MERCURE.

Il eſt vrai qu'elles ſont toutes les trois bien jolies.

L'AMOUR, *après les avoir conſidérées quelque tems tour à tour.*

Toujours prêt à choiſir, je ne fais point de choix ; quand je veux offrir ma main à l'une,

mon cœur me dit que je fais injuſtice aux deux autres.

L'HYMEN.

Il faut cependant te déterminer.

L'AMOUR.

Ah! je ſens que j'ai trop peu d'un cœur, ou trop de deux Maîtreſſes.... Non, non, l'Amour ne pourra jamais prononcer entr'elles.

LA FIDELITÉ.

Eh bien, veux-tu t'en rapporter à moi?

L'AMOUR.

Volontiers.... Mais, non; il s'agit de choiſir une épouſe à l'Amour, & de donner une nouvelle Déeſſe à l'Olympe; il eſt juſte que l'Hymen, qui va faire mon bonheur, ait auſſi toute la gloire de ce grand jour.

L'HYMEN, *embraſſant l'Amour.*

Que tu me flattes agréablement!

LA FIDELITÉ, *avec aigreur.*

Mais, ſi l'Hymen fait ton bonheur, c'eſt la Fidélité qui l'aſſure; & je ne vois pas pourquoi....

L'HYMEN, *d'un ton de dédain.*

Vous ne voyez pas pourquoi j'aurois la préférence!

LA FIDELITÉ, *du même ton.*

Eſt-ce que vous croyez qu'elle vous eſt dûe ?

L'HYMEN, *d'un ton bruſque.*

Eh ! ſongez donc que vous n'êtes qu'à ma ſuite.

LA FIDELITE', *vivement.*

A ta ſuite ? A ta ſuite ? Je veux bien quelquefois t'accompagner. Qu'eſt-ce que ce ſeroit que l'Hymen ſans moi ? Je ſuis à ta ſuite ?

L'AMOUR, *à part.*

Bon. Cela s'échauffe.

MERCURE.

De grâce, Déeſſe....

LA FIDELITÉ.

Mercure, vous le voyez ; voilà les tons, les airs, les bruſqueries, les mépris, les duretés, les hauteurs, qu'il faut que j'eſſuie tons les jours.

L'HYMEN.

Eh ! c'eſt moi qui ſuis ſans ceſſe expoſé à vos contradictions, vos humeurs, vos reproches, vos ſoupçons, vos criailleries, vos éclats ; j'ai ſouvent cédé, pour avoir la paix ; mais dans cette occaſion-ci, votre petite vanité eſt ſi déplacée....

LA FIDELITÉ.

Ma petite vanité eſt ſi peu déplacée, que puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je lui déclare que, s'il ne s'en rapporte pas plutôt à mon choix qu'au ſien, je me retire à l'inſtant.

L'AMOUR, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Ma foi, Déeſſe, je ne veux point donner de dégoût à l'Hymen.

LA FIDELITÉ.

Et tu ne t'embarraſſes pas de m'en donner, à moi?

L'AMOUR.

Je ne dis pas cela; mais il me ſemble que chacun devroit ſe rendre juſtice & ſentir....

LA FIDELITÉ, *avec aigreur & dépit.*

Oui, je devrois ſentir que je ne ſuis qu'une petite Divinité, qui ne mérite pas d'attention, ni qu'on ſe ſoucie de ſe marier ſous ſes auſpices! Ah! c'en eſt trop, & nous verrons. Adieu, adieu, faites, faites ce beau mariage.

MERCURE.

Ecoutez donc, Déeſſe....

LA FIDELITÉ.

Que veux-tu que j'écoute? Quelque nouvelle

impertinence, quelque nouvelle injure? (*A l'Amour.*) Vas, tu me deſireras que tu ne me trouveras pas. (*A l'Hymen.*) Et toi, de qui il eſt rare que dès le ſecond jour on ne reconnoiſſe l'ennui, la gêne, la fadeur & l'inſipidité, ſois ſûr que déſormais nous n'habiterons pas ſouvent enſemble.

Elle ſort.

MERCURE.

La belle aventure! Voilà l'Hymen & la Fidélité brouillés!

L'AMOUR, *avec un tranſport de joie.*

Et me voilà dégagé de mon ſerment!

L'HYMEN.

Comment?

L'AMOUR.

Je n'ai promis de me marier, qu'à condition qu'elle s'uniroit à toi pour faire mon bonheur; il eſt plaiſant que ce ſoit la Fidélité même qui rompe mon mariage.

L'HYMEN.

Quoi, tu ne veux plus?...

L'AMOUR.

Mon ami, ta brouillerie avec elle eſt pour les maris un horoſcope, auquel tu trouveras bon que je ne m'expoſe pas.

L'HYMEN, *en s'en allant.*

Et bien, ſois toujours un libertin ; que m'importe ?

MERCURE, *à l'Amour.*

Petit fourbe, tu ris de Jupiter & de tous les Dieux; mais pour tromper, pour abandonner, pour t'être fait un jeu cruel du malheur de ces trois jeunes Perſonnes, à qui tu n'as peut-être inſpiré que des ſentimens trop tendres, il faut que tu ſois bien barbare, bien perfide !

L'AMOUR.

Eh ! c'eſt vous autres qui vouliez m'en donner une pour m'en ôter deux ? Moi les tromper, moi les abandonner ! il faudroit que je ceſſaſſe d'être l'Amour. Dans leurs charmes ne devrois-tu pas lire leurs belles deſtinées ? (*Aux Nymphes.*) Immortelles comme moi-même, belles Nymphes, venez embellir Paphos & Cythère; venez-y prendre la place que mon cœur vous déſigne, & que votre beauté vous aſſure. Je vais vous préſenter à ma Mère; auprès d'elle vous ſerez les Grâces.

Jeux & Ris, par vos danſes & vos chants, célébrez ce grand jour.

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Repréſenté par les Comédiens Italiens, le 9 Février 1747.

ACTEURS.

L'AMOUR.
L'HYMEN.
JUNON.
MINERVE.
VÉNUS.

LES RIS, LES JEUX, LES GRACES, LES BEAUX ARTS.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Ce petit Divertiſſement ne pouvoit manquer de réuſſir. Sous l'allégorie la plus juſte, chacun étoit flatté d'y retrouver ſes propres idées. Je ne doutois pas qu'il n'eut un applaudiſſement général ; mais je n'oſois eſ-

pérer un ſuccès auſſi glorieux que celui de vous le préſenter, & de vous aſſurer du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

SAINTFOIX.

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion du Mariage de Monſeigneur LE DAUPHIN, avec la Princeſſe MARIE-JOSEPHE DE SAXE.

Le Théâtre repréſente un terrein émaillé de fleurs ; des arbres épars des deux côtés ; dans l'enfoncement, une longue avenue terminée par la façade du Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, L'HYMEN.

L'AMOUR.

BONJOUR, mon cher Hymen.

L'HYMEN.

Bon jour.

L'AMOUR.

Quoi, tu ne veux pas m'embraſſer ?

L'HYMEN, *ſe laiſſant embraſſer.*

Eh ! mais. . . . je t'embraſſe.

L'AMOUR.

Bien froidement. . . . ah ! ſi tu ſavois quel projet je viens de former ?

L'HYMEN.

Oh ! je ne doute pas qu'il ne te paſſe beaucoup de projets dans la tête, & que tu ne te prépares, pendant toutes ces fêtes & ces réjouiſſances, à bien faire parler de toi.

L'AMOUR.

Eh ! mon cher frère, c'eſt le tems où mon empire eſt le plus languiſſant. Tu peux compter que depuis quinze jours, les plus jolies femmes n'ont médité, penſé, rêvé qu'à quelque mode, qu'à quelque parure nouvelle, qu'aux habits, qu'aux diamans qu'elles auront. Tu les verras au milieu des plaiſirs, aux bals, aux tables, aux ſpectacles, s'occuper uniquement les unes des autres. On interrompra l'amant le plus tendre & le plus paſſionné, pour lui faire obſerver que *CEPHISE met mal ſon rouge*, ou *que ſes rubans ne ſont pas aſſez bien aſſortis.* Et lorſque les fêtes ſeront finies, toutes les idées, tous les propos ne rouleront encore,

pendant ſept ou huit jours, que ſur les ridicules qu'on aura remarqués; ſur *quatre ou cinq noirceurs qu'aura faites la groſſe* DORIS; *qu'*ÆGLÉ *n'eſt pas ſoutenable avec ſes prétentions*; *& qu'il faut que* CYANE *n'ait point d'amies, puiſqu'on ne l'avertit pas qu'à ſon âge on ne ſe coëffe plus en cheveux.* Voilà comme ſe paſſera ce tems que tu crois m'être ſi favorable. Si par haſard on penſe, ſi l'on parle un moment à l'Amant, c'eſt ſi légèrement, avec tant de diſtraction, qu'il ſembleroit que c'eſt le Mari.

L'HYMEN.

Que veux-tu faire à cela?

L'AMOUR.

Rien. Quelque cher que ſoit l'amour au cœur d'une jolie femme, je ſais que l'intérêt de ſa beauté & la jalouſie de celle des autres l'emportent toujours. C'eſt un mauvais tems, un tems de tiédeur à paſſer, & pendant lequel il faut prendre patience.... Tu patientes bien, toi, pendant toute l'année?

L'HYMEN.

Vas-tu recommencer tes mauvaiſes plaiſanteries?

L'AMOUR.

Non, non, ne te fâche pas. Revenons au projet que je médite ; tu vas en être charmé, transporté, enchanté.

L'HYMEN.

Voyons.

L'AMOUR.

Qu'on diſe encore que je ſuis un étourdi, un brouillon !...

L'HYMEN.

Tu peux avoir de bons intervalles.

L'AMOUR.

Je veux rétablir la paix dans l'Olympe, & faire le bonheur de la terre.

L'HYMEN.

Voilà du grand?

L'AMOUR.

Écoute : tu ſais que la jalouſie qui régne toujours entre Junon, Minerve & Vénus, n'a pas manqué d'éclater, dès qu'il s'eſt agi de marier un Prince cher à l'Univers, & que chacune a prétendu que c'étoit à elle à lui donner une épouſe.

L'HYMEN.

Oui, je le ſais.

L'AMOUR.

Tu ſais encore que chacune ſe vante que Jupiter, après avoir écouté ſes raiſons, lui a promis ſecrétement qu'elle auroit tout l'honneur de cet illuſtre choix.

L'HYMEN.

Il eſt vrai.

L'AMOUR.

C'eſt aujourd'hui qu'il doit être déclaré; & des trois Déeſſes, il faudroit néceſſairement que deux fuſſent mécontentes.

L'HYMEN.

Certainement.

L'AMOUR, *lui montrant un portrait.*

L'HYMEN.

Que de charmes! que de nobleſſe, & en même tems que de douceur & de modeſtie dans tous ces traits! J'en ſuis enchanté.

L'AMOUR.

Je vais propoſer à Jupiter de faire tomber ce portrait entre les mains du jeune Prince, qui ſans doute en ſera auſſi charmé que nous; il demandera cette Princeſſe pour ſon épouſe; les trois

Déeſſes ſeront obligées de convenir que le choix eſt trop naturel & trop beau, pour n'y pas conſentir; aucune ne pourra ſe plaindre; Jupiter ſe verra tiré de l'embarras de juger entr'elles.... Eh bien, qu'en dis-tu?

L'HYMEN.

A merveille!

L'AMOUR.

Tu es donc content de mon idée?

L'HYMEN.

Très-content.

L'AMOUR.

Oh! dis le moi donc avec plus de joie, plus de tranſport!...

L'HYMEN.

Oh! Je ne ſuis pas ordinairement ſi vif que toi.

L'AMOUR.

Eh! Quand veux-tu donc l'être? Quand veux-tu reſſembler à l'amour ſi ce n'eſt pas aujourd'hui, lorſque tu vas former les plus beaux, les plus heureux, les plus auguſtes liens?... (*On entend une ſymphonie derrière le Théâtre.*) Mais qu'eſt-ce que ces concerts? Ah!... c'eſt ma mère, que ſa Cour félicite ſans doute d'avance, ſur la préférence

qu'elle eſpère obtenir en ce jour ſur Minerve & Junon.

L'HYMEN.

Tu devrois lui faire part de ton projet.

L'AMOUR.

Moi ? Non, en vérité ; je veux en avoir tout l'honneur. D'ailleurs je dois être piqué : elle ne m'a point conſulté dans tout ceci ; & j'ignore juſqu'au nom de la Princeſſe qu'elle protège. Allons, allons, ſuis-moi ; laiſſons-là ſe féliciter de ſon triomphe imaginaire, tandis qu'auprès de Jupiter je vais en obtenir un réel.

L'HYMEN.

Je m'y intéreſſe trop pour ne pas t'accompagner.

(*ils ſortent.*)

SCENE II.

VÉNUS, *les Ris, les Jeux, les plaiſirs, les Gráces & les Beaux Arts.*

CHŒUR.

LE triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour ſe renouvelle,

UN DES PLAISIRS.

Du fils d'un Roi chéri célébrons le bonheur;
Conſacrons une fête à ſon Auguſte Epouſe.
Vénus, de ſes appas pouvoit être jalouſe;
Elle aime mieux en partager l'honneur.

CHŒUR.

Le triomphe de la plus belle,
Dans ce grand jour ſe renouvelle.

Les Gráces, avec les Beaux-Arts, forment des danſes qui ſont interrompues par l'arrivée de Junon & de Minerve.

SCENE III.

VÉNUS, JUNON, MINERVE, *les Ris, les Jeux, les Grâces, les Beaux-Arts.*

JUNON.

Déesse, nous sommes étonnées....

VÉNUS.

Eh de quoi, Déesse ?

MINERVE.

De cette fête.

JUNON.

Jupiter n'a pas encore déclaré son choix.

VÉNUS.

Il est vrai, mais apparemment que je le devine.

JUNON.

Vénus est toujours prompte à se flatter.

VÉNUS.

C'est que Vénus est toujours assez sûre de triompher.

JUNON.

Ce jour-ci pourra rabattre un peu de votre confiance.

VÉNUS.

Je crois qu'il ne fera qu'ajouter beaucoup à votre dépit.

JUNON, *d'un ton élevé.*

En vérité, avez-vous pu prétendre un inſtant? ...

VÉNUS, *du même ton.*

En vérité, allons-nous recommencer cette querelle? Je vous ai abandonné l'Olympe; je me ſuis réfugiée ici; venez-vous m'y pourſuivre? C'en eſt trop.

JUNON.

Vous le prenez ſur un ton bien vif?

VENUS.

C'eſt que je ne fus jamais ſi ennuyée. Il y a de l'acharnement.... Car enfin, dites-moi, je vous prie, ne prétendez-vous pas que rien n'eſt comparable à l'éclat d'une auguſte origine, & qu'un Prince dont le ſang le cède à peine à celui des Dieux, doit ſouhaiter de s'allier au ſang le plus pur & le plus noble?

JUNON.

Sans doute, & ſi je vous nommois la Princeſſe que je lui deſtine, vous conviendriez qu'il n'eſt point d'hymen plus glorieux.

VÉNUS.

Minerve, de ſon côté, veut qu'on préfère à toute autre, une Princeſſe qu'elle a, dit-elle, formée, & dont les qualités de l'eſprit & du cœur....

MINERVE.

Aſſureront le bonheur de ſon époux & celui des peuples qu'il doit un jour gouverner.

VÉNUS.

Pourquoi, s'il vous plaît, lorſque vous n'êtes pas d'accord entre vous deux, lorſque vous avez une ſi belle occaſion de vous piquer, de vous aigrir, de vous diſputer, de vous gronder; lorſque vous êtes ſi bonnes pour vous tenir tête l'une à l'autre, ne me pas laiſſer à l'écart? Pourquoi vous adreſſer à moi, qui n'ai jamais ſu quereller, & qui vous déclare, en un mot, que quelque choſe que vous me diſiez déſormais, je ne vous réponds plus?

JUNON.

Penſeroit-on un inſtant à vous, ſi vous ne vous aviſiez pas de vous mêler de tout !

MINERVE.

Et de prétendre que la beauté doit l'emporter !...

VÉNUS, *chante.*

Tout doit céder à la beauté ;
Elle eſt le charme & la gloire du monde.

MINERVE, *d'un ton dédaigneux.*

Vous chantez bien ?

VÉNUS, *du même ton.*

Trouvez vous ? Eh bien ! laiſſez-moi donc continuer ma fête.

MINERVE, *appercevant les Beaux-Arts parmi les Ris & les Jeux.*

Que vois-je ! les Beaux-Arts à votre ſuite ! les Beaux Arts, qui ne doivent s'occuper qu'à célébrer la gloire des Héros !

VÉNUS.

Vous vous trompez encore. L'amour les fit naître pour célébrer la Beauté ; il y avoit des Belles avant qu'il y eût des Héros ; & peut-être n'y auroit-il

roit il jamais eu de Héros, s'il n'y avoit pas eu des Amans.

MINERVE, *d'un ton de mépris.*

Quels diſcours ! je vais vous prouver....

VÉNUS, *en s'en allant.*

Vous ne me prouverez rien ; j'aime mieux vous abandonner la place.

SCÈNE IV. ET DERNIÈRE.

JUNON, MINERVE, VÉNUS, L'AMOUR, L'HYMEN, *Suite de Vénus.*

L'HYMEN, *ramenant Vénus.*

Où allez vous donc, Deéſſe ? Je viens de la part de Jupiter vous déclarer, & à Junon & à Minerve, le choix qu'il a fait.

VÉNUS.

Soyez le bien arrivé ; nous allons donc ſavoir...

JUNON.

Oui, nous allons ſavoir ſi ce n'eſt pas à la Reine des cieux à donner des Reines à la terre.

L'HYMEN.

Vous aviez de bonnes raiſons toutes les trois ; & Jupiter ne laiſſoit pas que d'être embarraſſé.

JUNON.

Il ne l'a jamais été un inſtant.

L'HYMEN.

J'ai cru remarquer....

JUNON.

Vous dites cela pour les flatter l'une & l'autre. Dès que je lui parlai, Junon, me répondit-il, ne craignez point que Minerve ou Vénus l'emportent ſur vous.

L'HYMEN.

Auſſi, Déeſſe, ne l'ont-elles pas emporté.

VÉNUS, *à l'Hymen.*

Quoi ?...

MINERVE, *à l'Hymen.*

Que dites-vous ?...

JUNON.

Que je triomphe.

L'HYMEN.

Je ne dis point cela du tout. L'Amour eſt venu ; il a repréſenté à Jupiter que le jugement qu'il ren-

droit entre vous trois, ne feroit encore qu'y jetter un nouveau ſujet d'aigreur & de jalouſie ; il lui a montré ce portrait ; Jupiter a ſouri, & tout de ſuite s'eſt déterminé.

JUNON.

Je recevrois cet affront !

MINERVE.

Quoi ? Jupiter n'adopteroit pas mon choix pour le fils d'un Roi que j'ai ? . .

L'AMOUR.

Eh bien, d'un Roi que vous avez toujours chéri ; que vous avez toujours gouverné, dont vous avez dirigé tous les projets pendant la paix, pendant la guerre ? Qui vous empêche de le gouverner encore, de gouverner le fils, & de le couvrir même, s'il eſt poſſible, d'autant de gloire que le père ? Mais pourquoi vouloir m'ôter le plaiſir de donner à ce jeune Prince une Epouſe charmante ?

JUNON.

Oh ! je me vengerai.

VÉNUS, *à l'Amour.*

Mon fils, je ne me ſerois pas attendue que ſans me conſulter. . . .

L'AMOUR.

Eh ! m'aviez-vous conſulté, moi ? D'ailleurs, quel étoit votre deſſein ? De faire triompher la beauté ? Eh bien, regardez, voyez ſi vous aviez fait un auſſi beau choix que le mien.

Il lui donne le portrait. Junon & Minerve s'approchent pour le regarder.

JUNON.

O Ciel !

MINERVE.

Que vois-je !

L'AMOUR.

Pourrez-vous être ſes ennemis ?

VÉNUS.

Ah ! mon fils, c'eſt la même.

JUNON.

J'embraſſe l'Amour !

MINERVE.

Et moi Vénus ; ſon choix étoit le mien.

JUNON, *à Minerve.*

Et le mien étoit le vôtre.

L'AMOUR, *aux trois Déeſſes.*

La rencontre eſt heureuſe ; c'eſt-à-dire, que

dans cette Princeſſe, ſur qui le Ciel a verſé tous ſes dons, chacun de vous ne voyoit, ne conſidéroit que celui qui la flattoit : pour moi j'y voyois tout ; & l'on ne dira pas que je ne la regardois qu'à travers mon bandeau. (*A Vénus.*) Vous aviez commencé une fête ; joignons-nous y tous ; & que le Ciel & la Terre applaudiſſent aux auguſtes liens que l'Hymen & l'Amour vont former.

De deſſous le Théâtre s'élève une pyramide, au haut de laquelle ſont les armes de M. le Dauphin & de Madame la Dauphine. La baſe de cette pyramide forme un autel où ſont groupés la France & le Génie de la France. Les Grâces, après avoir danſé avec les beaux Arts, les attachent, avec leurs guirlandes, au Génie la France.

PREMIER AIR.

UNE DES GRACES.

Amour, que tes plus tendres feux
Rendent heureux
Deux cœurs pour qui le Ciel épuiſa ſes largeſſes !
Comble-les, à jamais,
De tes douceurs enchantereſſes :
Si les Dieux, dans l'Epoux, ont imprimé leurs traits,
L'Epouſe réunit tous les dons des Déeſſes.

Pas de deux danſé par l'Hymen & l'Amour.

SECOND AIR.

UN DES PLAISIRS.

Quels deſtins plus beaux & plus grands !
La Gloire & les Plaiſirs s'empreſſent ſur leurs traces ;
Tout leur promet les plus heureux momens :
Ce ſont les vertus & les Grâces
Qui garantiſſent leurs ſermens.

Tous les Acteurs s'uniſſent, & terminent ce Divertiſſement par une danſe générale.

FIN.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

Repréſenté pour la première fois au Théâtre Italien, le 19 Septembre 1752.

TOUTE l'Europe ſait qu'en 1752, Monſieur le DAUPHIN étant attaqué de la petite vérole, Madame la DAUPHINE voulut abſolument reſter auprès de lui. Quand nos allarmes furent ceſſées, j'eſſayai de tracer le tableau des ſentimens de douleur & d'admiration que nous avions éprouvés; mais, pour mettre ce tableau au Théâtre, il falloit trouver une allégorie; celle d'Admette & d'Alceſte me parut des plus heureuſes. Aucun de mes ouvrages ne peut m'être auſſi cher que celui-ci; le Roi, quand j'eus l'honneur de le lui préſenter, me marqua qu'il avoit été informé du ſuccès, & que le rôle d'Alceſte avoit fait répandre bien des larmes.

A ALCESTE,

REINE DE THESSALIE.

AUX CHAMPS ÉLISÉES.

MADAME,

Il part tous les jours tant de monde pour les lieux que vous habitez, qu'il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez entendu parler d'une Princeſſe qui vient de faire, pour ſon mari, tout ce que vous fites pour le vôtre ; mais

comme les Morts, obligés de vivre enſemble, ne ſe parlent pas peut-être avec la franchiſe qu'un vivant peut riſquer avec un Mort, je vais vous écrire naturellement ce que l'on penſe ici. On prétend que ſi les circonſtances doivent augmenter ou diminuer le prix d'une action, tout eſt à l'avantage de notre Princeſſe ; qu'elle eſt plus jeune que vous ne l'étiez; que du côté des grâces & de la figure, il y a à parier pour elle, & qu'à l'égard du pouvoir & de la grandeur, la plus petite Province de France eſt plus grande & plus peuplée que ne l'étoit votre Theſſalie. Vos amis voudront peut-être tirer vanité de ce qu'Hercule, le fameux Hercule, s'intéreſſa ſi particulièrement à vous, qu'il deſcendit aux enfers pour forcer la Mort à lâcher ſa proie : nous leur répondrons que c'eſt le Ciel même qui s'eſt intéreſſé à notre Princeſſe, & que s'il n'eût pas veillé ſur ſes jours, il y a toute apparence qu'elle ſeroit allée vous tenir compagnie. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe que je me ſois aviſé de vous écrire ; mais de

quoi ne s'aviſe pas un homme oiſif, & qui n'a guère plus d'affaire qu'un Mort? Je ſuis avec toute la vénération poſſible.

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
SAINTFOIX.

ACTEURS.

LA GLOIRE.

LE GÉNIE *Tutélaire de la Theſſalie.*

ALCESTE.

UN THESSALIEN.

L'AMOUR.

ACTEURS DANSANS.

L'Envie & quatre Furies.

Theſſaliens & Theſſaliennes de différentes conditions.

Les Ris, les Jeux, &c.

La Scène eſt à Iolcos en Theſſalie.

ALCESTE,

DIVERTISSEMENT

A l'occaſion de la convaleſcence de M. le DAUPHIN.

SCENE PREMIERE.

LA GLOIRE, LE GÉNIE.

LA GLOIRE.

JE ſuis d'une ſatisfaction, d'une joie....

LE GÉNIE.

Que vous eſt-il donc arrivé ?

LA GLOIRE.

Je viens de rencontrer une grande vilaine créature qui me déteſte. Non, je ne crois pas m'être jamais ſi bien divertie ; je l'ai perſiflée, excédée, déſeſpérée....

LE GÉNIE.

Voilà bien ce qu'on appelle un vrai plaiſir de femme ! eh, quelle eſt-elle ?

LA GLOIRE.

Je vais vous la peindre. Sa taille eſt élancée ; elle a le cou long & ſec, la peau livide, le regard louche, les joues creuſes, le nez ſerré, & la bouche plate ; ſes cheveux reſſemblent à des ſerpens ; une petite coëffe blanche, nouée avec un ruban couleur de roſe ſous ſon menton pointu, beaucoup de rouge & des mouches, achèvent de lui compoſer une figure très-bien aſſortie à ſon caractère : la reconnoiſſez vous ?

LE GÉNIE.

Parbleu, c'eſt l'envie.

LA GLOIRE.

Elle-même. Sa voiture étoit traînée par ſix chauve-ſouris ; deux ſinges lui ſervoient de pages ; & elle avoit pour cocher ce vieux Poëte qu'Admette auroit du chaſſer il y a long-tems de ſes Etats.

LE GÉNIE.

Que vient-elle faire dans des lieux dont elle ſembloit s'être bannie, & qui ne peuvent offrir à ſes yeux que des objets déſeſpérans ?

LA GLOIRE.

Je l'ignore. Son premier mouvement a été de m'éviter ; mais, comme il n'étoit pas poſſible que je ne l'euſſe apperçue, elle a pris le parti de m'aborder, & m'a balbutié doucereuſement & avec des yeux que la lumière fait toujours clignoter, je ne ſais quel compliment, des fadeurs auxquelles j'ai répondu d'un air ouvert, négligemment, d'un ton léger ; & tout de ſuite, pour commencer ſon tourment, avouez, lui ai-je dit, que ces ſuperbes dômes, ces magnifiques palais, ces vaſtes jardins aux bords de ce fleuve, forment un aſpect, un coup-d'œil bien admirable. Ne diroit-on pas que cette ville eſt la capitale des Nations ; Les Arts, les Sciences, les Fêtes, les Spectacles y varient ſans ceſſe les amuſemens & les plaiſirs. N'êtes-vous pas ſur-tout frappée de cet air d'enjouement & de gaieté qui règne ſur tous les viſages ? De cette joie vive qui ſemble diſtinguer ce peuple, & qui prend ſans doute ſa ſource dans la douceur & la bonté de ſon caractère ? Chaque mot que je prononçois, chaque remarque que je lui faiſois faire, étoit un coup de poignard qui déchiroit ſon cœur ; j'agitois, j'enfonçois le poignard, en la regardant malignement ; & mon ame ſavouroit à

longs traits le dépit & l'amertume qui flétriſſoient la ſienne.

LE GÉNIE.

Il faut avouer que quand les femmes ſe haïſſent, elles ſe haïſſent bien !

LA GLOIRE.

Que voulez-vous dire ? Eſt-il donc néceſſaire d'avoir un ſexe pour bien haïr cette mégère ?

LE GÉNIE.

Je crains quelqu'évènement funeſte.

LA GLOIRE.

Quel évènement ? N'a-t-elle pas vu que tous ſes efforts contre la Theſſalie, dont vous êtes le Génie tutelaire, ont toujours été impuiſſans ? Ira-t-elle encore crier, comme autrefois, chez les Nations voiſines, que les Theſſaliens aſſoupis dans la molleſſe, offrent une conquête aiſée ? Ces Nations n'ont-elles pas éprouvé que ce peuple, qui paroît ſi ſuperficiel, ſi frivole, qui ſemble ne s'occuper que de ris, de jeux & du ſoin de plaire, vole, dès que je l'appelle, s'élance au milieu des dangers, & que couvert de ſang & de pouſſière, il eſt auſſi fier en affrontant la mort, qu'il eſt doux, généreux & bienfaiſant après la victoire ?

LE GENIE.

LE GÉNIE.

Gloire adorable, que je vous embraſſe ! Ce n'eſt pas pour l'éloge ; il eſt dû ; mais c'eſt qu'il eſt parti du fond du cœur. Je vois que vous nous aimez véritablement ; & vous avez bien raiſon ; vous n'êtes jamais ſi charmante que parmi nous. Sourcilleuſe, hautaine, & comme empoiſonnée dans votre grandeur, chez les autres nations, vous y affectez la morgue & la gravité : ici, vous êtes ſimple, unie, vive, badine ; on prendroit la Gloire pour une de nos citoyennes.

LA GLOIRE.

Eh ! ne l'ai-je pas toujours été ?

LE GÉNIE.

Eh bien ! ma chère Compatriote, trouvez-bon que je vous diſe que l'envie ne venant pas ſans doute ici ſans quelques mauvais deſſeins, vous n'auriez pas dû, par vos diſcours, exciter encore ſa rage contre Admette & contre Alceſte qu'elle ſait que vous aimez.

LA GLOIRE.

Rien n'eſt plus aiſé à racommoder ; je lui donnerai ce ſoir un grand ſouper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie que j'y raſſemblerai.

LE GÉNIE.

Oh ! ceſſez donc un inſtant de plaiſanter.

LA GLOIRE.

A ſa droite, elle aura cette groſſe *Céphiſe*, toujours ſi bien fournie d'anecdotes contre ſon ſexe, auſſi connue par ſa démarche indécente, qu'elle prend pour un air de Cour, que par ſes noirceurs continuelles & ſes tracaſſeries ; à qui l'on croit de l'eſprit, & qui n'a au plus que ce jargons que donne aux plus ſottes un long uſage de galanterie, d'intrigues & de petits ſoupers. A ſa gauche, je placerai ce fade & hideux *Straton*, qui toujours malade à l'armée, faiſoit les campagnes ſans ſervir ; bas à la Cour, frondeur à la Ville, répétant ſans ceſſe, que du tems du feu Roi, on auroit fait ceci, on auroit fait cela, mais qu'aujourd'hui les gens du métier, les gens de mérite, les gens comme lui ne ſont pas écoutés. A ces deux perſonnages je joindrai *Licas*, Ce petit Sénateur ſi laid, ſi maigre, ſi opiniâtre, ſi dénigrant, ſi hautain, qui crache loin, qui voit de près ; cent fois corrigé, toujours incorrigible, & à qui, de laſſitude, on ſemble avoir laiſſé la permiſſion d'être inſolent. Enfin le faſtidieux *Soſtrate*, qui a la taille ſi allongée & les lumières ſi courtes, l'action ſi vive &

l'eſprit ſi froid ; qui ſe pique d'avoir toujours les plus belles manchettes, les plus beaux bijoux, de juger au mieux des habillemens des Acteurs, des Actrices, des modes nouvelles, des rubans, des taffetas de l'année ; en un mot, encore plus bégueule qu'il n'eſt fat.

LE GÉNIE, *d'un ton ironique.*

Cela doit compoſer quatre convives bien amuſans.

LA GLOIRE.

Quatre convives dont elle me ſaura ſans doute un gré infini. Ils lui diront qu'ici l'on vit enſemble ſans s'eſtimer, même ſans s'amuſer ; qu'à ces petits ſoupers ſi vantés, la joie n'eſt qu'extérieure, & la converſation qu'un tiſſu de plaiſanteries amenées avec art, d'épigrammes manquées, de fades ironies, de plats jeux de mots, & de grands éclats de rire triſtes & forcés ; qu'un luxe mauſſade & la fantaiſie pour les colifichets, ont ſuccédé à la vraie magnificence ; que les Auteurs, par l'envie d'avoir de l'eſprit, ſont toujours auſſi loin de la Nature, que les Acteurs par leur démarche empeſée, leurs cris, leurs grimaces, & leurs contorſions ; que les jeunes gens vuides d'idées, parlant ſans ceſſe ſans rien dire, étourdis ſans agrémens,

bruyans ſans gaieté, ricanneurs ſans ſujet, méchans par air, railleurs ſans eſprit, peu ſenſibles aux qualités du cœur, ne meſurent leur conſidération que ſur le plus ou le moins de bijoux que leur étale un fat. Ils ajouteront...

LE GÉNIE.

Oh, Madame! ces quatre plats cenſeurs ajouteront ce qu'ils voudront; je leur dirai, moi, que l'on étouffe cet amour ſi naturel pour la Patrie, & qu'on ne cherche à déprimer ſa Nation, que par le dépit de ſentir en ſoi-même qu'on y eſt, & qu'on doit y être mépriſé; que d'ailleurs, ces vices, ces travers & ces ridicules qu'ils ſe plaiſent à relever, ne ſont que paſſagers, & n'altèrent point le fond du caractère général. Mais tandis que je m'amuſe ici, l'Envie nous prépare peut-être de cruels chagrins; je vais l'obſerver & tâcher de faire échouer ſes mauvais deſſeins.

LA GLOIRE.

Pour moi, qui ne m'allarme pas ſi aiſément; je vais me divertir à voir danſer cette troupe de jeunes Amans dont j'entends les concerts.

SCENE II.

Une troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes. L'Envie qui arrive avec quatre Furies, les épouvante & les chaſſe. Elle lance un dard ; & dans l'inſtant il s'élève une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'Admette. L'Envie & ſes Furies ſe retirent, après avoir marqué par une danſe caractériſée, les divers mouvemens qui les agitent.

LA GLOIRE, *ſeule.*

CES Furies, ce nuage épais, ce dard que cette Mégère a lancé, ſes regards où brilloit une joie perfide & cruelle, & qui ſembloient me braver, tout m'annonce que ſa rage, contre ce Peuple, vient de ſe ſignaler par quelques nouveaux forfaits... J'entends des cris, des gémiſſemens...

SCENE III.

LA GLOIRE, UN THESSALIEN.

LE THESSALIEN.

DIEUX juſtes ! Dieux tout puiſſans, prenez-nous plutôt pour victimes !

LA GLOIRE.

Où courez-vous ? Quel trouble vous agite ?

LE THESSALIEN.

Ah ! Madame, Admette...

LA GLOIRE.

Eh bien ?

LE THESSALIEN.

Il touche à ſon dernier moment ! Cette vapeur empeſtée, qui s'eſt tout-à-coup répandue autour du Palais, a porté dans ſon ſein le poiſon le plus mortel.

LA GLOIRE.

Voilà donc le coup affreux que méditoit cette lâche & cruelle ennemie ! Elle vous a vus, généreux Theſſaliens, enviſager ſans effroi vos propres

dangers & toutes les horreurs d'une guerre ſanglante ; ſa rage ingénieuſe a ſu choiſir l'endroit ſenſible : c'eſt dans votre amour pour vos Rois, c'eſt au fond de vos cœurs, qu'elle puiſe aujourd'hui des traits pour vous déchirer. Ce jeune Héros m'avoit conſacré ſes jours ; que ne dois-je pas faire, que ne vais-je pas tenter pour les conſerver ! Non, je ne ſaurois croire que les Dieux veuillent borner ſi près de leur courſe de ſi belle deſtinées.

Elle ſort.

SCENE IV.

LE THESSALIEN *ſeul.*

QUELS inſtans ! . . . ô mon Prince ! ô mon Maître ! . . . Chaque cri que j'entend me glace d'effroi. Je n'oſe tourner les yeux vers ce triſte palais. Famille Auguſte ! Tendre mère ! & vous épouſe ſi chérie, malheureuſe Alceſte, qu'elles doivent être vos allarmes ! . . . Mais, que vois-je ! . . ô Ciel ! c'eſt elle ! Elle vient . . . Quel ſpectacle touchant !

SCENE V.

ALCESTE, LE GÉNIE, LE THESSALIEN.

ALCESTE, *au* GÉNIE *qui veut l'empêcher d'approcher des nuages qui obſcurciſſent le fond du Théâtre.*

VOUS m'arrêtez ! Vous me fermez le paſſage ! Vous voulez m'empêcher de le voir, de l'embraſſer, de le ſecourir !

LE GÉNIE.

Votre préſence ne pourroit qu'aigrir les douleurs de votre époux, & ne lui ſeroit d'aucune utilité. J'ai raſſemblé près de lui les Mages les plus habiles dans l'Art de diſſiper le venin qui menace ſes jours ; repoſez-vous ſur leur expérience ; & ne cherchez point, en expoſant votre vie...

ALCESTE.

Eh ! ſi je le perds, que m'importe la vie ! Quoi ? mon époux eſt prêt à périr & je l'abandonnerois ! Je ne lui donnerois pas tous mes ſoins ! Je ne l'ar-

roſerois pas de mes larmes! Je n'aurois pas du moins la conſolation de lui faire voir que la mort ne peut nous ſéparer! Ceſſez de me retenir....

LE GÉNIE.

Songez, Madame, que pour ménager ſi peu votre vie, elle eſt trop chère à l'Auguſte Famille de votre époux, trop précieuſe à ce Peuple qui vous adore; que vous devez la conſerver pour veiller ſur l'enfance de votre Fils, pour lui inſpirer vos vertus; ſongez que les Dieux veulent une réſignation entière à leurs décrets, quelque rigoureux qu'ils puiſſent être, & que votre déſeſpoir ne pourroit que les irriter.

ALCESTE.

Les Dieux pourroient-ils s'offenſer des tranſports d'une épouſe éperdue? N'eſt-ce pas les reſpecter & leur obéir, que de ſuivre les loix de ſon devoir & d'une tendreſſe légitime? Eſt-il aucune conſidération, aucune crainte qui doive m'éloigner de ce cher objet, à qui le Ciel & l'Hymen m'ont unie? Eſt-il aucun péril qui puiſſe me dégager des ſoins que je lui dois? Hélas *, ſa vie

* On rapporte ici les propres paroles de Madame la DAUPHINE.

eſt tout pour ſon Fils, pour ſon Peuple, pour l'Univers, & la mienne n'eſt rien! Que ſais-je? Peut-être n'eſt-ce pas ſon ſang, mais le mien que demandent les Dieux? Peut-être le venin paſſant dans mon cœur, s'éloignera du ſien? Je ſauverai ſes jours en lui ſacrifiant les miens; je mourrai; mais il vivra. Venez, ſecondez ma gloire, mon devoir, mon amour...

SCENE VI.

LE GÉNIE, ALCESTE, LA GLOIRE, L'AMOUR, *ſous la figure d'un Mage.*

LE GÉNIE, *à Alceſte.*

CE ſeroit être barbare que de vous obéir. D'ailleurs vous voyez que ces nuages augmentent, s'étendent & deviennent à chaque inſtant plus épais. Comment ne pas s'égarer? & quel flambeau pourroit luire à travers ces ténèbres?

ALCESTE.

Ah! je le vois; je n'en puis douter; mon époux n'eſt plus; vous ne me parlez ainſi, vous ne me retenez, que pour me cacher quelque tems toute l'horreur de mon ſort, & tâcher de m'y préparer.

Ai-je pu m'y laiſſer tromper ? ... cher Prince ! ... ô Ciel !.. je ſuccombe ....

LA GLOIRE.

Madame, il vit encore ; il faut céder à vos larmes ; venez, ce Mage & moi nous guideront vos pas.

ALCESTE.

Que ne vous dois-je point ! je verrai, j'embraſſerai mon époux, j'adoucirai ſes maux, je partagerai ſes peines ; & s'il faut que je périſſe dans de ſi chers & de ſi juſtes ſoins, du moins juſqu'au dernier moment, je lui aurai marqué ma tendreſſe.

LE GÉNIE.

Où courez-vous, malheureuſe Princeſſe ?

L'AMOUR, *ſous la forme d'un Mage.*

Elle ſuit la Gloire ; & les Dieux ſont trop juſtes pour ne pas récompenſer tant de vertus.

LE GÉNIE.

Ah ! les Dieux l'envieront à la terre.

La Gloire, l'amour & Alceſte, entrent dans les nuages qui les enveloppent.

SCENE VII ET DERNIERE.

LE GÉNIE *ſeul.*

AVEC quel fermeté, quel courage, elle brave la mort, dans l'âge & dans un rang où tout appelle aux plaiſirs! Qu'un cœur ſi magnanime eſt reſpectable! Qu'il eſt digne du ſang qui l'a formé!

On entend une douce ſymphonie.

Mais, quels doux accens ſuccèdent aux cris de la douleur?... Une lumière vive & brillante perce à travers ces nuages... Elle les écarte...

L'Amour, toujours ſous la forme d'un Mage, revient ſur la Scène; & à meſure que les nuages s'écartent, on voit Admete & Alceſte qui ſe donnent la main; la Gloire poſe ſa couronne ſur la tête d'Alceſte.

LE GÉNIE.

Ne vois-je pas Admete? Quel Dieu, quelle main puiſſante a ranimé ſes jours?.. Alceſte tient le Flambeau de l'Amour... Ah! c'eſt ce divin flambeau, dans les mains de la Vertu, qui vient de diſſiper cette vapeur empeſtée!

L'AMOUR, *ôtant ſon déguiſement.*

Oui, & ce miracle eſt le prix que devoient les

Dieux à une tendreſſe ſi pure & ſi magnanime.
Jeux & Ris, revenez ; raſſemblez-vous.
Que les gémiſſemens,
Que les craintes finiſſent ;
Que ces lieux retentiſſent.
De vos plus doux accens.

CHŒUR.

Que les gémiſſemens, &c.

GRAND AIR.

Nous avons à vos yeux retracé dans ce jour,
L'intéreſſant tableau du plus parfait amour.
François, d'un ſi rare modèle.
Vous avez parmi vous une image fidèle.
Sèche tes pleurs, heureuſe France ;
A la plus flatteuſe eſpérance
Tu peux livrer ton cœur.
Que tes craintes finiſſent ;
Que tes Peuples s'uniſſent
Pour chanter leur bonheur.
Auguſte Sang qui nous donnez des Loix,
Régnez à jamais ſur la France :
Notre amour conſtant pour nos Rois,
Fait leur grandeur & notre récompenſe.
Auguſte Sang qui nous donnez des Loix,
Régnez à jamais ſur la France.

Des François de différentes Provinces, & de différentes conditions, s'uniſſent enſemble pour marquer leur joie par leur danſes & leurs chants.

VAUDEVILLE.

DANS une ignorance parfaite,
Nicaſe & la timide Annette
Paſſoient enſemble tout le jour.
Un ſeul inſtant fut les inſtruire ;
L'un prend la main, l'autre ſoupire :
Leur cœur s'éclaire au flambeau de l'Amour.

Aminte, ſenſible à l'outrage
Que lui fait un Amant volage,
Promet de n'aimer de ſes jours.
Qu'un nouvel Amant preſſe Aminte ;
Sa fierté, ſon dépit, ſa crainte,
Tout ſe diſſipe au flambeau des Amours.

Mon voiſin & ſa ménagère,
Sur la cauſe la plus légère,
Sont en querelle tout le jour.
Pour eux le ſoir eſt ſans nuage ;
Les chagrins, les ſoins du ménage,
Tout ſe diſſipe au flambeau de l'Amour.

FIN.

LES VEUVES TURQUES,

COMÉDIE

EN UN ACTE

Représentée en Société, le 12 Mai 1742; & par les Comédiens Italiens, le 22 Août 1747.

A SON EXCELLENCE,

ZAÏD EFFENDI,

AMBASSADEUR

DE LA PORTE OTTOMANE.

VOTRE EXCELLENCE parut s'amuſer à la repréſentation de cette Comédie. Elle me la demanda le lendemain ; je la priai d'agréer que je lui en fiſſe un hommage public. Je n'oublierai jamais les prévenances & l'amitié dont vous m'avez ho-

noré pendant mon ſéjour à Conſtantinople ; je ſerai toute ma vie, avec un très-inviolable & reſpectueux attachement,

De Votre Excellence,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
SAINTFOIX

ZAÏD EFFENDI, Ambaſſadeur de la Porte Ottomane auprès du Roi, arriva à Paris, à la fin de l'année 1741, accompagné de ſon Fils & de ſon Gendre. Il y demeura près de ſix mois, & ſe fit généralement aimer. Madame la Ducheſſe de *** voulut lui donner une petite fête; elle m'en parla, en me marquant qu'elle ſouhaiteroit de faire repréſenter devant lui une Comédie qui fût abſolument dans les mœurs Turques. J'arrangeai celle-ci ſur un canevas que j'avois tracé par haſard quelques années auparavant. Sa Hauteſſe même eût été enchantée de Fatime & de Zaïde; ces deux rôles furent joués avec toute la fineſſe & toutes les grâces poſſibles, par Meſ-

dames de *** & d' ***. La Pièce fut trouvée *délicieuſe*, comme toutes celles que l'on repréſente en Société. L'Ambaſſadeur me la demanda ; je le priai de me permettre de la lui dédier. Quelques jours avant ſon départ, je ſus que ſon Fils qui commençoit à entendre aſſez bien notre langue, s'étoit amuſé à la traduire dans la ſienne. Nos meilleures Pièces ont été traduites en Anglois, en Hollandois, en Allemand, en Danois ; mais il n'eſt, je crois, encore arrivé qu'à celle-ci, de recevoir un pareil honneur en Turc ; & peut-être a-t-elle déja été repréſentée pluſieurs fois dans le Serrail du Capitan Bacha, du Reis Effendi, du Moufti, du Grand-Seigneur même. Quelle gloire ! J'en ſuis tout ébloui.

Il n'eſt pas poſſible, me dira-t-on peut-être ; qu'Oſmin aime auſſi vivement deux femmes à la fois ; mais on conviendra, je crois, qu'il eſt très-poſſible qu'il les deſire.

ACTEURS.

OSMIN.
FATIME.
ZAÏDE.
SALOMÉ.
UN CADI, *& ſa ſuite.*
FEMMES DE FATIME ET DE ZAÏDE.

La Scène eſt à Conſtantinople, dans un ſalon qui ſépare l'appartement de Fatime & de Zaïde.

LES VEUVES TURQUES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, SALOMÉ,

OSMIN.

IL y a plus d'une heure que je t'attends.

SALOMÉ.

Je n'ai pu venir plus tôt; j'ai tant d'affaires!

OSMIN.

Je sais combien tu es à la mode, & que tout ce qu'il y a de personnes considérables dans Constantinople, te recherchent & veulent t'avoir.

SALOMÉ.

Ma foi, si vous croyez que cela me flatte beau-

coup, vous vous trompez. La plûpart de ces perſonnes ſi conſidérables, ſi puiſſantes & qui font tant de bruit dans le public, ſont ſi petites, ſi petites, quand on les voit de près dans le particulier, que quoique je ne ſois qu'une pauvre Juive, une ſimple revendeuſe à la toilette, je rougis quelquefois de l'encens que je ſuis obligée de leur prodiguer. Croiriez-vous que le Gouverneur, cet homme ſi grave, m'a tenue ce matin trois heures au moins dans ſon cabinet, à ne s'entretenir avec moi que d'intrigues galantes, de médiſances, de contes, d'hiſtoriettes, de minuties, de bagatelles? ... *Je ne comprends rien au nouvel Amant qu'une telle s'eſt donné?* ... *Le plaiſant tour qu'on dit que l'avant-dernier lui a joué, eſt-il vrai?* ... *Perſonne encore n'a pris la petite Danſeuſe?* .. & cent autres queſtions qu'il m'a faites, toutes auſſi frivoles, que le rire continuel dont il les accompagnoit. Cependant, à la porte de ce cabinet où nous traitions de ſi belles matières, deux grands eſclaves répondoient, d'un ton bruſque & fier, à beaucoup d'honnêtes gens qui commençoient à remplir la ſalle d'audience, *Monſeigneur travaille*; en effet, un moment après m'avoir congédiée, lorſque Monſeigneur s'eſt rendu viſible, ſa morgue, ſon front chargé de ſoucis & le ſombre em-

barras qu'il affectoit, ont dû faire croire qu'il ſortoit de travailler ſur des affaires bien importantes, bien épineuſes.

OSMIN.

Il me ſemble que tu aurois pu te diſpenſer de venir me faire un portrait ſi ridicule d'une perſonne à qui tu ſais que je dois m'intéreſſer ?

SALOMÉ.

Oh ! Ma foi, l'original m'avoit trop frappée. D'ailleurs comme vous parviendrez peut-être un jour au même poſte, tandis que l'on peut encore vous parler librement, j'étois bien-aiſe....

OSMIN.

Et moi je ſerois fort aiſe que, ſans égaier plus long-tems ta langue médiſante, tu vouluſſes bien enfin me rendre compte de la commiſſion que je t'avois donnée, de le preſſentir adroitement ſur mon mariage avec ſa ſœur.

SALOMÉ.

Je lui en ai parlé.

OSMIN.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il vous conſidère, vous eſtime, & ſi

elle veut ſe remarier & vous épouſer, cette alliance lui ſera fort agréable.

OSMIN.

Ainſi mon bonheur ne dépend plus que de la belle Fatime ?

SALOMÉ.

D'elle uniquement.

OSMIN.

Crois-tu qu'elle veuille me rendre heureux ?

SALOMÉ.

Je crois que vous ne lui êtes point indifférent ; mais elle a toujours des ſi, des mais, des ſelon, auxquels je ne comprends rien, & qui m'impatientent quelquefois à un point....

OSMIN.

On ouvre.... C'eſt elle..... Ah ! de grâce, ma chère Salomé, avant que je paroiſſe, parle-lui encore ; & tâche de la faire s'expliquer ſur mon amour.

(Il s'éloigne.)

SALOMÉ.

Voyons.

SCENE II.

FATIME, SALOMÉ.

SALOMÉ.

ON m'attend ce matin dans vingt maiſons; mais j'abandonne toutes autres affaires, dès qu'il s'agit des vôtres. Je me ſuis reſſouvenue en m'éveillant, qu'il y a aujourd'hui quatre mois dix jours qu'Aſſan eſt mort. Le tems de votre deuil eſt expiré; vous pouvez à préſent vous remarier. Avez-vous penſé à ce que je vous ai dit d'Oſmin? Les entrevues que je vous ai ménagées à l'un & à l'autre, ne vous ont-elles point encore déterminée?

FATIME.

Mais....

SALOMÉ.

Il vous adore.

FATIME.

Je le crois.

SALOMÉ.

Sa perſonne eſt aimable,

FATIME.

Certainement.

SALOMÉ.

Son humeur eſt douce.

FATIME.

Il eſt vrai.

SALOMÉ.

Votre frère le Gouverneur agréera cette alliance.

FATIME.

J'en ſuis perſuadée.

SALOMÉ, *la contrefaiſant.*

Mais... Je le crois... Certainement... Il eſt vrai... J'en ſuis perſuadée... Vous me répondez avec bien de la froideur?

FATIME.

Moi? Non.

SALOMÉ.

En un mot, Oſmin vous plaît-il?

FATIME.

Oui, te dis-je.

SALOMÉ.

Vous l'épouſerez donc?

FATIME.

Je ne dis pas cela.

SALOMÉ.

Quoi, vous ne l'épouſerez pas ?

FATIME.

Ce n'eſt pas ce que je veux dire.

SALOMÉ, *la contrefaiſant encore.*

Je ne dis pas cela.... Ce n'eſt pas ce que je veux dire.... Que de façons ! que diantre voulez-vous donc dire enfin ?

FATIME, *d'un ton ſec.*

Rien.

SALOMÉ.

Rien ? Voilà bien les femmes ! elles parlent ; qu'ont-elles dit ? Rien... (*Allant chercher Oſmin.*) Oh ! Seigneur Oſmin, paroiſſez. Je vous annonce que vous plaiſez à cette belle Veuve ; parlez, preſſez, priez ; pour moi, j'ai trop d'affaires pour m'amuſer avec une diſeuſe de rien. (*Bas à Oſmin, en s'en allant.*) Je reviendrai dans un moment vous ſeconder.

SCENE III.

FATIME, OSMIN.

OSMIN.

CE qu'elle me dit eſt-il bien vrai ? Serois-je aſſez heureux ?...

FATIME.

Oui, Oſmin, je vous aime ; & je vais enfin m'expliquer avec vous.

OSMIN, *voulant ſe jetter à ſes genoux.*

Charmante Fatime !...

FATIME.

Levez-vous, & m'écoutez. Aſſan, en mourant, a laiſſé deux veuves, Zaïde & moi.

OSMIN.

Je le ſais.

FATIME.

Zaïde, par toutes les petites ruſes d'une coquette, avoit trouvé le ſecret de l'emporter dans le cœur de notre mari ; & fière d'une préférence qu'elle regardoit comme un tribut qu'on devoit à

ſes charmes, l'orgueilleuſe me traitoit avec un dédain !.... Ses tons, ſes airs, toutes ſes manières, ſes politeſſes mêmes étoient outrageantes !... Oſmin, je ne puis être contente, ſi je ne la vois humiliée ; & c'eſt de votre amour que j'attends ma vengeance.

OSMIN.

Ah ! je voudrois que ce pût être pour elle un tourment cruel, de vous ſavoir mille fois plus aimée de moi, qu'elle ne le fut jamais d'Aſſan ; je vous jure que chaque inſtant de ma vie renouvelleroit ſon déſeſpoir, & que toujours prêt de faire éclater mes tranſports & ma félicité à tous les yeux....

FATIME.

Il me ſuffira que les ſiens en ſoient témoins, & qu'en l'épouſant....

OSMIN.

En l'épouſant ! moi l'épouſer !

FATIME.

Oui, vous.

OSMIN.

Zaïde ?

FATIME.

Elle-même ; & vous n'obtiendrez ma main, qu'en obtenant la ſienne.

OSMIN.

Vous plaiſantez ?

FATIMÉ.

Je ne plaiſante point ; je veux qu'elle devienne encore ma rivale, pour lui rendre avec un nouveau mari, tous les chagrins qu'elle m'a fait eſſuyer avec Aſſan.

OSMIN.

Je demeure interdit. Quoi ? Madame, lorſque vous pouvez jouir de la tendreſſe d'un époux qui vous adorera....

FATIMÉ.

Je jouirai en même tems de ma haine contre elle, de ſon dépit & de ſes chagrins : double plaiſir qu'elle goûtoit à longs traits du tems d'Aſſan, & que je veux goûter à mon tour. Oſmin, les hommes ſortent, ſe promènent, ſe voient les uns les autres ; diſſipés par des charges & des emplois, ils ont mille reſſources pour échapper à l'ennui ; mais comment les femmes ſe ſauveroient-elles des dégoûts d'une ſolitude & d'une oiſiveté languiſſante, ſi elles ne ſe ménageoient pas des paſſions vives qui les occupent, & les attachent aux lieux où elles ſont toujours renfermées ? La haine contre une rivale, ſoutient l'amour pour un mari ; cette haine, comme

comme la tendreſſe, a ſes mouvemens, ſon intrigue, ſes douceurs. Au moindre revers d'une ennemie, on ſe peint, on s'exagère ſon embarras; on s'entretient de ſes inquiétudes; on tâche de les augmenter; on en parle, on en rit; cela amuſe; les jours paſſent inſenſiblement: l'eſprit occupé par les tracaſſeries du ſerrail, ſent moins la contrainte d'y vivre & s'accoutume enfin, peu à peu, à ne plus courir après de vaines chimères d'indépendance & de liberté.

OSMIN.

Mais, Madame, je ſuppoſe que je vouluſſe épouſer Zaïde; comment pouvoir l'engager à me donner la main?

FATIME.

Cherchez ſeulement les occaſions de la voir; parlez-lui; & comptez qu'elle eſt trop coquette, pour ne pas tâcher de m'enlever un amant, & trop vaine pour douter un inſtant que ſon triomphe ne ſuive de près ſes premiers regards.

OSMIN.

Ah! belle Fatime, ſi j'avois véritablement touché votre cœur, vous ne ſeriez plus piquée contre elle!

FATIME.

Vous n'ignorez pas que depuis la mort d'Aſſan, on m'a propoſé des partis aſſez brillans ; je n'ai écouté que vous ſeul : voilà ma réponſe aux reproches que vous me faites de ne vous point aimer. D'ailleurs vous voyez à quelle condition je vous offre mon cœur, ma main, & une dot conſidérable : ſi ces dons vous flattent, c'eſt à vous à ne rien épargner pour vous en aſſurer la poſſeſſion ; je vous laiſſe y rêver.

SCENE IV.

OSMIN, *ſeul.*

QUELLE femme ! pour l'épouſer, il faut que j'en épouſe une autre ! Fatime eſt belle ; elle eſt riche ; je l'aime ; elle peut faire ma fortune. Quel bizarre caprice s'oppoſe à mon bonheur !

SCENE V.

OSMIN, SALOMÉ.

SALOMÉ.

EH bien, votre mariage eſt-il arrêté ?

OSMIN.

Arrêté ? Il eſt plus éloigné que jamais.

SALOMÉ.

Comment donc ?

OSMIN.

Fatime, en ſe mariant, veut auſſi pourvoir Zaïde.

SALOMÉ.

Zaïde ! Eh ! de quoi ſe mêle-t-elle ?

OSMIN.

Mais, devine quel eſt l'heureux époux qu'elle veut lui donner.

SALOMÉ.

Eh qui ? car je ne me pique point de deviner.

OSMIN.

Moi.

SALOMÉ.

Vous ?

OSMIN.

Oui, moi, te dis-je.

SALOMÉ.

Elle eſt folle ! Ne s'eſt-elle pas déja aſſez mal trouvée d'avoir eu Zaïde pour rivale ?

OSMIN.

Eh ! c'eſt parce qu'elle s'en eſt mal trouvée ; c'eſt un trait de vengeance & de vanité : elle voudroit voir ſon ennemie mépriſée & humiliée à ſon tour.

SALOMÉ.

J'entends cela.

OSMIN.

Et tu vois qu'apréſent tout eſt rompu.

SALOMÉ.

Je vois qu'en vérité Fatime eſt trop ridicule. Comment ! après tous les ſoins que je me ſuis donnés !... Mais, je penſe.... Seigneur Oſmin.... ma foi, vous ne perdriez pas au change : écoutez-moi. Je viens de l'appartement de Zaïde ; elle m'a parlé la première de votre mariage : j'ai fort bien remarqué qu'elle en railloit en perſonne piquée,

& qu'elle retomboit de tems en tems dans une rêverie dont elle ne ſortoit qu'avec une gaieté affectée. Je lui ai demandé, par manière de converſation, ſi vous étiez connu d'elle ; je le connois, m'a-t-elle répondu d'un ton embarraſſé ; je l'ai vu pluſieurs fois ſous les fenêtres de ſa divine. Je ne me trompe guère en femmes ; je parierois que Zaïde eſt jalouſe du bonheur de ſa compagne.... Je l'apperçois. Il faut que vous faſſiez connoiſſance. Peut-être vous cherche-t-elle ? Que ſait-on ?

SCENE VI.

OSMIN, SALOMÉ, ZAIDE.

SALOMÉ, *allant d'un air riant à Zaïde qui feint de vouloir rentrer.*

AH, Madame ! un moment.

ZAIDE.

Qu'eſt-ce ?

SALOMÉ.

Arrêtez, je vous prie.

ZAIDE.

Que veux-tu ?

OSMIN, *à part, regardant Zaïde.*

Qu'elle eſt belle !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Le Seigneur Oſmin épouſe une des veuves d'Aſſan ; je veux qu'il connoiſſe auſſi l'autre pour juger....

ZAIDE.

Que tu es folle !

OSMIN.

Quelle taille ! Quels yeux ! Que de charmes !

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Comme il vous regarde ! (*A Oſmin*) Eh bien, qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je ſuis hors de moi ! Je ſuis enchanté !

SALOMÉ.

Le portrait que je vous en avois fait, étoit-il flatté ?

OSMIN.

Qu'Aſſan étoit heureux !

ZAIDE, *à Oſmin.*

Vous ne le ſerez pas moins que lui ; vous allez poſſéder l'incomparable Fatime.

OSMIN.

Ah, Madame !

ZAIDE.

N'épouſez-vous pas ce ſoir ?

OSMIN, *d'un ton froid.*

Ce ſoir ? Je ne ſais.

ZAIDE, *ſouriant.*

Vous ne ſavez ? En vérité, je n'en ſais rien auſſi.

OSMIN.

Mon bonheur ne dépend à préſent que de vous.

ZAIDE.

De moi ? Vous croyez parler à Fatime.

OSMIN.

Je parle à l'adorable Zaïde.

ZAIDE.

Je ſuis bonne, & n'aime pas à brouiller les amans ; je vous avertis que votre Maîtreſſe, naturellement curieuſe & jalouſe, peut de ſon appartement entendre tout ce que vous me dites.

OSMIN.

Je ne cherche point à m'en cacher.

ZAIDE.

Vos discours lui paroîtroient fort extraordinaires.

OSMIN.

Qu'ils sont naturels dès qu'on vous voit !

ZAIDE.

Vous êtes galant.

OSMIN.

Je suis sincère.

ZAIDE, *riant.*

Sincère ? si vous l'étiez, on pourroit dire que la conquête de votre cœur est donc fort aisée.

OSMIN.

Sans doute, Madame, quand on a vos charmes ; mais ne croyez pas que ce ne soit que de ce moment-ci que je vous aime.

ZAIDE.

Je ne sache pas cependant que vous m'eussiez jamais vue.

OSMIN.

Il est vrai que vous étiez inconnue à mes yeux ; mais tout ce que j'entendois dire de votre beauté, enflammoit depuis long-tems mon cœur. Vous avez dû me remarquer cent fois la vue attachée

ſur vos fenêtres. Deſtiné à vous adorer, ce cœur vous cherchoit à travers les épaiſſes jalouſies qui vous déroboient à mes regards ; je me formois de vous la plus charmante idée : votre préſence vient de la remplir, & de m'offrir cet objet qui doit me fixer pour toujours.

ZAIDE.

Oſmin, vous avez de l'eſprit.

OSMIN.

Oui, Madame, ſi l'amour en donne.

ZAIDE.

Mais pouvez-vous penſer que j'aie aſſez de vanité pour croire ce que vous me dites ?

OSMIN.

Je penſe que quand on déplaît, on ne perſuade pas aiſément.

ZAIDE.

Vous ne me déplaiſez point ; qu'elle folie ! Pourquoi me déplairiez-vous ? . . .

SCENE VII.

ZAIDE, OSMIN, SALOMÉ, UNE ESCLAVE *de Fatime.*

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR Osmin, ma maîtreſſe vous croyoit ſorti.

OSMIN.

Tu vois que je ne le ſuis pas.

L'ESCLAVE.

J'allois vous chercher de ſa part.

OSMIN.

Cela ſuffit.

L'ESCLAVE.

Venez-vous lui parler ?

OSMIN.

J'irai.

L'ESCLAVE, *en s'en allant.*

Je vais lui dire que vous êtes ici.

OSMIN.

Comme tu voudras.

ZAIDE, *à Oſmin.*

Et comme je ne veux point : ſi vous ne ſuivez cette Eſclave, je rentre.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Belle Zaïde....

ZAIDE.

Je rentre, vous dis-je.

OSMIN.

Daignez m'écouter un moment.

ZAIDE, *voulant rentrer.*

Quand je le voudrois, en aurois-je le tems? Fatime viendroit.

OSMIN, *l'arrêtant.*

Eh bien, pour vous obéir, je vais, je vais la trouver; mais demeurez de grâce.... je reviens auſſi-tôt.... Madame, j'ai mille choſes à vous dire.... Ma chère Salomé, tâche de l'arrêter, & parle-lui pour moi.

SALOMÉ, *bas à Oſmin.*

Allez; l'affaire eſt en bon train.

Il ſort.

SCENE VIII.

ZAIDE, SALOME.

SALOMÉ.

AH ! pauvre Fatime, tu vas trouver bien du changement !

ZAIDE.

Oh ! crois-tu que ma vue en un moment ?...

SALOMÉ.

L'a frappé comme un trait de flamme ; je m'en ſuis apperçue au premier coup d'œil.

ZAIDE.

Il eſt bien fait du moins.

SALOMÉ.

Je crois que Fatime le trouvera bien froid à préſent.

ZAIDE.

Je n'en ſerois pas fâchée ; car je la hais bien !

SALOMÉ.

Il eſt vrai qu'elle ſe donnoit des airs en parlant devous....

ZAIDE.

Eh ! que diſoit-elle ?

SALOMÉ.

Il ne faut pas toujours prendre garde....

ZAIDE.

Mais, que diſoit-elle ?

SALOMÉ.

Une compagne jalouſe lâche bien des propos....

ZAIDE.

Je veux les ſavoir.

SALOMÉ.

Elle faiſoit, par exemple, ſonner fort haut l'avantage d'avoir trouvé avant vous un nouveau mari. Peut-être qu'à préſent, ſi vous vous le mettiez bien dans la tête, vous paſſeriez devant elle.

ZAIDE, *d'un air de confiance.*

Peut-être.

SALOMÉ.

Il n'y aura que Fatime qui ne ſe le perſuadera pas.

ZAIDE.

Il ſeroit plaiſant de l'en convaincre.

SALOMÉ.

Quand elle aura épouſé Oſmin, il me ſemble l'entendre parler, jaſer, ſe vanter, vous rabaiſſer....

ZAIDE.

La ſotte!

SALOMÉ.

Elle aura beau dire; vous n'en ſerez pas moins belle.

ZAIDE.

Sais-tu que tu me ferois venir l'envie d'humilier cette orgueilleuſe?

SALOMÉ.

Pardi, elle enrageroit bien ſi vous lui enleviez ſon amant.

ZAIDE.

Je le crois.

SALOMÉ.

Mais....

ZAIDE.

Mais, quoi?

SALOMÉ.

Je penſe....

ZAIDE.

Que penſe-tu?

SALOMÉ.

Que ce ſeroit lui mettre le poignard dans le cœur, & que vous avez l'ame trop bonne pour vouloir....

ZAIDE.

Moi ! J'aurois l'ame bonne pour une rivale inſolente !

SALOMÉ.

Elle l'eſt, & un peu trop. Que ſera-ce encore, quand elle ſe verra l'épouſe d'un homme qui a autant de mérite qu'Oſmin ? Savez-vous que dans les commencemens, lorſqu'on le voyoit ſans ceſſe paſſer & repaſſer ſous les fenêtres de cette maiſon, tout le monde croyoit que c'étoit à vous que s'adreſſoient ſes vœux ?

ZAIDE.

Je t'avoue que je l'ai cru auſſi pendant quelques jours.

SALOMÉ.

Ah ! belle Zaïde, on ne croit guère ces choſes-là ſans les deſirer ?

ZAIDE.

Je ne te diſſimulerai point qu'il m'a toujours paru fort aimable.

SALOMÉ.

Eh ! pourquoi donc ne me l'avoir pas dit plus tôt ?

ZAIDE.

Oſe-t-on s'expliquer, que l'on ne ſoit un peu preſſée ?...

SALOMÉ.

Oſe-t-on s'expliquer ! Ne voilà-t-il pas cette maudite honte dont notre ſexe eſt ſi ſouvent la dupe ? Ainſi, ſans ce badinage qui m'a fait vous arrêter en paſſant, & que votre bon génie m'a ſans doute inſpiré, vous n'auriez donc jamais été connue d'Oſmin ? & le ſeul homme qui doit peut-être faire votre bonheur, auroit été perdu pour vous ?

ZAIDE.

Crois-tu qu'il ne le ſoit pas ? ſon mariage eſt arrêté avec Fatime ?

SALOMÉ.

Je ſais que les choſes ſont bien avancées ; mais, je vous le dis encore, il m'a paru vivement frappé à votre vue ; & je ne doute point qu'un ſeul de vos regards, en lui découvrant l'inclination que vous avez pour lui, n'achevât de l'arracher à ſes premiers engagemens. Il ne tardera pas à ſortir ; je vais vous laiſſer ſeuls.

ZAIDE.

ZAIDE.

Au contraire, il ſeroit plus convenable que tu l'attendiſſes ici. ...

SALOMÉ.

Pour ſonder ſes ſentimens ? Lui laiſſer entrevoir les vôtres ?...

ZAIDE.

Adroitement du moins, & ſans me compromettre.

SALOMÉ.

On auroit le Cadi à point nommé.... J'entends Oſmin.... Allez, rentrez dans votre appartement ; & laiſſez-moi faire.

ZAIDE.

A propos, je réfléchis que je ne t'ai jamais rien donné ; prends ce diamant.

(*Elle ſort.*)

SALOMÉ, *conſidérant le Diamant.*

Qu'il eſt brillant ! Cette femme-là a de bonnes réflexions.

SCENE IX.

SALOMÉ, OSMIN.

OSMIN.

TE voilà ſeule ? Zaïde n'a pas voulu m'attendre un moment ? Tu n'as pu l'arrêter ?

SALOMÉ.

Vous êtes le plus heureux mortel....

OSMIN.

Comment ? Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Des merveilles ; il ne dépend que de vous de l'épouſer.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Zaïde ? J'épouſerois !.. Je poſſéderois Zaïde !.. la charmante Zaïde ! Ma chère Salomé, elle m'a enchanté du premier regard. A travers un air modeſte & réſervé, on démêle dans ſa phyſionomie, je ne ſais quoi de fin, de badin & d'enjoué qui charme d'abord. Cette belle blonde a toute la vivacité des brunes.

SALOMÉ.

Et Fatime ?

OSMIN.

Fatime eſt une brune qui a tout l'éclat des blondes. Zaïde, Fatime, Fatime, Zaïde, aimables rivales, que je vais paſſer d'heureux jours avec vous !

SALOMÉ.

Comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ? Zaïde compte que vous l'épouſerez ſeule, & que vous lui ſacrifierez Fatime.

OSMIN.

Moi, ſacrifier Fatime ! Ma foi, Zaïde eſt belle ; mais Fatime ne lui cède en rien.

SALOMÉ.

Ainſi, fidèle à Fatime, vous abandonnerez Zaïde ?

OSMIN.

Qu'appelles-tu, abandonner Zaïde ? Je ne veux abandonner perſonne ; il faut que je les aie toutes les deux.

SALOMÉ.

Le projet eſt beau, & digne d'un grand cœur ; mais l'exécution m'en paroît difficile ; car, je vous

le repète, Zaïde veut bien vous épouſer, & je puis même aller chercher tout-à-l'heure le Cadi; mais, en vous épouſant, elle exigera, avant toutes choſes, que vous renonciez à Fatime; au lieu que Fatime ne veut vous donner la main, qu'à condition que vous obtiendrez en même tems celle de ſa rivale.

OSMIN.

Ma chère Salomé, il faut les réunir pour faire mon bonheur.

SALOMÉ.

Et comment?

OSMIN.

Comment? Comment? Quoi, n'imagineras-tu rien?

SALOMÉ.

Que voulez-vous que j'imagine?

OSMIN.

Je t'ai promis deux cents ſequins; je t'en donnerai quatre cents.

SALOMÉ.

Quatre cents? Quel homme! & qu'il eſt adroit! Ne me voilà-t-il pas juſtement dans ſa ſituation? J'étois contente des deux cents ſequins; à préſent,

je ſens que je ne le ſerai pas, ſi je n'ai les quatre cents. Voyons, cherchons donc les moyens...

OSMIN.

Je penſe qu'en piquant l'amour-propre & la vanité de Zaïde....

SALOMÉ.

Oui, il ſera bon d'agacer ſa vanité; mais je crois quelle ne ſe rendra qu'à quelque trait de préférence bien marqué. J'imagine.... Mais la voici qui vient ſans doute ſavoir votre réponſe; tandis que l'amour va vous la dicter, je cours chez le Cadi; & j'eſpère que certaine idée que je n'ai pas le tems de vous expliquer, pourra réuſſir.

SCENE X.

OSMIN, ZAIDE.

OSMIN.

AH! Madame, quels termes pourroient exprimer toute la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénétré!...

ZAIDE.

Salomé vous a donc déja parlé ?

OSMIN.

Vous le voyez à mes tranſports ; & l'eſpoir dont elle m'a flatté, confirmé par votre belle bouche, va mettre le comble à mon raviſſement.

ZAIDE.

Mais, Oſmin, ne ſuis-je point trop prompte à céder au penchant de mon cœur ? Il n'y a encore qu'un moment que vous ne me connoiſſiez pas.

OSMIN.

Pour vous adorer, faut-il d'autre inſtant que celui de vous voir ?

ZAIDE.

Vous paroiſſiez ſi attaché à Fatime ?

OSMIN.

Vous l'avez déja eue pour rivale ; & l'on ne m'a pas dit que vous ayez craint ſes charmes. Son frère eſt mon ami ; il me fit penſer à elle....

SCENE XI.

OSMIN, ZAÏDE, FATIME.

ZAIDE, *en tournant la tête, apperçoit Fatime qui vient d'entrer.*

QUOI, Madame, vous nous écoutiez ?

FATIME.

Non, Madame, j'arrive ; mais ſans vous avoir écoutés, le trouvant à vos genoux, & vous connoiſſant ſi bonne, je puis, je crois, juger qu'il vous remercie.

ZAIDE.

Oui, Madame.

FATIME.

Il vous a biéntôt perſuadé ſon amour ; & vous n'avez pas perdu de tems à y répondre ?

ZAIDE.

Il eſt vrai, Madame, & je me flatte qu'il n'y aura dans tout ceci de tems perdu, que celui que vous aviez employé à tâcher de vous l'acquérir. On eſt allé chercher le Cadi ; il ne dépendra que

de vous d'honorer notre mariage de votre préſence.

FATIME.

Je compte bien y être, & que le mien ſe fera en même tems.

ZAIDE.

Le vôtre, Madame ? Mais, en vérité, on ne doit point ſe faire un ſcrupule de vous enlever un amant, puiſque vous en avez toujours quelqu'un de reſte pour vous conſoler.

FATIME.

J'eſpère que vous ne m'enlèverez rien, Madame.

SCENE XII.

OSMIN, FATIME, ZAIDE, LE CADI, SALOMÉ.

Suite du Cadi. Femmes de Zaïde & de Fatime.

LE CADI, *tenant un bouquet à la main.*

VOILA deux fort jolies veuves ! Aſſan étoit de bon goût ! Eh bien ! pour laquelle eſt-on venu me chercher ?

ZAIDE.

Pour moi.

FATIME.

Et pour moi.

ZAIDE.

C'eſt moi qu'Oſmin épouſe.

FATIME.

Et moi auſſi.

ZAIDE, *la regardant avec dédain.*

Vous ?

FATIME, *du même air.*

Oui, moi. J'ai déja connu la ſupériorité de vos charmes ; je veux encore m'y expoſer.

ZAIDE.

Je n'aime pas à me compromettre ſi ſouvent. Oſmin m'épouſez-vous ?

OSMIN.

Puis-je être heureux ſans vous ?

ZAIDE.

Mais, vous n'épouſerez que moi ?

OSMIN.

Belle Zaïde, vous ſavez que j'étois engagé à Fatime....

ZAIDE.

Quoi ? Oſmin, vous balancez entr'elle & moi ?

SALOMÉ, *bas à Zaïde.*

Il ne balance point ; mais il craint ſon frère le Gouverneur, homme puiſſant & vindicatif. Après les engagemens qu'il avoit pris avec elle, avant que de vous connoître, peut-il lui dire plus nettement qu'il n'aime que vous, & qu'elle devroit donc prendre ſon parti ?

ZAIDE, *voulant ſortir.*

Eh, laiſſez-moi !

SALOMÉ, *l'arrêtant & l'emmenant à un coin du Théâtre.*

Je ne vous laiſſerai point ſortir ; ce ſeroit vous trahir.

ZAIDE.

Voilà donc les fruits de ta belle entremiſe !

SALOMÉ.

Ma belle entremiſe ? Ma foi, ſi vous recevez un affront, ne vous en prenez qu'à vous ; ai-je dû m'imaginer que vous la craindriez ? Quoi ? vous voulez qu'elle puiſſe ſe vanter d'avoir eu la préférence ?

ZAIDE.

Que je ſuis piquée !

SALOMÉ.

Ce Cadi & ces témoins venus pour vous, ne ſerviroient qu'à votre Rivale ?

ZAIDE.

Ah, Ciel !

SALOMÉ.

Cette aventure ſeroit dès ce ſoir l'entretien de tous les plaiſans de la Ville : que l'on en riroit !

ZAIDE.

A quoi me ſuis-je expoſée !

SALOMÉ.

Et c'eſt elle qui s'expoſe à être encore humiliée & délaiſſée, comme elle l'étoit par votre premier mari.

ZAIDE.

Non, car Oſmin l'aime.

SALOMÉ, *hauſſant les épaules.*

Il l'aime... Il l'aime... Ecoutez, ſi vous avez véritablement de l'inclination pour lui...

ZAIDE.

Ah ! je ſens qu'il m'eſt plus cher encore que je ne croyois.

SALOMÉ.

Epouſez-le donc ; & je vous promets que ce ſoir les Ris, les Jeux & les Amours régneront dans votre appartement, tandis que Fatime, toujours veuve, quoique remariée, n'aura dans le ſien que la compagnie de ſes femmes & de quelques vieilles parentes. Serez-vous ſatisfaite ? Sera-t-elle humiliée ?

ZAIDE.

Tu me tromperois ?

SALOMÉ.

Je vais vous amener mon garant.

(Elle va à l'autre coin du Théâtre chercher Oſmin qui s'entretient avec Fatime, & en l'amenant à Zaïde, elle lui dit bas.)

Zaïde ſe rend, promettez lui ſeulement que ce ſoir, par la préférence la plus marquée que vous puiſſiez lui donner ſur ſa Rivale, un jour de noces, elle connoîtra qu'elle eſt, & qu'elle ſera toujours la favorite.

OSMIN, *bas à Salomé.*

Mais, Fatime ?

SALOMÉ, *bas à Osmin.*

Promettez toujours, & ne vous inquiétez pas. (*Au Cadi, tandis qu'Osmin parle à Zaïde.*) Eh bien ! Seigneur Cadi, vous n'écrivez pas ?

LE CADI.

Est-on d'accord ?

SALOMÉ.

Sans doute.

LE CADI, *s'avançant vers Osmin.*

J'en suis bien aise. Heureux Osmin, recevez donc le bouquet de noces. Ma foi, plus je les considère l'une & l'autre, plus je serois embarrassé ce soir a laquelle le donner.

SALOMÉ, *à part, tandis que l'on fait certaines cérémonies, & que l'on présente à Osmin la coupe nuptiale.*

Il faut à présent trouver le moyen de tenir parole à Zaïde, sans trop révolter Fatime... Je pense... Non... Mais... Cette coupe... Sans doute... Oui... cette idée me rit... risquons-là... il a bu... voyons.

(*Emmenant Fatime d'un air myſterieux, à un coin du Théâtre.*)

Je viens de jouer un bon tour à Zaïde.

FATIME.

Comment ?

SALOMÉ.

Vous allez rire.

FATIME.

Qu'as-tu fait ?

SALOMÉ.

Elle ſera bien attrapée !

FATIME.

Oh ! tu m'impatientes ; explique-toi donc.

SALOMÉ, *lui montrant un petit flacon.*

Votre frère le Gouverneur, échauffé par tous les ſoins & le travail qu'exige ſon emploi, m'a chargée ce matin de lui acheter cet élixir : c'eſt un remède ſouverain pour calmer les ſens & procurer le plus profond ſommeil....

FATIME.

Eh bien ?

SALOMÉ.

Eh bien, il faut qu'en un moment ; devant

Zaïde, d'un air badin, mais cependant ironique & avantageux, vous diſiez à Oſmin que, pour aujourd'hui, vous cédez à cette divine beauté tous les honneurs de la fête; que vous voulez qu'il lui préſente le bouquet de noces, & qu'il aille ſouper avec elle.

FATIME, *vivement.*

Je veux qu'il ſoupe avec moi.

SALOMÉ.

Ecoutez juſqu'à la fin. Vous ſavez que Zaïde ſe pique d'être vive, enjouée, brillante & fort agréable dans un petit ſouper : à peine ſeront-ils à table; à peine aura-t-elle commencé à donner carrière à tous ces airs coquets & à cette imagination folle qui lui fournit quelquefois par haſard des ſaillies aſſez plaiſantes, qu'Oſmin brillera, s'aſſoupira, dormira, & ne s'éveillera peut-être que demain fort tard : dans la coupe qu'on vient de lui préſenter, j'ai verſé trois ou quatre goutes....

FATIME.

Eh! de quoi te mêles-tu?

SALOMÉ.

Comment? J'ai cru vous obliger.

FATIME.

M'obliger ? M'obliger ?

SALOMÉ.

Sans doute ; car enfin, figurez-vous, figurez-vous donc Zaïde à table, d'un air de petite conquérante, ſes femmes derrière elle, la flattant, la louant, vous raillant, rabaiſſant vos charmes, vantant les ſiens, tâchant de les faire admirer & ſentir au pauvre Oſmin qui ne leur répondra que par de longs baillemens....

FATIME.

Mais, Juive maudite.....

SALOMÉ.

Zaïde eſt fière ; elle ſera piquée à n'en jamais revenir ; elle voudra le mépriſer à ſon tour ; ce ſera une ſource de zizanie entr'eux... Mais, prenez, prenez garde ; je vois qu'elle s'approche pour nous écouter.

FATIME, *à part, & s'éloignant.*

Oh ! ſa hardieſſe à vouloir juſtifier & me faire goûter un pareil trait, me confond.

ZAIDE, *s'approchant de Salomé.*

Il me ſemble qu'elle te gronde ?

SALOMÉ.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

A peu près. Je viens de lui annoncer ce qu'Oſmin vous a promis ; elle eſt outrée.

ZAIDE, *avec un tranſport de joie.*

En vérité ?

SALOMÉ.

En vérité. On le ſeroit à moins un jour de noces ; mais devineriez-vous le parti qu'a tout de ſuite pris ſon orgueil ? Elle veut d'elle-même prévenir le choix d'Oſmin, & que la préférence qu'il vous donne ce ſoir, ne paroiſſe qu'un arrangement fait à ſa prière.

ZAIDE.

Quoi ! elle le priera de.... Ah ! cela eſt fort plaiſant !

SALOMÉ.

Fort plaiſant !

LECADI, *apportant le contrat.*

Voilà le contrat ; il ne reſte plus qu'à le ſigner

(*Oſmin & Zaïde ſignent.*)

SALOMÉ, *faiſant avancer Fatime pour ſigner.*

Soyez donc gaie.

FATIME.

Scélérate !

SALOMÉ.

Allez-vous babiller ?

FATIME.

Avec tes ſecrets, ſi tu remets jamais les pieds chez moi, tu verras.

(Elle ſigne.)

LE CADI, *en s'en allant avec ſa ſuite, après que les contrats ſont ſignés.*

Acham haër la.

SCENE XIII ET DERNIERE.

OSMIN, ZAIDE, FATIME, SALOMÉ.

Femmes de Zaïde & de Fatime.

SALOMÉ, *regardant Oſmin.*

VOUS êtes au comble de vos vœux ; cependant je vous vois inquiet ; vous les regardez tour-à-

tour ; l'heure approche ; & vous craignez ſans doute de mécontenter l'une ou l'autre ; eh bien ! je vous annonce que l'aimable Fatime veut vous tirer d'embarras.

FATIME, *à part.*

Perfide !

SALOMÉ, *prenant le bouquet de noces que tient Oſmin, & le donnant à Zaïde.*

Elle conſent que, pour aujourd'hui, ce bouquet paſſe entre les mains de Zaïde.

FATIME, *à part.*

La méchante femme ! Mais que faire ? Contraignons-nous.

SALOMÉ, *à Zaïde.*

Par cette prévenance, elle eſt bien aiſe de vous marquer combien elle ſouhaite que vous ſoyez amies.

ZAIDE, *d'un ton railleur.*

Eh ! qui n'aimeroit pas Madame !

SALOMÉ.

Allons, embraſſez-vous.

ZAIDE.

De tout mon cœur.

(*Elles s'embraſſent*)

SALOMÉ.

Embraſſez-les auſſi, Seigneur Oſmin.

OSMIN, *en les embraſſant.*

Que je ſuis heureux!

SALOMÉ, *à Oſmin & à Zaïde.*

Allez à préſent vous mettre à table. (*Au Parterre.*) Quoique j'aie dit, je crois qu'il ne s'y endormira pas; & je vous ſouhaite à tous une auſſi bonne nuit.

FIN.

LES

PARFAITS AMANS,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

AVEC QUATRE INTERMÉDES;

Repréſentée, pour la première fois, le Jeudi 25 Avril 1748, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

LE haſard m'avoit conduit dans le Magaſin de la Comédie Italienne ; j'y vis des décorations qui me parurent ſingulières ; on me dit qu'elles avoient été faites pour une Comédie qu'on n'avoit pas pu repréſenter ; j'imaginai d'en faire une ſur ces décorations : je traçai ce canevas où mon idée a été uniquement d'amener des Scènes plaiſantes & des lazzis entre les Acteurs comiques, avec des danſes, du chant, des machines, enfin beaucoup de ſpectacle. Cette Pièce, quoique toute en François, fut affichée, *Comédie Italienne* : c'étoit aſſez annoncer ſon genre. Elle eut le même ſuccès, que tant d'Opéra où l'on ne court pas pour les paroles. Peut être trouvera-t-on, dans quelques Scènes, une critique des mœurs & un comique agréable ; & qu'au dénouement, la ſituation entre deux Amans qui ſe rencontrent & ſe croient morts eſt neuve & aſſez bien rendue.

ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie, père de Floriſſe.*
GALANTINE, *Fée, mère de Zermès.*
FLORISSE.
ZERMÈS.
MUTALIB, *Génie, frère de Zulphin & de Galantine.*
CORALINE.
UN GNOME.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
UN BERGER.

LES

PARFAITS AMANS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une tour, au milieu de nuages ſuſpendus, qui s'étendent du bas en haut, & rempliſſent tout le fond.

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB, *ſous la figure d'un Sauvage, gardien de Floriſſe ; il la regarde quelque tems ; elle*

a les yeux baiſſés, ſoupire & paroît plongée dans la plus profonde rêverie.

MUTALIB.

QUEL ſoupir ! vous m'avez promis que ſi je vous laiſſois ſortir, vous m'ouvririez votre cœur ?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te diſe ?

MUTALIB.

Ce que vous penſez.

FLORISSE.

Je ne penſe à rien.

MUTALIB.

A votre âge, une fille penſe toujours à quelque choſe.... Allons, parlez donc

FLORISSE.

Laiſſe-moi.

MUTALIB.

Puiſque vous ne voulez pas parler, je vais parler, moi. Parmi les Génies, il y avoit un....

FLORISSE.

Oh ! tu vas me conter une hiſtoire !

MUTALIB.

Sans doute : vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne ſuis pas aujourd'hui en humeur d'en entendre.

MUTALIB.

Écoutez ſeulement : je vous réponds que celle-ci vous intéreſſera. Parmi les Génies, il y en avoit donc un, beau, bien fait, vif, brillant, enjoué, fourbe, perfide, en un mot, merveilleux pour les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que la Fée Poupette manquoit à ſes triomphes ; il mit tout en uſage pour l'avoir, & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux, qu'il ne s'en ſoucia plus, & qu'il la ſacrifia à une ſimple mortelle. La Fée, au déſeſpoir de ſe voir abandonnée, complotta, cabala avec pluſieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conſeil ſouverain des Fées ; & voici l'arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin....*

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ? C'eſt mon père.

MUTALIB.

Sans doute, c'eſt votre père ; & c'eſt auſſi ſon

hiſtoire que je vous raconte : on n'inſtruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens, à moins qu'on n'en ait de fortes raiſons ; vous jugerez des miennes par la ſuite de mon récit ; revenons à l'arrêt : *Le Génie Zulphin deviendra laid, peſant, lourd, décrépit, à l'inſtant que la fille qu'il a eue d'une mortelle*, c'eſt vous, *preſſée par ſon amour, en ſera l'aveu à ſon amant.*

FLORISSE.

O Ciel !

MUTALIB.

Ce n'eſt pas le tout : votre père a parmi les Fées une ſœur de même caractère que lui ; vive, folle, étourdie, coquette, capricieuſe, bravant avec intrépidité toutes les bienſéances : un Génie qu'elle trompoit, la ſurprit avec un mortel ; il repréſenta que puiſque les Fées avoient cru devoir ſe venger des perfidies du frère, il étoit juſte qu'on punît auſſi celles de la ſœur : il fut dit que l'arrêt leur ſeroit commun.

FLORISSE.

Quel arrêt, grands Dieux !

MUTALIB.

Il eſt sûr que pour un petit-maître & pour une coquette, qui ne ſont occupés que de leurs grâces,

de leurs ajuſtemens, de leur jargon & de leur maintien, il eſt bien terrible de penſer que tout-à coup, dans un inſtant, ils tomberont de cet état qui leur paroît ſi délicieux, ſi brillant, dans l'état affreux de la décrépitude : c'eſt pour parer ce coup fatal, que votre père vous tient, depuis l'âge de cinq ans, enfermée dans ce château ; & la Fée, ſa ſœur, avoit pris la même précaution à l'égard de ſon fils ; mais ce fils s'eſt échappé ; c'eſt ce jeune homme qui s'arrêta hier ſi long-tems à vous conſidérer tandis que vous étiez à la fenêtre, qui vous parut ſi aimable, & à qui vous avez ſans doute rêvé toute la nuit.... Mais, quoi ? vous voilà toute en pleurs ?

FLORISSE.

Que je ſuis malheureuſe !

MUTALIB.

Ne vous affligez pas tant ; je ne vous ai fait tout ce détail, que pour vous prévenir ſur le danger....

FLORISSE.

Mon père ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce château ; j'y mourrai....

MUTALIB.

Vous n'y mourrez pas. Connoiſſez-moi, Floriſſe : j'ai pris la figure du ſauvage qui vous a gardée juſqu'à préſent ; je ſuis le Génie Mutalib, frère de votre père ; prévoyant les malheurs qui vous menacent, je viens contre mon frère & ma ſœur, vous défendre vous & votre amant.

FLORISSE, *le careſſant.*

Ah ! mon cher oncle ! mon cher oncle !...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un père & une mère, livrés à tous les égaremens du cœur & de l'eſprit, condamner des enfans innocens à une éternelle priſon.... Mais, j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils ſont au ſervice de votre père : il ne faut pas qu'ils voient que je vous laiſſe ſortir. Rentrez vîte, tandis que ſous cette figure qui me déguiſe à leurs yeux, je vais tâcher de ſavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE, *en s'en allant.*

Mon cher oncle, je n'ai d'eſpoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obſtacles à ſurmonter, ma chère nièce ; mais j'eſpère d'en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB, *toujours ſous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

JE te dis que j'en ſuis ſûr.

SCAPIN.

Et moi, je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obſtines mal-à-propos.

SCAPIN.

C'eſt toi qui as tort.

ARLEQUIN.

Enfin, nous avons parié?

SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN, *appercevant Mutalib & l'embraſſant.*

Eh ! bon jour, mon cher Sauvage.

MUTALIB, *gravement.*

Bon jour.

SCAPIN, *l'embraſſant auſſi.*

Ton ſerviteur, mon ami.

MUTALIB.

Ton ſerviteur.

ARLEQUIN, *careſſant la mouſtache de Mutalib.*

La voilà, cette mouſtache ! la belle mouſtache ! eh bien ! Scapin, paries-tu encore ?

SCAPIN.

Toujours.

MUTALIB.

Qu'avez-vous donc parié ?

ARLEQUIN.

En venant ici, nous parlions de toi & de tout ton mérite ; il m'a ſoutenu que ta mouſtache étoit poſtiche.

SCAPIN.

Et je le ſoutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te ſoutiens qu'elle eſt naturelle.

SCAPIN.

SCAPIN.

Elle ne l'eſt pas, te dis-je.

ARLEQUIN.

Elle ne l'eſt pas ? Quel entêté ? Oh ! cela me met dans une colère.... Tiens, regarde donc.

(Il tire de toute ſa force, & traîne Mutalib par la mouſtache.)

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Diſputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi ! tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre, il faut que je tire moi-même.

MUTALIB.

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB, *levant ſa maſſue.*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien ! le pari eſt nul.

ARLEQUIN, *à Mutalib.*

Que diantre ! laiſſe-le tirer, ne fut-ce que pour l'honneur de ta mouſtache.

MUTALIB.

Marauts, ſi je laiſſe tomber ma maſſue....

ARLEQUIN.

Mais tu as tort ; tu ſais que j'aurois gagné ; tu me fais perdre cet argent-là, comme ſi tu le volois dans ma poche.

MUTALIB, *froidement, feignant de s'en aller.*

Au revoir.

ARLEQUIN, *le faiſant revenir.*

Où vas-tu donc ?

MUTALIB.

A mon poſte.

ARLEQUIN.

A ton poſte, vilain Suiſſe ? Demeure ; nous avons à te parler. Le Génie notre maître a ſu qu'un jeune homme rôda hier long-tems autour de ce château.

MUTALIB.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller plus exactement que jamais ſur Mademoiſelle Floriſſe.

MUTALIB, *froidement, & feignant encore de s'en aller.*

Je ferai mon devoir; j'aſſommerai ce jeune homme s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal! ne ſais-tu pas que par l'arrêt prononcé contre notre Maître, il ne lui eſt pas permis d'employer la force, ni les ſecrets de ſon art, contre ceux qui tâcheront de ſe faire aimer de ſa fille?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenſer magnifiquement, Scapin & moi, ſi nous pouvons, par quelque ruſe, éloigner ce jeune homme... Scapin;

SCAPIN.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiſelle Floriſſe ; je me préſenterai comme ſi j'étois elle...

SCAPIN.

La peſte de l'animal ! Voyez, voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme...

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de ſoin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*Montrant Mutalib.*) Il eſt bien butor, bien lourd, bien épais ; cependant je ſuis ſûr qu'il devine....

MUTALIB, *gravement.*

Tu te trompes ; je ne devine jamais.

ARLEQUIN.

Eh bien ! animaux que vous êtes, écoutez-moi : je dirai à ce jeune homme, que mon père, par la

puiſſance de ſon art, m'a ainſi enlaidie ; quand je dis enlaidie, c'eſt-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la finiſſe & de l'éclat de mon teint (*prenant un ton de mignardiſe.*) Car enfin, après tout, ſans trop ſe flatter, ſous quelque déguiſement que l'on ſoit, on ne ſera jamais à faire peur ; & j'ai connu à Scapin vingt Maîtreſſes avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaiſon pour la taille & la figure.

MUTALIB.

Cela marque ſon bon goût.

SCAPIN.

Quoi ? tu dis que tu m'as connu des Maîtreſſes ?..

ARLEQUIN, *du même ton ridicule de mignardiſe.*

Oui, Mons Scapin, Mons Scapin, nulle comparaiſon ; briſons, briſons là-deſſus. Si l'amour que vous aviez pour elles, vous aveugle encore, je veux bien ne m'en pas offenſer... J'apperçois quelqu'un ; ſeroit-ce ce jeune homme ?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Il eſt bien fait ; & le cœur d'une recluſe eſt toujours prompt à s'enflammer. Mademoiſelle Floriſſe l'a-t-elle vu ?

MUTALIB.

Oui.

ARLEQUIN.

Se ſont-ils parlé ?

MUTALIB.

Non.

ARLEQUIN.

Allons, allons, Scapin, entrons, entrons vîte pour nous déguiſer.

SCENE III.

MUTALIB, *au bord du Théâtre*, ZERMÈS, *au fond, conſidérant le Château.*

MUTALIB.

IL regarde s'il ne verra point paroître ſa Maîtreſſe. Ces pauvres Amans ſont menacés de grands malheurs. Je les protegerai de tout mon pouvoir. Mon cher neveu, tu auras beſoin de fermeté. Servons-nous de la puiſſance de mon art ; excitons des preſtiges ; faiſons naître des monſtres ; éprouvons s'il eſt capable d'affronter les dangers & la mort, & s'il ne ſe laiſſera point épouvanter.

ZERMÈS, *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami, à qui appartient ce château?

MUTALIB, *fièrement.*

A moi, qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERMES, *avec mépris.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB, *ſe mettant entre lui & le château, & levant ſa maſſue.*

Oſe en apporcher.

ZERMÈS.

Ah! tu me menaces

(*Il fond, l'épée à la main, ſur Mutalib qui diſparoît. Un énorme Géant ſe préſente; Zermès combat ce Géant qui s'abîme, & eſt remplacé par une autre figure moins grande, toute noire, avec des aîles, la barbe, les cheveux & les ſourcils blancs. Cette figure s'abîme encore; il ſort une groſſe gerbe de feu; enſuite, de la fenêtre, s'allonge & ſe replie un grand ſerpent qui ſe change tout-à-coup en un oiſeau monſtrueux; Zermès frappe cet oiſeau; il s'envole; en jettant un cri lugubre; la porte du château s'ouvre; Arlequin & Scapin paroiſſent déguiſés en femmes.*)

SCENE IV.

ZERMÈS, ARLEQUIN & SCAPIN, *en femmes.*

ARLEQUIN, *s'appuyant ſur le bras de Scapin, avance nonchalamment.*

N'allons pas plus avant : arrêtons nous, ma Bonne : Je ne me ſoutiens plus : ma force m'abandonne.

ZERMÈS.

Meſdames, vous ſortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curioſité, au ſujet d'une jeune perſonne que je vis hier à cette fenêtre.

ARLEQUIN.

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

ZERMES.

Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur ?

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune perſonne, dont la vue parut vous intéreſſer, & à qui vous n'avez inſpiré que trop d'amour ,,,

ARLEQUIN.

Ah ! ma Bonne, ménage ma pudeur ; quel aveu vas-tu faire ?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'obſerver les bienſéances... Seigneur, la voilà.

ZERMÈS.

La voilà ? ce monſtre !...

ARLEQUIN.

Ah ! je me meurs ! je me meurs !

SCAPIN.

Ma petite, ma chère petite....

ARLEQUIN.

Je ſuis un monſtre à ſes yeux !

SCAPIN, *à Zermès.*

En vérité, Seigneur, cela n'eſt pas bien.

ZERMES.

Quoi ? tu voudrois me perſuader....

SCAPIN, *feignant de pleurer.*

Ce qui n'eſt que trop vrai. C'eſt elle ; & vous voyez en moi ſa fidèle nourrice.

ZERMES.

Seroit-il poſſible ! Mais, après tous les prodiges

que je viens de voir, rien ne doit m'étonner. (*A Arlequin.*) Quoi ? vous ſeriez cette perſonne adorable....

ARLEQUIN.

Ah ! laiſſez-moi, laiſſez-moi.

ZERMÈS.

Arrêtez....

ARLEQUIN.

Je ſuis, dites-vous, un monſtre....

ZERMES.

De grâce ....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes ſi changée ; il eſt excuſable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'eſt pas.

ZERMES.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci. Daignez m'éclaircir ce myſtère ; & comptez que je ſuis prêt à ſacrifier mille fois ma vie pour vous ſervir & vous venger.

ARLEQUIN, *ſoupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on eſt foible quand on aime ! Seigneur, ſi vos yeux ont pu me méconnoître, votre cœur n'au-

roit pas dû s'y tromper. Apprenez mes malheurs : à l'âge de cinq ans, j'ai été renfermée dans ce château, ſous la garde d'un vilain ſauvage ; j'y ai paſſé mes plus tendres années, ſans ſentir ma captivité ; ma Bonne, qui conte fort joliment, me faiſoit de petites hiſtoires ; d'ailleurs, il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut aider à former le cœur & l'eſprit des jeunes perſonnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des Pantins, des ſinges, des petits chiens ; je faiſois des nœuds. Mais enfin, l'âge amène les idées : je commençai à me regarder plus ſouvent à mon miroir ; je ſentis, avec cet aimable embonpoint qui perfectionne nos charmes, je ſentis croître en moi un certain trouble, des deſirs confus. Ma Bonne, qui eſt la modeſtie même, demeuroit quelquefois toute interdite des queſtions que je lui faiſois par pure innocence. L'ennui me gagnoit de plus en plus. Je lui demandai ſi ſouvent quand nous ſortirions de cette priſon, qu'enfin elle m'apprit que mon père tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'inſtant que je prononcerois pour la première fois cet aveu toujours ſi embarraſſant pour une bouche timide, ces mots, *je vous aime*, qui coûtent tant à prononcer à une fille bien née, mais....

qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le haſard conduiſit vos pas aux pieds de ce château ; vous vous y arrêtâtes ; je ne me laſſois point de vous regarder....

Épargnez-moi, Seigneur, d'en dire d'avantage :
Je ſens que la rougeur me couvre le viſage.

ZERMÈS.

Ah ! de grâce, Madame, achevez.

ARLEQUIN.

Mon père qui nous examinoit ſans doute, démêla l'impreſſion que vous faiſiez ſur mon foible cœur ; & ſoit pour me punir, ſoit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, il a fait évanouir, d'un coup de baguette, le peu de charmes que j'avois.

ZERMES.

Le barbare ! Un père peut-il être aſſez inhumain !... charmante perſonne !...

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus : je ſuis moins vaine que tendre ; mais quand je penſe que je vais perdre auſſi votre cœur ; car.... vous ne m'aimerez pas faite comme je ſuis ?

SCAPIN.

Eh ! pourquoi non, Madame ? Monſieur paroît un galant homme ; il voit que vous ſouffrez à cauſe de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous. D'ailleurs, il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERMÈS, *à Scapin.*

Ah ! dites-les moi promptement....

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Non, ma chère, non, ne les dis pas.

ZERMES.

Quoi ? Madame, douteriez-vous de mon courage ? ou voulez-vous me laiſſer croire que vous réſervez à un amant plus chéri, la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injuſtice ! Mais, je vous avoue que, quand je penſe aux moyens qu'il faudroit que vous employaſſiez pour me déſenchanter, le cœur me ſaigne.

SCAPIN.

Et à moi auſſi ; mais enfin, il n'en mourra pas. Seigneur, en partant d'ici, il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez

dans le premier bois que vous trouverez ; & là, pendant huit jours.... vous voyez que le terme n'eſt pas long ?...

ZERMÈS.

Eh bien, pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins, avec cette ceinture, vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez. J'offrirois volontiers de vous accompagner pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même ; mais, comme il faudra que vous ſoyez tout nu, la pudeur ne me permet pas....

FLORISSE, *qui s'eſt miſe à la fenêtre.*

Scélérats ! coquins ! Seigneur, châtiez ces deux fourbes, qui ſe ſont ainſi déguiſés pour vous tromper.

ZERMES, *leur appliquant pluſieurs coups de la ceinture avant qu'ils puiſſent ſe ſauver.*

Ah ! marauts !

ARLEQUIN.

Seigneur ! Seigneur ! prenez garde ; je ſuis la vraie Floriſſe ; celle qui eſt à la fenêtre, n'eſt qu'un fantôme.

ZERMES, *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice?

SCAPIN.

Ah! ah! ah!

ZERMES, *les ayant pourſuivis juſque dans la couliſſe, revient ſur le théâtre.*

Les coquins! comme ils me jouoient! Voyons s'il ſe préſentera encore quelqu'obſtacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château.

Il s'avance pour entrer; la porte ſe hauſſe, ſe baiſſe, ſe met à droite, à gauche; il s'accroche au balcon & entre.

SCENE V.

MUTALIB, *toujours ſous la figure d'un Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB, *à part.*

JE ſuis fort content de l'intrépidité que mon neveu a montrée contre ces monſtres que je n'avois produits, que pour éprouver ſon courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces dróles-ci. On voit, à leurs grimaces & à leurs contorſions,

que les épaules leur font mal. (*A Arlequin.*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau ſexe ?

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabout ? Morbleu ! tu mériterois que nous te rendiſſions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute : ne devois-tu pas empêcher Mademoiſelle Floriſſe de ſe mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien juſques-là. Tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le ſers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprends que je n'ai point de maître ; que je ne ſers que la juſtice & l'équité, & que je ſuis Mutalib.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Seigneur.... pardonnez.... l'ignorance.... qui nous faiſoit ignorer.... que vous étiez.... ſous cette vilaine figure.

ARLEQUIN.

Certainement, Seigneur, ſi j'avois ſu que c'étoit vous, je n'aurois pas été aſſez impertinent pour vous tirer la mouſtache.

MUTALIB.

MUTALIB.

Je ne ſuis fâché que de vous voir tâcher de ſeconder l'injuſtice d'un père & d'une mère aſſez barbares, pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans une étroite priſon.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne ſont pas bons, il faut bien que les valets ſoient méchans.

MUTALIB.

Et ſi vous aviez un bon Maître, qui vous mettroit un jour à votre aiſe, ſeriez-vous honnêtes gens?

ARLEQUIN.

Oh! oui: je crois que je ſerois honnête homme, ſi j'avois le moyen de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien! je vous promets de vous récompenſer au delà de vos eſpérances; attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur; auſſi bien votre frère, malgré toutes ſes belles promeſſes, n'a jamais rien fait pour nous; au lieu que vous avez la réputation d'être un Génie de probité & d'honneur.

MUTALIB.

Vous ſerez contens, ſi je le ſuis de vous.... Mais ces nuages commencent à ſe diſſiper.... Ces murs s'ébranlent...

ARLEQUIN, *avec effroi.*

Queſt-ce que cela nous annonce ?

MUTALIB.

Cette tour s'écroulera ; & les différentes perſonnes que mon frère y tient enchantées, reprendront leur figure naturelle, à l'inſtant que ma Nièce avouera à ſon Amant qu'il eſt aimé. Apparemment que la pudeur & la crainte diſputent encore dans ſon cœur le terrein à l'amour.

ARLEQUIN.

Oh ! l'Amour ne tardera pas à l'emporter.... Voyez, voyez.... Ma foi, la pudeur ne bat plus que d'une aîle... La tour s'en va au diable... L'y voilà.

Les nuages achèvent de ſe diſſiper ; la tour s'écroule ; on voit Zermès aux genoux de Floriſſe, lui baiſant la main ; les différentes perſonnes qui étoient enchantées dans les jardins de ce château, s'aſſemblent & forment des danſes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente des jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, *ſous ſa figure naturelle*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien ? avez-vous vu votre frère & votre ſœur ?

MUTALIB.

Inviſible à leurs yeux, j'ai eu le plaiſir de les contempler tout à mon aiſe.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés ? Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépits ?

MUTALIB.

Je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tiens j'ai le cœur bon ; & ſi ma ſœur avoit été ſimplement de ces femmes galantes, dont l'ame tendre a beſoin d'être toujours occupée, je la plaindrois ; mais une coquette, foible ſans être ſenſible ; toujours en intrigue ſans avoir peut-être jamais aimé ; fourbe, fauſſe, envieuſe, déchirant ſes amis, dénigrant ſes amans, dans le tems même qu'ils l'avoient ; étalant par-tout un maintien indécent ; étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ſes paroles pour ſe donner des airs de mignardiſe & de nonchalance : ah ſi ! ſi ! je n'en ai pas plus de pitié que de ſon frère, qui a été le beau modèle, ſur lequel ſe ſont formés tous ces petits fats dont on eſt, & dont on ſera peut-être à jamais infecté.

ARLEQUIN.

C'eſt une importune & maudite race !

MUTALIB.

Lorſqu'il entra dans le monde, ſentant la néceſſité de plaire aux femmes pour ſe mettre à la mode, il déguiſa d'abord ſon caractère impérieux ; il parut doux, poli : cinq ou ſix Fées qui commençoient à être ſur le retour, poſtulèrent ſon éducation. A peine deux ou trois aventures d'éclats l'eu-

rent-elles mis en réputation, qu'il ne ſe contraignit plus. Toute l'impertinence de ſon caractère ſe développa ; marchant dédaigneuſement, ſe pavananant ; compoſant ſes grâces, affectant l'air malin, le ton ricaneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant ſans ceſſe : croirois-tu que ſon audacieuſe fatuité en impoſa, lui réuſſit ? Ses travers & ſes ridicules furent regardés comme des grâces & des agrémens ; ſon jargon entortillé paſſa pour le bon ton. Chaque jour, quelque nouvelle perfidie accréditoit de plus en plus ce héros charmant. Hautain, inſolent, ſans égards, ſans ménagement pour les femmes, il en étoit couru ; il étoit né, diſoit-il, pour les ſubjuguer ; mais, ma foi, il n'en ſubjuguera plus. Il ne tardera pas ſans doute à venir dans ces lieux pour ſe venger de ſa fille . . .

ARLEQUIN.

De ſa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit plus rien contre elle ?

MUTALIB.

Il eſt ſûr que par l'Arrêt prononcé contre mon frère & ma ſœur, il ne leur eſt pas permis d'uſer de violence pour ſéparer leurs enfans ; mais la malignité a tant de reſſources ! Elle inſpire tant de

ruſes, de ſtratagêmes ! J'ai conſeillé à mon neveu de ſe tenir caché pendant le reſte du jour ; j'ai auſſi quelques avis à donner à ma nièce ; tandis que je vais lui parler, attends-moi ici ; examine bien tout ce qui ſe paſſera.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

CE Génie eſt bon homme ; mais je le crois un peu bête. Je le ſervirai d'inclination contre ſon frère & ſa ſœur ; cependant toujours de façon à ne me pas expoſer. Si j'aime les bonnes gens, je crains encore plus ceux qui ne le ſont pas... Mais que vois-je ?..., Seroit-il poſſible ?...

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE !

CORALINE.

Oui, c'eſt moi.

ARLEQUIN.

C'eſt toi ? Eh ! d'où viens-tu, ma chère enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des perſonnes que le Génie tenoit enchantées dans ces jardins. Il y a quelque tems qu'il vint voir ſa fille ; je lui reprochai la priſon où il la tenoit renfermée ; il ſe fâcha contre moi ...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte. Que je t'ai pleurée ! La chère Coraline, diſois-je ! du moins ſi j'en avois auparavant fait ma femme ! Hélas, peut-être eſt-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu, peut-être ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN, *voulant la careſſer.*

MAIS, n'eſt-ce point ton ombre?

CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN, *continuant de la careſſer.*

Ma chère enfant, laiſſe-moi m'aſſurer que tu n'es point morte. (*Elle lui donne un ſoufflet.*) Oh! parbleu, tu es bien vivante. Dis-moi ſi je me trompe; je m'imagine qu'être enchantée, c'eſt comme ſi l'on dormoit; faiſois-tu de jolis ſonges?

CORALINE.

Je ne penſois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles. Ne rêvois-tu point quelquefois que je t'épouſois?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je ſuis promiſe.

ARLEQUIN.

En vérité, une perſonne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princeſſe, peut-elle encore penſer à un Scapin?

SCAPIN, *s'approchant.*

Qu'appelle-tu, un Scapin?

ARLEQUIN.

Ah! te voilà, mon ami?

SCAPIN.

Un Scapin?

ARLEQUIN.

Sans doute, un Scapin, un Scapin? N'es-tu pas un Scapin? Si tu ne l'étois pas, qui diable voudroit l'être?

SCAPIN

Ecoute; j'ai retrouvé Coraline....

ARLEQUIN.

Et moi auſſi, comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelle enſemble.

ARLEQUIN, *d'un ton ſuffiſant.*

Qu'appellez-vous donc, de querelle enſemble; Mons Scapin, Mons Scapin?

SCAPIN.

Elle eſt preſque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le ſeroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu ſais que je ne ſuis pas patient ?

ARLEQUIN, *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline....

ARLEQUIN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Je prendrai un bâton....

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons, voyons un peu.

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups....

ARLEQUIN, *toujours fièrement.*

Toi ?

SCAPIN.

Oui, moi, moi, moi.

ARLEQUIN, *ſe radouciſſant.*

Eh bien, tant mieux; je les recevrai; enſuite j'irai retrouver Coraline: charmante Coraline, lui dirai-je, Scapin vient de me donner cent coups de bâton; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois; mais dût-il m'en donner cent mille, je ne puis ceſſer de vous aimer; voilà le bâton, frappez vous-même. Coraline eſt bonne, pitoyable, compatiſſante; le bâton lui tombera des mains; elle me regardera, elle ſoupirera....

SCAPIN, *avec rage.*

Ah! le coquin!

ARLEQUIN.

Il n'y a point de coquin à cela, Monſieur Scapin; c'eſt ainſi qu'on penſe quand on aime.

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, ZERMÈS.

ZERMÈS.

MON cher Arlequin! mon cher Scapin! mon

oncle m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous ; je voudrois lui parler ; où eſt-il ?

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas à revenir ; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

ZERMES.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché

ZERMES.

Je ne puis vivre ſans voir ma chère Floriſſe ! Coraline où eſt-elle ?

ARLEQUIN.

En vérité, Monſieur, par votre amoureuſe impatience, vous vous expoſez à vous perdre, à la perdre elle-même, & à nous perdre tous.

SCENE VI.

ZERMÈS, CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN, LA FÉE.

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne fils!

ARLEQUIN, *à Zermès.*

Si votre mère venoit, ſi elle vous trouvoit, irritée comme elle l'eſt, vous paſſeriez, je crois, fort mal votre tems.

ZERMÈS.

Eh! pourquoi eſt-elle irritée? Ne faut-il pas être la plus injuſte de toutes les femmes, une marâtre?..

LA FÉE, *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce fils reſpectueux!

SCAPIN, *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre. Devenue laide & hideuſe, elle ſe tiendra cachée & n'oſera ſe montrer.

LA FÉE, *s'approchant de Scapin.*

Laide & hideuſe?

Coraline s'enfuit en jettant un cri de frayeur; Arle-

quin reſte un moment tout tremblant, & s'échappe enſuite.

SCAPIN, *tout tremblant.*

Madame... Excuſez... C'eſt qu'on m'avoit dit... Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute auſſi jeune, toute auſſi fraîche, toute auſſi belle...

Il veut s'enfuir; elle le pourſuit juſqu'à l'entrée de la couliſſe & le frappe de ſa baguette; il paroît en buſte ſur un piédeſtal. Elle pourſuit auſſi ſon fils, & revient enſuite ſur le Théâtre.

SCENE VII.

LA FÉE, *ſeule.*

CE n'eſt qu'un commencement de vengeance; ce n'eſt qu'un foible eſſai des fureurs dont mon ame eſt agitée. Malheureuſe! quel changement affreux! En quel état me vois-je réduite!... J'attends Zulphin; il m'a fait dire de me rendre dans ces lieux pour conſulter enſemble s'il n'y a point de remède à nos maux.... Peut-être eſt-il dans ce bois? Voyons: les endroits les plus ſolitaires & les plus ſombres ne ſauroient déſormais l'être aſſez pour nous deux!

Elle ſort.

SCENE VIII.

MUTALIB, SCAPIN, *en buſte, au bord de la couliſſe.*

MUTALIB.

ELLE s'éloigne, l'indigne mégère ! Mais auſſi quelle imprudence a ſon fils de ſe montrer ! Son impatient amour l'a emporté ſur mes conſeils ; il a voulu revoir ſa Maîtreſſe...

SCENE IX.

MUTALIB, ARLEQUIN, SCAPIN, *en buſte au bord de la couliſſe.*

ARLEQUIN, *arrivant en faiſant de grands éclats de rire.*

HA ! ah ! ah !

MUTALIB.

Je crois que tu ris ?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt après avoir eu grande peur.

MUTALIB.

Sais-tu ce qui eſt arrivé à mon neveu?

ARLEQUIN.

Comment, ſi je le ſais? C'eſt ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux! tu mériterois....

ARLEQUIN.

Tapi derrière un arbre, je n'étois qu'à dix pas; lorſque ſa mère l'a pourſuivi, & le touchant de ſa baguette, la métamorphoſé; c'eſt à préſent le plus beau matou!... Mais, en perdant ſa figure, il n'a pas perdu ſon amour; il a couru tout de ſuite dans le jardin où Mademoiſelle Floriſſe ſe promenoit; il s'eſt placé devant elle: elle a toujours aimé les chats; & il la regardoit ſi tendrement, qu'elle s'eſt baiſſée pour le flatter de la main. Il a hauſſé le dos avec un miaulis ſi doux, ſi tendre, ſi délicat, qu'elle l'a pris ſur ſes genoux avec une eſpèce de tranſport. Il a le corps noir, le tour du cou & le petit bout de la queue blancs, de beaux grands yeux à fleur de tête, les oreilles bien placées, la bouche petite, agréable & faconnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir, dans ce neveu-là, une des plus jolies bêtes qu'on puiſſe voir.

MUTALIB.

MUTALIB.

As-tu dit à ma nièce que c'étoit ſon amant ?

ARLEQUIN.

Non : j'ai penſé que ſi elle le ſavoit, peut-être lui retrancheroit-elle, bien de petites privautés, bien de petits agrémens, dont le pauvre minet ſera bien aiſe de profiter, juſqu'à ce que vous lui rendiez ſa figure.

MUTALIB.

Cela n'eſt pas en mon pouvoir ; mais je ſuis ſûr que ma ſœur ne tardera pas à la lui rendre ; elle s'eſt laiſſée emporter à un premier mouvement de fureur, & n'a pas d'abord réfléchi que l'arrêt des Fées ne lui permettoit pas d'uſer de violence contre ſon fils.

ARLEQUIN, *appercevant la tête de Scapin au bord de la couliſſe.*

Que diable !... Me trompai-je ?... Non, ma foi.... C'eſt la tête de Scapin !

MUTALIB.

Oui, & une autre trait de la méchanceté de ma ſœur.

ARLEQUIN.

Comment ! le voilà en buſte comme un Empe-

reur Romain ! Cette métamorphoſe eſt trop honorable pour un faquin comme lui.

MUTALIB, *tandis qu'Arlequin remue la tête de Scapin & la fait aller comme celle d'une pagode.*

Je ne puis pas rompre entièrement l'enchantement de ce pauvre garçon ; mais je puis du moins lui rendre l'uſage du ſentiment & de la parole.

Il le touche de ſa baguette.

SCAPIN, *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces & de contorſions, & s'avançant ſur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib ! ayez pitié de l'état où vous me voyez.

MUTALIB.

Mon cher Scapin, il m'eſt impoſſible à préſent d'en faire davantage pour toi.

SCAPIN.

Quoi ! je reſterai comme je ſuis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu ! ſauf le reſpect que je vous dois, n'en pouvant pas faire davantage pour lui, il valoit

mieux le laiſſer tout-à-fait ſtatue, & ne lui pas rendre le ſentiment. S'il a faim à préſent, comment voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & ſe nourrir ?

MUTALIB.

Pour manger & ſe nourrir ? Voilà bien la première réflexion d'un gourmand comme toi ; mais dans le fond tu as raiſon. (*il tire un petit bâton de ſa poche.*) Prend ce petit bâton de ſympathie ; toutes les fois qu'en buvant & en mangeant, tu le toucheras de ce petit bâton, en diſant, *Scapin, je bois pour toi, Scapin, je mange pour toi*, ce ſera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaiſera ſa faim, ſa ſoif ? Il aura le même plaiſir ?

MUTALIB.

Oui, & ſi tu en doutes, tu peux l'éprouver. (*Mutalib frappe du pied & fait ſortir de deſſous le Théâtre un panier où il y a du pain, du vin, des verres, de l'eau, des ſerviettes, &c.*) Je vais dans ce bois obſerver juſqu'aux moindres démarches de mon frère & de ma ſœur. Ils s'y ſont donné rendez-vous pour conſulter enſemble s'il n'y auroit point quelque remède à leur malheureuſe ſituation. (*Il ſort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

JE ſuis bien à plaindre, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

Mais, non, puiſqu'avec ce petit bâton de ſympathie, je puis pourvoir à tous tes beſoins. Voyons, as-tu appétit?

SCAPIN.

Tu ſais que je n'ai pas mangé de la journée.

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon! (*Il lui attache une ſerviette, le touche du petit bâton, coupe un morceau & mange.*) C'eſt pour Scapin que je mange.... Trouves-tu cela bon?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN, *lui eſſuyant la bouche avec la ſerviette.*

Cela eſt fort ſingulier! fort ſingulier! J'aurois

cru l'avoir mangé. (*Il verſe du vin dans un verre.*) C'eſt pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Et ce vin ? qu'en dis-tu ?

SCAPIN.

Excellent ! Encore un coup.

ARLEQUIN.

Volontiers. (*Il verſe & boit.*) Tu vois que je ſuis poli ; je t'ai ſervi le premier ; mais, Mons Scapin, vous ſouvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton....

SCAPIN.

Oh ! ne parlons point de cela, mon ami.

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN.

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort, parce que vous voyez que votre eſtomac eſt à préſent à ma diſcrétion. Inſulter de la ſorte un homme comme moi ! cela mérite punition ; & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi ? Arlequin, tu ſerois capable....

ARLEQUIN, *verſe de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'eſt pour Scapin que je bois. (*Après avoir bu.*) Cette eau eſt-elle fraîche?... Et ce pain trempé? Tu es naturellement ivrogne, gourmand; un peu de diète ne te fera point de mal. A préſent, regarde-moi manger pour mon compte.

Il s'aſſied à terre, boit & mange avec un grand appétit.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agiſſe avec cette cruauté, à l'égard d'un ancien ami! Si j'étois à ta place, & que tu fuſſes à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi; je ne boirois que pour t'enivrer: tu devrois mourir de honte!

ARLEQUIN.

Vas, tu me fais pitié; bois un coup à ma ſanté. C'eſt pour Scapin que je bois.

Il verſe du vin & boit.

SCAPIN.

A ta ſanté, mon ami.

ARLEQUIN, *après avoir bu.*

Je te remercie.

SCENE XI.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

AH! mon cher Scapin, qu'eſt-ce que Mutalib vient de m'apprendre! ſeroit-il poſſible! hélas, il n'eſt que trop vrai!

SCAPIN.

Tu vois, ma chère Coraline; je n'ai plus ni bras, ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin! mon cher mari!

SCAPIN.

Epargne-toi ces careſſes, ma chère enfant; c'eſt comme ſi tu embraſſois un marbre.

ARLEQUIN, *à Coraline.*

Cela eſt vrai, & c'eſt à moi à préſent qu'il faut faire des amitiés pour qu'il s'en reſſente; je bois & je mange pour lui. Ne t'afflige point; tu n'y perdras pas; je veux auſſi dès ce ſoir t'épouſer pour lui.

SCAPIN.

Non, non, je ſuis ton ſerviteur.

ARLEQUIN.

C'eſt moi qui ſuis le tien ; je l'épouſerai, te dis-je, pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle petite menotte, c'eſt pour Scapin, c'eſt pour Scapin que je vous baiſe.

SCAPIN.

Ne badinons point, je te prie.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Tu auras bien du plaiſir, je t'en réponds.

SCAPIN.

Tu es trop ſerviable. Coraline, viens de mon côté ; éloigne toi de lui ; ne ſouffre pas qu'il t'approche.

ARLEQUIN.

Oh! tu le prends ſur ce ton-là ? Eh bien ! cela ſuffit : je ne ſuis pas obligé de me donner la peine de mâcher & d'avaler pour toi ; je t'aſſure que tu feras diète.

SCAPIN.

Mais, malheureux, peux-tu vouloir abuſer de ma triſte ſituation ? . .

ARLEQUIN.

C'eſt toi qui abuſes de mes bontés.

SCAPIN.

Fais donc réflexion....

ARLEQUIN.

Et toi, fais diète; nous verrons comment ton pauvre eſtomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Eſt-il poſſible que je ſois à la merci d'un barbare!..

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible que j'appartienne à un vilain jaloux, dira ton eſtomac!

SCENE XII.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, MUTALIB.

MUTALIB.

EH! malheureux, éloignez-vous, éloignez-vous vîte. Mon frère & ma ſœur eſpèrent qu'en évoquant les Puiſſances infernales, ils trouveront quelque remède à leur ſituation; ils vont venir ici; ils ont choiſi cet endroit pour y faire leurs ſortiléges & leurs exécrables conjurations.

On voit pluſieurs éclairs, ſuivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN, *en s'enfuyant.*

Je ſuis mort!

SCAPIN, *en s'en allant, appuyé par Coraline.*

Ma chère Coraline, aide-moi; & ne m'abandonne pas.

SCENE XIII.

LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent ; on entend des mugiſſemens & des ſecouſſes ſouterraines ; le Théâtre s'obſcurcit entièrement & devient une caverne ; deux globes de feu ſe précipitant du ceintre avec la plus grande viteſſe, traverſent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les couliſſes oppoſées. Le Génie & la Fée qui étoient dans ces Globes, en ſortent, s'avancent triſtement, & font pluſieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orcheſtre forme un accompagnement ſourd, dont les mouvemens deviennent peu-à-peu plus preſſés. Tout-à-coup cette Muſique s'interrompt & ne forme plus, que de moment à autre, quelques accens lugubres & plaintifs. Différens Spectres paroiſſent & diſparoiſſent à la lueur des éclairs ; l'Orcheſtre recommence ſon accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons ſortent de deſſous le Théâtre, & forment une danſe ; on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaiſſe s'élève ; &

lorſqu'elle ſe diſſipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du ſéjour ténébreux :
Rien ne ſauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont, en marquant leur déſeſpoir par leurs geſtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN, *deſcendant d'un nuage.*

ARLEQUIN.

Nous ſommes venus bon train; combien avons-nous fait de chemin, à peu-près?

MUTALIB.

Deux cents lieues.

ARLEQUIN.

Deux cents lieues! Il n'y a pas un quart-d'heure que nous ſommes partis! Je me plairois beaucoup à voyager de la ſorte; on n'eſt ni écorché, ni cahoté, ni obligé de roſſer les poſtillons. Allons, dites-moi donc à préſent ce que nous venons faire ici?

MUTALIB.

Je viens-y conſulter un Oracle fameux, & en même-tems m'oppoſer aux mauvais deſſeins de mon frère & de ma ſœur. J'ai dit à Scapin d'obſerver au coin de ce bois : toi, reſte ici, tandis....

ARLEQUIN.

Mais, tandis que vous irez d'un côté, ſi votre ſœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin ſa figure ; mais elle lui a dit que ſi à l'avenir elle ſoupçonnoit que nous fuſſions lui & moi dans les intérêts de ſon fils, elle nous puniroit de façon, que nous nous en ſouviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague : en la mettant au petit doigt de la main gauche, tu paroîtras aux yeux de quiconque te regardera, ce que tu voudras être, un arbre, un rocher, un ruiſſeau, un animal, un homme, une femme, en un mot ce que bon te ſemblera. D'ailleurs, je ne ſerai pas long-tems à revenir.

Il ſort.

SCENE II.

ARLEQUIN, *ſeul.*

QUE de filles qui, ſans avoir cette bague, paroiſſent ce qu'elles ne ſont plus depuis long-tems! Que de coquins qui, ſans l'avoir au doigt, paroiſſent d'honnêtes gens!

SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER.

LE BERGER, *chante derrière le Théâtre.*

EN vain une mère ſévère,
Veille ſur ma Bergère...

ARLEQUIN.

J'entends chanter.... Ah! c'eſt un Berger.

LE BERGER, *arrivant ſur le Théâtre.*

Elle m'a promis qu'en ces lieux,
Elle viendroit combler mes vœux.

ARLEQUIN, *à part.*

Il attend ſa maîtreſſe. Eprouvons la vertu de la bague. Voyons, qu'eſt-ce que je veux paroître à ſes yeux ?... Un arbre ?... Oui, un arbre ; mais où le planterai-je ?... Ici.

Il ſe met au milieu du Théâtre ; & s'y tient droit.

LE BERGER, *continue de chanter.*

Eſpoir délicieux,
De poſſéder l'objet que j'aime,
Tu me fais, dans l'attente même,
Goûter mille momens heureux.

Enfin, ma chère Zerbinette, après tant de ſoins, de peines & de ſoupirs, j'obtiendrai la récompenſe dûe à mon amour !... Aſſeyons-nous ſous cet arbre, d'où je pourrai la voir venir. (*S'aſſeyant aux pieds d'Arlequin.*) J'irai au-devant d'elle ; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage ; il y fait ſombre : quelquefois le trop grand jour effraye les amours... (*Arlequin ſe baiſſe & lui ſouffle aux oreilles.*) Il fait bien du vent dans cet endroit. (*Il veut s'adoſſer ; Arlequin ſe met à droite, à gauche, enſuite ſe recule de deux pas, enſorte qu'il tombe à la renverſe ; il ſe relève en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre.*) Qu'eſt-ce donc ? Il ſemble que cet arbre recule.... En attendant.

tendant ma chère Zerbinette, amuſons-nous à y graver ſon nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre, cherchant ſon couteau.

ARLEQUIN.

Oui-dà ? il graveroit ſur ma phyſionomie comme ſur une écorce ? Allons, ma bague, changeons de figure. Sa maîtreſſe eſt Bergère ; elle doit avoir des moutons. Paroiſſons le mouton favori de la belle.

Il va au fond du Théâtre, ſe met à quatre pattes & commence à béler.

LE BERGER.

Ah ! je vois le mouton chéri de Zerbinette ; tâchons de l'attraper. (*Arlequin, après bien de lazis, ſe laiſſe prendre & ſe couche à terre ; le Berger ſe couche à côté de lui & le careſſe.*) Petit mouton, tu appartiens à la plus aimable Bergère du canton ; elle badine avec toi ; elle te careſſe ſans ceſſe ; elle te donne mille baiſers : ſi tu pouvois en ſentir le prix, que tu ſerois heureux ! (*Arlequin s'échappe, ſort du Théâtre en bêlant ; & le Berger le ſuit.*) Quoi ! tu veux t'enfuir ? Oh ! je te rattraperai.

SCENE IV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *ſeul.*

LA Fée m'a pardonné, & m'a rendu ma figure ; mais elle m'a fait de ſi terribles menaces, que je ne veux plus me mêler entre elle & ſon fils.

ARLEQUIN, *arrive en riant.*

Avec la bague je me ſuis rendu inviſible. Le Berger eſt bien embarraſſé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à préſent que le loup m'a emporté.... Mais, voilà Scapin ; divertiſſons-nous un peu à ſes dépens.

Il s'approche de Scapin en bêlant ; Scapin regarde d'un côté ; il ſe met de l'autre & aboie comme un gros chien ; Scapin ſe retourne ; il change de place & contrefait le chat ; il ſe place derrière lui & contrefait le chant du coq, du coucou, & enſuite le braiement de l'âne.

En voilà aſſez ; ôtons ma bague. (*A Scapin.*) Que diable as-tu donc à tant te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je ſuis entouré de bêtes, qui diſparoiſſent dès que je les regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là, il n'y en a point d'auſſi groſſes que toi; que crains-tu?

SCAPIN.

Morbleu! mon ami, je tremble à chaque pas; il me ſemble à tout moment voir la Fée changer ma figure. Où eſt le Seigneur Mutalib?

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir; c'eſt ici qu'il doit conſulter ſur le ſort de ſon neveu & de ſa nièce, un Oracle fameux, qui lit, dit-on, tout couramment dans le livre du Deſtin.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce que ce livre du Deſtin?

ARLEQUIN.

C'eſt un fort bon livre, fort curieux, où ſont inſcrits les noms de tous les hommes, & ce qui doit leur arriver.

SCAPIN.

De tous les hommes?

ARLEQUIN.

Oui, de tous, depuis le plus grand Capitaine, jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; les faquins, comme les honnêtes gens, tous y sont... Scapin né tel jour... marié tel jour.... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens ; cela n'y est pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point ; cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures ; à la fin....

SCENE V.

ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB.

Qu'est-ce donc ? Quoi ? je ne puis pas vous laiſſer un moment enſemble, que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je faſſe avec un animal qui m'interroge, à qui je réponds les choſes les plus naturelles, qui fait l'incrédule, & me dit que j'ai menti ?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je ſerai cocu, pendu...

MUTALIB.

Finiſſons. Je ne m'étois pas trompé ; mon frère a fait tranſporter ſa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a-t-elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuieroit bien, s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'eſt plus queſtion de cette métamorphoſe de mon neveu ; ma ſœur lui a rendu ſa figure. Quelle marâtre ! quel père dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre. Prières, raiſons, menaces, j'ai tout employé ; je n'ai pu les fléchir ; je n'ai pu obtenir qu'ils détruiſiſſent ce qu'ils ont imaginé pour ſe venger de leurs enfans.

ARLEQUIN.

Eh ! qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux & des plus malfaiſans ; ils lui ont donné la figure de Zermès. La reſſemblance eſt ſi parfaite, que je n'ai jamais pu diſtinguer lequel eſt le véritable. J'ai cru qu'en les faiſant parler, je le reconnoîtrois aiſément ; mais l'enchantement eſt fait de façon, que l'un & l'autre n'ont point l'uſage de la parole. Ce n'eſt que par leurs geſtes, leurs empreſſements, leurs regards & leurs ſoupirs, qu'ils peuvent ex-

primer leur amour à Floriſſe : je viens de les laiſſer à ſes genoux. Juge de la cruelle ſituation de ma Nièce.

ARLEQUIN.

Point ſi cruelle ! ſi j'avois une maîtreſſe que j'aimerois, & qu'on ne me fît point d'autre mal, que de m'en donner encore une autre qui lui reſſemblëroit, je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais, impertinent!...

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, tandis que ſon père la tenoit enfermée dans un château, elle ſe déſeſpéroit de n'avoir point d'amant ; à préſent il l'amène ici pour lui en donner deux ; & elle ſe plaindroit encore ? Ma foi, on pourroit dire que l'on ne ſait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songe donc qu'il la force à choiſir, dans le jour, un des deux époux.

ARLEQUIN.

Oh ! cela eſt différent ; diantre ! ſi elle alloit ſe tromper au choix, & qu'elle ſe trouvât demain,

en s'éveillant, mariée à un Gnome, cela ſeroit fort déſagréable !

On entend le chant d'un, de deux, & enſuite de trois oiſeaux.

MUTALIB.

C'eſt ici que le fameux Oracle des oiſeaux rend ſes réponſes ; je veux le conſulter. Divin interprète des deſtinées, je protège deux tendres amans ; leurs parens les perſécutent ; daigne m'éclaircir ſur le ſort que le Ciel réſerve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans, dont le ſort t'inquiète ;
Doivent ſe donner dans ce jour,
Une preuve parfaite
De leur fidèle amour.
Prépare le tombeau d'une Amante chérie ;
C'eſt-là qu'à ſon Amant elle doit être unie.

MUTALIB.

Au tombeau ! quel Oracle, grands Dieux !

ARLEQUIN.

Il eſt des plus triſtes.

MUTALIB.

Quand je joins cette réponſe au ſtratagême indigne dont mon frère & ma ſœur ſe ſervent pour

tourmenter leurs enfans, je ne prévois que trop que ma Nièce, croyant choisir son Amant, choisira son rival ; qu'au désespoir de s'être trompée, elle se donnera la mort ; que Zermès ne voudra pas lui survivre, & que voilà la preuve qu'ils doivent se donner du tendre & fidèle amour qui les unit.

ARLEQUIN.

Seigneur, j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles, des Bohémiens, des Devins, du Diable, il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord. A votre place, je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable.

MUTALIB.

L'enchantement, te dis-je, est fait de façon que cela ne me paroît pas possible. Cependant pour ne rien négliger, & n'avoir rien à me reprocher, je vais encore consulter une Fée de mes amies, & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions... J'apperçois ma nièce ; reste auprès d'elle ; & si elle me demande, dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN.

FLORISSE, *à Zermès & au Gnome.*

Quoi ! vous vous obſtinez à me ſuivre ? Ah ! laiſſez-moi, laiſſez moi.

ARLEQUIN, *les examinant tour-à-tour.*

Que diable !.. En effet.. plus je les conſidère... rien n'eſt plus reſſemblant.

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux, & douter toujours ſi c'eſt lui ! Le trouver à chaque moment, & craindre ſans ceſſe de me tromper ! Quel tourment !

ARLEQUIN, *tirant Floriſſe & Coraline à part.*

Mademoiſelle, écoutez, écoutez-moi. N'eſt-il pas certain qu'un véritable amant, lorſqu'il reçoit la moindre faveur de ſa Maîtreſſe, doit reſſentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'eſt que légèrement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or, cette émotion ſe peint dans les yeux?

FLORISSE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien! au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laiſſer, il faut prendre un air gracieux, les accueillir....

FLORISSE.

Mais ſonge donc qu'il y en a un des deux, à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoiſſez pas; pour le connoître, il faut, vous dis-je, d'abord les accueillir également; riſquer même des careſſes, de petites faveurs; examiner en même-tems leurs regards. Il n'eſt pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus ému, le plus ſaiſi, le plus pénétré, ne ſoit votre véritable amant.

CORALINE.

Mademoiſelle, je crois qu'il a raiſon.

ARLEQUIN.

Comment, ſi j'ai raiſon ? Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous-là ; prenez une attitude tendre, nonchalante. (*Il va chercher les deux amans, & leur fait ſigne de ſe mettre aux genoux de Floriſſe.*) Examinez bien s'ils ſe jettent à vos genoux avec le même empreſſement, le même tranſport.... Regardez-les à préſent tendrement... Le plus tendrement que vous pourrez...., Fort bien.... Laiſſez-leur prendre à chacun une main...., Vous paroiſſent-ils la baiſer avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas, oui !

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un, ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué, que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas, non !

ARLEQUIN.

Hélas, oui, hélas, non ! Que diable ! je ne ſais plus que vous dire.

SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERMÈS, LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN, MUTALIB.

MUTALIB, *aux deux amans.*

J'AI à parler en particulier à ma nièce; éloignez-vous; (*A Scapin & Arlequin.*) & vous auſſi.

ARLEQUIN.

Moi!

MUTALIB.

Oui, toi.

ARLEQUIN, *en s'en allant avec Scapin & les deux amans.*

Son ton eſt bien rébarbatif! Il y a quelque mauvaiſe nouvelle.

MUTALIB.

Coraline, tu peux reſter. Ma chère Floriſſe, vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois. Votre père vous obligeoit de choiſir dans ce jour un époux entre ces deux rivaux; du moins aviez-vous la conſolation de penſer que votre

amant étoit un des deux, & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à le diſtinguer : on nous trompoit....

FLORISSE, *avec émotion.*

Quoi ?..

MUTALIB.

Votre amant, depuis ce matin, n'a point paru devant vous.... Hélas !... & il n'y reparoîtra jamais !

FLORISSE, *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

MUTALIB.

Je me promenois dans ce bois... Des ſoupirs... une voix plaintive... votre nom que j'ai entendu prononcer...

FLORISSE.

Tout mon ſang ſe glace !

MUTALIB.

J'ai approché.... j'ai vu l'infortuné Zermès baigné dans ſon ſang....

FLORISE.

Mon amant !...

MUTALIB.

Le déſeſpoir de vous voir perdue pour lui, &

bientôt entre les bras d'un autre, l'a porté à attenter ſur ſes jours.

FLORISSE.

Il eſt mort!.. Dieux cruels!.. père barbare!.. il eſt mort!..

MUTALIB, *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé ſa malheureuſe deſtinée.

FLORISSE, *lui arrachant le poignard & ſe frappant.*

Et va nous rejoindre.

CORALINE, *effrayée & la ſoutenant.*

Ah, Madame! ah, Seigneur!

MUTALIB.

Ne crains rien : le fer dont elle vient de ſe frapper, ne peut être fatal qu'aux coupables & aux ſcélérats. Je la rappellerai aiſément à la vie, lorſqu'il en ſera tems. La douleur que je viens de lui marquer étoit feinte....

CORALINE.

Quoi! Zermès....

MUTALIB.

Zermès ne s'eſt point tué; mais mon art n'étant pas aſſez puiſſant pour m'aider à le diſtinguer de

ſon prétendu rival, j'ai eu recours à ce moyen extrême. Tu diras que je ſuis venu déclarer à ta Maîtreſſe, que je ne pouvois lui être d'aucun ſecours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime, & le déſeſpoir de ſe voir peut être unie à quelque monſtre, lui ont fait prendre le parti violent de ſe ſouſtraire à la tyrannie de ſon père, en ſe donnant la mort. Je vais lui faire rendre les honneurs funèbres. Sa perte, ſelon toute apparence, ſera aſſez indifférente à ce Gnome qu'on force à paroître ici ſous la figure de mon neveu ; au lieu que ce tendre amant ſe fera aiſément reconnoître à toute la douleur & le déſeſpoir où ſe livrera ſon ame.... Eſprits Aëriens qui m'êtes ſubordonnés, paroiſſez.

Quatre Silphes paroiſſent & emportent Floriſſe au fond du Théâtre, au milieu d'un rond d'arbres ; à l'inſtant un tombeau s'élève ; d'autres Silphes commencent le deuil, jettent des fleurs ſur le tombeau, y attachent des guirlandes, & par différentes attitudes, expriment leur douleur, & forment une danſe caractériſée.

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

Le Théâtre eſt entièrement obſcurci, & repréſente un tombeau au fond d'un bois, au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.

JE ne conçois pas votre idée; il me ſemble que le moyen que vous avez employé pour découvrir lequel des deux étoit le véritable amant, vous a réuſſi?

MUTALIB.

Je ſais qu'au récit que tu leur a fait de la mort de Floriſſe, l'un n'a paru qu'étonné, au lieu que l'autre, ſaiſi de la plus vive douleur, eſt tombé ſans ſentiment.

CORALINE.

Eh bien! pouvez-vous douter que celui-là ne ſoit Zermès?

MUTALIB.

Non.

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra ſa maîtreſſe vivante ? Il y a de la barbarie à le laiſſer dans un état ſi cruel.

MUTALIB.

Ce n'eſt pas à moi, c'eſt à l'amour & à l'amour le plus parfait que puiſſent reſſentir deux amans, à faire le dénouement de tout ceci : tel eſt l'arrêt du deſtin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons. (*Il approche du tombeau qui s'ouvre dès qu'il l'a touché de ſa baguette.*) Floriſſe ne tardera pas à ſortir de ſon aſſoupiſſement. Tu peux, ſi tu veux, reſter ici ; mais garde-toi bien de parler, quelque choſe que tu voies ou que tu entendes.

CORALINE, *avec effroi.*

Moi, reſter ici ſeule la nuit, au milieu de tous ces objets funèbres ! Je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien, ſuis-moi donc.

Ils ſortent.

SCENE II.

ARLEQUIN *ſeul, arrivant en tâtonnant, comme un homme qui marche dans l'obſcurité.*

VOILA Mademoiſelle Floriſſe morte ; ſon amant ſera peut-être auſſi la ſotiſe de ſe tuer ; le Seigneur Mutalib, qui doit être bien affligé de tout ceci, m'oubliera & toutes les promeſſes de récompenſe qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains. Qu'eſt-ce qu'une morte a beſoin d'un beau collier ? Ce vol n'en eſt pas un ; il ne fait tort à perſonne ; au lieu qu'il me mettra à mon aiſe pour le reſte de mes jours.... Allons, avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *arrivant d'un autre côte.*

LA nuit favoriſe mon deſſein ; elle eſt des plus obſcures.... Orientons-nous.... Le tombeau doit être-là.

ARLEQUIN, *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne ſuis pas dans l'habitude de faire des viſites aux gens de l'autre monde ; je me ſens un friſſonnement....

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tâtonnant ; la frayeur les ſaiſit ; & ils l'expriment par différentes poſtures des plus comiques.

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes....

SCAPIN.

Il me ſemble que j'ai ſenti ſur mon viſage une main froide....

Ils continuent leurs lazzis. Peu à peu la Lune ſe

lève; & le Théâtre commence à être plus éclairé, mais toujours d'une clarté ſombre.

ARLEQUIN.

La Lune ſe lève; je vais être vû.

SCAPIN.

Il fera clair dans un moment; je ne ſais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me couvrir de cet arbre.

Ils ſe mettent aux deux coins du Théâtre, où ils ſe font les plus petits qu'ils peuvent. Après s'être regardés, d'abord en tremblant, ils ſe raſſurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'eſt toi, Sapin?

SCAPIN.

C'eſt toi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même?

ARLEQUIN.

Coquin ! brigand ! ſcélérat ! je ſuis ſûr que tu venois pour voler le beau collier de Mademoiſelle Floriſſe.

SCAPIN.

Maraut ! fripon ! vaurien ! tu as trop bien deviné mon deſſein, pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi, mon ami, tu as raiſon.

SCAPIN.

Allons, entre honnêtes gens, il ne convient pas de ſe faire tort ; viens, nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le tombeau au moment que Floriſſe en ſort ; la plus grande frayeur les ſaiſit ; ils s'enfuyent.

SCENE IV *.

FLORISSE, *ſeule.*

OU ſuis-je !... D'où viens-je !... Il me ſemble que je m'éveille après un long aſſoupiſſement... Mais ce tombeau, ces vêtemens, cette nuit profonde, ce ſilence, ces lieux déſerts qui me ſont inconnus !.. Me laiſſeroit-on ainſi, ſi je n'étois pas morte ?... N'ai-je pas plongé dans mon ſein le même poignard, dont mon amant s'étoit frappé ?.. Non, cher amant, non, je me ſens trop tranquille pour être encore vivante ; je t'ai ſuivi dans l'aſyle du trépas : nous ſommes à préſent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares

* Dans les Pièces à grand Spectacle, comme celle-ci, il faut un mélange de l'Opéra, de la Comédie & de la Tragédie. La ſombre clarté de la nuit, le tombeau, la forêt, ces deux Amans qui ſembloient être deux ombres ; tout fut ſi bien repréſenté, que le Spectateur étoit ſaiſi, & qu'il régnoit dans la Salle le plus grand ſilence pendant ces trois dernières Scènes. D'ailleurs l'idée de ces Scènes & la ſituation de ces deux Amans, parurent très-neuves ; & j'oſe dire qu'elles l'étoient.

parens ; nous ne dépendons plus que des Dieux ; Ils ſont trop juſtes, pour ne me pas faire rencontrer ton ombre... C'eſt Mutalib ſans doute qui m'a élevé ce tombeau ; le tien ne doit pas être éloigné. Hélas ! ne devoit-il pas nous donner le même ? Après avoir marqué tant d'empreſſement pour nous unir pendant notre vie, ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort !.. Voyons, parcourons ces lieux.

Elle s'éloigne.

SCENE V.

ZERMÈS, *ſeul.*

VOILA donc ce tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant que d'y verſer tout mon ſang ; l'arroſer quelques momens de mes larmes !.. Chère Floriſſe, eſt-ce donc-là le rendez-vous que s'étoit donné notre amour ! Eſt-ce donc-là que devoit aboutir notre eſpoir ! Qui m'eût dit ce matin, lorſqu'à vos genoux je vous preſſois de recevoir & mon cœur & ma foi, que je viendrois ce ſoir m'unir à vous au pied de ce triſte monument ! Qui m'eût dit que ces traits, où brilloit tout l'éclat de

la jeuneſſe, que ces yeux, dont chaque regard m'enchantoit, alloient être pour jamais couverts des ombres de la mort!... Vous n'êtes plus; & je reſpire encore!

SCÈNE VI. ET DERNIÈRE.

ZERMÈS, FLORISSE, *paroiſſant au fond du Théâtre, & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENDS des plaintes & des gémiſſemens.

ZERMÈS.

Vous n'êtes plus!.. Puis-je prononcer ces mots, & ne pas expirer de douleur!

FLORISSE.

C'eſt lui-même!... C'eſt toi, cher amant...

ZERMÈS *effrayé.*

Que vois-je, ô Ciel!

FLORISSE.

Quoi, tu me fuis! Tu te dérobes à mes embraſſemens!

ZERMÈS.

Je n'ai pas été le maître d'un premier ſaiſiſ-

ſement ; mais je vous aime trop pour être plus long-tems effrayé... Chère ombre, le Ciel m'eſt témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois auſſi. Enfin nous ne ſerons plus ſéparés. Les Dieux devoient cette récompenſe à notre innocence, à nos malheurs & à notre amour. Cher amant, qu'elle douceur de t'avoir prouvé par ma mort, combien je t'étois attachée ! Ah ! peut on ſurvivre à ce qu'on aime !

ZERMÈS.

Si je vous ai ſurvécu juſqu'à ce moment, c'eſt que d'abord on a retenu mon bras, & qu'enſuite, pour venir ici, il m'a fallu tromper la vigilance de ceux qui m'obſervoient.

FLORISSE.

Que veux-tu dire ?

ZERMÈS.

Je vis encore, il eſt vrai ; mais ne m'en faites pas un crime, puiſque je n'ai pas été le maître de terminer plutôt mon ſort.

FLORISSE.

Tu vis encore ! Quoi, ce n'eſt pas à l'ombre de mon amant que je parle ! Pourquoi Mutalib eſt-il

venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans ton ſang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois, diſoit-il, donné la mort, & dont je me ſuis auſſi-tôt frappée ?

ZERMÈS.

Mutalib vous a fait un récit ſi peu véritable ! quel étoit ſon deſſein ? il ſembloit nous aimer : nous trahiſſoit-il ? Etoit il en ſecret un de nos perſécuteurs ? Hélas ! nous n'avons donc trouvé ſur la terre que des perfides & des tyrans ! Connois du moins, chere ombre, que l'amour t'y avoit fait rencontrer le plus fidèle & le plus tendre des amans.

Il veut ſe frapper.

FLORISSE.

Arrête ; tout ceci me confond. Si l'état où je me vois, ſi ce tombeau ſemblent me dire que j'ai perdu la vie, les mouvemens que je reſſens, la joie qui s'eſt gliſſée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort, la crainte que vient de m'inſpirer le coup dont tu voulois te frapper, ſemblent m'aſſurer auſſi que je vis encore : craindrois-je ce qui pourroit nous réunir !...

ZERMES.

O, ciel !.. Vous vivriez !.. Grands Dieux ! Chère Floriſſe ! je pourrois !...

Le Théâtre change & repréſente des jardins délicieux.

MUTALIB *ſortant d'un nuage.*

Oui, tu peux livrer ton ame aux plus heureux tranſports. Il falloit que tant d'offenſes, de trahiſons & de perfidies que mon frère & ma ſœur avoient faites au véritable amour, fuſſent réparées par la pure & ſincère ardeur dont leurs enfans bruleroient l'un pour l'autre : tel étoit l'arrêt du deſtin. Vous y avez ſatisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas ſurvivre. L'Oracle eſt accompli ; rien ne troublera déſormais votre bonheur. Que tout ici l'annonce, & la joie que je reſſens de pouvoir enfin unir de ſi parfaits amans.

Des Silphes & des Génies forment le divertiſſement.

Fin du quatrième & dernier Acte.

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET,

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 27 Juin 1753.

A MADEMOISELLE DE B***.

NE ſoyez point ſi fâchée, ma chère Henriette, contre les mytologiſtes; ils n'ont dit que Prométhée avoit formé l'homme avant la femme, que parce qu'il eſt naturel de penſer qu'on ſe perfectionne en travaillant. Si l'on vous montroit deux ſtatues du même Artiſte, ne croiriez-vous pas que celle qui vous paroîtroit la plus parfaite, auroit été faite la dernière? Hier, les yeux attachés ſur vous, & dans cet enchantement que vous ſeule pouvez m'inſpirer, je ſentis tout-à-coup un trait de lumière, qui pénétroit mon ame & l'éclairoit ſur ces premiers tems du monde: en voici la véritable hiſtoire; je ne la ſavois pas, quand je fis ma Comédie des Hommes. Les Dieux, après avoir débrouillé le cahos, regardèrent la Terre; elle étoit bien belle alors; le déluge l'a bien changée! Ils pensèrent à lui donner des habitans dignes d'elle; ils créèrent des femmes. Chacune, ſelon ſon goût, ſe choiſit une habitation; & bientôt on les diſtingua par les noms de Nymphes, de Naïades & de Driades. Les Nymphes aimoient les fleurs, les prairies & les

jardins ; les Naïades ſe plaiſoient aux bords des rivieres & des fontaines ; les Driades préféroient l'ombre & le ſilence des forêts. Les Dieux quittoient ſouvent l'Olympe : il eſt plus doux d'être aimé que d'être adoré ; & la terre n'auroit été peuplée que de demi-Dieux. Malheureuſement Prométhée, un des Titans, devint amoureux d'une Nymphe ; il ne put s'en faire aimer ; il étoit fier ; ſon amour ſe changea en haine contre toutes les femmes ; & ſa jalouſie naturelle contre les Dieux, ſe réveilla. Pour ſe venger, il forma l'homme dont le caractère impérieux & tyrannique annonce aſſez ſon origine Titanne. Jupiter prévit tous les maux que ce nouvel Etre alloit cauſer ſur la Terre ; il punit Prométhée, & l'enchaîna ſur le mont Caucaſe. Voilà, ma chère Henriette, l'hiſtoire de ces premiers tems, & telle que nous l'aurions, ſi les femmes n'avoient pas négligé de l'écrire. Vous rêverez peut-être cette nuit que vous êtes une Nymphe, une Driade, ou une Naïade ; mais vous ne revêrez jamais, quand vous croirez qu'il n'y en avoit aucune plus digne des Dieux que vous.

PRÉFACE.

JAMAIS les danſes, à nos ſpectacles, n'ont été exécutées avec autant de préciſion, de légèreté, de grâces & d'élégance, qu'elles le ſont aujourd'hui ; cependant elles ne nous affectent que très-foiblement, parce que ne formant point l'enſemble d'une action, elles ne ſont ordinairement qu'un compoſé de pas & d'attitudes agréables qui ne peignent rien à l'eſprit. L'idée me vint de faire une Comédie où les danſes, intimement liées au ſujet, en ſeroient partie, & ſeroient des Scènes auſſi expreſſives, que ſi elles étoient dialoguées. Cette Pièce, malgré mes foibles talens, eut le plus grand ſuccès ; il engagera ſans doute tous ceux qui travaillent pour le Théâtre, à l'enrichir de ce nouveau genre de Comédie.

ACTEURS.

MERCURE.
PROMÉTHÉE.
LA FOLIE.

Acteurs danſans de différens caractères.

La Scène eſt ſur la Terre.

LES HOMMES,

COMÉDIE-BALLET.

Le fond du Théâtre repréſente une forêt ; on voit pluſieurs ſtatues au milieu d'un rond d'arbres. Prométhée deſcend du Ciel, un flambeau à la main ; Mercure le ſuit.

MERCURE.

JE t'ai vu dérober le feu du ciel, & deſcendre ſur la terre ; je t'ai ſuivi ; quel eſt ton deſſein ?

PROMÉTHÉE.

Tu le ſauras.

MERCURE.

Je veux le ſavoir à l'inſtant ; ſinon je remonte à l'Olympe pour avertir Jupiter...

PROMÉTHÉE.

Je t'ai cru de mes amis ?

MERCURE.

Si tu m'as cru de tes amis; pourquoi donc ne me pas confier ce que tu veux faire?

PROMÉTHÉE *ironiquement.*

Mercure aime bien les confidences? Allons; il faut satisfaire ta curiosité, & te conter mon aventure. Je suis devenu amoureux de Minerve; je n'osois me déclarer; je m'avisai hier, sachant qu'elle devoit venir se promener dans cette forêt, de prendre de l'argile, d'en détremper, & de former un grouppe, ou j'étois représenté travaillant à sa statue. De petits amours m'entouroient; l'un avec son flambeau m'éclairoit sur mon ouvrage, tandis que les autres me présentoient les instrumens qui m'étoient nécessaires. Elle arriva comme j'achevois.

MERCURE.

Que dit-elle à la vue de ce galant chef-d'œuvre?

PROMÉTHÉE.

Elle le considéra avec beaucoup d'attention; la joie brilloit dans ses regards; je me crus au comble de mes vœux; je me jetai à ses genoux...

MERCURE.

Eh bien?

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! Prométhée, me dit-elle, je ne dois pas être moins ſurpriſe qu'offenſée de votre audace ; je voudrai bien l'oubier, à condition qu'à la place de ces ſtatues, que je vous ordonne de briſer à l'inſtant, vous en ferez d'autres ; vous les animerez du feu du ciel : les tems ſont venus ou l'homme doit naître.

MERCURE.

Que veux-tu dire l'homme ?

PROMÉTHÉE.

Oui, l'homme & la femme : c'eſt ainſi qu'elle m'a dit de nommer, lorſque je les aurai animées, ces ſtatues que tu vois, & que j'ai faites pour lui obéir.

MERCURE.

Mais ſonge donc que ce ſeroit repeupler la terre.

PROMÉTHÉE.

Eh ! quel mal y aura-t-il qu'elle ſoit repeuplée ?

MERCURE.

Quoi ? lorſque Jupiter vient de détruire les Titans ?

PROMÉTHÉE.

Il a détruit les Titans qui ſe confioient ſur leur

force, bravoient les Dieux, & même osèrent leur déclarer la guerre; mais des êtres auſſi foibles que le ſeront ceux-ci...

MERCURE.

On peut être foible & inſolent.

PROMÉTHÉE.

Oh! j'aſſurerois qu'à peine entendront-ils gronder ſon tonnerre, que nous les verrons tremblans, ſaiſis d'effroi, nous bâtir des temples, nous élever des autels...

MERCURE.

C'eſt-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte?

PROMÉTHÉE.

Et par amour, ayant la raiſon en partage.

MERCURE.

La raiſon?

PROMÉTHÉE.

Sans doute.

MERCURE.

Crois-moi, borne-les à l'inſtinct; ils en ſeront plus raiſonnables.

PROMÉTHÉE.

Tu plaiſantes ; mais ſi je te prouvois que leur exiſtence nous ſera très-utile.

MERCURE.

Eh ! à quoi ?

PROMÉTHÉE.

Ecoute ; ſoit dit entre nous, on s'ennuie ſouvent dans l'Olympe.

MERCURE.

Oh ! ſouvent.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi nous ennuyons-nous ?

MERCURE.

Ma foi, je ne ſais ; car il me ſemble qu'étant des Dieux...

PROMÉTHÉE.

Nous ſommes des Dieux, il eſt vrai, mais ſoumis au deſtin qui ſe plaît, ſans doute, à nous faire ſentir que nous ne ſommes pas faits uniquement pour nous, & que dans le rang ſuprême on doit s'occuper du plaiſir de faire des heureux : or ces petits êtres répandus ſur la terre, nous en procureront à chaque inſtant les occaſions. L'inno-

cence de leurs mœurs, la candeur de leur caractère, leur vertu, leur bonne-foi, leur douceur, la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres, les rendront de dignes objets de notre bienveillance.

MERCURE.

J'en doute.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi te prévenir contre eux!

MERCURE.

Pourquoi t'aveugler en leur faveur?

PROMÉTHÉE.

Tu n'en peux pas juger, puisqu'ils n'existent pas encore.

MERCURE.

Je crains que tu n'en juges trop tard, quand ils existeront.

PROMÉTHÉE, *d'un ton d'impatience, en avançant vers une des statues, & l'animant.*

En tout cas, j'aurai obéi à Minerve.

MERCURE.

Et tu te seras attiré la colère de Jupiter....

Qu'est-ce que cette harmonie?

PROMÉTHÉE.

Elle eſt ſans doute occaſionnée par les efforts que fait la flamme céleſte pour pénétrer, s'étendre, & s'inſinuer dans les différentes parties de cette figure.... Vois comme elle commence à ſe mouvoir.... Elle ouvre les yeux.... Le feu divin y brille.... Ne juges-tu pas à propos que nous nous rendions inviſibles, & que nous ne paroiſſions qu'après avoir joui de ſa ſurpriſe à la vue du ciel, de la terre, de ce ruiſſeau, de ces arbres, de cette verdure?

MERCURE.

Comme tu voudras.

Tandis que cette première ſtatue, par ſes attitudes & ſes pas, marque ſa ſurpriſe & ſon admiration, Prométhée, par ſes geſtes, marque combien il eſt ſatisfait de ſon ouvrage, & tâche de faire entrer Mercure dans ſa joie. Il anime une ſeconde ſtatue, qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime, à la vue du ciel & de la terre, les mêmes mouvemens de ſurpriſe que la première; enſuite ils s'apperçoivent, courent l'un à l'autre, s'embraſſent & ſe donnent tous les témoignages de l'amitié la plus vive.

PROMÉTHÉE, *à Mercure qui regarde froidement.*

Quoi ? tu parois inſenſible à ce ſpectacle, à cette ſympathie, à cette tendre amitié qui les à d'abord unis !

Il anime une troiſième ſtatue : c'eſt celle d'une femme ; elle ne conſidère qu'un moment le ciel & la verdure ; ſes regards tombent & s'arrêtent bientôt uniquement ſur elle ; elle examine, avec une ſecrette complaiſance, ſa taille, ſes mains, ſes bras... Elle va ſe mirer dans un baſſin que forme une chute d'eau au bord de la couliſſe. Celui des deux hommes qui l'apperçoit le premier, court à elle : charmée à ſa vue, elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre, qui eſt reſté au bord du Théâtre, après les avoir regardés pendant quelque tems, s'approche. Elle lui fait les mêmes careſſes qu'au premier ; la jalouſie naît entre eux ; la coquetterie de la femme l'augmente ; ils deviennent furieux, & ſe menacent. Tandis que l'un, avec une branche d'arbre qu'il a arrachée, pourſuit l'autre hors de la vue du ſpectateur, la femme continue de ſe mirer ; ils reparoiſſent avec des maſſues ; elle tâche de les adoucir. Après différens mouvemens, qui peignent également l'amour, la jaleu-

ſie, la coquetterie & la fureur, ils ſortent tous les trois du Théâtre.

MERCURE.

Eſt-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ?

PROMÉTHÉE.

Mes enfans ? Ah ! je les renie.

MERCURE.

Peut-être les autres te donneront-ils plus de ſatisfaction ?

PROMÉTHÉE.

Les autres ? Quoi ? tu me crois aſſez fou pour animer le reſte de ces ſtatues ?

MERCURE.

Il ne faut pas te rebuter.

PROMÉTHÉE.

Eh ! ne plaiſante point, lorſque tu me vois dans l'embarras. Je crains que Jupiter, juſtement indigné de l'ouvrage, ne veuille m'en punir.

MERCURE.

Je ſuis ton ami ; & je vais te le prouver par un bon conſeil. Pour te mettre à l'abri de ſa colère,

il faut tâcher d'intéreſſer les Déeſſes, & quelques-uns des Dieux à la ſottiſe que tu viens de faire.

PROMÉTHÉE.

Et comment veux-tu que je les y intéreſſe ?

MERCURE.

Ecoute : avant que Jupiter, en lançant ſes foudres, eût détruit tout ce qui reſpiroit ſur la terre, tu ſais qu'il n'y avoit pas une Déeſſe qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle paroiſſoit aimer à la folie, qu'elle careſſoit ſans ceſſe, & qu'elle trouvoit les plus jolis du monde, malgré tous leurs défauts. Ces animaux ſi chéris ne ſont plus ; ils ont péri avec les Titans. Il faudra dire à nos Déeſſes, que tu as voulu les en dédommager, en leur conſacrant des humains dignes de remplacer les bêtes qu'elles regrettent.

PROMÉTHÉE.

Ton idée me plaît aſſez, & pourroit, je crois, réuſſir.

MERCURE.

Je te réponds du ſuccès : je dois connoître la Cour céleſte, & les effets que ne manquent jamais d'y produire la curioſité, la nouveauté, les goûts de caprice & les fantaiſies de mode. Fournis-moi

ſeulement des humains bien ridicules, & ne t'embarraſſe pas ; je leur promets des protecteurs. Voyons, examinons, choiſiſſons parmi ces ſtatues ; je devinerai aiſément à la phyſionomie, & ſans craindre de me tromper, quel ſera le caractère de chacune. Commençons par celle-ci qui eſt la plus proche, & dont le corps eſt aſſez noblement mal fait... Que dis-tu de cet air, de ces traits?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je t'avoue que je ne ſais qu'en dire ; tant ils me paroiſſent épuivoques, confus, enveloppés ; je n'y vois rien de net ; il me ſemble que j'y démêle tout à-la-fois de la préſomption & de l'affabilité, de la baſſeſſe & de la hauteur, de l'orgueil & de la ſoupleſſe, un ſourire perfide à travers un accueil careſſant... Faudra-t-il l'animer?

MERCURE.

Sans doute, & la conſacrer à Janus à deux viſages.

PROMÉTHÉE.

J'entends ; ce ſera un homme de Cour.

Il s'approche d'une autre ſtatue.

Voilà une aſſez jolie tête?

MERCURE.

Je t'assure que ce n'en seras pas une bonne. Il faudra présenter celui-ci comme une bagatelle, un petit rien assez gentil, qui aura du babil, & qui sera très propre à la toilette des femmes, soit pour entrer dans toutes les minuties de leurs ajustemens, ou pour conter la nouvelle du jour.

PROMÉTHÉE.

A qui le destines-tu ?

MERCURE.

Sa taille mince & flutée, sa tête qu'il tient si droite, ses longs cheveux, & un certain petit air précieux, sémillant & minaudier, me décident... à Thémis ; ce sera un de ses jeunes élèves.

Examinant une troisième statue.

Oh ! regarde cette figure !

PROMÉTHÉE.

Elle n'est pas prévenante.

MERCURE.

Vois ce front étroit & ce large visage, ces sourcils épais, cet air brusque & trivial, cette taille courte, ces grosses jambes & ces petits bras.... Le beau présent à faire !

PROMÉTHÉE.

A qui ?

MERCURE.

A Plutus.

PROMÉTHÉE.

Tu es heureux en dédicaces ; mais je crains que la flamme céleſte n'ait de la peine à pénétrer dans cette maſſe-là.

MERCURE.

Qu'importe ? il ſuffira de quelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Promèthée anime ces trois ſtatues ; l'homme de Cour danſe d'un air faſtueux, & l'élève de Thémis, en minaudant. Au ſon de l'or que le favori de Plutus, qui s'eſt animé lentement, remue dans ſon chapeau, l'un & l'autre viennent le flatter & le careſſer avec baſſeſſe ; il ſe débarraſſe d'eux d'un air bruſque ; ils le ſuivent ; & tous les trois ſortent de deſſus la Scène.

MERCURE, *regardant une quatrième ſtatue, qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moreſque.*

Dis-moi, je te prie, pourquoi cette figure au teint le plus rembruni ?

PROMÉTHÉE.

Ma foi, je ne ſais; je ne me rappelle pas même l'avoir faite ; je travaillois de caprice ; je voulois varier les phyſionomies ; & ſur la fin de l'ouvrage j'avois la tête ſi fatiguée...

MERCURE.

Anime-là : je crois qu'elle nous divertira.

Prométhée la touche de ſon flambeau ; c'eſt la Folie qui s'élance auſſitôt en danſant avec un tambour de baſque.

MERCURE.

Je n'y connois rien ; rendons-nous viſibles : la flamme céleſte, & ſur-tout communiquée par des Dieux, doit lui donner aſſez d'idées & de connoiſſances, pour comprendre aiſément tout ce que nous lui dirons.

LA FOLIE, *feignant de la ſurpriſe en les voyant.*

Ah !.. dites-moi, je vous prie, qui ſuis-je ? qu'étois-je ? & qui êtes-vous ?

MERCURE.

Tu étois, il n'y a qu'un inſtant, au nombre de ces ſtatues ; tu es un homme à préſent ; nous ſommes des Dieux qui t'avons donné la vie.

LA

LA FOLIE.

Je vous ſuis bien obligé. Apparemment que vous allez la donner à toutes ces autres figures ?

MERCURE.

Non. La tienne nous a paru plaiſante ; nous l'avons animée de préférence.

LA FOLIE.

Comment donc je ſerai ſeul ?

MERCURE.

Oui.

LA FOLIE.

Eh ! que ferai-je ſeul ?

MERCURE.

Tu admireras les merveilles de la Nature.

LA FOLIE.

Admirer ..... toujours admirer ..... j'aimerois mieux rire.

PROMÉTHÉE.

Eh bien ! tu riras avec nous.

LA FOLIE.

Avec vous ? Il me ſemble que vous êtes d'un rang trop élevé pour n'être pas triſtes .... De grace donnez-moi des camarades.

MERCURE.

Tu te repentirois bientôt de nous les avoir demandés.

LA FOLIE.

Eh pourquoi ?

MERCURE.

Parce que les animaux de ton eſpèce ont le cœur ſi méchant, qu'au lieu de vivre en paix les uns avec les autres, ils ne chercheroient qu'à ſe nuire, à ſe tromper, à s'opprimer, à ſe détruire.

LA FOLIE, *réfléchiſſant.*

Si je ſuis ſeul, je m'ennuierai... ſi j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à ſouffrir... Eh mais, la vie n'eſt pas un ſi beau préſent que je croyois !

MERCURE, *s'approchant d'elle.*

Eh bien ! il n'y a qu'à te l'ôter.

LA FOLIE.

Doucement, doucement : raiſonnons.

MERCURE.

Tu es bien inſolent de vouloir raiſonner.

LA FOLIE.

Je ſuis comme vous m'avez fait.

PROMÉTHÉE.

Jouis des faveurs des Dieux, & ne raiſonne jamais.

LA FOLIE.

Eh bien ! ſans raiſonner, permettez-moi de vous demander ſi vous ne pourriez pas empêcher que le cœur des camarades que vous me donneriez, ne fût auſſi méchant que vous le dites ?

MERCURE.

Il faudroit y détruire l'amour propre, l'amour de ſoi-même ; & cela n'eſt pas poſſible.

LA FOLIE.

Eh mais, l'amour de ſoi-même doit rendre honnêtes gens ?

MERCURE.

Il les rendroit au contraire injuſtes, envieux, médiſans, hautains, orgueilleux....

LA FOLIE.

Orgueilleux ! eh de quoi entre animaux de même eſpèce ?

MERCURE.

Oh ! de quoi ? *ma ſtatue*, diroit l'un, *a été animée des premières ; la mienne*, diroit un autre, *eſt d'une terre rare & choiſie*....

Parlez-vous ſérieuſement ?

MERCURE.

Très-ſérieuſement, & ſi nous voulions te détailler toutes les extravagances qui entreroient dans leurs têtes, nous n'aurions jamais fini.

LA FOLIE.

Que toutes ces extravagances de mes chers camarades me feront rire! Tenez, je ne ſais ſi c'eſt une opération de votre divine préſence ; mais je ſens que tout-à-coup mes idées ſe développent au point de me faire imaginer un moyen de me divertir, de bien vivre avec eux, & de m'en faire aimer.

MERCURE.

Eh ! quel eſt ce moyen ?

LA FOLIE.

Je les aſſemblerai de tems en tems dans quelqu'endroit ; & là je copierai, je contreferai leurs airs, leurs façons, leurs défauts, leurs ridicules...

MERCURE.

Tu eſpères t'en faire aimer, en te moquant d'eux !

LA FOLIE.

Sans doute : leur malignité ſera flattée, amuſée

de mes portraits ; chacun les appliquera à ſes voiſins ; & l'amour-propre empêchera qu'aucun ne s'y reconnoiſſe.

PROMÉTHÉE.

Mercure, voilà un raiſonneur !.. Je commence à ſoupçonner... (*ils examinent de plus près ; elle ôte ſon maſque & leur rit au nez.*) Ah !.. Eh c'eſt la Folie !

LA FOLIE.

Elle-même.

PROMÉTHÉE.

Pourquoi ce déguiſement ?

LA FOLIE.

Eh mais, pour me moquer de toi & me divertir un moment, avant que de t'apprendre ce qui vient de ſe paſſer dans l'Olympe.

PROMÉTHÉE.

Jupiter eſt-il bien irrité ?

LA FOLIE.

Il l'étoit, te menaçoit : j'ai eu la généroſité de prendre ton parti : cela a paru d'abord le trait d'une folle, n'étant pas d'uſage, à la Cour céleſte, de parler pour quelqu'un qui tombe en diſgrâce, fût-il notre bienfaiteur, notre plus intime ami. Pro-

méthée, ai-je dit, a-t-il animé ces ſtatues dans le deſſein de nous offenſer? Non; il n'a voulu que plaire à Minerve, à la Déeſſe de la Sageſſe, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres, pour avoir le plaiſir de les gouverner. Si leur exiſtence eſt un mal, c'eſt donc à elle ſeule qu'il faut s'en prendre; & pour la mortifier & la punir, il n'y a qu'à ordonner que ce ſera moi qui les gouvernerai. Voilà mon diſcours: Jupiter m'a ſouri; & tout de ſuite a déclaré qu'il me donnoit dès-à-préſent, & à jamais, la direction générale de toutes les têtes de ce monde ſublunaire. (*A Mercure.*) Tu me regardes? Serois-tu un Dieu aſſez bête, pour ne pas ſentir toute la ſageſſe de ce décret? Songe donc que ſi Minerve avoit gouverné les hommes, elle leur auroit inſpiré de la douceur, de la modération, les auroit fait vivre tous dans une égale abondance; qu'alors, n'ayant pas beſoin les uns des autres, chacun ſeroit demeuré enſeveli dans un ſtérile repos, & que par conſéquent l'Univers ne ſe ſeroit point embelli; au lieu que leur amour-propre, guidé, échauffé par mon génie, rendra toutes leurs paſſions vives & agiſſantes; l'ambitieux dépouillera ſon voiſin, & ſera dépouillé par un autre; il faudra des loix, des honneurs, des emplois; il y aura des riches, des pauvres; l'in-

duſtrie naîtra de l'indigence, & ſera la mère des arts, des ſciences, du commerce; on bâtira des villes, de ſuperbes palais; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux...,

MERCURE.

Je crois, ma foi, que la folle a raiſon.

PROMÉTHÉE.

Je le crois auſſi; & je ne ſerois plus ſi fâché contre mon ouvrage, ſi j'étois ſur que Jupiter me pardonnât.

LA FOLIE.

Eh! ne crains rien. Tous les Dieux ne ſont-ils pas intéreſſés à parler en ta faveur? Vénus, Mars, l'Amour, Apollon, Momus, & notre ami Mercure. L'heureux évènement pour lui! Parmi les mortelles, il y en aura ſans doute de jolies; il a l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant; Jupiter le dépuce ra....

MERCURE, *d'un ton dédaigneux.*

Je te remercie de l'emploi.

LA FOLIE.

Ah! mon ami, je te vois dans peu de tems plus en crédit, plus brillant à la Cour céleſte, que ceux même qui ſe ſont le plus ſignalés dans la guerre des Titans.

MERCURE.

On eſt diſpenſé de répondre aux diſcours de la Folie. (*A Prométhée.*) Allons, donne-lui ce flambeau, & remontons à l'Olympe.

Ils partent.

LA FOLIE.

Juſqu'au revoir, Mercure. (*Seule.*) Avant que d'animer ces ſtatues, réfléchiſſons un peu. Il eſt de mon honneur, & de celui de mon ſexe, que les hommes ſoient ſubordonnés aux femmes; mais comme cela pourroit d'abord exciter de la zizanie, voyons, cherchons quelques moyens... Je penſe... oui... fort bien... à merveilles! & je m'admire! Jupiter tient quelquefois conſeil, pendant trois heures, avec toutes les groſſes têtes de l'Olympe, ſans pouvoir prendre un parti: moi, tout d'un coup, dans la minute, je viens de trouver un arrangement dont les deux ſexes ſeront également ſatisfaits. Hommes, naiſſez! & que votre premier hommage à la Folie ſoit de vous regarder comme des êtres merveilleux & bien ſupérieurs aux femmes! Emparez-vous des honneurs, des dignités, des emplois & de toutes les apparences de la puiſſance! Mes chères compagnes, naiſſez pour paroître ſoumiſes, mais en effet pour commander

à ces prétendus Chefs de la ſociété ! Je vois le guerrier vous conſacrer ſes trophées, le Financier apporter à vos pieds ſes tréſors, & le Magiſtrat y dépoſer ſa gravité, ſa morgue & la balance de Thémis. Comme les Dieux, vous diſpoſerez des cœurs & ſerez avec moi les divinités de la terre.

Elle ſecoue le flambeau ; les hommes s'animent, & forment une marche grave & lente.

LA FOLIE.

Voilà donc les hommes ſortant des mains de la Nature ! Qu'ils ont l'air peſant & groſſier ! Il faut eſpérer que mon ſexe les polira & leur communiquera un peu de ſa vivacité.

Elle anime les femmes ſur une muſique plus douce plus légère. Les hommes dont les ſens ſont auſſi-tôt frappés à la vue des femmes, courent à elles avec tout le feu des deſirs. Elles ſe défendent de leurs careſſes & les repouſſent avec modeſtie & fierté. On voit arriver quatre petits amours qu'on reconnoît à leurs aîles ; le premier a le caſque & la cuiraſſe ; le ſecond la perruque quarrée & la robe de Magiſtrat ; le troiſième eſt doré comme Plutus, & le quatrième n'a qu'une petite perruque ronde, avec un petit manteau d'Abbé ſur l'habit couleur de chair des amours.

Ils s'approchent des femmes & leur préſentent des guirlandes de fleurs d'un air ſoumis & reſpectueux. Ils reprochent enſuite aux hommes, par leurs geſtes & leur danſe pitoreſque, leurs manières vives & bruſques, & finiſſent par leur enſeigner la façon dont ils doivent s'y prendre pour plaire & ſe faire aimer. Les hommes, inſtruits par les amours, ſe mettent aux genoux des femmes qui les enchaînent avec des guirlandes.

DIVERTISSEMENT.

ARIETTE.

HEUREUX Mortels, nés pour nous obéir,
L'Empire de vos Souveraines
Eſt fondé ſur les loix que dicte le plaiſir :
Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes ;
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

Air léger.

Le joug que l'on vous impoſe
Eſt ſi léger & ſi doux,
Que votre Vainqueur s'expoſe
A le partager avec vous.

Venez, empreſſez-vous de recevoir des chaînes ;
Heureux Mortels, nés pour nous obéir.

ARIETTE *légère.*

Chantons, célébrons la Folie ;
La gaieté vole ſur ſes pas ;
La volupté naît dans ſes bras ;
Et le plaiſir lui doit la vie.
Chantons, &c.

Chaque femme danſe avec l'homme ſur lequel elle a jetté les yeux, avec un air de dignité, qui annonce qu'elle voudra bien en faire un mari.

VAUDEVILLE.

Suivez l'Amour & la Folie.
Vous goûterez un ſort charmant :
L'Amour eſt l'ame de la vie ;
La Folie en fait l'agrément.
La raiſon jalouſe en vain gronde ;
Fermez l'oreille à ſes diſcours ;
Sans la Folie & les Amours,
Que deviendroit le monde ?

A jeune filleſte, une mère
Defend toujours d'aller au bois ;
Mais on ſe rit de ſa colère ;
Et l'on s'échappe en tapinois.
L'Amour fait le guet à la ronde :
Les Sylvains ſont vifs & charmans :
Si l'on écoutoit les mamans,
Que deviendroit le monde ?

Une jeune Actrice.

A mon âge, il eſt difficile
De ſatisfaire votre goût :
Mais pour devenir plus habile,
J'eſſaie à faire un peu de tout.

Regardez-moi d'un œil propice,
Pour encourager mes talens :
Si vous n'étiez pas indulgens,
Que deviendroit l'Actrice ?

Pauvres maris que l'on offenſe,
Et dont on rit encore après,
Sur les autres prenez vengeance ;
Mais n'en vivez pas moins en paix :
Qu'on vous chanſonne, qu'on vous fronde ;
Ne vous mettez point en courroux :
Meſſieurs, ſi vous vous fâchiez tous,
Que deviendroit le monde ?

Content du cœur de ma Bergère
Le mien ne deſire plus rien :
Je l'adore, J'ai ſu lui plaire ;
Je goûte le ſouverain bien.
Notre félicité ſe fonde
Juſqu'au trépas, ſur ce beau feu :
Après nous, il importe peu
Ce que devient le monde.

On ne me veut voir occupée
Que de joujous & de pompons :
On me renvoie à ma poupée
Dès que je fais des queſtions ;

Mais c'eſt à tort que l'on me gronde :
Si certain deſir curieux
Aux fillettes n'ouvroit les yeux,
Que deviendroit le monde ?

AU PARTERRE.

Meſſieurs, quand la Muſe comique
A fait pour vous d'heureux efforts ;
Votre goût ſatisfait s'explique
Par le plus charmant des accords.
Vous plaire eſt notre unique envie ;
Vous décidez de nos deſtins :
Sans ce doux concert de vos mains ;
Que deviendroit Thalie ?

FIN.

LE DERVICHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre Italien, le 15 Septembre 1755.

Cette

CETTE petite Pièce fut très-agréablement reçue & continua de l'être, malgré la mauvaiſe humeur de quelques prétendus Philoſophes, qui crioient que le tableau en étoit trop vif, trop naturel, & qu'on n'auroit pas dû l'expoſer au Théâtre. Quoi? on y peut mettre des hommes aſſez barbares, pour arroſer les autels de leurs Dieux du ſang de tout Etranger qui aborde dans leur pays * ; une Prêtreſſe qui alloit égorger ſon frère, & qui l'ayant reconnu, imagine, pour le ſauver & s'enfuir avec lui, de faire aſſaſſiner un Roi! On peut, dis-je, expoſer ſur la Scène françoiſe ces objets de ſang, de carnage, & qu'on ne devroit préſenter qu'à une Nation féroce, ou qu'on veut rendre telle ; & on ne pourra pas y mettre un pauvre Turc, échappé d'un naufrage, & qui ſe trouvant le ſeul homme dans une iſle, avec ſix jeunes filles, ſe recueille dans la joie de ſon cœur, & ſe prépare à les épouſer toutes les ſix! Quelle bizarrerie!

* Iphigénie en Tauride, qu'on jouoit alors, & autres Tragédies, & même de prétendus Drames Bourgeois, où action eſt auſſi atroce.

ACTEURS.

OSMIN.
ACHMET.
SÉLIM.
FATIME.
SIX JEUNES FILLES.

La Scène eſt dans une iſle déſerte.

LE DERVICHE,

COMÉDIE.

Le fond du Théâtre repréſente la mer qui eſt encore fort agitée ; l'Orcheſtre en imite le bruit. On voit trois hommes qui paroiſſent & diſparoiſſent au milieu des flots, & qui ſont enfin jetés par une vague ſur le rivage.

SCENE PREMIERE.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

JE n'en puis plus !

SÉLIM.

J'ai le corps tout briſé !

ACHMET.

Quelle horrible tempête !.. (*A Oſmin.*) Je crois que tu ris ?

OSMIN.

Sans doute, je ris ; nous étions près de cinq cents dans le vaiſſeau ; n'eſt-il pas plaiſant que trois coquins comme nous ſoient les ſeuls qui n'aient pas péri ?

ACHMET.

Notre ſort n'en ſera peut-être que plus affreux.

OSMIN.

Eh mais, ſi tu le crois, voilà la mer ; qui t'empêche de te noyer ?

ACHMET.

Que tu plaiſantes mal-à-propos ! Savons-nous par qui cette île eſt habitée ?

OSMIN.

Que nous importe ?

ACHMET.

Que nous importe ?

OSMIN.

Oui, que nous importe ? Etions-nous dans notre patrie des perſonnages riches, conſidérables, accoutumés à la molleſſe & aux plaiſirs ? Non ; notre deſtinée nous aſſujettiſſoit à des maîtres plus ou moins durs ; il me ſemble qu'il eſt aſſez égal

de recevoir la baſtonade ici, ou de l'avoir ailleurs.

ACHMET.

Mais...

OSMIN.

Mais, mon ami, quand on eſt obligé de ſervir, de travailler, & qu'on n'a pour vivre que ſes bras & ſes jambes, tous les pays doivent être indifférens.

ACHMET.

Songe donc que cette Iſle eſt peut-être habitée par des Anthropophages.

OSMIN.

Qu'eſt-ce que des Anthropophages?

ACHMET.

Ce ſont des hommes aſſez ſauvages, aſſez barbares pour manger leurs ſemblables.

OSMIN.

Façon de parler : j'ai couru le monde ; j'ai entendu dire par-tout que les gens de juſtice & de finance, les grands Seigneurs & leurs valets, mangeoient le peuple ; ce n'eſt qu'à ces Anthropophages-là qu'il faut croire. D'ailleurs ſi l'on veut nous manger, nous nous défendrons.

ACMET.

Eh ! comment nous défendre ? On commencera par nous tuer.

OSMIN.

Eh ! que t'importe, animal, qu'on te mange quand tu ſeras mort ?

SÉLIM, *qui s'étoit un peu éloigné pour parcourir la côte, revient les joindre.*

Mes amis, je viens de voir derrière ce rocher...

ACHMET, *tout tremblant.*

Un homme ?

SÉLIM.

Non, mais la chaloupe du vaiſſeau que les vagues ont jettée aſſez avant ſur le rivage. Voici mon avis ; il faut que l'un de nous aille reconnoître le pays ; & ſur ce qu'il aura vu, nous prendrons notre parti. Je me chargerois volontiers de la commiſſion, ſi je n'avois pas éprouvé en pluſieurs occaſions, que lorſque la peur me ſaiſit, il ſe répand ſur mes yeux un nuage qui m'empêche de diſtinguer les objets.

OSMIN, *à Achmet.*

Et toi ?

ACHMET.

Suppoſe que je ſuis auſſi poltron que lui.

OSMIN.

J'entends ; c'eſt moi qui dois aller à la découverte.

SÉLIM.

Nous te déférons cet honneur ; va, mon ami ; va, tandis que nous tâcherons de repouſſer la chaloupe à la mer.

OSMIN.

Si je rencontre quelque Anthropophage & qu'il m'attaque, il ſera, je crois, inutile que je vous appelle à mon ſecours ?

ACHMET, *fièrement.*

Le danger d'un camarade qui s'expoſe pour nous, nous donnera du courage : appelle, mon ami, appelle. (*Bas à Sélim.*) Ce ſera un ſignal pour nous jeter vîte dans la chaloupe & prendre le large.

Ils s'en vont.

SCENE II.

OSMIN, *ſeul.*

J'AI preſqu'autant de peur que ces deux marauts-là; & je ne parois plus hardi, que parce je ſuis perſuadé que cette île n'eſt point habitée. En effet, ſi elle l'étoit, je remarquerois ſur le ſable des pas d'hommes... je n'en vois point... tâchons d'arriver à cet arbre; il eſt très-élevé, bien touffu; je monterai juſqu'au haut, d'où j'obſerverai... je crois que j'entends marcher... je friſſonne... il faut que l'homme ſe connoiſſe bien méchant, pour craindre de rencontrer ſon ſemblable!.. on vient... j'apperçois... fuirai-je?.. je me raſſure un peu; c'eſt une femme.

SCENE III.

OSMIN, FATIME,

FATIME.

QUE vois-je !.. ô Ciel ! ſeroit-il poſſible !.. un homme !..

OSMIN, *d'une voix tremblante.*

Oui, Madame, un homme...

FATIME.

Et un Muſulman ! car à votre habillement je juge que vous l'êtes ?

OSMIN.

Oh ! très-Muſulman, Madame.

FATIME.

Un homme dans ces lieux ! n'eſt-ce point une illuſion ?

OSMIN.

Non, Madame, non ; mais il ſembleroit à votre ſurpriſe que vous n'êtes pas accoutumée à voir des hommes ?

FATIME.

Hélas ! il n'y en a pas un ſeul dans cette île !

OSMIN.

Comment ! qu'entends-je ! oh ! je n'ai plus de peur. Parbleu, elle eſt fraîche & encore aſſez jeune ; voilà mon courage tout revenu. C'eſt apparemment, comme moi, par un naufrage, que vous vous trouvez ici ?

FATIME.

Non, mon mari étoit marchand d'eſclaves : nous avions voyagé dans toute la Géorgie où il en avoit acheté pluſieurs. Ordinairement plus elles ſont belles, plus l'eſpérance d'être préſentées à des Bachas, au Grand-Viſir, au Sultan même, les rend fières & dedaigneuſes, & par conſéquent ſages & réſervées : malheureuſement les nôtres étoient moins ambitieuſes que coquettes ; leurs agaceries attiroient ſans ceſſe dans notre chambre tous les Officiers du vaiſſeau, où nous nous étions embarqués pour retourner à Conſtantinople. Un jour que nous avions eu, mon mari & moi, une querelle très-vive avec le Capitaine, ce méchant homme nous fit prendre, nous fit mettre dans la chaloupe avec un bon Derviche qui avoit toujours

pris notre parti ; & l'on nous abandonna tous les trois dans cette île déſerte.

OSMIN.

Tandis que ce traître de Capitaine continua de voguer avec les belles eſclaves ?

FATIME.

Oui. Mon mari, qui d'ailleurs étoit malade depuis quelque tems, ſuccomba bientôt à l'horreur de notre ſituation : ma mort eût ſuivi de près la ſienne ſans les ſoins & les exhortations du bon Derviche.

OSMIN.

Il étoit jeune, ce bon Derviche ?

FATIME.

Il avoit plus de quatre-vingts ans.

OSMIN.

Quatre vingts ans ! cela ne fait pas honneur à votre douleur ; il paroît que vous étiez aiſée à conſoler.

FATIME.

Nous perdimes, il y a un mois, ce bon vieillard, à qui nous avions tant d'obligations, mes petites compagnes & moi.

OSMIN.

Qu'appellez-vous vos petites compagnes?

FATIME.

Ordinairement un marchand d'Eſclaves qui fait ſon négoce, en achette quelques-unes qui n'ont encore que cinq ou ſix ans; elles ne ſont pas chères à cet âge là, attendu les riſques qu'il y a à courir ſur leur beauté....

OSMIN.

Et que d'ailleurs il faut les attendre. Eh bien?

FATIME.

Eh bien, mon mari en avoit acheté ſix. Le perfide Capitaine penſa ſans doute qu'elles ne pourroient ſervir qu'à l'embarraſſer; il eut la barbarie de les faire mettre avec nous dans la chaloupe.

OSMIN.

Et elles ſont ici?

FATIME.

Oui: la plus âgée peut avoir à préſent ſeize ans.

OSMIN, *avec les tranſports de la joie la plus vive.*

O! Grand Mahomet, je me proſterne devant

toi ! tu as daigné jetter un regard de bienveillance ſur ton ſerviteur... Six jeunes filles ?

FATIME.

L'air de cette île eſt très-bon ; les fruits y ſont délicieux ; on rencontre de tous côtés d'agréables bocages, de petits ruiſſeaux, & des grottes charmantes. Nous habitons une de ces grottes à cent pas d'ici dans le vallon au-deſſous de cette colline. Mes petites compagnes ont appris du bon Derviche à faire des arcs & des flèches dont elles ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe ; elles ſont à préſent à la chaſſe ; mais je les aurai bientôt raſſemblées ; allons, je vais vous conduire.

OSMIN.

Indigne Muſulman que je ſuis, tandis que le Prophète me comble de ſes grâces, j'ai oublié de faire la prière & l'ablution du matin ! permettez-moi de m'acquiter de ce devoir ; allez toujours devant ; annoncez-moi à nos petites amies ; je ne tarderai pas à vous joindre.

FATIME.

Je vous laiſſe & vais donc vous attendre. Quelle ſera la joie de ces pauvres enfans !

SCENE IV.

OSMIN, *ſeul.*

J'AI imaginé fort à-propos un prétexte pour l'éloigner ; j'apperçois mes deux camarades qui viennent ſans doute pour examiner de loin ſi quelque Anthropophage ne m'a point mangé ; ils ne marchent qu'à pas tremblans & ſuſpendus... ils avancent... ils s'arrêtent... la crainte glace leurs cœurs, tandis que le mien nage dans la joie... Allons, allons, débarraſſons-nous vîte de ces deux marauts.

SCENE V.

OSMIN, ACHMET, SÉLIM.

OSMIN, *courant à eux, en affectant tous les mouvemens d'une frayeur extrême.*

AH! mes amis, je ſuis ſaiſi d'épouvante & d'horreur!

ACHMET.

Qu'as-tu donc vu?

OSMIN.

J'ai monté au haut de cet arbre... les habitans de cette île ſont raſſemblés dans la plaine au-deſſous de cette colline... leur taille eſt énorme... ils ſont nus... ils ont la peau rougeâtre, des écailles ſur le dos, de groſſes mains crochues, de longues oreilles, de grandes dents, & la bouche ſi large qu'elle ſeule fait trembler. J'ai d'abord deviné qu'ils célébroient quelque fête barbare; ils faiſoient des bonds, des ſauts, & heurloient de tems en tems tous à la fois. J'ai diſtingué au milieu d'eux trois Blancs; & j'ai cru reconnoître notre Capitaine, notre Lieutenant & le Pilote.

Vous ſavez qu'ils avoient ſauté dans la chaloupe, voyant le vaiſſeau prêt à périr; apparemment que la tempête les a jettés ſur cette funeſte côte... hélas, quel ſpectacle affreux!..

ACHMET.

Ces exécrables Inſulaires les ont mangés!

OSMIN.

Ils n'en mangeront que deux; le troiſième étoit deſtiné pour ſervir de victime & de pâture à l'horrible Divinité qu'ils adorent; il avoit ſur la tête une couronne de fleurs; il étoit lié & couché à l'entrée d'une caverne, d'où j'ai vu ſortir un ſerpent monſtreux qui l'a dévoré.

SÉLIM.

Tu me fais frémir!..

ACHMET.

Tout mon ſang ſe glace dans mes veines!..

SÉLIM.

Fuyons-vîte...

ACHMET.

Jetons-nous promptement dans la chaloupe...

OSMIN.

Arrêtez un inſtant; écoutez-moi, mes amis. Un de

de ces ſauvages qui portoit un grand panier rempli de fruits & de gâteaux, eſt venu s'aſſeoir à vingt pas de l'arbre où j'étois caché; il s'eſt endormi; approchons-nous doucement; & tâchons de lui attraper ſon panier.

ACHMET.

O Ciel, s'il s'éveilloit!

OSMIN.

Il faut eſpérer qu'il ne s'éveillera pas; ſongez que nous n'avons ni vivres ni proviſions.

ACHMET.

Il eſt vrai; mais j'aime mieux mille fois courir le riſque de mourir de faim, que de m'expoſer à être mangé par un ſerpent.

OSMIN.

Je vois que la poltronerie ne raiſonne point. Allons, je veux bien encore m'expoſer ſeul; je n'exige pas même que vous reſtiez ici; je vous demande ſeulement que la rame à la main & prêts à voguer, vous teniez la chaloupe aſſez proche du rivage, pour que je puiſſe vîte m'y jetter en cas que je ſois pourſuivi.

ACHMET.

Faudra-t-il t'attendre long-tems;

OSMIN.

Au bout d'un demi-quart d'heure, ſi vous ne me voyez pas revenir, ce ſera une marque que j'aurai été pris ou tué; & vous ferez bien de vous éloigner au plus vîte.

SÉLIM.

Ton air riant & ton intrépidité m'étonnent!

OSMIN.

Ma foi, mes amis, on ne meurt qu'une fois dans la vie. Allez; nous n'avons point de tems à perdre; embraſſez-moi; je me recommande à vos bonnes prières.

Ils s'embraſſent & s'en vont.

SCENE VI.

OSMIN, *ſeul.*

M'EN voilà délivré ; je ſuis ſûr qu'ils ne m'accorderont pas même le demi-quart d'heure. Conſidérons à préſent tout à notre aiſe notre heureuſe & brillante deſtinée. Cette île eſt à moi ; je puis me flatter d'y régner un jour ſur une poſtérité qui, je crois, ſera nombreuſe ; je ſerai le fondateur d'une Monarchie. Barbares conquérans, qui détruiſez des villes, qui ravagez les campagnes, qui prodiguez le ſang de vos ſujets, c'eſt en donnant la vie aux miens, c'eſt en me promenant ſur des gazons fleuris avec ſix jeunes filles, c'eſt en me repoſant avec elles au milieu des bocages, dans une grotte, au bord d'une fontaine, que je jetterai les fondemens de mon empire ! On pourra m'appeller à juſte titre le père de mon peuple. Je n'ai que vingt-cinq ans ; à l'âge de quatre-vingts, par un calcul exact & digne d'un bon Muſulman, je pourrai voir monter le nombre de mes deſcendans juſqu'à douze cents cinquante-cinq, tant mâles que femelles.

SCENE VII.

OSMIN, FATIME.

FATIME.

J'AI rencontré mes petites amies qui revenoient de la chaſſe : je leur ai annoncé la compagnie que le Ciel leur envoie. Elles ont abſolument voulu venir au-devant de vous ; il leur ſembloit qu'elles ne vous verroient jamais aſſez tôt ; mais, quand elles n'ont plus été qu'à quelques pas d'ici, elles ſe ſont arrêtées : les voyez-vous ſe montrer & ſe cacher derrière ces arbres, avec un innocent & timide embarras ?

OSMIN.

Je cours à elles.

Il les amène, & leur parle à chacune tour-à-tour.

A la première.

Pourquoi vous cachiez-vous ?

LA PREMIÈRE.

Je ne ſais.

A la ſeconde.

Eſt-ce que vous ne vouliez pas que je vous viſſe ?

LA SECONDE.

Je ne dis pas cela.

A la troiſième.

Vous êtes toute émue ?

LA TROISIÈME.

Il eſt vrai.

A la quatrième.

Il ſemble que vous ne voulez pas me regarder ?

LA QUATRIÈME.

C'eſt que vos regards m'embarraſſent.

A la cinquième.

La jolie taille ?

LA CINQUIÈME.

Oh ! point du tout.

LA SIXIÈME, *à qui il veut baiſer la main.*

Laiſſez, laiſſez donc.

FATIME.

Dans la première ſurpriſe & le trouble où elles ſont, vous ne pouvez guère vous attendre à d'autres réponſes.

OSMIN.

Je ſuis moi-même ſi troublé, ſi enchanté que je ne ſais que leur dire ; je voudrois leur parler à toutes à la fois... Non, le ſerrail de notre auguſte Sultan, ne renferme pas tant de charmes !

FATIME.

Je leur ai appris à faire des eſpèces de flûtes avec des roſeaux, & de petits tambourins avec l'écorce des arbres ; allons, mes petites compagnes, par vos danſes & vos chants, célébrez l'arrivée de cet heureux Muſulman.

Quatre danſent, tandis que les deux autres, adoſſées aux arbres qui ſont au bord de la couliſſe, paroiſſent jouer de la flûte & du tambourin.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

OSMIN.

Je me crois tranſporté dans le paradis du Prophète !...

SCENE VIII.

OSMIN, FATIME, LES SIX JEUNES FILLES, ACHMET, SÉLIM.

ACHMET.

C'est dans son enfer qu'il te transportera, scélérat!

SÉLIM.

Indigne fourbe!

OSMIN.

Ah! vous voilà, mes amis? Je vous croyois en pleine mer.

ACHMET.

Voilà donc ces monstres qui ont la peau rougeâtres, des écailles sur le dos, de grosses mains crochues, de longues oreilles, la bouche si large, & de si grandes dents qu'elles seules font trembler.... Ah! Coquin!

SÉLIM.

Quand je t'ai dit que ton air riant & ton intrépidité m'étonnoient, c'est que je commençois à m'appercevoir que tu voulois nous jouer; je lui ai

communiqué mes ſoupçons ; nous nous ſommes cachés derrière ce rocher ; nous avons tout vu, tout entendu.

ACHMET.

Sélim, il faut lier, attacher ce maraut-là à cet arbre, nous aſſeoir ici, manger, nous réjouir, célébrer & conſommer à ſa vue nos mariages avec ces jeunes filles.

SÉLIM.

La vengeance ſeroit douce & plaiſante.

OSMIN.

Parlons tranquillement, ſans nous échauffer ; de quoi vous plaignez-vous ?

ACHMET.

Tu le demandes, impudent, après tous tes menſonges, après avoir voulu nous envoyer périr de misère en mer ?

OSMIN.

Ne me ſuis-je pas chargé d'aller à la découverte dans cette île où vous n'oſiez avancer ? Elle pouvoit être habitée par des ſauvages qui m'auroient maſſacré ; elle eſt donc le prix de mon courage & des dangers que je bravois ; c'eſt mon Royaume, c'eſt ma conquête, dont j'ai cru devoir vous éloigner...,

ACHMET, *prenant un bâton.*

Ah ! vous êtes un Souverain ! Votre Majeſté voit-elle ce bâton ? Le voit-elle ? Il va vous chaſſer tout-à-l'heure de vos États.

SÉLIM, *l'arrêtant.*

Ma foi, mon ami, écoute, ſa fourberie ne lui a pas réuſſi ; il vaut mieux en rire & lui pardonner.

ACHMET.

Lui pardonner ?

SÉLIM.

Tiens, ſi nous avions été à ſa place, peut être aurions-nous fait comme lui ; la poſſeſſion de ſix jeunes filles eſt bien tentante ! pardonnons-lui, te dis-je.

ACHMET.

Il me paroît que tu es clément.

SÉLIM.

Viens avec moi chercher ces aimables enfans que la colère où elles nous ont vus, a fait fuir ; amenons-les ici, & ſoyons aſſez généreux, pour vouloir bien que le ſort les partage entre nous trois.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, puiſqu'il le veut, je conſens à te pardonner; mais, par la mort, ſi tu cherches encore à nous jouer quelque tour, prends-garde à toi.

SCENE IX.

OSMIN, FATIME.

OSMIN.

IL faut avouer que j'ai bien du malheur!

FATIME.

Il me ſemble au contraire que vous êtes fort heureux; je ne croyois pas que les choſes ſe paſſeroient ſi tranquillement.

OSMIN.

Au lieu de cette vie délicieuſe que je me flattois de mener ici, je ſerai ſans ceſſe dévoré de regrets.

FATIME.

Eſt-ce que parmi ces jeunes filles il y en a une qui vous plaît plus que les autres, & que vous craignez que le ſort ne vous la faſſe pas tomber en partage?

OSMIN.

Eh non ! Madame, non ; toutes les ſix m'ont paru charmantes ; toutes les ſix m'onté galement plu ; j'ai compté ſur toutes les ſix ; & voilà la cauſe de mon déſeſpoir. Vous m'avouerez qu'il ſeroit bien cruel d'en perdre quatre tout-à-la fois.

FATIME.

Cependant il faut bien vous y réſoudre.

OSMIN.

Du moins, ſi ces deux marauts-là n'étoient venus que quelques heures plus tard, ce ſeroit une eſpèce de conſolation, & encore.... Non, Madame, non, je connois mon cœur ; il ne s'y réſoudra jamais.

FATIME.

Le bon cœur !

OSMIN.

Il faut abſolument que je les aie toutes les ſix ; & je les aurai ; je l'ai dans l'idée.

FATIME.

Eh ! comment les aurez-vous ? Par quel moyen pouvez-vous eſpérer que vos camarades vous les cèderont ?

OSMIN.

Oh! j'ai eu bien des femmes qu'on ne me cédoit pas.... (*Appercevant une robe au pied d'un arbre.*) Qu'eſt-ce que ce vêtement?

FATIME.

Mes petites compagnes l'ont apporté, croyant que vos habits étoient encore mouillés; c'étoit la robe de ce bon Derviche dont je vous ai parlé.... de quoi riez-vous?

OSMIN.

De l'expédient, de l'idée qui me vient.... mais, voici mes deux rivaux; chut, Madame, ſoyons amis; & ſi vous me devinez, ne me trahiſſez pas.

SCENE X ET DERNIÈRE.

FATIME, OSMIN, ACHMET, SÉLIM, LES SIX JEUNES FILLES.

ACHMET.

VENEZ, approchez, charmant petit troupeau.

SÉLIM.

Plus je les regarde, plus je ſens que mon cœur ſeroit dans l'ambarras, s'il falloit choiſir entr'elles.

ACHMET, *à Oſmin.*

Allons, tirons au ſort.

OSMIN, *d'un ton hypocrite & mortifié.*

Partagez entre vous ces aimables épouſes, j'y ai renoncé.

ACHMET.

Tu y as renoncé ?

OSMIN.

Oui.

ACHMET.

Eh mais, tant mieux.

OSMIN.

Mes yeux ſe ſont tout-à-coup déſillés à la vue de cette robe que notre grand Prophète a fait ſans doute rencontrer ſous mes pas; elle appartenoit à un ſolitaire qui dans cette île paſſoit ſa vie à mortifier ſes ſens. Il m'a ſemblé qu'il m'apparoiſſoit; qu'il me préſentoit le tableau des égaremens de ma vie paſſée; qu'il me diſoit: malheureux, notre grand Prophète t'a tiré du ſein des flots prêts à t'engloutir; & dans l'inſtant même ton cœur ne s'eſt occupé que d'objets terreſtres & périſſables; tu as médité une indigne trahiſon contre tes deux camarades; repens-toi; tâche de fléchir le courroux du Prophète; ſois ici mon ſucceſſeur; je te laiſſe mon manteau!

Il ſe vêtit de la robe.

Mes amis, je me fais Derviche.

Aux jeunes filles.

Tendres colombes, lorſque quelque inquiétude, quelque jalouſie, quelque chagrin inévitable dans le mariage, troublera votre repos, je vous permets de venir me demander mes charitables conſeils; je ferai mes efforts pour remettre le calme

dans votre ame ; & vous trouverez toujours en moi un conſolateur.

Il s'en va.

ACHMET.

J'ai toujours penſé que ce garçon-là feroit une bonne fin.

SÉLIM.

Son diſcours m'a touché, m'a attendri.

ACHMET.

Je te conſeille d'imiter ſon exemple.

SÉLIM.

Je n'en ai pas la force.

ACHMET.

Ni moi non plus. Allons, nos chères épouſes ; chantons, danſons, réjouiſſons-nous.

FATIME, *à part.*

Les pauvres dupes qui ne penſent pas qu'un homme ne ſe fait ordinairement Derviche, & ne renonce à avoir des femmes à lui, que parce qu'il compte ſur celles des autres !

FIN.

L E

LE FINANCIER,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1761.

Digitized by Google

UNE aventure à laquelle j'eus quelque part, me fit naître l'idée de cette Comédie. J'y attaque un vice qui n'eſt que trop ordinaire aux gens dans l'opulence. Il m'a paru qu'on y trouve de l'intérêt, une morale ſans étalage & ſans être apprêtée, le ſtyle le plus ſimple, avec de la vivacité dans le dialogue, & ſur-tout tant de naturel dans les caractères, & un ſi grand air de vérité dans toute l'action, qu'il ſembloit que ce n'étoit point un tableau qu'on voyoit, mais les perſonnes & l'action même. Le Lecteur trouvera peut-être que cette Pièce eſt un peu courte; mais les Scènes ſont-elles tronquées, mal filées? L'action n'eſt-elle pas auſſi remplie qu'elle doit l'être? Les Acteurs ne diſent-ils pas tout ce qu'ils doivent dire? & ce qu'ils diroient de plus, ne ſeroit-il pas ſuperflu & de pur rempliſſage?

Les Comédiens voulant remettre au Théâtre *la Colonie & le Rival ſuppoſé*, les redonnèrent avec cette Comédie qui n'y avoit point encore paru; ces trois Pièces, dans trois genres différens, précédées d'un Prologue, remplirent tout le Spectacle. Le tout fut très-applaudi. Enſuite on les donna ſéparément, c'eſt-à-dire, chacune après une Tragédie; il m'a ſemblé qu'elles avoient eu le même ſuccès.

ACTEURS.

ALCIMON.
LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.
GÉRONTE.
HENRIETTE.
FRONTIN.

La Scène eſt dans une maiſon de campagne d'Alcimon.

LE FINANCIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MON très-cher Chevalier, je ne te comprends pas. Alcimon eſt un riche Financier; il a acheté, depuis cinq ou ſix mois, ce magnifique château; il compte y venir ſouvent; il paroît aimer la dépenſe, les plaiſirs. Tu as, pour tout bien, une petite terre à une lieue d'ici; elle ne te rapporte au plus que trois ou quatre mille livres de rente. Pourquoi te brouiller avec cet homme opulent? Pourquoi ne vouloir pas profiter des agrémens que peut te procurer ſon voiſinage?

LE CHEVALIER.

Ah ! ne me parle pas de lui ; il m'a indigné !

LE MARQUIS.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Comment ? On racommode le grand chemin au bout de ſon avenue : hier matin, l'eſſieu de votre chaiſe y rompit. Auſſi-tôt il court, il s'empreſſe ; il vous demande vingt fois ſi vous n'êtes point bleſſé ; vous lui répondez vingt fois que vous ne l'êtes pas ; il vous le redemande encore ; il ſe félicite enſuite de ce léger accident qui lui procure le plaiſir de vous recevoir chez lui...

LE MARQUIS.

Eh bien ? Apparemment que tu ne trouves pas mauvais qu'il m'ait fait toutes ces politeſſes ?

LE CHEVALIER.

Non ; mais hier au ſoir, à la nuit, un caroſſe de voiture verſe au même endroit où l'eſſieu de votre chaiſe avoit rompu le matin. On vient le lui dire, & qu'on en a tiré un vieillard ſi foulé, ſi incommodé de ſa chûte, qu'à chaque inſtant il perd connoiſſance : quelle eſpèce d'homme eſt-

ce, demanda-t-il? Vous ſavez que je lui répondis qu'il ne s'agiſſoit pas de ſavoir quelle eſpèce d'homme c'étoit, mais que c'étoit un homme.

LE MARQUIS.

Avoue que tu lui dis cela d'un ton bien dur?

LE CHEVALIER.

Eh! mon ton pouvoit-il être trop dur, lorſque je voyois que préſumant qu'un homme dans un caroſſe de voiture, n'étoit apparemment que quelque petit bourgeois, il alloit dire que le village n'étoit pas éloigné, & qu'il pouvoit s'y faire porter? J'eus le plaiſir de faire rougir ſon ame. Il ordonnât qu'on allât prendre ce vieillard, & qu'on lui donnât une chambre. Mais ne croyez pas qu'il ſoit allé le voir, ni qu'il ait même demandé s'il ſe trouvoit mieux ou plus mal. S'intéreſſe-t-on à la ſanté d'un homme qui n'a pas une certaine apparence!

LE MARQUIS.

Voilà donc ce qui te révolte contre Alcimon?

LE CHEVALIER.

Oui; car enfin vous connoiſſoit-il?

LE MARQUIS.

Non; nous ne nous étions jamais vus; mais

quand ma chaiſe rompit, on alla lui dire mon nom.

LE CHEVALIER.

Ainſi il accourt à vous; il s'empreſſe, parce que vous faites une figure brillante dans le monde; tandis que faute d'un léger ſecours, il alloit laiſſer périr un malheureux vieillard au bout de ſon avenue, parce que ce vieillard n'eſt peut-être qu'un petit marchand? Cela marque une ame naturellement dure, & que l'orgueil de l'opulence endurcit encore.

LE MARQUIS.

Eh, que t'importe ſon ame? Vit-on avec l'ame des gens? Un homme eſt en place; un autre tient un bonne maiſon; c'eſt avec la place, c'eſt avec la bonne maiſon que l'on vit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour moi, je ne me ſuis jamais ſoucié de me lier qu'avec les perſonnes que j'eſtimois.

LE MARQUIS.

Parbleu, ſi l'on penſoit ainſi dans le monde, le cercle de chaque ſociété deviendroit diablement it... Mais, qu'eſt-ce que cette jolie perſon- Elle ne s'étoit point encore montrée. Alci- n en a-t-il ici beaucoup comme celle-là?

LE CHEVALIER.

Vous faites d'elle un jugement très-faux. Il ne l'a pas même vue. C'eſt la fille de ce vieillard qui verſa hier au ſoir ſi malheureuſement.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *au Chevalier.*

MONSIEUR, je viens vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à l'accident de mon père.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai envoyé ce matin ſavoir de ſes nouvelles ; on m'a dit qu'il avoit aſſez bien paſſé la nuit.

HENRIETTE.

Beaucoup mieux que je n'oſois l'eſpérer. Mais, Monſieur, on vient de m'apprendre que ce château appartient à M. Alcimon ?

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Hélas ! Monſieur, c'eſt à lui que nous avons affaire. Nous venons d'une Province éloignée ; nous allions le chercher à Paris ; nous n'en ſommes point connus. Si vous vouliez nous préſenter ?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, je ſerois charmé de vous obliger ; mais j'ai trop de répugnance à paroître lui demander la moindre choſe.

HENRIETTE.

Eh ! Monſieur, ne nous refuſez pas. Voilà notre mémoire. Liſez-le, de grâce, liſez-le, Monſieur : vous verrez par les atteſtations qui y ſont jointes, que mon père eſt incapable d'en impoſer ſur ſes malheurs, & qu'il mérite qu'on y ſoit ſenſible.

LE CHEVALIER, *après avoir lu.*

Je vois, Mademoiſelle, qu'en effet il a eſſuyé des revers bien cruels, & qu'en dernier lieu il ſe trouvoit réduit à l'emploi de la recette d'un petit bureau dans votre province ; que des voleurs ſont entrés de nuit chez lui, & ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe.

HENRIETTE.

Nous ne demandons point à ne pas ſupporter cette perte, quelque conſidérable qu'elle ſoit pour nous. Mon père prie ſeulement M. Alcimon de ne le pas pourſuivre, de ne lui point ôter ſon emploi, & de lui donner du tems. Ah ! Monſieur, s'il étoit inexorable, que deviendroit mon malheureux père ?

LE CHEVALIER.

Marquis, ſi vous avez de l'amitié pour moi, chargez-vous de ce mémoire.

LE MARQUIS.

Volontiers.

LE CHEVALIER.

Mais, recommandez-le vivement, fortement.

LE MARQUIS.

Oh ! très-fortement !

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez ?

LE MARQUIS.

Je te le promets.

HENRIETTE, *au Marquis.*

Monſieur, je vais annoncer à mon père la pro-

tection dont vous voulez bien nous honorer. Hélas ! il y a long-tems qu'il n'a eu un inſtant de joie & de contentement !

LE MARQUIS.

Comptez ſur moi, Mademoiſelle.

(*Le Chevalier & Henriette ſortent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Cette fille eſt jolie ; mais très-jolie ! Son air de douceur & d'innocence m'a d'abord frappé. Une pareille Suppliante aux pieds d'un Financier, ſeroit une proie que certainement il ne laiſſeroit pas échapper. Gardons-la pour nous : je veux qu'avant huit jours, quand elle paroîtra aux promenades & aux ſpectacles, tous mes amis me l'envient & me demandent où j'ai fait cette découverte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR, votre chaiſe eſt racommodée.

LE MARQUIS.

Écoute; il y a une poſte dans le prochain village?

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vas-y promptement, & tâche d'y trouver une chaiſe à deux.

FRONTIN.

Eh, pour qui?

LE MARQUIS.

De quoi te mêles-tu? fais ce que je t'ordonne.

FRONTIN.

Je rêve.... oh! ma foi, je ſoupçonne..... elle étoit avec vous, il n'y a qu'un moment... oui.... je parierois que c'eſt pour elle.... vous ſouriez?

J'ai deviné. Parbleu, Monſieur, cette affaire a été bientôt conclue ! Ah ! que la phyſionomie des filles eſt trompeuſes ! Elle a l'air ſi réſervé, ſi timide, ſi modeſte ! Mais, Monſieur, vous n'entrerez pas ſans doute avec elle dans Paris ? Apparemment que c'eſt moi qui l'emmenerai dans la chaiſe à deux?

LE MARQUIS.

Maraut !... Elle y ſera avec ſon père.

FRONTIN.

Elle diſoit qu'ils avoient affaire à M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Il ne l'a pas vue ; & j'eſpère qu'il ne l'a verra pas.

FRONTIN.

J'entends. A propos de ce M. Alcimon, je l'ai connu il y a trois ou quatre ans ; je ne me ſouviens pas du nom qu'il portoit ; mais il ne s'appelloit pas ainſi.

LE MARQUIS.

En achetant, il y a cinq ou ſix mois, cette terre & ce château, apparemment qu'il en a pris le nom, qui valoit mieux que le ſien.

FRONTIN.

Morbleu, Monſieur, cela crie vengeance ! Le

luxe & les richeſſes ont confondu tous les états On ne connoît plus les gens ni à leurs noms, ni à leurs habits. Je vois tous les jours des fils de marchands...

LE MARQUIS.

Eh ! faquin, au lieu de m'impatienter par tes mauvais propos, vas où je te dis; & tâche de revenir promptement.

FRONTIN.

J'y vais, Monſieur, j'y vais; ne vous fâchez pas.

(Il ſort.)

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Depuis quelques années, tout le monde eſt philoſophe, & juſqu'aux valets moraliſent..... Mais, voici Mons Alcimon. Il m'a fait bien des politeſſes & fort bonne chère; je veux m'amuſer un peu à le mortifier, & en même tems achever de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne ſe voient pas avant que je me ſois arrangé avec la petite perſonne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, ALCIMON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS vous chercher pour vous remercier de toutes vos bonnes façons ; j'en ſuis comblé ; ma chaiſe eſt racommodée ; je pars pour Paris ; je compte que cet hiver nous nous y verrons ſouvent.

ALCIMON.

Rien ne me flatteroit davantage ; mais on ne peut guère eſpérer de vous poſſéder qu'en paſſant, vous autres Meſſieurs à bonnes fortunes, à grandes aventures...

LE MARQUIS.

Mon très-cher Alcimon, j'entrai dans le monde à ſeize ans ; j'en ai vingt-ſix. J'ai aſſez vécu pour nos héroïnes de la Cour & de la Ville ; il eſt tems que je vive pour moi. J'affichois le plaiſir, ſans le goûter ; je veux déſormais le goûter, ſans l'afficher ; je me conſacre aux petits ſoupers avec trois ou quatre amis, & une amie. J'ai fait une découverte

verte charmante ; cela eſt tout neuf ; cela vient de province ; Vénus n'eſt pas plus belle ; ſes colombes ne ſont pas plus douces, plus ſimples ; je l'ai détournée lorſqu'elle alloit tomber dans les griffes d'un gros & riche épervier de votre connoiſſance....

ALCIMON, *ſouriant.*

J'entends ; vous l'avez enlevée à quelqu'un de mes Confrères ?

LE MARQUIS.

Je vous donnerai à ſouper avec elle, & vous conterai cette aventure. Ne reviendrez-vous pas bientôt à Paris.

ALCIMON.

Je reſterai ici encore un mois.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ne preſſerez pas le Chevalier de vous y tenir compagnie ?

ALCIMON.

Non, certainement. Il peut aller porter ailleurs ſon humeur, & la façon bruſque avec laquelle hier, pendant le ſouper, il repondoit à tout ce que je diſois.

LE MARQUIS.

En vérité, il eſt trop cauſtique.

(*Le Chevalier paroît au fond du Théâtre, & les écoute, ſans être vu.*)

Je lui diſois ce matin que je vous trouvois de l'eſprit, de la politeſſe, un très-bon ton : oui, m'a-t-il répondu ; pour un Financier, il eſt fat avec aſſez d'aiſance. A propos de Finance, cet homme qui verſa hier au ſoir au bout de votre avenue, & que vous fites tranſporter ici, eſt un de vos Commis en province.

ALCIMON.

Je ne l'ai pas vu ; cela peut-être ; qui vous l'a dit ?

LE MARQUIS.

Le Chevalier. Cet homme alloit vous chercher à Paris ; il prétend que des voleurs ſont entrés de nuit dans ſa maiſon, & qu'ils ont emporté deux mille écus qui étoient dans ſa caiſſe ; il eſpère que vous voudrez bien ne lui pas faire ſupporter cette perte.

ALCIMON, *vivement.*

Eh ! qui la ſupportera donc ? Moi ?

LE MARQUIS.

J'ai promis de vous remettre ſon placet.

ALCIMON.

Quoi ? Monſieur, vous voudriez que je payaſſe...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien ; je ne connois point cet homme : peut-être a-t-il été véritablement volé ; peut-être s'eſt-il volé lui-même ; que ſais-je ? Je vous dis ſeulement que je me ſuis chargé de ſon mémoire.

ALCIMON.

Et c'eſt le Chevalier qui vous l'a recommandé ?

LE MARQUIS.

Oui. Il a lié tout de ſuite connoiſſance avec la fille de cet homme, & ſeroit bien aiſe qu'elle lui eût obligation.

ALCIMON.

Parbleu, ce ne ſera pas à mes dépens. Vous pouvez l'aſſurer que ſi je ſuis un fat, du moins je ne ſuis pas un ſot. Je vais me renfermer dans mon cabinet. S'il demande à me parler, mes gens lui diront ſèchement que je n'y ſuis pas. J'eſpère qu'il ſentira que ſon humeur contrariante, ſon air & ſes façons bruſques m'ont extrêmement déplu, & qu'il partira.

LE MARQUIS.

Oui ; vous avez raiſon ; ne paroiſſez point ; ne vous expoſez pas à quelque ſcène déſagréable

avec cet homme vif & bourru. Adieu ; dès que vous ſerez de retour à Paris, je me flatte que vous ne manquerez pas de m'en faire avertir.

ALCIMON.

J'irai m'annoncer chez vous, avec bien de l'empreſſement.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *qui s'eſt caché, tandis qu'ils ſortoient, reparoît.*

JE ne reviens pas de mon étonnement. Quelle perfidie ! quel exécrable homme ! ſe faire un jeu des peines & de l'eſpoir d'un malheureux ! ſe charger de le recommander, & le trahir ! oh ! cette action ne reſtera pas impunie. Je vais... Mais, je l'apperçois avec cette jeune perſonne : cachons-nous encore ; écoutons ce que le traître pourra lui dire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, HENRIETTE.
Le Chevalier au fond du Théâtre.

HENRIETTE.

QUOI ? Monſieur, vous n'avez pu rien obtenir de M. Alcimon ?

LE MARQUIS.

Rien du tout ; & vous m'envoyez indigné.

HENRIETTE.

Seroit-il capable de faire mettre mon père en priſon ?

LE MARQUIS.

Mais... Ces gens de Finance ſont ſi durs !... Je le crains.

HENRIETTE, *fondant en larmes.*

O ciel ! ô mon père ! mon père ! Malheureuſe, que ne ſuis je morte !

LE MARQUIS.

Ce ſeroit bien dommage, Mademoiſelle. Faites trêve à vos larmes ; & croyez qu'un homme de

ma naiſſance & qui jouit d'une fortune des plus brillantes, n'eſt pas aſſez impitoyable, aſſez peu ſenſible, pour ne pas entrer dans vos peines. L'opulence n'endurcit le cœur que de ceux qui n'étoient pas nés pour y vivre. Je vais dire à Mons Alcimon, que je me charge de ce qui lui eſt dû; enſuite nous partirons pour Paris avec M. votre père. J'ai une terre aſſez conſidérable qui n'en eſt éloignée que de quinze lieues : il voudra bien s'y charger de mes affaires ; il y vivra en paix, tranquille, reſpecté comme moi-même...

HENRIETTE, *ſe jettant à ſes genoux.*

O Monſieur ! ô le plus généreux des hommes !..

LE MARQUIS *la relevant.*

Que faites-vous donc ?..

HENRIETTE.

Comment pouvoir vous exprimer tous les ſentimens ?..

LE MARQUIS.

Eh ! Mademoiſelle, eſt-il rien de ſi naturel que de chercher à obliger ? Quoi de plus doux que de penſer que notre ſuperflu aide des infortunés ! & quels infortunés ! Une jeune perſonne charmante ! quel plaiſir d'eſſuyer tout-à-coup ſes larmes & de ſoulager ſon cœur dévoré d'amertume ! Or, dites-

moi, ce cœur eſt-il libre ? Ne s'eſt-il point encore donné ?

HENRIETTE.

Monſieur, Je ne ſuis point mariée.

LE MARQUIS.

Je ſçais que vous n'êtes pas mariée. Je vous demande ſi, parmi tant d'amans qui s'empreſſoient ſans doute auprès de vous, aucun n'a touché votre inclination.

HENRIETTE.

Hélas ! Monſieur, occupé auprès d'un père malheureux, dans la tetraite & l'obſcurité, perſonne ne penſoit à moi.

LE MARQUIS.

Quoi ? je pourrois me flatter d'être le premier qui vous auroit fait ſentir les douceurs d'un tendre engagement ?

HENRIETTE.

Quelles pourroient être, Monſieur, les ſuites de cet engagement ? Ma naiſſance eſt trop inégale à la vôtre...

LE MARQUIS.

Eh ! que fait, s'il vous plaît, cette inégalité de naiſſance ! Empêche-t-elle que vous ne ſoyez très-

jolie, qu'étant très-jolie, je ne vous aime, & que vous aimant, nous ne puiſſions faire la félicité l'un de l'autre ? Je veux que dès demain vous ſoyez logée, meublée, habillée comme une Reine. J'ai hérité une petite maiſon d'un vieux Commandeur, mon oncle ; elle eſt dans un quartier peu fréquenté ; on diroit d'un petit temple par les dorures, les glaces, les peintures ; il n'y manquoit qu'une divinité ; c'eſt là qu'à vos genoux...

HENRIETTE.

O Ciel!

LE MARQUIS.

Quoi, vous pleurez encore ?

HENRIETTE.

Votre profuſion vous trahit. Je vous ai cru généreux ; vous n'êtes pas digne de l'être. L'infortune eſt bien affreuſe, quand elle nous expoſe à des affronts !

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *ſeul.*

ELLE s'en va ? Ma foi tant pis pour elle. Je n'ai pas le tems de pourſuivre l'attaque ; il faut que je ſois ce ſoir à Paris.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ARRETEZ.

LE MARQUIS.

Tu as l'air courroucé ? Que t'eſt-il arrivé ? A qui en veux-tu ?

LE CHEVALIER.

A vous.

LE MARQUIS.

A moi ?

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à la main.*

Défendez-vous.

LE MARQUIS.

Mais, Monſeu, comment donc ? Qu'eſt-ce ? quelle raiſon...

LE MARQUIS.

Défendez-vous, vous dis-je, ou je...

LE MARQUIS, *mettant auſſi l'épée à la main.*

Oh ! parbleu, puiſque vous le voulez abſolument...

(*Ils ſe battent ; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

Vous êtes le plus indigne de tous les hommes...

LE MARQUIS.

Songez, Monſeu, que je ſuis déſarmé.

LE CHEVALIER.

Vous ne le ſerez pas long-temps. Vous m'aviez promis de vous intéreſſer pour un père & une fille dans le malheur. Loin de tenir votre promeſſe, vous n'avez parlé à Alcimon, que pour le prévenir contr'eux. Eh ! pourquoi avez-vous commis cette noirceur ? Parce que cette fille vous a paru jolie ;

parce que vous l'avez regardée comme une proie qui s'offroit à vos deſirs. Son air annonçoit l'honnêteté de ſon ame ; mais quelle ame, avez-vous dit en vous-même, ne ſe laiſſe pas flétrir par l'amertume ? Achevons de l'accabler, de la déchirer ; ôtons à cette infortunée tout eſpoir, toute reſſource ; montrons-lui ſon père prêt à être traîné dans une priſon ; profitons, ſervons-nous de ſa misère pour triompher de ſa vertu. Votre action eſt auſſi lâche que celle d'un infâme raviſſeur qui lui tenant le poignard ſur la gorge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit ; reprenez votre épée.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ramaſſant ſon épée*, LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON, *arrivant & ſe mettant entr'eux.*

EH ! Meſſieurs.... Quoi donc ?.. arrêtez.... Quel ſujet vous anime ?

LE MARQUIS.

Oh ! je ne ſuis point animé ; vous le voyez ; c'eſt Monſieur qui trouve mauvais qu'on faſſe des

propoſitions aux jolies filles qu'on rencontre. Adieu, mon cher Alcimon; je partois pour Paris, je pars. (*Au Chevalier.*) Monſieur m'y trouvera toujours, s'il juge à propos de venir m'y chercher.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, ALCIMON.

ALCIMON.

LE bel eſclandre ! Eh pour qui ? Pour une petite....

LE CHEVALIER.

Monſieur, elle mérite par ſa vertu qu'on la reſpecte.

ALCIMON.

Par ſa vertu ? Eh ! que diable, ſi elle a de la vertu, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre ! Pourquoi donc vous battre ?

LE CHEVALIER.

Sachez, Monſieur, que la jalouſie n'a aucune part à ce que j'ai fait. J'étois compromis & en même-tems indigné. Je l'avois prié de vous parler pour un homme malheureux....

ALCIMON.

Oh ! ma foi, avec vos gens malheureux .... Il ſemble que vous preniez plaiſir à aller les déterrer.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas aſſez riche pour pouvoir me procurer ce plaiſir ; mais il faudroit être barbare, pour ne pas tâcher de ſoulager ceux que le haſard nous fait rencontrer.

ALCIMON.

Eh ! Monſieur, croyez-moi, la plûpart ne ſont tombés dans l'infortune, que par leur mauvaiſe conduite.

LE CHEVALIER.

Voilà le langage & l'excuſe ordinaire des ames dures.

ALCIMON.

Je n'ai pas l'ame plus dure qu'un autre, &...

SCENE XIII.

LECHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE.

LECHEVALIER, *voyant venir Henriette.*

EH bien, voici la fille de ce Vieillard, écoutez-la donc.

ALCIMON, *voulant s'en aller.*

Monſieur, on m'attend pour répéter une petite fête que je veux donner à des Dames qui vont arriver de Paris.

LECHEVALIER, *le retenant.*

Tirer promptement de peine une triſte famille, ſeroit une vraie fête pour un cœur ſenſible & généreux.

ALCIMON, *à part.*

Quel homme! (*Haut.*) Allons, voyons, Mademoiſelle, voyons donc.

HENRIETTE.

Monſieur, nous ſommes d'une province éloignée. Mon père jouiſſoit de cinq ou ſix mille li-

vres de rente, en faiſant valoir lui-même ſon bien. Ma mère, en mourant, ne lui avoit laiſſé qu'un fils âgé de vingt ans, & moi qui n'en avois que ſix. Mon frère vint à Paris, s'introduiſit chez de riches Financiers qui le prirent en amitié & l'employèrent.

ALCIMON, *au Chevalier.*

Elle a un ſon de voix intéreſſant.

HENRIETTE.

Au bout de quelques années, il écrivit à mon père que ſes protecteurs offroient de l'aſſocier à une affaire très-lucrative, mais qu'il lui falloit des fonds. Mon père qui l'aimoit tendrement, ſe laiſſa perſuader de vendre tout ſon bien & de venir à Paris. Il apporta environ cent mille francs à mon frère, qui en effet s'intéreſſa ſi heureuſement dans pluſieurs affaires, qu'en moins de quatre ans il ſe vit riche de plus d'un million; mais cette fortune ſi rapide fut détruite preſque en un inſtant. Un homme puiſſant à la Cour, & qu'il avoit offenſé par un refus.... Vous me regardez, Monſieur? Hélas! peut-être doutez-vous de ce que je vous dis; c'eſt encore un malheur attaché à l'infortune.

ALCIMON.

Je vous écoute, Mademoiſelle. Eh bien, cet homme puiſſant ?

HENRIETTE.

L'accuſa de malverſations, & le pourſuivit avec tant d'acharnement, qu'on alloit l'arrêter, s'il n'avoit pas prévenu l'ordre par une prompte fuite hors du Royaume. Tous ſes effets furent confiſqués ; & mon malheureux père, qui s'étoit dépouillé de tout, ſe vit bientôt dans la plus extrême, oui, Monſieur, dans la plus extrême misère. Il revint en Province. Je ſortis du Couvent où j'avois été élevée ; je me défis d'une partie de mes habits ; & avec ce que je retirois des petits ouvrages que je faiſois & que j'envoyois vendre, nous ſubſiſtions. La recette d'un petit Bureau vint à vaquer : une perſonne de conſidération vous écrivit en notre faveur...

ALCIMON.

Et d'où, Mademoiſelle ? de qu'elle ville ? de qu'elle province ?

HENRIETTE.

De Niort en Poitou : c'eſt notre patrie.

ALCIMON,

ALCIMON, *à part.*

O ciel! (*Haut*) Ce ne fut pas à moi qu'on écrivit; il n'y a que quelques mois que je ſuis à la tête des fermes de cette province.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si ce ne fut pas à vous, ce fut à celui à qui vous avez ſuccédé; il accorda l'emploi; Mademoiſelle & ſon père commençoient d'être un peu plus à leur aiſe, & oublioient preſque leurs malheurs, lorſque des voleurs entrèrent de nuit dans leur maiſon, & emportèrent tout ce qui étoit dans la caiſſe. Vous voilà inſtruit, Monſieur, ſur ce vieillard, ſur ce père infortuné que vous voulez pourſuivre & faire traîner en priſon.

ALCIMON, *avec la plus vive émotion.*

Le pourſuivre! le faire traîner en priſon! ah! je le défendrois aux dépens de ma propre vie.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? vos larmes coulent? Ne tâchez point de me les cacher; cette ſenſibilité vous fait honneur.

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LE CHEVALIER, ALCIMON, HENRIETTE, GÉRONTE.

LE CHEVALIER, *à Géronte qui paroît au fond du Théâtre & qui n'oſe avancer.*

Approchez, approchez, vous dis-je, & ne craignez rien. Monſieur eſt inſtruit & très-touché de vos diſgraces.

GÉRONTE, *ſe jettant aux genoux d'Alcimon.*

Monſieur, je me jette à vos genoux...

ALCIMON, *le relevant avec tranſport.*

A mes genoux! mon père!

GÉRONTE.

C'eſt vous, mon fils! vous êtes dans l'opulence, & moi dans la misère!

ALCIMON.

Je ſuis indigne de voir le jour! cependant je pourrois vous dire que l'homme puiſſant qui m'avoit perſécuté, ſe trouvant cinq ou ſix mois après au lit de la mort, me rendit juſtice & employa

en ma faveur ce même crédit dont il m'avoit accablé. Je revins à Paris ; on me rendit ma place & mes biens ; je vous demandai à mes indignes amis : honteux ſans doute de ne vous avoir pas retiré chez eux, il me dirent qu'ils vous avoient inutilement cherché au moment de mon départ ; qu'ils n'avoient pu ſavoir ce que vous étiez devenu, & qu'on leur avoit dit depuis que vous aviez ſuccombé à vos chagrins.

GÉRONTE.

Embraſſe-moi ; ingrat. Ton infortune étoit le plus grand de mes malheurs ; je te retrouve ; tu es heureux ; embraſſe-moi, embraſſe ta ſœur.

ALCIMON, *au Chevalier après avoir embraſſé ſon père & ſa ſœur.*

Que ne vous dois-je point, Monſieur ! Permettez-moi de vous offrir ſa main avec la moitié de mon bien.

LE CHEVALIER.

Je n'abuſerai point de la reconnoiſſance que vous croyez me devoir, pour engager Mademoiſelle à un mariage qui ſeroit peut-être contre ſon inclination.

GÉRONTE.

Ah ! Monſieur, je vous ai dit qu'elles étoient ſes attentions, ſes ſoins, ſa tendreſſe, & tout ce qu'elle faiſoit pour un père accablé par l'âge & l'infortune ; je ne doute point que la ſympathie n'ait déja lié deux cœurs auſſi vertueux que le vôtre & le ſien.

(Il prend la main du Chevalier & celle de ſa fille, & les met l'une dans l'autre.)

FIN.

REPONSE A UNE CRITIQUE,

Sur la Comédie du Financier.

DANS quelques Réflexions ſur cette petite Comédie, Mercure de France, Septembre 1761, page 200, *j'ai vu qu'on avoit eu la bonté d'obſerver, que mon Financier, comme la plupart des hommes, a le cœur moins gâté que l'eſprit; que ſon peu de compaſſion pour les malheureux, n'eſt point une diſpoſition naturelle de ſon ame à la dureté, mais un vice, en quelque ſorte, de ſon état, & qu'on acquiert aſſez ordinairement avec l'opulence; que d'ailleurs, dans toute la Pièce, il ne dit & ne fait rien qui déſigne un méchant ou malhonnête homme; & qu'ainſi la Nature doit agir auſſi puiſſamment ſur lui que ſur tout autre, lorſqu'il reconnoît ſon père. Cette obſervation répond à la critique d'un Journaliſte qui, dans un Extrait, très-infidèle à tous égards, dit que tout-à-coup, au dénouement, je fais de mon Financier*

un très-honnête homme, après lui avoir donné, pendant toute la Pièce, un caractère très-opposé. S'il y a quelque mérite dans cette petite Comédie, j'ose dire qu'il consiste principalement dans la vraisemblance des choses, & dans la vérité & la vraisemblance des caractères.

EXTRAITS
DE QUELQUES COMÉDIES.

EXTRAIT

DE PANDORE.

J'étois très-jeune, quand je fis cette petite Comédie. Elle eut pluſieurs repréſentations, & fut toujours aſſez applaudie, parce que mon âge & un militaire méritoient beaucoup d'indulgence.

La Scène eſt dans un ſalon de l'appartement de Vénus, dans l'île de Lemnos. Elle ouvre par ees deux fameux fils de Japet, Prométhée & Épiméthée.

PROMÉTHÉE.

Que fais-tu depuis quatre jours dans cette île de Lemnos ? Tu as de grandes conférences avec Vulcain ; tâches-tu de captiver la bienveillance du mari, pour te ménager une aventure avec la femme ? Serois-tu amoureux de Vénus ? Je te ſurprends enore dans ſon appartement....

ÉPIMÉTHÉE.

Moi, amoureux de Vénus ? Je ſuis en vérité trop las des Dieux & de leur commerce, pour m'y attacher encore par une intrigue avec une Déeſſe.

PROMÉTHÉE.

Eh ! que t'ont-ils fait ?

ÉPIMÉTHÉE.

Ils m'ennuient.

PROMÉTHÉE.

Ma foi, ils m'ennuient bien auſſi !

ÉPIMÉTHÉE.

Pourquoi donc es-tu toujours avec eux ?

PROMÉTHÉE.

Leur grandeur me flatte ; & je ne m'apperçois qu'ils m'ont ennuyé, que lorſque ma vanité n'eſt plus occupée de leur préſence. A l'égard des Déeſſes, elles ſe rapprochent tant de l'humanité, qu'il ſeroit malhonnête de n'en pas profiter.

Après quelques autres traits ſur la Cour céleſte Épiméthée dit à ſon frère qu'il va ſe marier.

PROMÉTHÉE.

Et en conſéquence, tu viens voir Vulcain ? Cela eſt dans l'ordre ; tu lui dois la première civilité.

ÉPIMÉTHÉE.

Je t'aſſure que ma femme n'aura pas eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

J'entends ; on l'a miſe preſque en naiſſant dans le temple de Veſta ? Eh ! mon cher frere, l'ombre des autels & la retraite où l'on a élevé une jeune perſonne, la dérobent-elle aux mouvemens de ſon cœur ! Non ; rempli de deſirs, ſon jeune cœur cherche par-tout des objets qui les lui expliquent ; & juſqu'aux peintures dont on orne les Temples, l'inſtruiſent. Elle voit dans un tableau la naiſſance du monde : l'amour voltige au milieu du cahos qui commence à ſe débrouiller ; ſon flambeau anime tout, allie tout ; dans un coin du tableau, un mortel & une mortelle ſe donnent la main ; la flamme du divin flambeau brille dans les regards qu'ils ſe jettent : ma foi, la jeune Prêtreſſe médite & commente amoureuſement ſur cette union, & ne penſe guère aux hymnes qu'elle chante à la gloire de Veſta.... Mais, voyons, quelle eſt la jeune fille que tu épouſes ?

ÉPIMÉTHÉE.

Elle n'eſt point fille.

PROMÉTHÉE.

Quoi ? c'eſt une veuve !

ÉPIMÉTHÉE.

Non ; elle n'a jamais été mariée.

PROMÉTHÉE.

Comment ? Elle n'a jamais été mariée, & elle n'eſt point fille ? Eh, mais, tu ne dois pas avoir eu grande peine à la trouver ; il y en a beaucoup comme cela.

ÉPIMÉTHÉE.

Songe donc que je t'ai dit qu'elle n'a jamais eu la moindre idée de l'amour.

PROMÉTHÉE.

Cela ſe peut ; ſouvent, on ne l'attend pas, pour faire connoiſſance avec le plaiſir.

ÉPIMÉTHÉE.

En un mot, Vulcain a bien voulu faire pour moi une ſtatue que Jupiter animera & que j'épouſerai. Comme ſon cœur ſera tout neuf, il me ſera aiſé de le former & de l'éloigner de ce maudit train de coquetterie que l'éducation & l'exemple des mères....

PROMÉTHÉE.

Eh ! mon ami, le deſir de plaire, & par conſéquent la coquetterie, ſont dans le cœur d'une

femme un ſentiment inné, & que rien ne peut y détruire.... Mais, j'apperçois Jupiter avec Vénus & Vulcain; éloignons-nous.

ÉPIMÉTHÉE.

Tu as raiſon; car Jupiter ne t'aime pas.

PROMÉTHÉE.

Je le ſais.

ÉPIMÉTHÉE.

Tu as, dit-il, de l'eſprit, mais....

PROMÉTHÉE.

Mais il n'aime pas l'eſprit; & en effet il doit ſouhaiter qu'on ſoit un peu bête.

Ils s'éloignent.

Vénus ſe met à ſa toilette. Vulcain ſe plaint à Jupiter & fait un détail aſſez étendu de la maniere dont cette Déeſſe partage ſes momens; elle ne lui répond que d'un ton doux, par quelques plaiſanteries, & s'en va, en ſe regardant encore au miroir, & en diſant, adieu, petit mari; tu ne parviendras pas aujourd'hui à me fâcher; je me trouve trop jolie.

JUPITER, *ſeul avec Vulcain.*

Serez-vous donc toujours en querelle avec votre femme?

VULCAIN.

Non ; je prends mon parti.

Deux Cyclopes apportent une ſtatue.

Faites-moi le plaiſir de regarder cette ſtatue.

JUPITER.

Elle eſt très-belle.

VULCAIN.

Ne ſeroit-ce pas dommage de ne lui pas donner la vie ? Vous la donnez tous les jours à tant de créatures ſi vilaines.

JUPITER.

Je l'animerai volontiers.

VULCAIN.

Je l'avois faite pour Épiméthée ; mais je la garde pour moi ; & je vous prie de trouver bon que je l'épouſe.

JUPITER.

Je ne ſouffrirai point que vous vous ſépariez de Vénus.

VULCAIN.

Mais....

JUPITER.

Mais, mon fils, dans le rang où nous ſommes,

convient-il que nous ſoyons ſenſibles aux infidélités de nos femmes ?

VULCAIN.

Quoi ? parce que nous ſommes des Dieux, il doit nous être indifférent qu'elles nous faſſent....

JUPITER.

Très-indifférent ; & je rends, dans cet inſtant même, un décret par lequel cette indifférence ſera déſormais regardée comme une des prérogatives de la grandeur & du rang diſtingué. A l'égard de cette ſtatue, écoutez-moi. Prométhée eſt une eſpèce d'eſprit fort qui s'eſt aviſé d'étudier la Nature, & de faire part de ſes réflexions aux hommes ; la plûpart négligent aujourd'hui nos autels ; & s'ils penſent encore à nous, ce n'eſt ſouvent que pour cenſurer notre conduite. J'ai réſolu de les punir ; & pour rendre leur châtiment plus ſenſible à l'audacieux Prométhée, c'eſt dans ſa famille même, que je veux choiſir le miniſtre de ma vengeance. Son frère Épiméthée épouſera donc cette ſtatue que je vais animer, & à qui tous les Dieux feront des préſens. Le mien ſera une boîte fatale où ſeront renfermés tous les maux.

(*En s'en allant, il touche de ſon ſceptre la ſtatue*

qui s'anime & avec qui Vulcain reſte ſeul. Il faut ſe la figurer dans un âge nubile & avec des idées que les objets font moins naître, qu'ils ne les réveillent. Elle marque un grand étonnement à la vue du ciel, des jardins & des autres objets qui s'offrent à ſes yeux. Enſuite elle conſidère toute ſa perſonne avec beaucoup d'attention.

PANDORE.

Où ſuis-je ?... D'où viens-je ?... Et qui m'a miſe ici ?

(*Elle ſe trouve auprès de la toilette de Vénus, & ſe contemple dans la glace.*)

VULCAIN, *à part.*

Déja au miroir !

PANDORE, *continuant de ſe regarder.*

Cela s'approche, & cela s'éloigne comme moi !

VULCAIN, *à part.*

Elle ne le quittera plus.... Paroiſſons.

(*Au bruit qu'il fait, elle ſe détourne & marque quelque frayeur, en le voyant.*)

Ne craignez pas ; c'eſt moi qui vous ai donné la naiſſance.

PANDORE.

PANDORE.

Ah !... & l'avez-vous auſſi donnée à ce que je vois-là ?

VULCAIN.

Ce que vous voyez-là, eſt votre reſſemblance, votre image.

PANDORE, *d'un air ſatisfait.*

Ma reſſemblance !

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Je le ſoupçonnois.

(*Se regardant avec la plus grande complaiſance.*)

Comment... en vérité... je ſuis belle... mais très-belle. Vous devez avoir bien du plaiſir à me regarder ? Ah ! que je m'aime !

VULCAIN.

Fort bien ; mais il me ſemble que je mérite auſſi que vous me regardiez un peu, & que ma figure eſt aſſez grâcieuſe....

PANDORE, *ingénuement.*

Oh ! non.

VULCAIN.

Oh non ? (*A part.*) La petite impertinente ! mortifions-là. (*Haut.*) Nous ne ſommes pas les ſeuls ſur la terre ; & il y en a d'autres....

PANDORE, *vivement.*

Ah ! Allons vîte chercher ces autres ; je veux qu'ils me voient.

VULCAIN.

N'ayez point tant d'empreſſement ; vous ne leur plairez pas.

PANDORE.

Et pourquoi ?

VULCAIN.

Parce que, pour plaire, il faut être comme je ſuis.

PANDORE.

Comme vous êtes ? Vous plaiſantez.

VULCAIN.

Vous verrez que je ne plaiſante point.

PANDORE.

Quoi ! mes yeux ne ſont pas plus beaux que les vôtres ?

VULCAIN.

Non.

PANDORE.

Votre bouche eſt plus agréable que la mienne?

VULCAIN.

Oui.

PANDORE.

Et votre gros nez?

VULCAIN.

Et mon gros nez.

PANDORE.

Pourquoi ne m'avoir donc pas faite comme vous êtes?

VULCAIN.

Vous devez être contente; vous vous plairez à vous-même.

PANDORE.

Mais, puiſqu'il y en a d'autres, apparemment qu'on ſe cherche, qu'on vit enſemble, que par conſéquent on deſire réciproquement de ſe plaire, & que de ce deſir, il naît certaines unions, certains plaiſirs....

VULCAIN.

Vous pourrez peut-être vous en procurer, en tâchant de vous faire aimer par votre bon caractère.

PANDORE.

Oh ! je prétends que ce ſoit aux autres à tâcher de ſe faire aimer de moi.

VULCAIN, *à part.*

Ma foi, l'orgueil & la coquetterie naiſſent avec toutes ; cela me raccommode preſque avec ma femme.

(Elle examine tout ce qui eſt ſur la toilette de Venus, des rubans, des éventails, des fleurs, des bagues, des braſſelets, des peignes, &c.)

PANDORE.

Plus je conſidère toutes ces choſes-là, plus il me ſemble qu'elles ne ſont point à votre uſage, & qu'il ſeroit même ridicule de les voir dans de groſſes mains comme les vôtres ; cela doit m'appartenir.

(Elle met quelques fleurs dans ſes cheveux, en ſe regardant au miroir.)

Cela fait fort bien !

(Elle apperçoit un petit vaſe de rouge.)

Vous êtes vous ſervi de cette couleur pour former celle que j'ai ſur les joues ? ... S'il y en avoit davantage, je crois que je ſerois encore mieux.

(Elle ſe met du rouge)

VULCAIN, *à part.*

Ah! Nature, Nature! va, je t'abandonne volontiers à qui voudra te prendre.

Prométhée & Epiméthée viennent voir ſi la Statue eſt animée. Pandore marque une agréable ſurpriſe à la vue de Prométhée, & fait connoître, par ſes réponſes ingenues, qu'il lui plaît beaucoup; de ſon côté, il la trouve charmante, ſans cependant vouloir accepter la propoſition que Vulcain lui fait de l'épouſer. Epiméthée conſent de tout ſon cœur à la prendre pour ſa femme; mais elle ſe défend de l'être; elle le trouve trop laid. Vénus qui eſt inſtruite des deſſeins de Jupiter, vient pour les appuyer; elle dit à Vulcain, à Prométhée, de s'éloigner un moment; & lorſqu'elle eſt ſeule avec Pandore, elle lui fait une deſcription plaiſante du mariage, & de la façon dont un mari, & une femme, d'un haut rang, vivent ordinairement enſemble. Pandore qui, comme toutes les jeunes filles, s'en eſt formé une idée charmante, eſt très-étonnée, & lui fait quelques objections naïves; enfin elle ſe laiſſe perſuader, & conſent à épouſer Epiméthée. Il revient avec Vulcain & Prométhée; Vénus lui préſente la main de Pandore & les unit. Momus arrive, & déclare

qu'il a des préſens à faire, de la part des Dieux, à la nouvelle mariée, & des ordres de Jupiter à lui communiquer en ſecret; il reſte ſeul avec elle.

MOMUS.

Junon vous donne la fierté; & Minerve, la prudence.

PANDORE.

Quels triſtes préſens de nôces!

MOMUS.

Vénus vous donne cet air piquant qui charme tous les cœurs.

PANDORE.

Ah, Vénus! où eſt-elle? que je l'embraſſe.

MOMUS.

Appollon vous accorde le privilége d'aſſembler chez-vous des Poëtes, des Philoſophes, & d'y tenir bureau d'eſprit.

PANDORE, *avec dédain.*

Qu'il garde ſon privilége.

MOMUS.

Prenez, prenez; on n'eſt pas toujours jeune. Pour moi, je vous donne l'art de fournir à la converſation, la médiſance. (*Lui montrant une boëte.*) Mais voici le grand préſent; il vient de Jupiter.

PANDORE.

Voyons.

MOMUS.

De ce Dieu qui, d'un ſeul regard, fait trembler le ciel & la terre.

PANDORE.

Donnez-donc ; vous m'impatientez.

MOMUS, *en s'en allant.*

Prenez cette boëte, mais ne l'ouvrez pas ; Jupiter le défend.

PANDORE, *ſeule.*

Tous les mouvemens que peut inſpirer la plus vive curioſité rempliſſent ce monologue. Enfin Pandore, après avoir bien combattu, ouvre la boëte fatale. Le tonnerre gronde ; & pluſieurs Acteurs, bizarrement habillés, figurent les maux dans le fond du Théâtre. L'eſpérance vient enſuite, & chante :

Mortels, accourez tous,
Célébrez ma puiſſance :
C'eſt de moi, c'eſt de l'eſpérance
Que naiſſent vos biens les plus doux.
Mon pouvoir ſemble ne s'étendre
Qu'à donner des deſirs :
Ce ſont de vrais plaiſirs,
Puiſqu'ils en font attendre.
Mortels, &c.

Les Illuſions & les Chimères, diverſement repréſentées, forment le Ballet.

EXTRAIT
DE LA VEUVE A LA MODE,

Comédie en trois Actes, repréſentée, pour la première fois, le 26 Mars 1726.

CETTE Pièce étoit aſſez bien intriguée, & aſſez bien conduite. Cependant, ſi on la redonnoit aujourd'hui, je crois qu'elle n'auroit pas de ſuccès. Elle en eut beaucoup dans ce tems-là, parce qu'on crut y reconnoître deux perſonnes qui étoient alors fort à la mode, & auxquelles certainement je n'avois pas penſé.

ACTE PREMIER.

Éliante eſt une jeune veuve ; Damon eſt ſon couſin ; Dorante, leur oncle, veut les marier enſemble ; mais quoiqu'ils reſſentent aſſez d'amour l'un pour l'autre, ils chériſſent encore plus leur liberté, & ſont abſolument éloignés de toute idée de mariage.

ÉLIANTE, *à Dorante.*

NOUS marier enſemble ! vous ennuyez-vous, mon oncle, de nous voir unis ?

DORANTE.

Quoi, vous marier enſemble, c'eſt vouloir vous brouiller ? Ne vous aimez-vous pas ?

DAMON.

Ma Couſine me plaît beaucoup ; ſon idée m'eſt toujous plus chère que celle de toute autre ; mais comme toutes les jolies femmes ſe reſſemblent en quelque choſe, j'amuſe indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable, le fond de tendreſſe que j'ai pour elle.

DORANTE.

Eh bien, voilà un amour commencé dont les liens ſe reſſerreront encore par ceux du mariage.

ÉLIANTE.

Au contraire, il gâteroit tout. Nous nous aimons, ſans trop croire nous aimer; nous nous cherchons, ſans preſque y penſer, ſans y avoir peut-être jamais réfléchi; nos petits intérêts, nos amis, nos plaiſirs ſont les mêmes. Si nous étions mariés enſemble, nous nous appercevrions bientôt de cette reſſemblance qui ſe rencontre dans ce que nous faiſons; elle nous deviendroit peu à peu à charge; chacun de ſon côté la traiteroit de jalouſie, de défiance; nous ſentirions une gêne, un embarras réciproque. Les inégalités, les inconſtances, qui ne ſont rien entre les amans, parce qu'ils n'y ſont expoſés qu'autant qu'ils le veulent bien, deviennent mauvaiſes humeurs, dégoûts entre deux perſonnes qu'un lien fatal aſſujettit à vivre enſemble.

DAMON, *lui baiſant la main avec tranſport.*

Que cela eſt bien penſé, ma chère couſine! Je vous aime, je vous adore; ne craignez point; non, je ne vous épouſerai jamais.

DORANTE.

En vérité, ma nièce, ne rougiſſez-vous pas d'afficher ce caractère de coquette?..

ÉLIANTE.

Il y a une grande différence entre une coquette & moi, Monſieur. Une coquette étudie toutes ſes manières; les miennes ſont naturelles. Elle tâche d'attirer beaucoup de monde chez elle, parce qu'elle croit que ce nombreux cortége la fait briller; je ne veux, moi, que quelques amis choiſis. Une coquette cherche à plaire; je ne cherche que ce qui me plaît. En ſortant d'une maiſon, elle ſe demande, ai-je plu? pour moi, ſi l'on m'a plu, je ſuis contente: le plaiſir des autres n'étoit pas mon affaire.

Dorante qui veut abſolument ce mariage, leur déclare que s'ils ne conſentent pas à ſe donner la main dès ce jour même, il les déshéritera, épouſera la jeune Dorimène, & lui aſſurera tout ſon bien. Ils ſont très-allarmés de cette menace; & dès qu'il eſt ſorti, ils cherchent quelque expédient par lequel, ſans être obligés de s'épouſer, ils ne ſoient pas expoſés à perdre ſa ſucceſſion. Damon dit à Eliante qu'il ſe flatte que Dorimène a du goût pour lui, qu'il va être plus

aſſidu que jamais auprès d'elle ; & qu'il eſpère qu'il l'engagera à refuſer la main de leur oncle. Éliante n'approuve pas ce moyen, & ſe charge d'en trouver quelque autre pour détourner le coup dont ils ſont menacés. Comme la ſcène ſuivante, entr'elle & Marton ſa femme-de-chambre, achève de préparer l'intrigue, je vais la rapporter en entier.

ÉLIANTE.

Damon aime Dorimène, & l'aime plus qu'il ne croit.

MARTON.

Ma foi, Madame, il n'a jamais eu, & n'aura jamais que ces petites fantaiſies de cœur & de vanité, qu'il me ſemble que vous vous paſſez aſſez réciproquement l'un à l'autre.

ÉLIANTE.

Il eſt vrai que juſqu'à préſent je ne lui avois point vu d'attachement ſérieux. Il étoit le premier à me parler de la nouvelle conquête qu'il entreprenoit ; il me contoit les progrès qu'il faiſoit ; & ſouvent même j'étois obligée de lui impoſer ſilence ſur les détails, plus ou moins avantageux qu'il vouloit me faire des charmes qu'on lui prodiguoit ; mais les appas naiſſans de Dorimène

l'ont véritablement frappé. Ce n'eſt pas par lui que j'ai appris ſes empreſſemens auprès d'elle; l'autre jour, quand il vint à Verſailles, & que je lui en parlai, il rougit & n'entra que foiblement dans les plaiſanteries que je faiſois...

MARTON.

Quoi, Madame, ſeriez-vous jalouſe?

ÉLIANTE.

Non; mais je ne veux pas qu'une autre ait dans ſon cœur la préférence que j'y ai toujours eue. Ecoute; tu ſais que je ſuis allée la nuit dernière au bal, déguiſée en homme. Dorimène y étoit; elle ne m'avoit jamais vue; j'ai joué auprès d'elle le rôle d'un jeune amant; & je ſuis ſûre que ma figure, mon air tendre, vif empreſſé, ont fait beaucoup d'impreſſion ſur ſon jeune cœur. Il faut que tu ailles la voir ſous mon nom; que tu lui diſes que tu aimes le jeune homme qui lui a parlé cette nuit ſi long-tems au bal; que tu crois qu'il te trahit pour elle; que tu veux t'en éclaircir; que tu l'as envoyé chercher de ſa part...

MARTON.

De la part de Dorimène?

ÉLIANTE.

Oui. J'arriverai...

MARTON.

Quoi, vous viendrez déguisée en cavalier?

ÉLIANTE.

Sans doute; & lorsque je serai entre vous deux, je te dirai naturellement qu'elle t'a enlevé mon cœur. Le sacrifice d'une personne jolie, tu l'es, avance bien les affaires d'un amant qui ne déplaît pas. Tu m'accableras de reproches; tu paroîtras désespérée; il sera même bon que tu verses quelques larmes...

MARTON.

Vous plaisantez? Quoi, vous voulez que je pleure?

ÉLIANTE.

Je ne plaisante point; il le faut.

MARTON.

Mais, à quoi aboutira tout cela?

ÉLIANTE.

D'abord, à me divertir en tournant la tête de cette petite provinciale par tout l'amour que je

lui inſpirerai pour moi ; enſuite, à l'engager de bruſquer mon oncle lorſqu'il lui propoſera de l'épouſer ; enfin à mortifier la petite vanité de Damon par la façon dont elle le traitera. Mais, nous n'avons pas de tems à perdre ; allons, allons vîte chez moi nous déguiſer.

Il faut obſerver que Dorante a logé Dorimène chez lui ; qu'Éliante n'y demeure point, & qu'elle eſt même preſque toujours à Verſailles.

ACTE II.

Dorimène ouvre la ſcène avec Liſette, ſa ſuivante ; elle lui dit que Dorante veut l'épouſer, ſi Damon & Éliante ne conſentent pas à ſe marier enſemble. Liſette lui demande ſi elle pourra ſe réſoudre à en épouſer un autre que Valère, après toutes les promeſſes qu'elle lui a faites de n'être jamais qu'à lui. Dorimène lui répond d'une manière à la faire douter de ſa conſtance ; & enfin elle lui avoue qu'un jeune homme charmant, qu'elle a vu la nuit dernière au bal, eſt un rival bien redoutable pour Valère. Marton arrive, & eſt annoncée ſous le nom d'Éliante. Après quelques complimens, tels qu'on en fait dans une

première viſite, elle entre en explication, en pouſſant un profond ſoupir, & continuant de grimacer les tons, les airs & le jargon d'une femme de qualité.

MARTON, *ſous le nom d'Éliante.*

JE venois de perdre mon mari; & j'étois dans toutes les ombres de mon grand deuil, lorſqu'une de mes amies amena chez moi un jeune homme de ſes parens. Qu'il étoit aimable! Quelle vue pour un cœur d'autant plus facile à attaquer, que toujours délicat ſur les bienſéances, il ne s'entretenoit depuis huit jours, que d'idées lugubres! Ce jeune homme revint le lendemain, & me dit qu'il m'aimoit; je lui répondis que je l'aimois bien auſſi... Vous riez, Mademoiſelle?

DORIMÈNE.

Madame...

ÉLIANTE.

Vous venez de province; mais lorſque vous aurez paſſé quelque tems à Paris, & dans le grand monde, vous verrez qu'une femme de qualité, quand elle aime, a trop de délicateſſe pour diſputer le terrein pied-à-pied, comme une petite bourgeoiſe.

DORIMÈNE,

DORIMÈNE.

Je ne comprends pas cette délicateſſe-là.

MARTON.

Elle eſt cependant fort naturelle. Une femme qui craindroit que ſon amant ne la vît à ſa toilette, & qui ne lui inſpireroit de l'amour que par des appas empruntés, devroit-elle tirer vanité de ſa conquête?

DORIMÈNE.

Non.

MARTON.

Par la même raiſon, il me ſemble que les petits refus, les obſtacles & les difficultés dont s'irrite la paſſion d'un amant, étant des choſes auſſi étrangères à notre perſonne, que le blanc & le rouge, on ne peut guère s'enorgueillir d'un cœur qu'elles nous conſervent. Mais lorſque nous ſavons que notre facilité peut faire tomber ce cœur dans l'indolence & l'aſſoupiſſement, vouloir lui prêter cette arme contre nous pour ſe l'aſſujettir avec encore plus de gloire, voilà la délicateſſe d'une femme fière, ſûre de ſon mérite, & qui ne veut rien devoir à l'art & à ces petits manéges qu'on reproche à notre ſexe.

Comme je n'ai rapporté quelques endroits de cette Pièce, que pour en faire connoître l'intrigue, je passerai succinctement sur le reste. La fausse Éliante reproche à Dorimène qu'elle lui a enlevé ce jeune amant avec qui elle vivoit depuis six mois dans l'union la plus tendre. Dorimène se défend d'avoir fait cette conquête dont, au fond du cœur, elle est bien flattée. La véritable Éliante arrive, déguisée en cavalier, & se jette aux genoux de Dorimène, avec toute la vivacité, les transports & les airs d'un Petit-Maître amoureux. La fausse Éliante sort d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & s'en va, après avoir joué, d'une façon plaisante, le rôle d'une amante désespérée. Dorimène, seule avec le faux Chevalier, ne lui oppose qu'une foible résistance, capitule & se rend; il exige qu'elle traitera Damon avec la plus froide indifférence, & surtout qu'elle n'acceptera point la main de Dorante. Damon arrive; il est fort déconcerté en voyant un jeune homme aux genoux de Dorimène, & qui lui baise la main; il fait quelques plaisanteries; elle y répond avec dédain, & sort, en disant tout bas au faux Chevalier, je vous attends ce soir. La Scène suivante parut très-agréablement traitée; Éliante enfonce son chapeau, contrefait sa voix; & comme le jour com-

mence à baiſſer, Damon ne la reconnoît pas. Dans la converſation qu'ils ont enſemble, ils ſe donnent réciproquement ſujet d'être très-piqués l'un contre l'autre, & d'avoir par conſéquent plus d'éloignement que jamais pour le mariage auquel leur Oncle veut les contraindre. Cet Acte finit par l'inquiétude, la jalouſie & la curioſité de Damon, qui n'ayant pas reconnu Eliante, & la prenant toujours pour un rival, la fait ſuivre par ſon valet, Paſquin.

ACTE III.

Paſquin vient rapporter à Damon que ce jeune homme eſt allé tout de ſuite chez Éliante; qu'il a demandé à la Fleur, un des domeſtiques d'Éliante, qui étoit ce jeune homme; que la fleur a ſouri malignement, ſans lui répondre; qu'ayant regardé un moment par le trou de la ſerrure, il a vu ce jeune homme, aſſis devant le feu, qui ôtoit la bourſe de ſes cheveux, ſon habit, & qui ſe mettoit en robe de chambre; & qu'ainſi il faut croire, pour l'honneur de Madame Éliante, qu'elle eſt mariée ſecrètement. Liſette qui avoit auſſi ſuivi le faux Chevalier, par ordre de Dorimène, a mieux découvert la vérité; elle apprend

à ſa Maîtreſſe, qu'il n'eſt autre qu'Éliante elle-même, & que la prétendue Éliante eſt Marton, ſa ſuivante. Dorimène, piquée du tour qu'Éliante vient de lui jouer, cherche à s'en venger; & comme elle fait l'éloignement qu'ont Éliante & Damon pour le mariage, elle croit qu'elle ne peut mieux les punir, qu'en les mariant enſemble; elle perſuade donc à Damon qu'Éliante eſt mariée ſecrètement depuis ſix mois; & elle fait accroire la même choſe à Éliante ſur le compte de Damon: tous les deux donnent ſi bien dans le piége, que lorſque Dorante vient avec leur contrat de mariage, & en les menaçant encore de le déshériter, s'ils ne veulent pas le ſigner, ils témoignent qu'ils ſont prêts à lui obéir; & le ſignent, perſuadés l'un & l'autre qu'il ſera nul par un premier engagement; mais comme ce premier engagement n'eſt pas réel, ils ſont obligés de s'en tenir à leur ſignature. Dorante eſt ſi content du ſuccès qu'a eu la petite ſupercherie de Dorimène, qu'il conſent à ſon mariage avec Valère.

J'étois à mon Régiment, quand les Comédiens jouèrent cette Pièce; ils y joignirent un divertiſſement & un Vaudeville qui n'étoient point de moi, & qui furent fort applaudis.

LE CONTRASTE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

Comédie en trois actes, représentée pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Mars 1727.

J'étois à la campagne ; j'y fis cette Comédie en quatre ou cinq jours ; nous la jouâmes en ſociété ; le manuſcrit reſta entre les mains d'une des Dames qui y avoit joué ; je fus fort étonné, cinq ou ſix mois après, étant à Strasbourg, d'apprendre par le Mercure du mois d'Avril 1727, que cette Pièce venoit d'être repréſentée à Paris par les Comédiens Italiens, & qu'elle avoit eu une apparence de ſuccès. Comme je ne me ſuis du tout point ſoucié d'en retrouver le manuſcrit, je ne puis pas en donner l'extrait. Il en eſt parlé très-au long, & certainement avec plus d'éloges qu'elle n'en méritoit, dans le Mercure du mois d'Avril 1727.

LE PHILOSOPHE DUPE DE L'AMOUR.

JE ne ſais pas pourquoi on a mis cette Comédie ſous mon nom ; elle eſt de M. Deſſaudrais Sebire ; il eſt vrai qu'il m'en parla avant que de l'avoir entièrement achevée, & que je jettai ſur le papier quelques idées dont il s'eſt ſervi dans la cinquième Scène, entre Lucinde & le Docteur ; voilà toute la part que j'ai à cette Pièce.

LES
TROIS ESCLAVES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

OSMIN.
VALÈRE.
LÉONOR.
FLORISSE.
ROSETTE.
FRONTIN.

La Scène eſt à Smyrne.

SCENE PREMIERE.

VALÈRE, FRONTIN.

VALERE.

ENFIN, mon cher Frontin, j'ai le plaiſir de te revoir. Mais, comme te voilà pâle, défiguré, changé!

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, on le ſeroit à moins.

VALERE.

Tu as donc bien ſouffert, mon ami?

FRONTIN.

Si j'ai ſouffert! Vous ſavez que le Corſaire qui nous avoit pris, ne fut pas plutôt arrivé dans ce port, qu'il nous expoſa en vente. Pour mon malheur, j'attirai les regards d'un maudit *Marabou*, qui paſſoit. Il s'approcha de moi, m'examina les pieds, les mains, l'encolure; me fit marcher, trotter, courir; & m'ayant enſuite long-tems marchandé, m'acheta cent piaſtres.

VALERE.

Oh, tu valois mieux

FRONTIN.

Trève de complimens. Mon nouveau patron, dès que je fus chez lui, me demanda ce que je ſavois faire. Je lui répondis que j'étois valet-de-chambre dans mon pays ; & je lui en détaillai les fonctions: il me regarda brutalement. Je me flattois qu'il me trouvoit très-inutile, & qu'il alloit me revendre : malheureuſement je ne lui parus que fainéant. Il me fit conduire à une de ſes maiſons de campagne, où je fus employé aux travaux les plus pénibles, me couchant tard, me levant matin, mal-nourri, mal-vêtu, & fréquemment roſſé.

VALERE.

Mon eſclavage a été bien différent du tien. Un jeune homme très-riche, dont le père venoit de mourir, m'acheta ; & dès que je fus ſeul avec lui, me parla avec tant de douceur & de bonté, que je ne cherchai point à lui cacher ma naiſſance & ma fortune. Je lui avouai que j'étois François, homme de condition ; qu'après avoir vu l'Italie, je m'étois embarqué à Gènes, pour paſſer en Eſpagne ; mais que le vaiſſeau où j'étois, ayant été jeté par un coup de vent ſur les côtes d'Afrique, nous y avions été attaqués & pris. J'aime ceux de

ta nation, me répondit-il ; & ton eſclavage auprès de moi ne ſera point rude. En effet, il y avoit quatre ou cinq jours que j'étois chez lui, qu'il n'avoit pas encore exigé de moi le moindre ſervice, lorſqu'un ſoir il me dit de le ſuivre. Après avoir traverſé pluſieurs rues, il s'arrêta devant une maiſon d'une aſſez belle apparence. A un ſignal qu'il fit, on ouvrit la fenêtre d'un balcon, où il monta à l'aide d'une échelle de corde ; mais à peine étoit-il entré, que j'entendis des cris ; je le vis deſcendre avec précipitation. La porte de la rue s'ouvrit. Trois hommes, le ſabre à la main, fondirent ſur lui ; il les reçut avec beaucoup de valeur ; & je le ſecondai ſi heureuſement, que deux tombèrent à nos pieds ; le troiſième prit bientôt la fuite. Je ne ſçaurois t'exprimer tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'eſtime & d'amitié que lui a inſpiré cette action, où, après tout, je n'avois fait que mon devoir. Dès ce moment, je ne fus plus ſon eſclave, mais ſon frère, ſon plus intime ami, avec qui il veut partager ſes richeſſes qui ſont immenſes. Ce ſont des attentions continuelles à me prévenir ſur tout ce que je puis deſirer. Je lui marquai, il y a quelques jours, que j'étois inquiet du ſort d'un domeſtique qui avoit été pris avec moi ; il ordonna, ſur le

champ, qu'on tâchât de découvrir à qui tu avois été vendu, & qu'on te rachetât, à quelque prix que ce fût.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je ne me croirai racheté; que lorſque je ſerai hors de ce maudit pays-ci; je n'y marche qu'en tremblant; & mes épaules.... puiſque ce Turc eſt ſi généreux, preſſez-le de nous renvoyer en France.

VALERE.

Tu ne dois pas douter que je ne lui en aie déja parlé; mais il m'a prié avec tant d'inſtances de reſter encore quelque tems avec lui, que je n'ai pas voulu trop inſiſter, dans la crainte de paroître ingrat & peu ſenſible à ſes bontés. Elles vont, te dis-je, au-delà de tout ce que tu peux t'imaginer. Tu vois ces beaux jardins, cette maiſon à la porte de la Ville: il l'a louée pour moi; j'y ſuis ſervi comme lui-même, avec une magnificence, une profuſion, (*En ſouriant.*) & j'ai compagnie.

FRONTIN.

Compagnie? ...

VALERE.

Oui: trois jeunes eſclaves fort jolies, qu'il fit

acheter il y a quatre jours ; & que l'on me préſenta de ſa part.

FRONTIN.

Oh ! cela s'appelle faire bien les choſes ! On n'a point de ces procédés-là en France ; & voilà un honnête Turc ! Monſieur, des trois, n'y en auroit-il pas une, dont vous ſeriez déja un peu dégoûté ?

VALERE.

J'entends.... & les épaules ne te font plus tant de mal !

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, c'eſt.... qu'en vérité... j'ai toujours beaucoup aimé le beau ſexe.

VALERE.

Et moi auſſi. Mais tu devrois aſſez me connoître, pour être perſuadé qu'avec les habits du pays, je n'en ai pas pris les mœurs ; & que j'ai toujours la délicateſſe d'un François....

FRONTIN.

De la délicateſſe ! Quoi ? vous vous amuſez à tâcher de gagner le cœur avant.... Ah ! ſi j'étois à votre place....

VALERE.

Heureuſement, pour ces trois jeunes perſonnes, tu n'y es pas.... Mais j'apperçois Oſmin, ton libérateur & le mien. Jete-toi à ſes pieds pour le remercier....

SCENE II.

VALÈRE, OSMIN, FRONTIN.

OSMIN.

BONJOUR, mon cher Valère. (*En regardant Frontin qui s'eſt jeté à ſes pieds.*) Ah! voilà apparemment ce Domeſtique que vous ſouhaitiez tant de retrouver? On m'a dit, ce matin, qu'on l'avoit racheté. J'ai ordonné, tout de ſuite, qu'on vous l'amenât.

VALERE.

j'éprouve chaque jour, à chaque inſtant, de nouveaux traits de votre bonté, de votre généroſité....

OSMIN, *à Frontin.*

Lève-toi, mon ami. Croyez, mon cher Valère,

que rien au monde ne m'eſt plus cher que le plaiſir de vous obliger. J'ai eu mille embarras, tous ces jours-ci; je n'ai pu venir vous voir. Eh bien, nos trois jeunes eſclaves? Comment va le petit ménage? Se porte-t-on bien? Où en êtes-vous?

VALERE.

A ne ſavoir pas encore pour laquelle mon cœur ſe déterminera.

OSMIN.

Vous les trouvez également aimables?

VALERE.

Adorables, toutes les trois!

OSMIN, *en l'embraſſant.*

Que je vous embraſſe, mon cher rival!

VALERE.

Votre rival?

OSMIN.

Oui.

VALERE.

Comment! on m'avoit dit que vous me les donniez?

OSMIN.

Sans doute: vous en êtes le maître; elles ſont

à vous.... comme ſi vous les aviez épouſées. Mais, en vous les donnant, je n'ai pas prétendu y renoncer : au contraire, quand on les amena chez moi, j'eus le tems de le conſiderer, à travers une jalouſie, ſans qu'elle me viſſent ; je les trouvai charmantes !...

VALERE.

Eh ! pourquoi donc ne les gardiez-vous pas ?

OSMIN.

Écoutez-moi, mon cher ami. A la mort de mon père, qui m'a laiſſé la fortune la plus brillante, je penſai comme tous les jeunes gens ; je n'imaginai rien d'égal au plaiſir d'avoir un ſerrail. On m'amena de tous côtés des objets raviſſans. Mais croiriez-vous que plus mon tréſor augmentoit, & moins je m'en ſouciois ? Ces idées ſi délicieuſes, que je m'étois faites d'avance, ſembloient s'évanouir au moment de la poſſeſſion. A la vue de toutes ces beautés, que j'avois tant deſirées avant que de les avoir, j'avois beau me reprocher l'indolente tranquillité de mon cœur, je ne pouvois la vaincre. Je ſentis que la liberté d'être heureux, ôte le goût & l'empreſſement de le devenir ; & je réſolus de n'avoir plus de femmes à moi.

VALERE.

VALERE.

Parbleu, mon cher Patron, je vous entends: il vous faut le piquant de l'intrigue, un rival, des difficultés à ſurmonter, des plaiſirs dérobés, en un mot, des femmes aux autres?

OSMIN.

Hélas oui! & pour vous développer toute la bizarrerie de mon cœur, j'adore ces trois jeunes perſonnes, depuis que je vous les ai données; je ſuis ſans ceſſe occupé d'elles & de leurs charmes...

VALERE.

Eh bien! reprenez-les.

OSMIN.

Mais ſongez donc que je ne m'en ſoucierois plus, ſi elles étoient à moi!

VALERE.

Que voulez-vous donc?

OSMIN.

Que vous les gardiez; que vous en ſoyez poſſeſſeur; qu'à chaque inſtant du jour, vous puiſſiez les voir, leur parler, être à portée d'employer tous les moyens que vous croirez propres à vous en faire

aimer ; tandis que par ruſe & ſecrètement, je tâcherai de m'introduire auprès d'elles, & de vous ſupplanter dans leur cœur.

VALERE.

Oh ! volontiers ; je ſuis François ; vous piquez un peu trop mon amour propre ; je veux, mon cher rival, vous faciliter moi-même les moyens de leur parler ; je vais leur dire que quelques affaires m'obligent d'aller à la ville, & que j'y reſterai juſqu'à demain au ſoir.

OSMIN.

Et en effet vous vous abſenterez, & ne reviendrez que demain ?

VALERE.

Soyez-en ſûr.

OSMIN, *l'embraſſant.*

Vous êtes bien honnête !

VALERE.

Oh ! dans mon pays, les maris même le ſont.

J'avois jeté ſur le papier quelques ſcènes du premier, du ſecond & du troiſième acte de cette Comédie. Une Dame que je conſultois ordinairement ſur ce que je faiſois, trouva que deux de ces ſcènes étoient abſolument trop vives, & que toutes les autres étoient plus que froides : je pris de l'humeur ; nous nous brouillâmes ; & lors du raccommodement, je jurai de ne plus penſer à cette Comédie ; & j'ai tenu parole. D'ailleurs, je commençois à m'occuper de mes Eſſais Hiſtoriques ſur Paris.

DANS un petit ouvrage qui a pour titre : *Lettres ſur l'état préſent de nos Spectacles*, M. de la Dixmerie avoit dit que la Tragédie d'Iphigenie en Aulide étoit terminée par un récit qui ne produiſoit qu'un effet médiocre, quoique l'expreſſion & les détails en ſoient très-beaux. Quel effet, au contraire, avoit-il ajouté, ne produiroit pas l'action que renferme ce récit, ſi elle étoit plaçée ſous les yeux du Spectateur ? Si l'on voyoit d'un côté Achille, menaçant & furieux, s'emparer d'Iphigénie, placer autour d'elle une troupe de guerriers ; Clytemneſtre, les exciter à défendre les jours de ſa fille ; Agamemnon, près de l'autel,

Pour détourner les yeux des meurtres qu'il préſage ;
Ou pour cacher ſes pleurs, ſe couvrir le viſage.

Eriphile, par ſon inquiétude & ſon maintien,

Du fatal ſacrifice accuſant la lenteur.

Si l'on voyoit, d'un autre côté, briller les armes menaçantes des Grecs ; ſi tout annonçoit un combat inévitable & ſanglant, & qu'alors Calchas, s'avançant entre les deux partis, & ſuſpendant le carnage, prononçât, d'une voix prophétique, ces vers de Racine :

Vous, Achille, & vous, Grecs ; qu'on m'écoute...

Si, lorſque ce grand Prêtre s'avance pour ſaiſir Eriphile, elle lui crioit :

Arrête & ne m'approche pas :
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre...

Si, en parlant ainſi, elle couroit prendre ſur l'autel le couteau ſacré, s'en frappoit, expiroit, & qu'un coup de tonnerre accompagnât ce ſacrifice ; un pareil dénouement n'acheveroit-il pas de faire un chef-d'œuvre de cette Tragédie ?

On n'oſoit preſque rien, en fait d'action tragique, du tems de Racine ; il eſt à croire que s'il avoit compoſé cette Tragédie de nos jours, il eût oſé davantage.

On parloit chez Madame la Ducheſſe de ***, de cette idée de M. de la Dixmerie. Je dis que je croyois qu'on pouvoit la remplir, en conſervant les mêmes vers de Racine, & en y en ajoutant que ſept ou huit pour lier le ſpectacle. Je l'exécutai le même ſoir. On m'engagea à communiquer aux Comédiens ce que j'avois fait ; ils en parurent contens, & donnèrent ce nouveau dénouement le 31 Juillet 1769 : le voici :

IPHIGENIE.

MADAME, & rappellant votre vertu ſublime...
Euribate, à l'autel conduiſez la victime.

En prononçant ces deux derniers vers de la troiſième ſcène du cinquième acte, Iphigénie s'avance aux ſoldats qu'Euribate a amenés, & dont les uns l'entourent, tandis que les autres ferment le paſſage à Clytemneſtre.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas ſeule; & je ne prétends pas...
Mais on ſe jette en foule au-devant de mes pas:
Barbares, contentez votre ſoif ſanguinaire.

ŒGINE.

Qu'eſpérez-vous, Madame? & que pouvez-vous faire?

Calchas vient ſe placer à l'autel; il eſt ſuivi d'Agamemnon qui ſe couvre le viſage de ſes mains. Éryphile & ſa confidente ſont aſſez près de lui.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me conſume en d'impuiſſans efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je ſors.
Quel tourment! quelle horreur! ô mère infortunée!
De funèbres feſtons, ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon père apprêtés...
C'eſt le pur ſang des Dieux... inhumains, arrêtez...
Que vois-je! Achille accourt; Ah! le ſort ſe déclare.

ACHILLE.

Fuyez, lâches bourreaux : tremble, Prêtre barbare.

Le fer à la main, ſuivi de cinq ou ſix des ſiens, il ſe précipite ſur les ſoldats qui emmènent Iphigénie, les enfonce & leur arrache cette Princeſſe; il la tient par la main; elle ſemble faire quelque réſiſtance pour le ſuivre.

IPHIGENIE.

Seigneur...

CLYTEMNESTRE, *allant à elle.*

C'eſt ton époux, c'eſt notre unique appui;
Achille eſt le ſeul Dieu qui nous reſte aujourd'hui.

Il les place au milieu de ſes Theſſaliens qui ſe preſſent d'arriver & qui ſe rangent ſur un côté du Théâtre, tandis que les Grecs arrivent auſſi du côté oppoſé.

ACHILLE, *aux Grecs.*

Venez me l'arracher.

ULISSE.

Oui, contre un ſacrilége,
Nous ſaurons des autels venger le privilége.

ACHILLE.

De ton zèle affecté, ce fer va dans l'inſtant
T'envoyer aux enfers ſubir le châtiment.
Eſt-ce donc la valeur en toi que l'on redoute.
Perfides!...

Les Theſſaliens & les Grecs baiſſent les piques & vont s'attaquer.

CALCHAS, *s'avançant ent'reux.*

Vous, Achille, & vous Grecs, qu'on m'écoute:
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique ſon oracle, & m'inſtruit de ſon choix.
Un autre ſang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée y doit laiſſer la vie.
Théſée avec Hélène uni ſecrettement,
Fit ſuccéder l'hymen à ſon enlèvement:
Une fille en ſortit que ſa mère a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appellée:
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours
D'un ſiniſtre avenir je mençai ſes jours.
Sous un nom emprunté, ſa noire deſtinée,
& ſes propres fureurs ici l'ont amenée;
C'eſt d'elle dont les dieux ordonnent le trépas...
C'eſt la victime...

Il s'avance pour la ſaiſir.

ERYPHILE.

Arrête, & ne m'approche pas.
Le ſang de ces héros dont tu me fais deſcendre,
Sans tes profanes mains ſaura bien ſe répandre.

Elle prend le couteau ſur l'autel, ſe frappe & tombe dans les bras de ſa confidente. Le tonnerre gronde; le bûcher s'allume...

CALCHAS, *à Achille.*

Elle expire ; & des Dieux reſpectant les decrets,
Allons de votre himen achever les apprêts.

TOUT dénouement en action dépend entièment de l'exécution ; elle fut confuſe ; & il n'étoit guère poſſible qu'elle ne le fût, les ſoldats qui devoient ſe mouvoir ſur un terrein peu étendu, n'ayant preſque pas été exercés aux mouvemens qu'il leur falloit faire. Au lieu de mettre l'autel au milieu du Théâtre, il falloit la placer au fond ſous une tente ouverte. D'ailleurs je ne rappelle ici ce dénouement, qu'afin que les perſonnes qui en ont entendu parler, voient que le deſſein de l'arranger, ne pouvoit pas être ſuſceptible de la plus légere apparence de gloriole & de prétention : l'idée n'étoit pas de moi ; & je n'y inſérois que dix ou douze vers pour lier le ſpectacle.

LETTRE

A M. DE SAINTAUBIN.

Sur la Retraite de Mademoiſelle Dangeville.

Vous me demandez mon ſentiment, Monſieur, ſur un tableau auquel vous travaillez. Il repréſentera, dites-vous, *Thalie* éplorée qui fait tous ſes efforts pour retenir une Actrice qui veut la quitter. Je ne doute point de l'habileté de votre pinceau ; je vous dirai ſeulement qu'il y a des objets qui ſont moins du reſſort de l'imagination que du ſentiment. Je ſuis perſuadé que *Thalie* aura l'attitude & toute l'expreſſion convenable ; mais l'Actrice, cette Actrice divine, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, tous ſes traits ſi délicatement aſſortis pour lui compoſer la phyſionomie la plus aimable & la plus piquante ; ſa taille de Nymphe, ſon maintien libre, aiſé, & toujours décent ; Mademoiſelle *Dangeville* enfin, (car ſa retraite du Théâtre eſt le ſujet de votre tableau) Mademoiſelle *Dangeville*, Monſieur, peut-on eſpérer de la bien peindre ! Avec de l'intelligence, de l'étude & de la

réflexion, on peut ſe perfectionner le goût & devenir une Actrice très-brillante ; mais l'Actrice de génie eſt bien rare ; & il y a la même différence qu'entre *Molière* & un Auteur qui n'a que de l'eſprit. Nous avons vu Mademoiſelle *Dangeville* jouer dans les caractères les plus oppoſés, & les ſaiſir toujours de façon que nous en ſommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même perſonne ait pu jouer, avec une égale ſupériorité, *l'indiſcrette* dans *l'Ambitieux* ; *Martine* dans *les Femmes Savantes* ; *la Comteſſe* dans *les Mœurs du Tems* ; *Colette* dans *les Trois Couſines* ; *Me Orgon* dans *le Complaiſant* ; *la Fauſſe Agnès* dans *le Poëte Campagnard* ; *la Baronne d'Olban* dans *Nanine* ; *l'Amour* dans *les Grâces* ; *Camille* dans *Égérie* ; *Florine* dans *le rival ſuppoſé*, & tant d'autres rôles ſi différens. Combien de fois, à la première repréſentation d'une Comédie, a-t-elle procuré des applaudiſſemens à des endroits où l'Auteur n'en attendoit pas ? je me ſouviens que le célèbre *Néricaut Deſtouches*, dont on alloit jouer une Pièce nouvelle, craignoit pour un monologue & quelques traits dans le cinquième Acte ; il vouloit les ſupprimer : *donnez-vous-en bien de garde*, lui dit-elle ; *je vous réponds que ce mo-*

nologue & ces traits ſeront fort applaudis. En effet, elle joua le tout avec un naturel, des grâces, une naïveté, qui décidèrent la réuſſite, & triomphèrent de tous les efforts qu'une indigne cabale avoit faits, pendant les quatre premiers Actes, pour faire tomber cette Comédie.

Ce qui achève de caractériſer la perſonne de génie dans Mademoiſelle *Dangeville*, c'eſt qu'elle eſt ſimple, vraie, modeſte, timide même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une fille bien élevée ; ignorant d'ailleurs toute cabale ; &, dans le centre de la tracaſſerie, n'en ayant jamais fait aucune.

J'ai cru, Monſieur, puiſque vous me conſultiez, que je devois vous communiquer mes idées ſur ſon caractère ; parce qu'il me ſemble qu'on doit commencer par connoître celui de la perſonne qu'on veut peindre. Je ſouhaite que vous réuſſiſſiez ; je ſouhaite que vous puiſſiez ſaiſir cette ame fine, naturelle, délicate & ſenſible, qui vit, qui parle, qui voltige & badine ſans ceſſe dans ſes yeux, ſa bouche & dans tous ſes traits. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, *Saintfoix.*

FIN.

LETTRES TURQUES.

LETTRE PREMIÈRE.

Roſalide à Fatime, au Serrail du Boſtangi Bachi.

Je ſuis en France, ma chere ſœur; nous arrivâmes, il y a ſix jours, à Marſeille. Quand je vis la terre, juge de mes tranſports & de ma joie par l'inquiétude cruelle où j'avois été pendant tout le trajet. Je craignois ſans ceſſe que le vent ne vint à changer, & ne nous rejettât ſur les côtes que nous quittions; je craignois que quelque Vaiſſeau Turc ne nous pourſuivît, & ne m'arrachât mon cher *Mazaro*. Si ce malheur nous fût arrivé, tu ſçais dans quels ſupplices il eût perdu une vie, à laquelle la mienne eſt attachée. Le jour, aux moindres cris de l'équipage; j'étois dans les plus vives allarmes; & la nuit je ne faiſois que des ſonges effrayans.

Mais enfin nous voici au port ; & nos cœurs s'y livrent à cette ſatisfaction ſi délicieuſe de deux tendres amans, échappés aux dangers, & à qui l'amour & la fortune ſemblent aſſurer déſormais un bonheur pur & tranquille.

J'ai eu la viſite des premières Dames de la Ville ; j'ai mangé chez elles ; car on mange les uns chez les autres dans ce pays-ci. On voit à la même table des hommes & des femmes qui ne ſont point mariés enſemble. Un mari même évite de ſe trouver dans les maiſons où va ſa femme ; & l'on diroit au ſoin qu'il prend de ne point paroître avec elle pendant le jour, qu'on eſt convenu dans la ſociété, que c'eſt le tems des amans. Je te parle des gens de qualité ; car j'ai cru remarquer que le Négociant, le Bourgeois parle à la ſienne publiquement, ſe promene avec elle tête levée, & même lui donne le bras.

J'ai exigé de *Mazaro* que nous laiſſerions ignorer pendant quelque tems que je ſais le François (1) ;

(1) La mère de Fatime & de Roſalide étoit de Toulon ; elle avoit appris le François à ſes deux filles, & avoit tâché de les élever dans ſa Religion ; ſes ſoins réuſſirent à l'egard de Roſalide, qui étoit la Cadette ; il y avoit quatre ans qu'elle avoit perdu ſa mère, lorſqu'elle paſſa en France.

cela me met dans le cas de n'être point obligée de parler. J'entends, j'écoute, je regarde, j'obſerve, j'examine tout. Quand je ſerai un peu plus au fait des mœurs, des uſages, & ſur-tout de la *Politeſſe* de cette Nation-ci, car j'y entends ſans ceſſe répéter ce mot, alors je pourrai me mêler comme une autre à la converſation. Mais Dieu me garde d'aſſaſſiner jamais les gens de mon babil, comme font quelques femmes, & ſur-tout certains petits hommes, vêtus de noir, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans preſque toutes les maiſons où l'on m'a menée. Croirois-tu, ma chère ſœur, qu'ils ſont flattés qu'on leur diſe qu'ils ſont vifs, étourdis, ſémillans, de vrais papillons? La ſotte eſpece!

Je pars après demain pour Paris; je t'écrirai dès que j'y ſerai arrivée. Je t'envoie la copie d'une Lettre de *Mazaro* à un de ſes parens; je ne doute point du plaiſir que tu auras à la lire, par la part qu'à dans ce récit une ſœur qui t'aime, & qui t'aimera toute ſa vie bien tendrement, en quelque pays du monde qu'elle ſoit. Adieu, ma chere Fatime.

LETTRE II.

Du Comte Mazaro au Marquis Piniani, à Veniſe.

Tu ſçais, mon cher couſin, qu'une malheureuſe affaire d'honneur m'obligea de quitter ma patrie. Le vaiſſeau où je m'embarquai pour paſſer en Sicile, fut attaqué par un Corſaire de Smirne ; je ne te ferai point l'inutile relation de notre combat. Il s'en falloit de beaucoup que nous ne fuſſions à forces égales ; nous fûmes pris, mis aux fers, conduits & vendus à Conſtantinople. Le Chef des eſclaves du grand-Viſir *Huſſem* m'acheta & m'employa à la culture des jardins.

Il y avoit près de trois mois que j'y gémiſſois dans le plus rude eſclavage, lorſqu'un jour le Viſir s'approcha de l'endroit où je travaillois. Après m'avoir conſidéré aſſez long-tems avec beaucoup d'attention, il me fit pluſieurs queſtions ſur ma naiſſance & ſur mon pays. Je ne cherchai point à lui déguiſer la vérité. Il me parut touché de l'aviliſſement où me réduiſoit la fortune ; il ordonna qu'on me traitât avec douceur ; & depuis, il ne ſe promenoit jamais, qu'il ne m'appellât pour s'entretenir quelques momens avec moi.

L'heure

L'heure où il avoit coutume de paroître étoit déja paſſée, quand un ſoir je le vis venir avec une jeune perſonne au-devant de qui je puis dire que mon cœur vola. A chaque pas qu'elle faiſoit, je le ſentois treſſaillir. Oui, j'aimois déja, quoique je ne puſſe pas encore bien diſtinguer les charmes que j'allois adorer. Elle approcha; & le Viſir s'arrêta pour me parler; mais immobile, & ſans lui répondre, j'étois dans cet étonnement où le cœur enchanté croit que les yeux ne lui portent pas encore aſſez tout le plaiſir qu'il devroit goûter. Il ſourit de mon déſordre en regardant ſa fille; car c'étoit elle: elle rougit, & s'appuyant ſur ſon bras, le fit tourner dans une autre allée.

Je paſſai le reſte du ſoir & toute la nuit dans un trouble & une agitation qui ne me permirent pas de fermer l'œil. L'adorable fille d'Huſſem fut ſans ceſſe préſente à ma penſée: je me ſentois entraîné par un penchant plus fort mille fois que toutes les réflexions, & auquel j'aurois voulu vainement réſiſter. Dès qu'il fut jour, je me rendis au jardin; j'allai me mettre ſur le banc où elle s'étoit aſſiſe la veille; je regardois tous les endroits où elle avoit paſſé. Que devins-je! Non, il n'eſt pas poſſible d'exprimer ce que je reſſentis, lorſqu'une de ſes Eſclaves, m'arrachant à ma ré-

verie, vint me dire de ſa part de lui porter des fleurs. Avec quel empreſſement j'allai les cueillir ! avec qu'elle émotion je les portai ! Qu'alors l'emploi où l'eſclavage m'attachoit me parut brillant ! & que l'amour pare avantageuſement tout ce qui l'approche de ſon objet ! Elle étoit encore au lit ; elle en ſortit ſes beaux bras pour aſſembler ces fleurs ; & dans le mouvement qu'elle fit, il me ſembla que j'en voyois ſortir toutes les grâces, les amours, tous les charmes de la nature. Son père lui avoit dit que je jouois de pluſieurs inſtrumens ; elle me marqua qu'elle ſouhaitoit de m'entendre ; je m'approchai d'un claveſſin. Après avoir préludé par quelques airs Italiens, je chantai, en m'accompagnant, des paroles qui avoient beaucoup de rapport à ma ſituation. Il me parut qu'elle m'écoutoit avec une certaine attention, que le plaiſir ſeul de l'oreille ne fixoit pas. Que te dirai-je, mon cher Couſin ? Ces précieux inſtans furent ſuivis de mille autres. Il ne ſe paſſoit plus de jour, que je ne la viſſe, & que je ne reſtaſſe deux ou trois heures avec elle. Malgré tout l'amour dont je brûlois, timide, confus, toujours embarraſſé en lui parlant, je n'aurois jamais oſé me déclarer, ſi le hazard ne m'eût favoriſé d'un interprête, auquel je ne m'attendois pas.

Je m'étois amuſé à élever des oiſeaux & à leur apprendre à répéter quelques airs ; j'en avois inſtruit un plus chéri que les autres à prononcer, *je vous aime*. Un matin que j'entrois chez Roſalide, il vole de deſſus mon épaule à ſon cou, & en lui becquetant l'oreille, il lui dit, *je vous aime*. Ah ! qu'il eſt joli, s'écria-t-elle, en le baiſant ! Mon fidelle écolier lui ſouffle encore dans la bouche, *je vous aime* ; & à chaque careſſe qu'elle continuade lui faire, il répéta ſa leçon à merveille. Mais ne ſçait-il que cela, me demanda-t-elle ? Il attend, lui dis-je, votre réponſe : il la ſçait déja, me répondit-elle ; appellez-le ; il vous la dira. J'allois me jetter à ſes genoux, lorſque ſon père entra. Il fallut me retirer ſans pouvoir lui exprimer, que par mes regards, tout le raviſſement dont mon cœur étoit comblé.

J'eſpérois qu'elle viendroit le ſoir au jardin. J'attendis la fin du jour avec une impatience égale à mon amour. Je ne pouvois ni rêver, ni me diſtraire : je me promenois, je m'aſſeyois, je voulois quelquefois me mettre au travail ; & dans l'inſtant je le quittois : on eût dit que je croyois qu'à force de changer de place, je ferois avancer le moment que je deſirois. Enfin la nuit approchoit ; & je ne vis venir que le Viſir : il avoit l'air ſombre & ab-

batu ; il me fit ſigne de le ſuivre dans une allée couverte ; & lorſque nous y fûme , il me parla à peu près dans ces termes.

« Je ſuis né à Salonique de parens Grecs ; je fus » amené à Conſtantinople , eſclave comme tu l'es. » Mon activité , mon zèle , & peut-être quelques » agrémens dans ma figure , me firent remarquer » de la Sultane mère ; elle m'employa dans diffé- » rentes affaires où j'eus le bonheur de réuſſir. » lorſque ſon fils fut en âge de gouverner par lui- » même , elle lui parla de moi ſi avantageuſe- » ment , qu'il me prit à ſon ſervice. Je fus d'abord » Capigi-Bachi ; enſuite élevé à la dignité de Ba- » cha d'Alep , & quelques années après à celle de » Gouverneur général de la Méſopotamie. (1) Le » Sophi s'étoit emparé d'une partie de cette pro- » vince , & ſe flattoit d'en achever la conquête » dans la prochaine campagne. En moins de qua- » tre mois , non-ſeulement je lui enlevai ce qu'il » avoit pris ; mais je le réduiſis à défendre ſes pro- » pres frontieres , & bientôt à demander la paix. » Nous n'en avons jamais fait une plus glorieuſe » avec la Perſe. Dès quelle fut conclue , le Sultan ,

(1) Le Diarbeck

» pour récompenſer mes ſervices, & je pourrois » même dire, pour ſatisfaire à la voix publique, » me rappella auprès de lui, & me confia le ſceau » de l'Empire. Depuis près de ſept années que je » ſuis Viſir, le ciel m'eſt témoin que je n'ai jamais » eu en vûe que la gloire du Maître & le bonheur » des Sujets. Mais que n'invente pas l'envie con- » tre ceux qu'elle veut perdre ! Je m'apperçois » depuis quelque tems que ma faveur diminue, & » que mes ennemis ſont prêts à triompher. Pour » prévenir le coup qui me menace, je veux fuir » chez les Chrétiens. Je n'ai que deux filles. L'aî- » née eſt mariée au Boſtangi-Bachi. Tu connois la » Cadette; tu l'aimes; tu lui a plu. Sa mère, qui » étoit Françoiſe, l'a élevée dans ta Religion. Je » vous unirai l'un à l'autre dans un pays de liberté. » Tâche de t'aſſurer d'un Vaiſſeau. Je ne te dis » rien ſur les précautions que tu dois prendre; je » me repoſe abſolument de tout ſur ton amitié, » tes ſoins & ta prudence ». En achevant ces mots, il voulut m'embraſſer. Je me précipitai à ſes genoux, & tâchai de lui exprimer tout l'attachement, toute la tendreſſe & la reconnoiſſance dont mon cœur étoit pénétré.

Le lendemain j'allai au port. La fortune qui

ſembloit ne m'avoir jeté dans les fers, que pour me conduire au comble du bonheur, me fit rencontrer en y arrivant, un des hommes du monde en qui je pouvois avoir le plus de confiance; c'étoit un riche Négociant de Marſeille, qui faiſoit un gros commerce à Veniſe, & que j'avois vu ſouvent chez mon père. A peine m'eut-il reconnu, que me ſerrant dans ſes bras, les larmes aux yeux, il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui pour me tirer de l'eſclavage. Je ne balançai point à lui conter mon aventure. Après qu'il l'eut écoutée, il m'aſſura de nouveau que je pouvois diſpoſer de tout ce qui lui appartenoit; que ſon vaiſſeau étoit au port; qu'en cinq jours au plus tard il ſeroit en état de mettre à la voile, & qu'il prendroit des meſures ſi juſtes, qu'il eſpéroit que nous n'aurions pas de riſques à courir. Le Viſir à qui j'allai rendre compte d'un ſi heureux commencement, m'ouvrit ſes tréſors; & en différens voyages, j'avois déja porté ſecrettement au Vaiſſeau plus de quatre millions en or & en pierreries. Nous devions nous embarquer la nuit du ſurlendemain, lorſqu'en rentrant le ſoir du quatrième jour au Palais, j'appris que mon Maître, mon bienfaiteur, mon père, cet homme ſi reſpectable, & à qui j'avois tant d'obli-

gations, avoit été prévenu par ſes ennemis. J'eus le ſpectacle affreux des Muets & des Capigis qui portoient ſa tête au Sultan.

Ma chère Roſalide ſe retira chez ſa ſœur. Pluſieurs jours s'écoulèrent ſans que j'entendiſſe parler d'elle. J'étois accablé de douleur, & dans les plus vives inquiétudes. Enfin elle m'écrivit de continuer à préparer tout pour notre départ. Je lui fis réponſe que tout étoit prêt ; que je n'attendois que ſes ordres ; que le vent étoit favorable ; & que, ſi elle vouloit me marquer où je pourrois l'aller prendre, nous ſerions loin de Conſtantinople avant la fin de la nuit. Je la vis bientôt arriver, déguiſée en jeune Arménien. Notre navigation a été des plus heureuſes : nous arrivâmes hier à Marſeille. Dès que j'y aurai fini quelques affaires, nous partirons pour Paris. Viens nous y joindre, mon cher Couſin ; viens y jouir du plaiſir de voir ton ami au comble de la félicité. Je ſuis, mon cher Couſin, &c.

LETTRE II.

Roſalide à Fatime.

JE ſuis à Paris depuis huit jours. Il n'eſt pas aiſé de démêler ſi les François aiment véritablement les Etrangers, ou s'ils n'ont que la vanité, l'eſpece de coquetterie de s'en faire aimer. Croiroient-ils que, par toutes ſortes de bonnes façons, ils doivent tâcher d'adoucir le malheur d'une perſonne, envers qui la nature a été aſſez marâtre, pour ne l'avoir pas fait naître Françoiſe ? Je ne ſais ; mais il eſt ſûr qu'il n'y a point de politeſſes, d'égards, de prévenances & d'attentions qu'on ne me marque en toute occaſion ; juſqu'au petit peuple s'empreſſe, & ſemble vouloir faire les honneurs de la France.

La bonne humeur qui fait le fond du caractère de cette Nation-ci, aideroit beaucoup à me perſuader qu'elle eſt naturellement bienfaiſante. On rit de tems en tems dans les autres pays ; ici on rit toujours : il y règne un ton, un air d'enjouement & de gaieté qui frappe d'abord tout étranger.

Mazaro convient que le François a l'ame noble

& généreuſe ; mais il prétend que la fureur d'être à la mode, de briller, d'être cité, de paſſer pour avoir du feu, de l'imagination, & des ſaillies, le rend étourdi, frivole, indiſcret & méchant. Il y a, dit-il, mille gens dans Paris qui s'eſtiment dédommagés de tout, pourvu qu'on croye qu'ils ont de l'eſprit. Il me contoit hier qu'un homme, dont tout le bien conſiſtoit en rentes ſur la Ville, en perdit les deux tiers par un nouvel Edit du Roi. Il fut d'abord conſterné ; mais en déplorant ſon malheur, il lui vint un trait contre le Miniſtre ; il le mit en chanſon : elle courut, fut trouvée plaiſante ; le voilà conſolé.

Tu me demanderas ſans doute ſi les Françoiſes ſont belles : on peut croire que non ; mais il eſt impoſſible de ſentir qu'elles ne le ſont pas : ſans les avoir vues, on peindra la beauté, jamais les grâces.

Je t'envoye toutes ſortes de coëffures, de parures, & les étoffes les plus nouvelles. Je prie la perſonne à qui je les adreſſe à Marſeille, de te les faire tenir le plutôt qu'il ſera poſſible. Mais quelque diligence qu'elle faſſe, elles ne ſeront déja plus de mode ici quand tu les recevras. Adieu, ma chère ſœur.

LETTRE III.

Roſalide à Fatime.

UNE parente de Mazaro me propoſa hier de ſortir avec elle. Notre carroſſe arrêta vis-à-vis d'une maiſon où nous entrâmes à travers une troupe de gens armés qui s'ouvrit pour nous laiſſer paſſer. Nous montâmes à une petite chambre que l'on referma ſur nous avec un grand bruit de clefs ; nous étions dans l'obſcurité ; & je ne ſavois que penſer de l'endroit où l'on m'avoit conduite, lorſque pluſieurs lumières, [d'une odeur fort] déſagréable, commencèrent à éclairer une grande ſalle aſſez mal décorée : à ce qu'on m'en avoit déja dit, je reconnus aiſément que j'étois à la Comédie.

C'eſt un lieu où tous les François s'aſſemblent à une certaine heure pour y pleurer ſur la triſte deſtinée de quelques héros qu'ils n'ont jamais ni vus, ni connus, & pour y rire des défauts, des foibleſſes, des vices & des ridicules de leurs parens, de leurs amis, & des perſonnes avec qui ils vivent tous les jours.

Un Abbé connu de la Dame avec qui j'étois, vint ſe placer dans notre loge ; c'eſt ſans contredit l'Eccléſiaſtique du Royaume le plus au fait de l'hiſtoire ſecrette des différens Spectacles. Il fut ſans doute charmé de trouver une Etrangère avec qui pouvoir étaler tout ſon ſavoir. Il m'apprit les noms, ſurnoms, l'âge, les talens, les bonnes & les mauvaiſes qualités de toutes les Actrices, une partie des amans à qui elles avoient appartenu, & ceux qui les avoient actuellement. Telle à qui je n'aurois pas donné plus de vingt-cinq ans, étoit, ſelon lui, depuis près de trente, fille de théâtre, mère de pluſieurs enfans, & cependant recherchée comme dans ſa nouveauté. C'eſt le miracle des houris du paradis du Prophète.

Laiſſant à part la vie intérieure de ces Demoiſelles, je conçois qu'une Comédienne peut trouver bien de l'agrément dans ſon état. Il lui fournit ſans ceſſe de nouvelles occaſions de contenter ce deſir de plaire ſi naturel à notre ſexe. Elle a preſque tous les jours le plaiſir d'eſſayer ſes charmes ſous différens habillemens, ſous différentes parures. N'eſt-elle pas même en droit de penſer, qu'elle ne doit les douceurs de ſa ſituation qu'à ſon propre mérite ? Par qu'elle bizarrerie de

préjugés ſe mettra-elle au-deſſous de cette femme dont la naiſſance n'eſt pas au-deſſus de la ſienne, & qui ne brille que de l'éclat emprunté de la fortune & des friponneries de ſon mari ? Je ne vois pas qu'il ſoit plus noble d'exercer ſon eſprit à imaginer quelque nouvelle taxe ſur la Nation, que d'employer ſes talens à l'amuſer. J'irai demain à l'Opéra. On m'a beaucoup vanté ce ſpectacle ; nous verrons. Adieu, ma chère Fatime, aime toujours Roſalide.

LETTRE IV.

Roſalide à Fatime.

JE ſors de l'Opéra. Ce ſpectacle a tenu pendant trois heures mon eſprit, mes yeux & mes oreilles dans un ſi grand enchantement, que je ne conçois pas qu'il y ait des perſonnes aſſez ennemies de leurs plaiſirs, pour ne vouloir pas s'y amuſer, & pour s'obſtiner à répéter ſans ceſſe, qu'il eſt ridicule qu'un homme vienne déplorer ſes malheurs, & ſe tuer en chantant. L'idée qu'elles ſe font du chant, & l'habitude de le regarder comme un enfant du plaiſir & de la joie, cauſent ap-

paremment cette prévention, qui ſe diſſiperoit aiſément ſi elles le conſidéroient dans ſon eſſence réelle, c'eſt-à-dire, comme un ſimple arrangement de tons différens. Je ne pus m'empêcher de rire à la Comédie, lorſque je m'apperçus qu'un Roi rimoit exactement tout ce qu'il diſoit à ſa Maitreſſe, à ſon Conſeil & à ſon Capitaine des Gardes. La rime qui ſe fait bien plus ſentir dans la ſimple déclamation que dans le chant, me parut une affectation puérile : elle rompt l'illuſion & ne produit aucune beauté ; au-lieu qu'à l'Opéra, cette ſuite, ce mélange, cette ſucceſſion variée de ſons pour peindre la haine, l'amour, la jalouſie, la fureur & la vengeance, donne ſelon moi, de la force, de la chaleur, de l'énergie, & une nouvelle expreſſion aux paroles ; en un mot, il m'a ſemblé qu'à l'Opéra j'aurois été affectée quand même je n'aurois pas entendu le François, & qu'au contraire à la Tragédie où l'on m'a menée, je n'entendois le François que pour être choquée du langage peu naturel qu'on y parloit.

Je ſuppoſe que le Roi de France envoyât ſon Académie de Muſique peupler une Colonie déſerte, avec défenſes expreſſes à tous ceux qui la compoſent, de ſe rien dire, de ſe rien demander, enfin de ſe parler autrement que comme ils ſe

parlent au théâtre : il n'eſt pas douteux qu'il naîtroit dans cette Iſle une poſtérité chantante, dont toutes les inflexions de la voix ſeroient élancées & meſurées, & que cette poſtérité, ſi elle rentroit un jour dans la patrie de ſes pères, trouveroit la diſſonnance des tons de nos converſations fort extraordinaire, & avec plus de raiſon, je crois, qu'on n'en a de ſe récrier contre la repréſentation de toute une action en muſique.

Les décorations, les habits, les chœurs, les machines & les divers changemens, rendent l'Opéra ſi magnifique & ſi ſurprenant, que ſi les ſauvages voiſins de l'Iſle, où dans ma ſuppoſition je l'ai relégué, aſſiſtoient à ſon ſpectacle, je ſuis perſuadée qu'ils croiroient voir véritablement des Divinités, & que, pour peu que Monſieur le Directeur eût d'eſprit & d'ambition, il lui ſeroit aiſé de trancher du prophète, du légiſlateur, & de faire des proſélytes.. A la tête des ſaintes & des dévotes de cette nouvelle loi, il ſeroit plaiſant de lire les noms de quelques Actrices dont on m'a conté les aventures. Mahomet ſuivi de ſa Cadizge, de deux ou trois autres femmes, & de quelques vagabonds, entreprit & vint à bout d'en établir une, dont les machines ſont plus groſſières. J'eſpère toujours, ma chère Fatime,

que les inſtructions que notre mère t'a données dans l'enfance, ne ſeront point perdues, & que tôt ou tard tes yeux ſe déſilleront aux clartés de la vraie religion : c'eſt la plus grande ſatisfaction que pût recevoir une ſœur qui t'aime bien tendrement. Adieu.

LETTRE V.

Roſalide à Fatime.

NOUS étions hier cinq ou ſix femmes chez moi ; entra un jeune homme des amis de Mazaro ; on parloit de Conſtantinople. Conſtantinople ! s'écria-t-il, en ſe laiſſant aller dans un fauteuil ; Conſtantinople ! Ah ! Meſdames, c'eſt le ſéjour de mon ame ! Un honnête Muſulman doit mener une vie bien délicieuſe ! En quoi, Monſieur, lui demandai-je aſſez étonnée de ſon enthouſiaſme ? Il n'y a à Conſtantinople ni bals, ni aſſemblées, ni jeu, ni ſoupers, ni ſpectacles, ni ce concours d'arts, de ſciences & de talens qui fourniſſent chaque jour dans Paris de nouveaux amuſemens.... Cela ſe peut, Madame, me répondit-il, cela ſe peut ; mais le plaiſir d'avoir un Serrail ! Pour avoir un

Serrail, repliquai-je, il faut être riche ; & je ne vois pas qu'en France les gens qui le ſont & qui ont le cœur gâté, manquent plus de femmes qu'ailleurs. Si un Seigneur Turc a dix eſclaves, un Seigneur François n'a-t-il pas toute la Comédie, tout l'Opéra, toutes les jeunes filles qui poſtulent, & à qui il promet ſa protection pour y entrer, & cent autres ? Il eſt vrai que ces Demoiſelles ne ſont pas abſolument en propre à lui comme en Turquie une eſclave à ſon maître ; mais le droit de propriété en fait de femmes, n'eſt pas, je crois, ordinairement ce qui flatte le plus le goût de votre Nation.. Il y a des cas, Madame, il y a des cas, s'écria de nouveau cet extravaguant : eſt-il rien de plus doux que d'avoir à ſoi cinq ou ſix jolies enfans qu'on achete à l'âge de ſix, de ſept, de huit ans ; & lorſqu'elles en ont treize.... Nous le priâmes de vouloir bien nous épargner ſes arrangemens de ménage, & de changer de converſation.

Ma chère ſœur, les loix ſont différentes chez les différens peuples ; les mœurs des hommes ſont par-tout les mêmes. Je dirai plus, leur caractère eſt par-tout également injuſte, impérieux & tirannique. S'il étoit permis à Paris d'avoir pluſieurs femmes, elles y ſeroient peut-être auſſi captives qu'en

qu'en Turquie; mais comme un François ne peut en avoir qu'une, il ne la cache pas, de peur que ſon voiſin ne cachât auſſi la ſienne. Quoiqu'il ait publiquement des maîtreſſes, en exige-t-il moins de fidélité de la malheureuſe qu'il a épouſée, Non, & ſi elle oſe ſe plaindre en juſtice, ſi elle prouve évidemment qu'il en uſe mal avec elle, devinerois-tu le jugement qui intervient? Il eſt digne des hommes; ce ſont eux qui le prononcent. On ordonne que cette infortunée entrera dans un couvent; c'eſt-à-dire, qu'en France on nous enferme, parce que nos maris ont tort avec avec nous, & en Turquie, parce que nous pourrions avoir tort avec eux; cela eſt indigne; cela révolte. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE VI.

Roſalide à Fatime.

JE n'ai jamais rien vu de ſi charmant, qu'une femme qui vint hier dans une maiſon où j'étois; je ne me laſſois point de la regarder, d'admirer ſon air, ſa taille, ſa démarche noble, ſon ſourire, je ne ſçais quoi de fin & d'engageant répan-

du, ſur toute ſa phyſionimie. La jolie perſonne! dis-je à une Dame aſſiſe à côté de moi : Eſt-elle mariée ? Voilà ſon mari, me répondit-elle, en me montrant un jeune homme d'une figure très-aimable, qui étoit adoſſé à la cheminée ; ils ont l'un & l'autre de la naiſſance, de grands biens, beaucoup d'eſprit ; & cependant ils n'en ſont pas plus heureux : vous voyez, continua-t-elle, que ſes regards ſont attachés ſur elle ; je ſuis ſûre qu'il ſe dit en lui-même, que rien n'eſt plus adorable ; mais la juſtice que ſes yeux lui rendent, ne paſſe plus juſqu'à ſon cœur ; la facilité à devenir heureux, lui ôte le goût, le plaiſir, & l'empreſſement de l'être.... J'entends, Madame, interrompis-je ; c'eſt un de ces fats dont on ma parlé, qui croyent qu'il eſt du bel air de ne ſe pas ſoucier de ſa femme ? Ah ! ne lui faites point cette injuſtice, reprit-elle ; il marque à la ſienne toute l'eſtime, tous les égards & toutes les attentions imaginables ; mais rien ne peut ſuppléer à l'amour ; elle l'aime paſſionnément : il le ſait ; il ſent combien elle doit ſouffrir ; & il eſt ſans ceſſe déchiré par le remords de rendre malheureuſe une des perſonnes du monde qui mérite le moins de l'être.

Ma chère ſœur, j'ai vu notre père éprouver cette même ſéchereſſe de cœur, & ſe la reprocher au

milieu de vingt femmes charmantes, ſoumiſes à ſes plaiſirs, & qui toutes ſembloient n'aſpirer qu'au bonheur de lui plaire. Quelles ſommes n'a-t-il pas dépenſées pour acheter des eſclaves dont il ne ſe ſoucioit plus dès qu'elles étoient dans ſon Serrail ? Je regardois cet état d'inſenſibilité, cette privation de deſirs, comme une punition d'avoir voulu trop les irriter. Mais quand je vois que les cœurs les plus vertueux, & qui méritent le plus d'être comblés des douceurs de l'amour, n'en tombent pas moins dans ce même anéantiſſement, je t'avoue que je ne ſçais que penſer de la nature & des loix. Tout dans l'univers eſt-il donc imparfait ? On ne doit avoir des deſirs que pour l'objet à qui l'hymen nous lie ; & c'eſt ce même hymen, cette union ſi pure, ce nœud ſacré qui détruit ce qu'il légitime ; que dis-je ? ce qu'il ordonne ! J'ai épouſé mon amant après bien des inquiétudes & des peines ; ſa tendreſſe pour moi va juſqu'à l'adoration ; mais peut-être que bientôt, ô ciel ! ... Non, je ne dois rien craindre ; nos cœurs étoient deſtinés l'un pour l'autre ; mon bonheur eſt à jamais aſſuré ; & rien ne pourroit l'égaler, ſi j'avois le plaiſir de t'avoir avec nous. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement, ma chère Fatime.

LETTRE VII.

Roſalide à Fatime.

J'AI été indiſpoſé pendant quelques jours; mais j'ai eu toujours ſi bonne compagnie, que je ne ſuis ſortie qu'avec peine pour aller chercher ailleurs ce que je trouvois ſi commodément chez moi : il s'y eſt paſſé de ces ſçènes plaiſantes que la folle imagination du François crée, pour ainſi dire, de rien.

Viens que je t'embraſſe, mon cher Chevalier, diſoit hier un jeune homme à un de ſes amis. J'ai appris avec une vraie joie que tu as quitté cette Madame D***; ſçais-tu bien que cet amour-à commençoit à paroître bien long, bien ſérieux, & à te donner un travers dans le monde ? J'avois beau dire que parce que ton cœur s'amuſoit deux ou trois ſemaines de plus avec elle qu'avec une autre, il ne falloit pas précipiter ſon jugement; que je te connoiſſois, & que cela finiroit bientôt, je ne perſuadois point : on ſe rappelloit, en ſouriant malignement, le jour que tu l'avois priſe; & comme on ne peut pas diſconvenir qu'elle n'ait

de l'eſprit & de la beauté, on ſe diſoit à l'oreille qu'elle t'avoit fixé. Eh ! quel mal y auroit-il, Monſieur, demanda une Dame de la compagnie à cet ennemi des amours de durée, qu'une femme auſſi aimable que Madame D*** eût rendu le Chevalier conſtant ? Ah ! fi, fi donc, Madame, conſtant ! repondit-il ; entre nous, qu'eſt-ce qu'un homme conſtant ? Une eſpèce d'animal aſſujetti, qui n'a plus qu'une allure, qui devient domeſtique, qui ne goûte plus le vin, qui fuit les petits ſoupers & ſes amis ; il me ſemble voir un mari qui fait un bon ménage. La conſtance marque un cœur étroit, un cœur qui n'a pas la force de ſeconder la nature qui lui préſente ſans ceſſe de nouveaux objets, pour l'aider à ſecouer le joug de celui qui l'a ſubjugué. En un mot, votre homme conſtant n'eſt ordinairement qu'un pareſſeux, qui, ſe méfiant de ſon mérite, s'aſſoupit avec une conquête faite pour ne ſe pas donner la peine d'en entreprendre une autre qu'il pourroit manquer En vérité, répliqua la même Dame qui avoit déja pris la parole, ce propos eſt bien étonnant dans la bouche de quelqu'un qu'on ſçait attaché depuis deux ans à.... A une Comédienne, n'eſt-ce pas ? s'écria-t-il d'un ton ricaneur. Eh ! Madame, c'eſt l'inconſtance même qui entretient & perpé-

tue mon goût pour cette actrice : jamais Prothée ne fut plus admirable ; tantôt c'eſt une amante en pleurs qui regrette un perfide ; une autre jour, bergere innocente, elle voudroit ſe cacher à elle-même le trouble d'un amour naiſſant ; quelquefois c'eſt une coquette aimable qui m'amuſe par ſon eſprit ; enfin preſque tous les ſoirs elle change d'attraits, de grâces, de caractère, d'habits & de viſage même, ſi vous voulez. Mon imagination que ranime chaque jour une curioſité récente, avertit, preſſe mon cœur de déſirer, le ſéduit, l'enflamme ; & dans le même objet je crois jouir d'Atalide, de Monime, de Célimène & de Cloë. Mais cela me rappelle qu'elle joue aujourd'hui dans une pièce nouvelle ; c'eſt un pucelage ; j'y cours ; en effet il ſe leva & ſortit.

Aurois-tu jamais penſé ma chère ſœur, qu'on pût traiter la conſtance de vertu ridicule ; & que diras-tu d'une Nation où la plûpart des hommes, dès l'âge de vingt-cinq ans, ſont déja privés des vrais plaiſirs de l'amour ? Leur ame eſt flétrie ; leur cœur eſt blazé ; & leurs ſens mêmes ne ſe réveillent plus qu'à force de preſtiges & d'illuſions. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement, ma chère Fatime.

LETTRE VIII.

Roſalide à Fatime.

J'ALLAI il y a quelques jours chez une femme très-aimable, d'un rang diſtingué, & de qui j'ai reçu mille prévenances & mille amitiés à mon arrivée en cette ville. Je la trouvai diſtraite, rêveuſe, inquiette; je la priai de me dire librement ſi je ne la gênois pas; au contraire, me répondit-elle en ſoupirant, je ſerai charmée que nous paſſions enſemble le reſte de la journée; je ſoulagerai peut-être un peu ma douleur en la confiant à une amie. J'aime, ajouta-elle, & j'aime un ingrat qui ménage d'autant moins mon cœur, qu'il s'en croit plus le maître; il y a quatre jours que je ne l'ai vu, quoique j'apprenne de toutes les perſonnes qui viennent chez moi, qu'il ſe multiplie, pour ainſi dire, & qu'on le rencontre par-tout. Elle s'interrompit à ces mots pour s'approcher de la fenêtre; un caroſſe venoit d'entrer dans la cour. Ah! le voici, s'écria-t-elle; & dans l'inſtant on annonça un jeune homme dont la figure, il eſt vrai, me parut charmante; mais dont les manie-

res me firent bientôt mal augurer de ſon cœur.

Il y a long-tems qu'on ne vous a vu, Monſieur, lui dit-elle! — Que voulez-vous, Madame, répondit-il, preſque ſans la regarder? on a des amis; j'ai fait deux dîners-ſoupers qui ont été pouſſés aſſez avant dans la nuit; j'ai dormi le jour, j'ai vu mes chevaux, j'en ai vendu, j'en ai troqué, j'ai joué, j'ai perdu; & je ſuis à preſent en quête de quelque Juif qui me prête de l'argent.

En achevant ce beau détail, il appella un grand chien qui l'avoit ſuivi, le careſſa, lui parla aſſez long-tems, & ne nous adreſſa la parole à notre tour que pour nous le vanter. Il ſe lève enſuite, ſe pâvane devant un miroir, y compoſe ſes grâces, raccommode une boucle de ſes cheveux qui lui couvroit trop l'oreille; & bientôt par une révérence légère, il annonce ſa retraite. — Quoi! vous ſortez ſi vîte, lui demanda ma trop foible amie? Vous reverra-t-on? — Oui.... cela ſe pourra, répondit-il de l'anti-chambre.... ce ſoir.... un de ces jours.

Ma chère ſœur, voilà comme j'ai vu un François traiter une femme dont il eſt adoré; & ce François reſſemble à bien d'autres. Dominés par l'amour-propre, gâtés par l'exemple, ambitieux ſur-tout, en entrant dans le monde, de parvenir

à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, leur amour naiſſant n'eſt ordinairement qu'un deſir de plaire, leur perſévérance qu'une ſuite de leur orgueil qui s'irrite, & s'étonne qu'on ne ſe rende pas d'abord ; & ſouvent ce qui les flatte uniquement dans les faveurs qu'on leur accorde, c'eſt l'idée qu'on n'a pu tenir contre tout leur mérite.

Un Turc achete une femme ; elle ne l'a pas choiſi ; il ne lui a donc nulle obligation de ſa poſſeſſion ; & il eſt en quelque façon en droit de ne l'aller voir, qu'autant que ſon plaiſir l'y engage. Mais ici une femme eſt libre ; elle pouvoit ſe déterminer en faveur de tout autre, que de l'amant à qui elle donne ſon cœur. Lorſqu'il a ſéduit ce cœur, lorſque dans le ſien la plus vive reconnoiſſance devroit ſe joindre à l'amour, il néglige, il abandonne, que dis-je ? il ſe plaît à entendre gémir ſa conquête ; ſa vanité triomphe à la vûe des larmes qu'il lui fait verſer. En amour, le Turc eſt peu délicat ; le François eſt ingrat & perfide.

LETTRE IX.

Roſalide à Fatime.

QUE je me trompois lorſque je t'écrivis que les François étoient naturellement bons, humains & compatiſſans ! Ah ! ma chère ſœur, qu'ils ſont cruels ! qu'ils ſont barbares ! J'aſſiſtai hier à ce qu'ils appellent une Vêture. La jeune perſonne pour qui ſe faiſoit la cérémonie, ne paroiſſoit pas avoir plus de ſeize ans. Je ne chercherai point à te la peindre. Imagine-toi la taille la plus noble, la phyſionomie la plus intéreſſante ; imagine-toi, l'innocence avec ſes grâces ſimples & naïves, cet air de modeſtie & de douceur qui l'accompagne toujours ; c'eſt elle ; tu la vois. Après que l'aſſemblée l'eut bien conſidérée, on la dépouilla de ſes riches habits, pour lui en donner de ſombres & de lugubres ; on coupa ſes beaux cheveux. Je pénétrois tout l'état de ſon ame, malgré les efforts qu'elle faiſoit pour ſe donner de la force contre ſa cruelle deſtinée ; je la voyois de tems en tems frémir, pâlir, & ſes beaux yeux prêts à fondre en larmes : il fallut donner un libre cours aux miennes ;

je n'en pouvois plus ; mon ſaiſiſſement m'étouffoit ; il y avoit près d'une demi-heure que je ne reſpirois que par de longs ſoupirs.

Vous paroiſſez bien touchée ! me dirent les Dames qui m'avoient menée à ce triſte ſpectacle. Ah ! tout ce qu'on peut l'être, répondis-je. J'avois de la peine à croire, que dans les pays les plus ſauvages (1), il y eût des pères aſſez barbares pour tuer leurs enfans nouveaux nés, quand ils n'étoient pas aſſez riches pour les nourrir ; mais je vois que le François eſt encore plus inhumain.

Une fille aimable, qu'il a vu croître ſous ſes yeux, eſt l'innocente victime qu'il ſacrifie au mariage d'une aînée ; il ne l'a élevée juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans, que pour la livrer à un ſupplice continuel, & la forcer de s'enterrer vivante. Quel horreur ! De grâce, Meſdames, ajoutai-je, allons nous-en ; en vérité, je ſouffre trop ici. Nous ſortîmes ; & pendant tout le chemin la converſation ne roula que ſur le ſort affreux d'une jeune perſonne privée à jamais de ſa liberté, aſſervie à tout ce que l'obéiſſance a de plus mortifiant, & obligée de veiller ſans ceſſe contre les mouvemens

(1) Dans la Colchide ou Mingrelie.

d'un cœur qui n'étoit pas formé pour être inſenſible. On conta à cette occaſion pluſieurs aventures de couvent ; & ce matin une de ces Dames m'a envoyé ces deux lettres, en me marquant qu'elle les trouva dans une caſſette de ſon frère, qui fut tué il y a deux ans dans une bataille.

Il n'y a qu'une Religieuſe qui puiſſe écrire avec ce feu, cette ivreſſe & ces tranſports. L'ame d'une femme répandue dans le monde, eſt ſi diſſipée par le deſir de briller, par le jeu, les ſoupers, les bals & les ſpectacles, que l'amour n'y eſt ordinairement qu'un goût léger, un amuſement, une paſſion frivole ; au lieu que c'eſt un embrâſement dans le cœur d'une infortunée, toujours gênée, toujours captive, toujours avec elle-même & avec des deſirs que la contrainte ne ſert qu'à irriter : elle ſe couche en s'occupant de ſon amant, y rêve en dormant, s'éveille pour y penſer, pour le ſouhaiter, & pour aſpirer au moment où elle pourra ſe trouver avec lui.

LETTRE.

JE ſuis inquiete ; je crains que vous ne ſoyez indiſpoſé ; je ne pus jamais ſortir plutôt de l'appartement de la Supérieure. Il y avoit près d'une heure, qu'au vent & à la pluie, vous m'attendiez dans le jardin ; vos habits étoient traverſés ; le froid vous avoit ſaiſi ; où vous menai-je ! dans ma chambre, dans la chambre d'une Religieuſe, où il n'y a pas même de cheminée ! Vous n'aviez pas ſoupé ; & je n'eus que quelques fruits à vous offrir ; je n'ai jamais ſenti ſi vivement les auſtérités de mon état ! Direz-vous encore que toujours timide, toujours confuſe, toujours embarraſſée de vos deſirs, il faut me vaincre à chaque fois ? Que la pitié me rendoit hardie ! je prévenois vos careſſes ; je réchauffois vos mains dans les miennes ; j'eſſuiois l'eau qui dégoûtoit de vos cheveux ; je vous aidois à ôter vos habits ; avec quelle tendreſſe je vous tenois embraſſé ! & bientôt avec quel raviſſement, brûlante d'amour dans l'ivreſſe du plaiſir, en dévorai-je, pour ainſi dire, les inſtans ! Qu'ils s'écouloient avec rapidité ! quelle nuit ! ... c'eſt vous du moins, je n'ai pas à me le reprocher, c'eſt vous qui m'avez annoncé que le jour alloit nous ſur-

prendre & qu'il étoit tems de nous ſéparer ; je n'avois pas la force de parler pour exprimer mes tranſports ; l'aurois-je eue pour vous dire de me quitter ! Ah ! vous pouviez ſans crainte demeurer encore une demi-heure avec moi. Il ſemble que l'amour ait voulu vous en punir : mon cœur ne peut vous être infidele ; mais un ſonge ſéduiſant l'a replongé dans des délices que vous ne partagiez plus. Le bruit du Couvent frappoit en vain mon oreille ; il n'arrachoit point mon ame aux douceurs de ſon illuſion. Languiſſante & les yeux à demi-ouverts, je me croyois encore avec vous ; & je ne me ſuis tout-à-fait éveillée que dans un tranſport où j'ai voulu vous ſerrer dans mes bras. Sort cruel ! Une femme dans le monde, maîtreſſe de ſon ſommeil, lui peut donner une partie des momens où elle ne voit pas ſon amant ; on fait régner le ſilence autour de ſon appartement ; au lieu qu'ici nos inſtans, qui ne ſont déja que trop longs, commencent avec le jour : il n'eſt qu'onze heures ; il y en a ſix que je ſuis levée ; juſqu'à la nuit, que de tems encore, lorſqu'il eſt compté par l'Amour ! Vous n'attendrez pas ce ſoir ; je ſerai dans le jardin avant que vous arriviez ; je veux même que nous ſoupions enſemble ; la providence de l'Amour y a pourvû. Mille & mille baiſers. Adieu,

je brûle de vous embraſſer : j'ai ſur moi cette robe que vous aviez priſe pour laiſſer ſécher vos habits; il ſemble qu'elle porte dans mon ſang un philtre qui l'enflamme, & que ma gorge qu'elle couvre, reſpire avec plus d'émotion. Que je vous aime !

AUTRE LETTRE.

PARCE que je levai hier les yeux au Ciel en ſoupirant, & que quelques larmes m'échappèrent, vous oſez m'écrire aujourd'hui que vous ne me poſſédez point entièrement ! Vous êtes bien injuſte ! Quoi ! vous ne voulez pas même que dans le déſordre où je vis, j'aie quelquefois des remords ? ingrat ! Ah ! ces remords que vous me reprochez, loin de m'arracher à mon amour, ne ſemblent agir quelques momens ſur mon cœur, que pour m'y faire bientôt reſſentir avec plus de vivacité le retour de mes ſentimens pour vous. Puis-je même honorer du nom de remords ce qui n'eſt en effet que la crainte d'être un jour l'objet de vos mépris ? Si la paſſion qui m'entraîne, étouffe en moi les préjugés de l'éducation & de mon état, n'a-t-elle pas ſes propres allarmes ? Croyez-vous que mon amour-propre ſoit aſſez fort pour me

promettre des miracles, & pour me raſſurer contre l'inconſtance, ſi naturelle à votre âge ? Ne dois-je pas même penſer que, pour meſurer la vengeance à l'énormité de mes fautes, la perte de votre cœur eſt le châtiment que le Ciel me réſerve ? Par les vœux les plus ſacrés, dévouée aux Autels, je ne le ſuis plus qu'à votre amour, ou plutôt à vos plaiſirs ; car je ne me flatte point : non, ingrat, non, vous ne reſſentez point pour moi cet attachement véritable, ce dévouement du cœur, cet oubli de vous-même ; je ne vous inſpire point cette ſenſibilité, cette tendreſſe, cette joie délicieuſe, où l'ame toute entière à ſon enchantement, ſemble n'être plus que la perſonne aimée ; ma jeuneſſe & quelque beauté excitent vos tranſports ; & je ſuis moins l'objet de votre amour, que la proie de vos deſirs. Ne le vis-je pas hier, quand j'allai vous tirer de l'endroit où je vous avois caché ? Preſque ſans me parler, vous m'emportâtes dans vos bras ; avec quelle impatiente ardeur vous arrachiez mon voile, mes habits ! il ſembloit que ce n'étoit point mon amant, mais un raviſſeur qui s'étoit introduit dans ma chambre. Bientôt dans un état où l'amante la plus emportée ne ſe voit point ſans pudeur, je vous priai d'éteindre une lumière qui nous éclairoit ; loin de m'écouter,

une

une ſimple toile me couvroit encore ; vous la déchirâtes : votre bouche ſe précipitant ſur tout ce qui s'offroit à vos avides regards, en exagéroit l'éclat, la blancheur ; c'étoit ma gorge, c'étoient mes bras, c'étoit.... perfide ! Vous vantiez à votre imagination des plaiſirs qui ne prenoient point leur ſource dans votre cœur. Le ſentiment ſe partage-t-il ? détaille-t-il les charmes de la perſonne aimée ? Non, il l'embraſſe toute entiére ; ce n'eſt point ſa beauté, c'eſt elle qu'un véritable amant poſſéde ; c'eſt l'épanchement de ſon ame avec la ſienne. qui fait ſes vraies délices. Votre amour, ingrat, n'eſt que dans vos ſens ; il ſatisferoit une femme dans le monde ; elle ne veut qu'être deſirée. Ah ! pour moi, ſi je ne ſuis pas aimée.... On entre dans ma chambre ; il faut finir ma Lettre ; je vous attends ce ſoir ; venez me demander pardon de vos injuſtes reproches ; que les miens ne ſont-ils auſſi mal fondés ! Adieu, à ce ſoir.

LETTRE X.

Roſalide à Fatime.

UN jeune Seigneur fut préſenté hier dans une maiſon où j'étois ; il y joua ; après le jeu il y ſoupa ; après le ſouper, il s'étendit dans un fauteuil : on voyoit qu'il tâchoit de s'y compoſer des graces nonchalantes. Bientôt il ſe leve, s'approche, en pirouettant, de la maîtreſſe de la maiſon, lui laiſſe tomber, en paſſant, quelques mots dans l'oreille, qui, ſelon lui, ne dûrent pas manquer d'aller juſqu'au cœur, ſe met à la cheminée, & avec cet air & ce ton d'un fat qui veut bien mésallier pour quelques momens ſa converſation ; Monſieur, dit-il à un gros homme vêtu de noir qui s'étoit rangé pour lui faire place, la Dame d'ici m'étoit totalement inconnue ; elle eſt jolie ! a-t-elle quelqu'un ? On s'arrangeroit volontiers avec elle. Elle eſt mariée ? où eſt donc ſon benêt de mari ? Le voici lui répondit froidement le gros homme, en marquant cette annonce d'une révérence. Parbleu, Monſieur, répliqua mon fat, ſans être déconcerté, je ſuis charmé que ce ſoit

vous ; je vous en fais mon compliment ; vous tenez une fort bonne maiſon ; j'y viendrai ſouvent, je vous en réponds, & tâcherai en toute occaſion de vous marquer combien je ſouhaite que vous me regardiez comme votre ſerviteur.

Tu auras de la peine à croire, ma chère ſœur, qu'un mari ne ſoit pas connu chez lui ; je t'aſſure cependant que cela eſt aſſez ordinaire dans Paris. Telle femme anéantit le ſien au point, qu'on ne ſait qu'il exiſte & qu'on ne le qualifie que par elle : C'eſt le mari de Madame D***, dit-on. Que d'époux m'ont ici paru reſſembler à ce Prêtre de la Déeſſe Aſoca (1) dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Saadi ! ainſi ſoit un jour où tu es, ma chère Fatime. Adieu, je t'embraſſe bien tendrement.

(1) La Déeſſe Aſoca étoit adorée parmi quelques Tribus des Arabes, avant l'établiſſement de la Religion Mahométane. Son Prêtre étoit chargé du ſoin de la parer, & de tenir table à ceux qui venoient lui adreſſer ſes vœux : mais ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'eſt qu'il ne devoit ſe préſenter devant elle, que pour la mettre de mauvaiſe humeur ; en l'irritant contre lui, c'étoit le moyen, diſoit-on, de la rendre favorable aux autres.

LETTRE XI.

Roſalide à Fatime.

UN Prince auſſi aimable par toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, que reſpectable par ſa naiſſance, s'eſt ſenti du goût pour une Actrice; il le lui a fait annoncer, c'eſt-à-dire, qu'on a porté chez elle de ſa part mille louis, avec promeſſe, en cas qu'il la garde, d'une certaine ſomme par quartier. Cette fille qui doit paſſer déſormais pour le phénomène le plus extraordinaire qui ait paru depuis long-tems au Théâtre, a répondu généreuſement : *Je vis à préſent avec un jeune homme que j'aime, & qui m'aime paſſionnément; pour tout l'or de l'univers, je ne voudrois pas le déſeſpérer en le quittant la première; mais, ſi le Prince n'eſt point trop preſſé, je tâcherai d'arranger les choſes de façon à pouvoir répondre a l'honneur qu'il me fait, dans huit ou dix jours au plus tard.*

Sur la réponſe qu'on vouloit bien patienter juſqu'à ce tems-là, elle a emmmené dès le lendemain ſon amant à une petite maiſon de cam-

pagne. Ils y ſont ſeuls, ne voyent qu'eux, ne ſortent point, dînent & ſoupent vis-à-vis l'un de l'autre, & tant que les journées durent, ne s'entretiennent que de leur belle paſſion. Elle eſpère qu'à force d'être enſemble, ils s'ennuyeront, ſe laſſeront, & ſe quitteront ainſi ſans regret & ſans avoir de part ni d'autre aucuns reproches à ſe faire.

On ne ſait pas encore ſi le moyen qu'elle employe ſera efficace ; mais il eſt toujours sûr qu'elle s'exécute & s'y prend de ſon mieux pour ſatisfaire à tout. Ce ſeroit bien dommage que l'Amour ne ſervît pas à ſouhait une pauvre fille qui paroît ſuivre ſes étendards avec une probité & une conſcience auſſi délicate.

Puiſque je ſuis en train de te conter des aventures, je vais t'en écrire une autre, dont la fin paroît d'abord incroyable ; mais quand on réfléchit qu'un François en eſt le héros, on ſe perſuade aiſément que l'hiſtoire eſt vraie, & même qu'une action auſſi bizarre & auſſi ſingulière, peut s'être placée, comme un joli trait, dans ſon imagination.

HISTOIRE

Du Comte DAMILLE.

LE Comte Damille (1) étoit arrivé depuis quelque tems à Paris, pour achever de s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de ſa naiſſance. Se promenant un ſoir aux Thuileries, il fut frappé de l'extrême beauté d'une jeune perſonne qui étoit aſſiſe avec ſa mère dans une des petites allées. Il paſſa & repaſſa auſſi ſouvent qu'il le put faire ſans marquer trop d'affectation; & à chaque fois elle lui parut toujours plus charmante. Il n'avoit que ſeize ans; & s'il ne faut qu'un inſtant pour aimer, c'eſt ſur-tout à cet âge où le cœur rempli de deſirs, ne cherche qu'un objet qui les fixe.

Lorſqu'il vit qu'elles ſe diſpoſoient à ſe retirer,

(1) Depuis la première édition de ces Lettres, un Auteur qui a donné pluſieurs Comédies au Public, M. de la Chauſſée, en a fait une ſur cette aventure, ſous le titre du *Rival de lui-même*.

il les conduiſit des yeux ; & s'étant aſſuré du côté qu'elles prenoient pour ſortir, coupant par différentes allées, il ſe trouva à la porte preſqu'auſſitôt qu'elles. Il chargea un de ſes gens de les ſuivre & de s'informer qui elles étoient. Il apprit que la mère étoit veuve ; qu'elle s'appelloit Madame Déran, & qu'un procès conſidérable l'avoit obligée de venir à Paris, où elle & ſa fille ne voyoient pas grand monde.

Il rêva toute la nuit aux moyens de s'introduire chez elles. Le hazard le ſervit mieux que tout ce qu'il auroit pu imaginer. Une partie de la maiſon où elles logeoient, étoit occupée par un vieux garçon, grand amateur de muſique, & qui ſe piquoit d'avoir un concert chez lui deux fois la ſemaine : pour peu que l'on jouât de quelqu'inſtrument, on étoit sûr d'en être bien reçu. Damille ne tarda pas à aller le voir & à faire connoiſſance ; mais comme l'éclat de ſa fortune & du rang que tenoit ſa famille, n'eût pas manqué d'être un obſtacle aux projets de ſon amour (une mère ſenſée banniſſant ordinairement d'auprès de ſa fille tou amant dont il n'y a pas d'apparence de faire un mari) il prit le nom de *Vareil* : c'étoit celui d'un jeune homme d'une naiſſance ordinaire, qui mon-

toit à la même Académie que lui, & à peu près de ſon âge & de ſa figure.

Il attendit avec la plus vive impatience, le jour du concert ; il ſe flattoit d'y voir Mademoiſelle Déran ; & ſon eſpoir ne fut pas trompé. Après l'avoir regardée long-tems avec toute l'avidité du cœur le plus paſſionné, il ſe plaça auprès de ſa mère, l'entretint de ce qu'il crut pouvoir l'intéreſſer, ſe contrefit à merveille, parut doux, poli ; d'un caractère ſage & retenu, lui donna la main à fin du concert, & l'ayant remiſe à ſon appartement, lui demanda la permiſſion d'avoir quelquefois l'honneur de la voir ; & l'obtint.

Il ſe retira fort content. Quels euſſent été ſes tranſports, s'il eût ſçu ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Mademoiſelle Déran ! Elle fut tout le ſoir inquiette & rêveuſe ; un trouble agréable & qu'elle n'avoit jamais reſſenti, l'agitoit, elle ſe retira de bonne heure dans ſa chambre ; elle voulut lire en ſe couchant, elle ne put que rêver. Les attentions que Damille avoit marquées pour ſa mere, & dont elle devinoit aiſément le motif, ſon air, ſes grâces, ſa politeſſe, tous les agrémens de ſa figure & de ſon eſprit, revenoient ſans ceſſe à ſa penſée. Elle s'endormit avec ces idées, & les

retrouva en s'éveillant. Elle ne reſtoit pas ordinairement long-tems à ſa toilette ; elle y paſſa preſque tout le matin : ſans cette occupation, que les momens lui euſſent paru longs ! Plus l'heure où il pouvoit ſe préſenter approchoit, plus elle ſentoit augmenter ſon trouble & ſon émotion. On l'annonça ; elle crut remarquer dans ſes yeux, qu'il s'appercevoit avec plaiſir, qu'elle étoit plus parée que la veille ; elle rougit de l'être, comme d'une avance qu'elle lui eût faite, & tâcha de prendre un air froid & indifférend ; mais des regards qui lui échappoient malgré elle, trahirent plus d'une fois le ſecret de ſon cœur.

Damille naturellement très-préſomptueux, ſortit de cette première viſite bien perſuadé qu'il n'aimoit pas une ingrate, & que, pour s'aſſurer de ſon bonheur, il n'étoit queſtion que de la rencontrer ſeule ; il en épia ſi bien le moment, qu'au bout de cinq ou ſix jours il le trouva. Enfin, Mademoiſelle, lui dit-il en, ſe précipitant à ſes genoux, je puis vous entretenir de mon amour ! je puis vous déclarer un ſecret, dont mes regards ont dû vous inſtruire dès le premier moment que je vous ai vue, s'ils ont ſuivi les mouvemens de mon cœur ! Mais quoi ? vous ne me regardez pas ? Levez donc ſur moi vos beaux yeux ; daignez par un

mot...! Quel mot ? Eſt-ce donc à moi, Monſieur, que vous parlez, interrompit Mademoiſelle Déran, toute émue ? Oui, Mademoiſelle, c'eſt à vous, répondit-il ; le ciel eſt trop juſte pour m'avoir inſpiré la paſſion la plus tendre, la plus vive, une paſſion qui ne finira qu'avec ma vie, ſi vous ne deviez jamais la payer que d'ingratitude & de mépris ; cet inſtant eſt précieux ; de grace, avant qu'on vienne le troubler, dites-moi.... Que voulez-vous que je vous diſe, interrompit-elle, encore ? Quand même je penſerois comme vous le ſouhaitez, me croyez-vous donc capable d'en faire ſi librement l'aveu ? Eh ! pourquoi me refuſeriez vous cet aveu ſi charmant, s'écria-t-il ? Peut-on aimer plus que je vous aime ? Non, mon amour eſt au point de ne pouvoir augmenter ; & mon cœur joindroit à l'obligation d'être reçu, celle de n'avoir pas langui dans l'incertitude de ſon bonheur. En pronoçant ces mots, il lui prit une main, & la baiſa avec un tranſport qui ne pouvoit manquer d'allarmer l'innocence d'une jeune perſonne qui ſe trouvoit ſeule avec un amant qui lui plaiſoit. Finiſſez, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle, en retirant ſa main avec fierté ; & ceſſez des façons qui m'offenſent. Ah ! je n'en puis plus douter, répliqua-t-il, vous me haïſſez ;

& je ne dois déſormais penſer qu'à vous épargner une vue importune.... Madame Déran qui entra dans l'inſtant avec quelques Dames de ſes amies, lui propoſa de jouer ; il joua, affectant un air froid & rêveur, & ſortit des que la partie fut finie.

Magré le ton qu'on avoit pris, il ne doutoit pas qu'on eût pour lui beaucoup d'inclination. Il crut que par quelques jours d'abſence, il falloit laiſſer craindre qu'il ne voulut ſe guérir d'une paſſion à laquelle on avoit paru peu ſenſible. Il n'alla donc point le lendemain chez Mademoiſelle Déran ; elle fut d'abord étonnée ; enſuite impatiente & chagrine ; & le jour d'après ne le voyant point encore, elle commença à s'accuſer de trop de fierté, & à s'occuper des moyens de pouvoir le rencontrer. Telles ſont les révolutions que cauſe l'amour dans le cœur d'une jeune perſonne qui le reſſent pour la premiére fois : toujours agitée, jamais tranquille, dans une contradiction continuelle avec ſes propres ſentimens, a-t-elle laiſſé entrevoir qu'on lui plaît, ou n'a-t-elle marqué que de l'indifférence ? elle eſt également inquiette, fâchée & mécontente d'elle-même.

Mademoiſelle Déran commençoit à déſeſpérer que ſon amant revînt, lorſqu'au bout de cinq ou ſix jours elle le trouva au Concert ; il l'é-

coutoit d'un air diſtrait & rêveur. Quand il fut fini, il s'approcha d'elle, s'informa de ſes nouvelles avec moins d'empreſſement que de politeſſe ; & lui ayant donné la main juſqu'à la porte de ſon appartement ; je n'oſerois, Mademoiſelle, lui dit-il, préſenter chez vous un malheureux que vous haïſſez ; je reſpecte trop tous vos ſentimens. Eh ! pourquoi vous haïrois-je, Monſieur, répondit-elle ? Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t-il, un amour tel que le mien vous eût trouvée ſenſible, ſi votre cœur n'eut pas été prévenu contre moi par la plus forte antipathie. Vous vous trompez, Monſieur, reprit-elle, de ce ton embarraſſé que l'Amour rend ſi touchant dans une bouche timide ; je ne vous hais point, & je ne vous haïrai jamais ; je vous le dis, je vous le répète & vous le répeterai toute ma vie avec plaiſir ; mais vous déſirez de moi un aveu.... Ah ! ſi vous me l'arrachiez, il me ſemble que déſormais je ſerois avec vous confuſe, interdite, craintive ; je ne me plairois plus, je crois, à m'y trouver ; voudriez-vous que cela fût ?

Damille étoit ſi enchanté, qu'il n'avoit pas la force de parler ; il tombe à ſes genoux ; il les tient embraſſés : ſes yeux ont un langage ſi tendre & ſi paſſionné, qu'elle ne peut ſe refuſer au plaiſir de

lui laiſſer lire dans les ſiens combien il eſt aimé ; leurs regards ſe confondent ; leurs ames s'y peignent, s'y cherchent, y puiſent à chaquent inſtant de nouveaux deſirs. Ils étoient jeunes, ils étoient ſeuls. J'ai dit que Damille étoit très-préſomptueux ; je devois ajouter que ſon heureux penchant pour les femmes l'avoit débarraſſé de bonne heure d'une certaine timidité ordinaire à ſon âge ; il étoit avec elle à ſeize ans, auſſi téméraire, auſſi entreprenant que s'il en eût déja trompé dix. Enhardi par le trouble & l'émotion où il voit Mademoiſelle Déran, il la preſſe dans ſes bras, & colle ſur ſa bouche le baiſer le plus enflammé. Elle commence à ſentir & à craindre un danger qu'elle avoit trop de vertu pour avoir prévu ; elle veuts'y dérober, il n'eſt plus tems. On contient l'amant le plus audacieux qui doute de ſon bonheur; rien ne peut arrêter l'amant qui craint d'en perdre l'occaſion. Damille redouble ſes careſſes ; elle ſe fâche, elle menace, elle prie, elle gémit; voulez-vous donc me perdre, cruel, s'écrie-t-elle ! Il ne répond que par de nouveaux tranſports ; elle ſe défend encore long-tems; mais enfin, trahie par ſes propres deſirs, ſa réſiſtance devient plus foible; ſes bras n'ont plus de force; elle ſoupire & tombe dans ceux de l'Amour.

Revenue de l'égarement où l'avoit plongée l'ivreſſe de ſes ſens, tout ce qui l'environne lui paroît un témoin cruel; elle n'oſe lever les yeux, & ſe livre à la plus vive douleur. Damille à ſes genoux, recueillant avec ſes baiſers les larmes qu'elle répand, lui fait les ſermens les plus ſacrés de n'être jamais qu'à elle, & par tous les diſcours les plus paſſionnés, tâche d'obtenir ſon pardon. Hélas, il étoit ſi tendrement aimé! il l'obtint.

Ils ſe voyoient tous les jours; ils s'écrivoient dans les momens où ils ne pouvoient être enſemble; tout contribuoit à leur félicité, & rien ne la troubloit; mais il n'en n'eſt guères de durable. Damille, un matin à l'Académie, ſur un rien s'étoit emporté avec mépris contre *Vareil*, dont il prenoit toujours le nom chez ſa Maîtreſſe; ce jeune homme le trouvant le ſoir dans une rue peu éloignée de celle où logeoit Madame Déran, lui fit mettre l'épée à la main. Leur combat ne fut pas long. *Vareil* percé de deux coup, tomba mort ſur la place. Damille fut bleſſé. Il ſe réfugia chez un de ſes parens, qui le fit tranſporter hors de Paris, dès qu'on eut mis le premier appareil à ſa bleſſure; cette affaire avoit toutes les apparences d'un duel, & les ſuites en étoient à craindre.

Quelle fut la douleur de Mademoiſelle Déran,

lorſqu'elle apprit que deux jeunes gens s'étoient battus, & que l'un d'eux nommé *Vareil*, avoit été tué ! Elle ne ménagea plus rien ; elle ne craignit plus de laiſſer connoître à ſa mère juſqu'où étoit allé l'excès de ſa paſſion ; ſon déſeſpoir fit craindre pour ſa vie ; elle verſoit des torrens de larmes ; ſans ceſſe elle ſe repréſentoit ſon Amant l'épée à la main, percé de coups, tout ſanglant. Quelle différence de ces momens à ceux où dans ſes bras ! .... Je ſuis ſi laſſe d'écrire, que tu attendras à un autre fois à ſçavoir la ſuite de cette aventure. Juſqu'ici tu ne la trouveras que très-ſimple & très-ordinaire ; mais je ſuis bien trompée, ſi la fin ne te paroît pas des plus ſingulières. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE XII.

Roſalide à Fatime.

ON m'a menée la nuit dernière au Bal. Ce divertiſſement te plairoit. Les François le mettent au-deſſus de tous les autres. C'eſt une aſſemblée de ſept ou huit cent perſonnes de l'un & de l'au-

tre ſexe, galamment ou bizarrement maſquées. Je conſidérois avec un vrai plaiſir ces eſpèces de députés de toutes ſortes d'états, de profeſſions, & de peuples différens, qui ſe parloient ſans cérémonial, qui danſoient ſans façon, les uns avec les autres, & qui ſembloient tous ne chercher qu'à ſe plaire & à s'amuſer réciproquement.

Un *Empereur Ottoman* donnoit le bras à une *Religieuſe*. Un *Abbé* couroit aprés une *Chauve-Souris*. Une *Sultane* demandoit à un *Ramoneur* quand il vouloit lui donner à ſouper dans ſa petite maiſon. Un *Suiſſe* papillonnoit auprès d'une jeune *Flore*; & un *Préſident*, après avoir folâtré long-tems avec un *Arlequin*, alloit ſe mettre aux genoux d'une *Bohémienne*.

Toutes ces figures que je ne me ſerois jamais attendue à trouver ſous le même coup d'œil, fourniſſoient à mon imagination mille idées plaiſantes, & m'ont beaucoup divertie : le bal ſera déſormais mon amuſement favori, & j'y retournerai ſouvent. Ce qui te paroîtra aſſez ſingulier, c'eſt qu'il ſoit en quelque façon défendu à un mari & à ſa femme d'y aller enſemble; cela les couvriroit du plus grand ridicule; & dans ce pays-ci, parmi ce qu'on y appelle les gens d'une certaine façon, c'eſt

c'eſt moins le vice que le ridicule qui vous perd ; je t'envoye comme une pièce curieuſe cette belle Lettre que le hazard a fait tomber entre mes mains.

LETTRE.

ENTRE perſonnes comme nous, Madame, on prend toujours un certain intérêt l'un à l'autre ; quoiqu'on ſe ſoit quittés. Je vous vis hier au bal ; & avec qui étiez-vous ! avec votre mari ! Il ſeroit très-inutile de le nier ; je vous reconnus d'abord ; & malheureuſement pour vous, pluſieurs autres vous reconnurent comme moi. Je voulus faire tomber le ſoupçon ſur le Marquis de.... qui eſt à peu près de la taille de ce cher Epoux ; mais perſonne ne prit le change ; & comme on a toujours des ennemis, vous ne ſauriez vous imaginer toutes les railleries qu'excita cette maſcarade conjugale. *Eh bon Dieu ! Chevalier*, me diſoit l'une, *avez-vous donc jetté le décri ſur cette pauvre femme ? Elle vous remplace par ſon mari ? Le beau tête-à-tête !* diſoit l'autre ; *ces tendres époux courent-ils ainſi ſouvent en bonne fortune ?* Après avoir

fait quelques tours dans la ſalle, vous ſçavez que vous ſortîtes tous les deux aſſez vîte : oh ! ce fut alors que les plaiſanteries redoublèrent : *Voyez donc comme ils ſont preſſés*, s'écria-t-on ; *ils n'attendront pas à être chez eux ; ils vont ſe rendre heureux dans le carroſſe.* Je ne finirois point, Madame, ſi je voulois vous rapporter tous les propos qui furent tenus ſur votre nouvelle paſſion. En vérité, une femme d'eſprit, jeune & belle comme vous l'êtes, peut-elle s'afficher de la ſorte ? & me ſerois-je jamais attendu au Succeſſeur que vous me donnez ! Peut-être ne l'avez-vous choiſi que pour m'empêcher de m'enorgueillir de la place que j'ai occupée aſſez long-tems dans votre cœur ? Mais ſongez donc qu'en voulant m'humilier, vous faites dire que tout vous eſt bon, juſqu'à votre mari. Adieu, Madame ; je ſuis avec la conſidération qui vous eſt dûe, &c.

Tu me diras, ma chère Fatime, que le ſtyle de cette Lettre annonce aſſez qu'elle a été écrite par quelque jeune fat, quelqu'étourdi ; j'en conviens ; mais malheureuſement, ſoit que les fats & les étourdis faſſent ici le grand nombre, ſoit qu'en effet on commence à s'y dégoûter du mariage, il n'eſt que trop vrai qu'il n'y a ſortes de ridicules

que l'on ne cherche à donner à un mari & à une femme qui oſent ſe montrer en communauté de joie, de plaiſirs, & de divertiſſemens. Quelles Mœurs ! quelle Nation ! Bon ſoir, ma chère Fatime. Je t'envoye la fin de l'Hiſtoire du Comte Damille.

Suite de l'Hiſtoire du Comte Damille.

Les Parlemens ſont remplis de gens de condition, qui ne croyent que difficilement aux duels. D'ailleurs ſa famille étoit puiſſante. Elle empêcha par ſon crédit, non-ſeulement que ſon affaire ne prît une mauvaiſe tournure, mais même que ſon nom ne parut dans les pourſuites & dans les informations qui furent faites uniquement pour la forme. Il étoit bien guéri de ſa bleſſure, & ſe flattoit de revoir bien-tôt Paris, lorſque ſon oncle, qui venoit d'être nommé à une Ambaſſade, l'emmena avec lui. Il reſta quatre ou cinq ans hors de France ; à ſon retour il obtint l'agrément d'un Régiment.

Il alla le joindre à **** ; c'eſt une des plus riches & des plus grandes villes du Royaume. On

le mena chez toutes les Dames qui y tenoient un certain rang. Quelle fut ſa ſurpriſe en entrant dans une maiſon, d'y rencontrer Mademoiſelle Déran ! & qu'elle fut celle de cette Maîtreſſe ſi tendre & ſi fidelle, à la vue d'une reſſemblance auſſi parfaite avec un amant qu'elle pleuroit encore tous les jours ! car il n'étoit pas poſſible qu'elle pût ſe flatter que c'étoit lui-même. Elle le regardoit avec un ſaiſiſſement, dont il eut la dureté de vouloir ſe divertir pendant quelques jours, avant de la tirer d'erreur. Il affecta donc l'air & toutes les façons d'un homme qui voit les perſonnes pour la première fois, & ne fit qu'une viſite aſſez courte.

Il retourna le lendemain chez elle de bonne heure ; elle étoit ſeule, & ne fut pas maîtreſſe d'un premier mouvement d'effroi : il s'arrêta ; & feignant un air embarraſſé, Mademoiſelle, lui dit-il, je crus hier me tromper ; mais aujourd'hui je n'en puis plus douter ; ma vue vous fait frémir ; apparemment que ſans le ſavoir, j'ai dans cette ville quelque ennemi qui vous aura fait de moi le portrait le plus affreux ? Je vous aſſure, Monſieur, lui répondit-elle, que perſonne ne m'a parlé de vous, & que je ſuis même perſuadée qu'on ne ſauroit en parler qu'avantageuſement ; mais vous

reſſemblez ſi parfaitement à un jeune homme que j'ai connu à Paris & qui fut tué.... Ah! j'entends, Mademoiſelle, interrompit-il d'un ton léger, & en s'aſſéyant auprès d'elle; vous m'avez pris pour ſon ombre? On s'effrayeroit à moins; étoit-ce un Amant? Les pertes de l'amour ſont bien ſenſibles; mais heureuſement elles ne ſont pas irréparables. Elles le ſont, Monſieur, répliqua-t-elle emportée par ſa douleur, & tâchant de retenir ſes larmes; elles le ſont pour un cœur comme le mien. On annonça dans l'inſtant une viſite; il en vint enſuite d'autres, enſorte que du reſte de la journée, ils ne ſe trouvèrent plus ſeuls.

Damille avoit été attendri, & même plus ſes regards étoient attachés ſur Mademoiſelle Déran, & plus il avoit ſenti renaître ſes deſirs. Elle n'avoit que quinze ans lorſqu'il l'avoit aimée à Paris; elle en avoit alors vingt; ſa beauté étoit dans tout ſon éclat; ſa taille s'étoit perfectionnée; & tous ſes traits avoient achevé de ſe former. Il ne put revoir tant de charmes, ſans ſe rappeller vivement le bonheur dont il avoit joui; mais en même tems la bizarrerie de ſon imagination continua de lui perſuader qu'en ne ſe découvrant pas, l'aventure en deviendroit bien plus agréable, bien plus piquante, & qu'il ſeroit très-plaiſant d'être

ſon propre rival, de travailler à ſe détruire & à ſe ſupplanter dans un cœur qu'il poſſédoit encore, & de ſe multiplier, pour ainſi dire, afin de triompher deux fois du même objet.

En conſéquence de cette belle idée, il commença de mettre en uſage tout ce qui peut éblouir les yeux & flatter la vanité d'une jeune perſonne. Il étala le faſte & la dépenſe, fit naître les plaiſirs, donna des bals; c'étoit chaque jour quelque fête nouvelle. Mais ſes ſoins, ſes empreſſemens, ſa magnificence, ſon eſprit, ſes graces & ſa figure, loin de produire l'effet qu'il en avoit eſpéré, ſembloient ne ſervir qu'à ranimer dans l'ame fidelle & conſtante de Mademoiſelle Déran, ſa tendreſſe & ſes regrets pour le malheureux Vareil, ſans l'intéreſſer pour le brillant Damille. Un jour qu'ils venoient de danſer enſemble, & que tout le monde avoit paru charmé, il s'apperçu qu'elle ſe couvroit le viſage de ſon éventail, pour cacher des larmes qui lui échappoient; & il ſe rappella qu'il avoit autrefois executé cette même danſe avec elle à Paris. Il n'eût pas été plus piqué, ſi elle lui avoit préféré un véritable rival. Le cœur uſé ſur la tendreſſe qu'il avoit eue pour elle, il ne ſe ſoucioit plus d'en être aimé; mais il déſiroit de s'en faire aimer: il n'étoit pas flatté d'être l'objet

de ſa conſtance; il vouloitle devenir d'une infidelité.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, lui dit-il, que vous ne vous laſſerez point de répandre des larmes, & de paſſer vos plus beaux jours dans l'amertume & la douleur? Vous verrai-je toujours me préférer une ombre vaine, un rival qui n'eſt plus? Ceſſez, ceſſez de vous entretenir d'idées triſtes & lugubres; recevez l'hommage d'un cœur qui vous adore : faut-il vous dire (car que ne dirois-je pas pour vous voir ſenſible à mon amour!) faut-il vous dire qu'il ſemble que le ciel même s'intéreſſe à mon bonheur & à vous conſoler, puiſqu'il vous fait retrouver en moi tous les traits de cet Amant qui vous fut ſi cher. Oui, Monſieur, ce ſont ſes mêmes traits, lui répondit-elle en ſoupirant; c'eſt dans l'eſprit la même politeſſe & le même agrément; je retrouve en vous tout ce qui étoit en lui; mais vous n'êtes pas lui; & c'étoit à lui que j'étois attachée; mon cœur fait entre vous deux une différence que mes yeux ne peuvent appercevoir; je reçois avec reconnoiſſance toutes les attentions que vous me marquez; mais je penſe toujours avec tendreſſe à Vareil : quand même je flatterois votre paſſion, quand même je vous comblerois de faveurs, votre cœur ne pourroit jamais

être ſatisfait & tranquille ; vous vous imagineriez toujours, & avec raiſon, que le mien ſacrifieroit aux traits que vous portez, & qu'en vous ce ne ſeroit point vous que j'aimerois ; croyez-moi donc ; étouffez une paſſion qui ne pourroit que vous rendre malheureux ; & ne me donnez pas plus long-tems le déplaiſir de vous voir perdre auprès de moi des ſoins dont toute autre ſera ſans doute flattée.... Quoi ! vous voudriez, interrompit-il, que je m'attache à une autre ? Vous verriez mon amour pour elle, ſans chagrin & ſans jalouſie ? Ah ! c'en eſt trop ; il faut ceſſer de feindre. Alors il lui découvrit que Vareil & le Comte Damille n'étoit que le même, & par toutes les circonſtances qu'il lui rappella, elle ne put en douter. Elle reſta aſſez long-tems dans un ſilence & dans une ſurpriſe dont il étoit difficile de démêler les divers mouvemens ; enfin elle l'embraſſa ; & le plaiſir de voir que ce Vareil dont elle avoit tant pleuré la cruelle deſtinée, vivoit, & qu'il étoit même dans une ſituation brillante, parut l'emporter, dans ces premiers momens, ſur les reproches que méritoit Damille. Il étoit tard ; elle le pria de ſe retirer. Le lendemain à ſon réveil, il reçut cette Lettre.

Au Comte Damille.

Depuis l'inſtant où je dus croire vous avoir perdu pour jamais, Monſieur, je n'avois pas paſſé un quart d'heure de ma vie ſans penſer à vous. L'idée que vous m'aviez véritablement aimée & que vous n'auriez jamais ceſſé de m'aimer, me rendoit inconſolable. Rien ne m'étoit ſi cher que ma douleur; & je l'entretenois avec une ſorte de plaiſir qui me faiſoit ſans doute illuſion; je la prenois pour de l'amour, lorſque le tems l'avoit peu-à-peu éteint dans mon cœur; car enfin, Monſieur, depuis que vous avez bien voulu vous reſſuſciter, je n'y en ai plus trouvé; & j'en juge à l'indifférence avec laquelle je réfléchis ſur la dureté que vous avez eue de me laiſſer pleurer, ſans en être attendri, un Amant qui me parloit tous les jours, & qui auroit dû me tirer d'inquiétude dès que ſon affaire lui arriva. Je ſerai partie, quand vous recevrez cette Lettre. Il vous ſera, je crois, impoſſible, mais certainement très-inutile de ſavoir l'endroit où je vais me retirer pendant quelque tems.

Je ſuis, Monſieur, &c.

Oh ! ma foi, il ſeroit fort plaiſant, s'écria Damille, après avoir lû cette lettre, que cette perſonne qui ne m'auroit peut être jamais donné de Succeſſeur, me croyant mort, m'en donnât un à préſent qu'elle me ſait en vie. Quelle folle ! Dans le vrai, elle n'étoit attachée qu'à je ne ſais quelle idée de paſſion chimérique ; & je dois croire, que ce n'étoient ni les grâces de la figure, ni les agrémens de l'eſprit qui pouvoient la déterminer, puiſqu'elle m'a réſiſté dans un tems où je ſuis ſans contredit beaucoup mieux que je n'étois, lorſqu'elle me vit pour la première fois.

Enſuite il ſe leva, s'habilla, badina de cette aventure avec les Officiers de ſon Régiment, & partit quelques jours après pour Paris.

Fin de l'Hiſtoire du Comte Damille.

LETTRE XIII.

Roſalide à Fatime.

JE remarque tous les jours qu'on en uſe ici d'une façon aſſez oppoſée à cette politeſſe dont ſe pique tant la Nation, & qu'elle regarde comme ſon caractère éminent & diſtinctif. Entrez-vous dans une maiſon ? vous n'êtes pas aſſis, que l'on tâche de ſe débarraſſer de votre converſation, & que l'on vous fait entendre, en vous préſentant des cartes, que ce n'eſt qu'à la faveur du jeu, que l'on peut eſpérer de s'amuſer avec vous.

Tu aurois cru que, lorſqu'on étoit enſemble, la politeſſe exigeoit qu'on parût content les uns des autres, & que ſi l'on avoit le malheur de s'ennuyer, on devoit réciproquement ſe le cacher : point du tout ; trois perſonnes dans une chambre languiſſent, ſe regardent preſqu'en bâillant, & ſemblent prêtes à s'aſſoupir ; *ne nous viendra-t-il point un quatrième ?* diſent-elles de tems en tems ; *où eſt donc Monſieur un tel* ? Or ſouvent ce Monſieur un tel tant deſiré n'a ni eſprit, ni figure, ni naiſſance ; mais il feroit quatre parties de ſuite ; c'eſt un homme d'un vrai mérite ! *Madame de....*

vient de mourir ; dira quelqu'un : *comment donc ! Madame de . . . !* s'écrie-t-on , *il n'y a que quatre jours que j'ai joué avec elle ; elle me doit une revanche : c'eſt bien dommage qu'elle ſoit morte ; c'étoit une belle joueuſe.*

Si le jeu continue d'être ici la paſſion dominante des femmes , je conſeillerois aux maris d'employer les meilleurs peintres pour donner des figures plus gracieuſes aux rois de cœur & de carreau : j'ai peur que la race future n'ait le nez fait comme baſte , & l'encolure du valet de pique.

On prétend que moralement il eſt bon que l'on joue en France , & qu'entre dix ou douze perſonne qui s'occupent avec des cartes , il ne ſe fait pas dans toute une ſoirée le quart des médiſances que font ſouvent , en moins d'une demie-heure , deux ou trois dévotes qui ſe rencontrent à la ſortie du ſermon : je veux le croire ; mais il eſt bien honteux à une Nation , d'être obligée d'avouer qu'elle a tant de malignité dans l'ame , qu'il faut diſtraire ſon eſprit , ſi l'on veut ralentir un peu le cours du venin qu'il répand , & dont il ſe plaît ſans ceſſe à ſe nourrir. En vérité , plus je vis dans tout ce monde-ci , plus ces belles idées que je m'en étois formées d'abord , changent & s'évanouiſſent. Adieu , ma chère Fatime.

LETTRE XIV.

Roſalide à Fatime.

UNE femme eſt venue me voir cet après-midi. Nous avons parlé d'une autre avec qui elle paroît extrêmement liée. Elle eſt belle, m'a-t-elle dit, mais il y a déja long-tems ; on veut qu'elle ait beaucoup d'eſprit ; j'ai le malheur de ne lui trouver que du jargon. Depuis cinq ou ſix mois, a-t-elle ajouté, ſa vie eſt aſſez retirée ; je ne ſçaurois croire, comme le prétend le public, qu'un Eccléſiaſtique qui a la direction de ſa maiſon, ſoit cauſe qu'elle ſe retrouve toujours avec plaiſir dans ſon domeſtique. Elle achevoit à peine ces mots, que la perſonne qu'elle déchiroit ſi cruellement, eſt entrée ; eh ! bon jour, ma bonne amie, lui a dit cette perfide, en s'avançant vers elle & en l'embraſſant : nous parlions de vous.

Tu vas croire, ma chère Fatime, que juſtement indignée de la fauſſeté & de la baſſeſſe de cette femme, je lui ai fait entendre que déſormais j'éviterois tout commerce avec elle ; point de tout, & ſi l'on vouloit rompre avec tous ceux & toutes

celles qui lui reſſemblent dans ce pays-ci, le cercle de la ſociété, où l'on ſe renfermeroit, deviendroit bien étroit. L'homme brillant, amuſant, recherché, fêté, que l'on s'arrache, que l'on craint & que l'on déſire, c'eſt l'homme qui ſçait avec une certaine élégance naturelle, ou acquiſe, ridiculiſer tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, & qui d'un air indifférent & léger, eſquiſſant des portraits, ſe couche le ſoir avec la douce ſatisfaction d'avoir noirci cinq ou ſix réputations. Voilà l'homme de la prétendue bonne compagnie, & qu'elle préſenteroit dédaigneuſement à l'Allemand, à l'Anglois, à l'Eſpagnol, & à toutes les nations de la terre, s'il y en avoit d'aſſez préſomptueuſe pour vouloir diſputer au génie François les charmes & les talens ſupérieurs de la converſation. Regardez-le, diroit-elle; conſidérez ce maintien cauſtique, cet air fin, ce ton ricanneur, ce ſourire mépriſant; pouvez-vous vous vanter d'avoir vu naître parmi vous de pareils prodiges? Eh! bien, Paris en regorge. Je ſens que l'humeur me gagne, peut-être trop; mais qui n'en auroit pas? Adieu, je t'embraſſe, ma chère ſœur.

LETTRE XV.

Roſalide à Fatime.

MAHOMET étoit peu poli, me diſoit ce matin un jeune homme; il vous exclut toutes de ſon Paradis. Si j'avois jamais l'honneur d'être un inſpiré, je proteſte que les portes du mien ſeroient ouvertes de préférence aux Dames. Vous êtes bien honnête, lui ai-je répondu; mais croyez-moi, Monſieur, Mahomet avoit ſes raiſons; il connoiſſoit les hommes, & que, pour s'attirer des Sectateurs, il falloit les flatter d'un Paradis abſolument ſenſuel; il n'avoit donc garde de leur laiſſer enviſager qu'ils n'y retrouveroient que leurs femmes. Nous ſommes encore heureuſes, ai-je ajouté, que les principes de la nouvelle philoſophie ne lui aient point été connus; il n'auroit pas manqué de dire que nous ne ſommes que des machines; & tous les fidèles Muſulmans, ſur la parole de leur Prophète, ne nous auroient regardées que comme des eſpèces de montres bien ou mal travaillées, ſelon que nous nous ſerions plus ou moins accor-

dées avec leurs paſſions, leurs humeurs & leurs caprices.

Pour entendre ceci, ma chère ſœur, il faut que tu ſçaches que depuis cent ans, il s'eſt élevé dans ce pays-ci une ſecte de Philoſophes qui ſoutiennent que les bêtes n'ont point d'âme; qu'elles n'ont aucunes ſenſations; qu'elles ne reſſentent ni peines ni plaiſirs, & qu'elles ne ſont enfin que des ouvrages de la méchanique la plus parfaite.

Les autres principes de cette philoſophie ne ſont pas moins nouveaux à l'eſprit, & doivent même paroître très-ridicules à une jolie femme qui croit, & avec raiſon, que ſes charmes ſont en propre à elle, & qui n'a garde de vouloir s'en départir. Que répondrois-tu à un prétendu Philoſophe, dont tu verrois que les raiſonnemens tendroient à te prouver que tes yeux ne ſont pas brillants, que ta bouche n'eſt pas vermeille, & que ces couleurs vives & mêlées qui te rendent ſi belle, ne ſont que des modifications de ſon ame, & qu'elle répand ſur ta perſonne à peu près comme de la broderie ſur un canevas? Ne l'enverrois-tu pas promener avec ſes viſions? Après s'être emparés de l'empire qui devroit naturellement être également partagé entre les deux ſexes, & nous avoir

avoir asservies à porter leurs noms, leurs armes, & à ne tenir de rang dans le monde que par eux, il ne manquoit plus aux hommes, pour tâcher d'établir entièrement notre assujetissement à leur égard, que de soutenir que notre beauté dépend de la façon dont se meuvent, se tournent & s'arrangent leurs ames. Parmi les livres que je t'envoye, tu en trouveras un où toutes ces extravagances sont expliquées d'une maniere si claire & si amusante, que tu le liras, je crois, avec plaisir. Ce Marchand Arménien que tu m'avois recommandé, repart incessamment pour Constantinople; il te remettra les deux portraits que je t'ai promis. Adieu, ma chère Fatime.

LETTRE XVI.

Fatime à Rosalide.

Y A-T-IL en France, ma chère Rosalide, une espèce de monstre qui n'est que trop commune dans ce pays-ci? Hier un homme vint voir mon mari. D'un cabinet à côté de l'appartement où ils étoient, j'entendis une partie de sa conversation.

« Oui, mon cher *Ibrahim*, diſoit ce malheu-
» reux d'un ton dogmatique & magiſtral, l'or-
» gueil d'être chef de ſecte, ſecondé de la poli-
» tique, a jetté les fondemens de toutes les Re-
» ligions. On a cru que des idées de peines & de
» récompenſes après la mort, ne manqueroient
» pas d'aſſervir & d'enchaîner les eſprits; &
» l'homme qui ne ſe ſépare jamais de l'amour de
» ſon être, s'eſt aiſément perſuadé qu'il ſubſiſte-
» roit encore, même après le dérangement total
» de la machine. A l'égard de mes opinions, elles
» ſont fixes à préſent; je les ai reglées au flam-
» beau de la raiſon; & je ne crains pas déſormais
» que les préjugés de l'enfance m'empêchent d'y
» mourir ferme & tranquille.

Lorſque cet impie fut ſorti, j'appellai mon mari. Si quelqu'un de vos prétendus amis, lui demandai-je, ſur quelques vagues réflexions qu'il auroit faites pendant la nuit, venoit vous ſoutenir que vous vous êtes trompé juſqu'à ce jour, & que le Sultan n'étoit qu'un vain phantôme dont ſe repaiſſoit votre orgueil, & auprès de qui votre fidélité, votre zèle, votre valeur & votre ſang répandu pour ſon ſervice en différents combats, ne pouvoient vous acquérir une conſidération; comment recevriez-vous, mon cher Ibrahim, un pa-

reil diſcours ? Fort mal, me répondit-il. Pourquoi donc, lui répliquai-je, avez-vous écouté patiemment ce miſérable qui vient de ſortir, & qui vouloit vous perſuader qu'en trente ou quarante ans d'ici tout ſera anéanti à votre égard, & vous ôter la douceur de réfléchir qu'un Être ſuprême s'intéreſſe à vos actions, & vous en donnera la récompenſe dans une autre vie ?

Que les hommes ſont étranges, ma chère ſœur ! Si vous cauſez le moindre obſtacle à leur bonheur ſur la terre ; que dis-je ? ſi votre joie n'éclate pas, dès qu'il arrive un événement heureux, ils vous regardent comme un envieux & un ennemi ; tandis qu'ils demeurent tranquilles aux raiſonnemens d'un monſtre qui tâche d'obſcurcir leurs idées ſur la bonté & les promeſſes de leur Créateur.

Il n'y a point d'impie, qui rentrant un peu en lui-même, ne ſoit obligé de convenir qu'il eſt la plus mépriſable & la plus ridicule créature de l'Univers. Car enfin, en ſe donnant des ſoins & des peines pour inſtruire les autres, on a ſans doute pour but de ſe rendre agréable ou utile. Or un homme qui prêche l'irréligion, peut-il eſpérer de plaire aux gens vertueux qu'il tâche de priver de toute eſpérance ſur un héritage dont ils s'étoient

flattés ? Et d'un autre côté, eſt-il eſt avantageux au genre humain, que les ſcélérats ſoient perſuadés qu'ils n'ont rien à craindre aprés la mort ?

Je crois que les femmes n'entrent pas en Paradis (1) ; ce n'eſt donc point d'un cœur intereſſé que j'aime Dieu. Mais l'idée que je me fais de cet Être ſuprême, me ravit ſans ceſſe. Sans eſpoir de récompenſes, je ſens un plaiſir ſecret à ſuivre les commandemens de celui qui peut tout. Je recherche en lui mon origine avec une complaiſance, pour ainſi dire, orgueilleuſe. J'aurois honte de faire la moindre action qui me dégradât aux yeux d'un ancêtre ſi noble, ſi grand ; & j'entretiens avec délices une pureté, qui ne peut qu'être agréable à l'Être qui en eſt la ſource infinie.

Tu m'écris, pour m'amuſer, ma cher Roſalide, ce qui ſe paſſe au milieu de ce monde tumultueux & brillant où tu vis. Tu me peins les

(1) Il eſt très certain que Mahomet dit poſitivement dans quatre Chapitres de l'Alcoran, qu'il y aura un lieu de délices, un Paradis pour les femmes vertueuſes, mais ſéparé de celui des hommes. Malgré cela, il y a parmi les Mahométans, une ſecte qui prétend que l'ame des femmes n'eſt point immortelle ; apparemment que Fatime étoit de cette ſecte.

mœurs, les uſages, les ridicules, & les plaiſirs d'une Nation que toutes les autres envient & veulent connoître. Pour moi je ne puis t'entretenir que des méditations que je fais dans la retraite & le ſilence. Ton ſort & le mien paroiſſent bien différens; & je ne doute pas qu'une Françoiſe, à qui tu dis que tu as une ſœur dans ce pays-ci, ne ſe récrie auſſi ſur la triſte vie que je dois mener: elle ſe trompe. Le Serrail, quand on en aime le maître & qu'il nous chérit, n'eſt point un eſclavage; & je ſuis auſſi libre qu'elle, dès que je ſuis accoutumée à ne pas deſirer, & que je ne deſire pas plus de liberté que j'en ai. Adieu, ma chere Roſalide.

LETTRE XVII.

Fatime à Roſalide.

J'AI un meilleur cœur que le tien, ma ſœur. Quelques raiſons que l'on m'appportât, on ne pourroit jamais me déterminer à penſer que mon pere, mes freres, mes amis & mes parens ſont malheureux pour toujours. Je les ai vu mourir bons Muſulmans. Il faudroit, ſi j'embraſſois ta

religion, que mon eſprit ſe prêtât à l'idée horrible d'un tourment éternel où ils ſeroient condamnés ? Ah ! je n'aurois jamais cette dureté-là. Je frémis même d'y penſer ! Comment peux-tu l'avoir eue ? Leur mémoire m'eſt ſi chere, que pour m'oppoſer au moindre outrage qu'on voudroit y faire, j'expoſerois mille fois ma vie avec plaiſir. Je lis avec attachement les paſſages de l'Alcoran où la félicité des fideles eſt décrite, par la part que je crois qu'ils y ont. J'étois ce matin au Chapitre du Jugement.

« Il n'y a qu'un Dieu, éternel, infini, tout-
„ puiſſant & tout miſéricordieux, qui a envoyé
„ ſon Prophéte pour vous inſtruire. Il n'eſt point
„ Prophéte, diſent les impies ; il boit, il mange
„ & marche comme nous dans les rues. Mais
„ quand le jour épouvantable pour eux viendra ;
„ quand le pere des temps & le maître des ven-
„ geances, porté ſur les aîles des tempêtes,
„ précédé de la foudre & des éclairs, ſuivi de
„ l'ange exterminateur, deſcendra la flamme à
„ la main, alors ils voudroient être les plus
„ petits atômes. Au ſon de la trompette, les
„ Cieux ſe rompront de foibleſſe, & ſeront em-
„ portés comme un voile que les vents furieux
„ agitent dans les airs. Le firmament reſſemblera

„ à de l'or fondu qui bouillonne. Les montagnes
„ deviendront comme de la laine cardée qui s'ab-
„ baiſſe. Le ſoleil, la lune & les étoiles tombe-
„ ront dans la flamme dévorante qui s'élancera
„ comme une mer agitée. La terre ſera blan-
„ che ; & les corps qui ſortiront de toutes parts
„ de ſon ſein, couvriront ſa ſurface.

« Les fideles qui auront été fermes dans leur
» foi, qui auront protégé la veuve & l'orphelin,
» & ſoulagé les priſonniers ; qui auront cru au
» jour du Jugement ; qui n'auront point connu
» d'autres femmes que les leurs & leurs eſcla-
» ves ; qui n'auront point fait du mal à leur
» prochain, ni par leurs diſcours, ni par leurs
» actions ; qui auront dit la vérité en témoignage
» & effectué leurs promeſſes, porteront dans leur
» main droite le livre où ſeront écrites leurs
» bonnes œuvres. Ils ſeront aſſis ſur des trônes
» d'or ; les Anges iront autour d'eux, & leur
» préſenteront la coupe de félicité. Ils auront tous
» les fruits qu'ils pourront ſouhaiter, & tous les
» mêts qu'ils deſireront. Ils poſſéderont des fem-
» mes charmantes, deſtinées pour eux ſeuls, &
» avec qui ils s'enivreront à jamais dans des
» torrens de délices. »

Voilà le bonheur dont j'eſpere que mes freres

jouiront. Ils ont été tués en deffendant leur patrie & leur religion ; ils n'ont adoré qu'un ſeul Dieu, & n'ont point fait tort à leur prochain. Elevés par des femmes dévotes, ils ont appris l'Alcoran, & ont été accoutumé dès leur enfance à être frappés du plus profond reſpect au ſeul nom de Mahomet. Ils ont cru à ce Prophéte, parce que ce Prophéte ſcelle tout ce qu'il dit du nom du Tout-puiſſant. Comment auroient-ils pu le ſoupçonner d'être aſſez méchant pour tromper, dans le temps qu'il dit que Dieu punit ſévérement ceux qui trompent ?

Mais ils n'ont pas vécu dans la Religion Chrétienne, me diras-tu ; c'eſt la vraie. Ils ne le croyoient pas ; jamais les principes de cette Religion ne leur ont été révélés ; comment ſeroient-ils coupables ? Renonce-t-on aiſément à des idées qui ſe ſont pour ainſi dire accrûes avec les fibres de notre cerveau, à moins d'avoir des preuves infaillibles qu'on étoit dans l'erreur ? Combien meurt-il ici tous les jours de perſonnes qui n'ont jamais eu de commerce avec les Chrétiens, & n'en ont entendu parler qu'avec mépris ? Comment voudrois-tu que ces perſonnes-là euſſent rejettés les dogmes de Mahomet pour embraſſer une doctrine qui ne leur fut jamais annoncée ?

Dieu eſt juſte, bon & miſéricordieux ; il a créé tous les hommes, & leur a donné la raiſon comme un flambeau pour les guider dans les ſentiers de la juſtice & de l'équité. Tâchons d'y marcher ſans ceſſe, & de mériter par un cœur pur, & de bonnes œuvres, que notre foi ſoit éclairée, & que notre eſprit ſorte des ténébres, ſi de faux préjugés nous y ont malheureuſement engagés. Je t'envoye à ce ſujet une petite hiſtoire qu'Ibrahim me liſoit il y a quelques jours, & que je viens de m'amuſer à traduire en François. Tu n'y trouveras que des idées ſimples & naturelles ſur un fond qui m'a paru intéreſſant. Tu connois mon goût ; & tu ſais combien je fais peu de cas de tout cet étalage d'eſprit, qu'affectent aujourd'hui la plupart de nos Auteurs Arabes.

HISTOIRE

DE FELIME ET D'ADERAMEN.

Il y avoit plus de dix ans que le ſage Kaillaz habitoit l'Iſle D'Evan. Dans ce déſert où jamais aucun mortel ne s'étoit offert à ſa vue, il paſſoit les jours entiers à contempler la nature ſous les formes diverſes & infinies qu'elle prend ſans ceſſe. L'objet le plus ſimple occupoit aiſément un eſprit affranchi des paſſions tumultueuſes; & l'étude des mathématiques, inépuiſable en démonſtrations, lui donnoit à chaque inſtant le plaiſir de la découverte de quelque vérité. Il y vivoit de racines & de fruits excellens que la terre y produiſoit ſans culture.

Le vent, la pluie & le tonnere l'avoient un jour empêché de ſortir de la cabane qu'il s'étoit bâtie, lorſqu'au coucher du ſoleil, l'orage ayant ceſſé, il monta ſur un rocher pour en détacher quelques coquillages; il apperçut au-deſſous de lui un berceau que les vagues de la mer avoient laiſſé à ſec; il y courut avec cet empreſſement qu'inſpire l'humanité. Quel fut ſon étonnement

d'y voir un petit garçon & une petite fille de deux à trois ans, qui lui tendirent les bras, & lui ſourioient comme s'ils euſſent ſenti leur abandon, & que déſormais il alloit devenir leur pere. Ils ne pouvoient pas en trouver un plus tendre; & l'état de ſon ame en les regardant, en conſidérant leur beauté, leurs douceurs, & les innocentes careſſes qu'ils lui faiſoient, ne ſe peut exprimer.

Depuis ce jour, il ne ſentit plus au fond de ſon cœur cette ſéchereſſe & ce dégoût qu'inſpire de temps en temps une entiere ſolitude, quelque ſoin que l'on prenne pour en diſſiper l'ennui. Il lui ſembloit que la nuit venoit toujours trop tôt, & qu'il n'avoit point encore aſſez vu ces enfans, quoiqu'il les eût eus toute la journée auprès de lui. C'étoit pour eux qu'il embelliſſoit ſon habitation; c'étoit pour croître avec eux, qu'il plantoit des arbres; il ornoit ſa cabanne de coquillages & de fleurs pour les amuſer.

Si un pere au milieu du tumulte du monde, chargé de grands emplois, & ſans ceſſe occupé d'intérêt de gloire, d'ambition & de plaiſirs, n'a point de ſatisfaction plus ſenſible, que lorſqu'il peut ſe livrer quelques inſtans à ſa famille; quels ſentimens ne devoit pas éprouver Kaillaz à la vue de celle que le ciel ſembloit lui avoir envoyée

dans un déſert, privé comme il étoit depuis dix ans de toute ſociété, & ſans eſpoir de conſolation, d'entretien & de ſecours que de ces deux jeunes plantes, qu'il alloit tâcher de cultiver & d'élever à la vertu dans un lieu où l'exemple du vice ne détruiroit point ſes leçons!

Dès qu'ils eurent la force de ſe ſervir de leurs mains, il leur apprit à ſe faire des habillemens avec des plumes d'oiſeaux. Dans leurs diſcours & dans leurs moindres actions, il s'appliquoit à démêler leurs penchans & leurs inclinations, afin de pouvoir de bonne heure corriger ou ſeconder la nature. *Abderamen* (c'étoit le nom qu'il avoit donné au garçon) étoit ſérieux, tendre & compatiſſant; au contraire *Felime* (c'étoit la fille) avoit l'humeur vive, enjouée, & ſembloit ne conſiderer tout ce qui l'environnoit, qu'avec une ſecrette complaiſance pour elle-même. Une aventure aſſez ſimple fit connoître à Kaillaz cette différence de caractere

Felime avoit touvé un nid d'oiſeaux. Elle l'emportoit à la cabane; & la mere ſuivoit ſes petits avec des cris dont la bonté du cœur d'Abderamen interprétoit fidelement la douleur. Il pria ſa ſœur (c'étoit ainſi qu'il appelloit Felime) de remettre ce nid où elle l'avoit pris. Elle ne le voulut pas.

Cela cauſoit ent'reux une petite querelle, lorſque Kaillaz les joignit.

Informé du ſujet de leur diſpute : » Ma fille, » dit-il à Felime, en gardant ces oiſeaux pour » vous en amuſer, vous ſuivez ce qui vous fait » plaiſir ; mais vous êtes cruelle envers cette mere » dont vous allarmez la tendreſſe, & à qui vous « ôtez ce qui lui appartient. Si un homme venoit » dans une Iſle vous arracher des bras d'Abde- » ramen ; ſi cet homme violent n'étant point » attendri par vos larmes, ne ſe laiſſoit conduire » qu'à la douceur de vous poſſeder, ne le trai- » teriez-vous pas de cruel, de barbare & d'inhu- » main ? Ma chere Felime, il ne faut pas nous » conſidérer ſeuls en cherchant ce qui peut nous » plaire ; nous devons examiner ſi notre ſatisfac- » tion n'eſt point nuiſible à celle des autres ; n'en » uſons avec autrui, que comme nous voudrions » qu'on en usât avec nous-mêmes. Ce précepte » ſi ſimple eſt le lien de toute ſociété ; la nature » l'a gravé dans tous les cœurs ; & je ſuis ſûr que » vous ſentez que je ne fais que vous le rappeller » & la reveiller en vous. »

C'étoit par de pareilles inſtructions, & toujours ſur ce principe qui renferme tous les autres, qu'il conduiſoit l'éducation de ces enfans. Il y avoit

déja près de douze ans, que la fortune les lui avoit confiés, lorſqu'un accident penſa lui enlever Felime. Elle ſe promenoit un ſoir ſur le rocher. Un vent impétueux l'enleva, & la jetta à la mer. Sa perte paroiſſoit inévitable. Heureuſement le reflux commençoit à diminuer, & la vague qui l'avoit d'abord engloutie, la porta au loin ſur le ſable, & l'y laiſſa.

Abderamen arriva dans ce moment. Quel ſpectacle! Il voit ce qu'il adore ſans mouvement, les regards éteints, & la pâleur de la mort peinte ſur le viſage. Il ſe précipite auprès d'elle; il l'appelle... Felime... Ma chère Felime... Il la preſſe dans ſes bras; il colle ſa bouche ſur la ſienne; il voudroit pouvoir lui ſouffler ſa propre vie. Peu à peu ſes tranſports commencèrent à la ranimer; elle pouſſe un ſoupir, ouvre à moitié les yeux & l'embraſſe. Il la porte à la cabanne, où les ſoins de Kaillaz achevèrent de la faire revenir; & cet accident n'eut point de ſuites.

Mais depuis ce jour ſon Amant la tenant dans ſes bras & l'accablant de baiſers, revient ſans ceſſe à ſa penſée. La nuit, des ſonges ſéduiſans la raviſſent. Il lui ſemble qu'un nouveau ſang coule délicieuſement dans ſes veine. Elle s'éveille toute émue. Elle tâche de ſe replonger dans les erreurs

d'un ſommeil que l'agitation même où elles l'ont miſe, écarte de ſes yeux; elle brule; & dès que l'aurore paroît elle ſe lève & va chercher les endroits les plus ſombres.

Sa rêverie l'avoit conduite près d'une grotte d'où couloit un ruiſſeau dont les flots argentés, après avoir ſerpenté quelque tems dans un petit bois, y formoient un baſſin ſous un ombrage impénétrable aux rayons du ſoleil. Elle croit y trouver un remede au feu qui la dévore. Elle ſe déshabille; & ſe tenant aux branches d'un arbriſſeau, elle deſcend & s'aſſied dans cette onde claire & pure. Il lui ſemble qu'elle eſt plus traquille. Elle cueille des fleurs qui viennent de naître ſur les bords. Elle les regarde, ſe regarde, les approche de ſes joues, & ſourit : quoique nouvellement écloſes, elles ont moins d'éclat & de fraîcheur. Elle les met dans ſes cheveux, & ſe regarde encore. Bientôt un ſoupir lui échappe. Le premier mouvement d'une jeune perſonne eſt pour ſa beauté; le ſecond pour ſon Amant; & elle ne deſire jamais tant de le voir, que lorſqu'elle eſt la plus contente de ſes charmes.

Abderamen l'aimoit trop pour être éloigné; il l'avoit ſuivie, & la tient dans ſes bras, qu'elle croit encore que ce n'eſt qu'une illuſion. Confuſe,

interdite, elle voudroit que la clarté des eaux ſe troublât. Elle réſiſte, ſans ſavoir pourquoi, à des tranſpots qui l'enflamment. Il la ſerre, il l'embraſſe; un nouvel effort qu'elle fait pour lui échapper, le favoriſe; & dans l'inſtant un cri perçant qu'elle jette, annonce aux échos que le vainqueur vient d'achever de s'enchaîner avec ſa conquête. Bientôt on n'entend plus que quelques mots ſans ſuite, & que des ſoupirs à demi-étouffés par des baiſers. Égarés, confondus, enivrés dans des torrens de délices, leurs ſens ont peine a ſuffire à l'excès de leurs plaiſirs. Sans rompre la chaîne qui les tient unis, Abderamen au bout de quelque temps, emporte Felime ſur le rivage; & la terre, comme l'eau, ſert d'autel à plus d'un ſacrifice.

Une douce langueur avoit ſuccédé à la rapidité de leurs deſirs, leurs bras entrelacés, & reſpirant mutuellement leurs ames, ils ſe mouilloient de ces larmes délicieuſes que la ſatisfaction la plus pure du cœur fait répandre avec tant de tendreſſe ſur l'objet aimé, lorſqu'une voix qu'ils crurent entendre entre les arbres, les fit s'arracher l'un à l'autre, & courir à leurs habits. J'ai craint que ce ne fut Kaillaz, dit Felime; il ne condamneroit pas, je crois, les plaiſirs que nous venons réciproquement de nous donner; il me ſemble qu'ils n'ont

n'ont rien de contraire au précepte qu'il nous recommande ſans ceſſe, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît ; notre bonheur ne peut avoir fait tort à qui que ce ſoit dans la nature. Cependant je ne ſais... mais... je ne voudrois pas... Elle fut interrompue à ces mots par l'aſpect de pluſieurs hommes qui les enlevèrent & les portèrent à un vaiſſeau, d'où ils perdirent bientôt l'Iſle de vue.

Que veut-on de nous, demandoit triſtement Abderamen. Nous n'avons fait de mal à perſonne. Ma ſœur, que deviendra Kaillaz, quand il ne nous verra plus ! il nous aimoit ſi tendrement ! Loin de vous affliger, mes enfans, leur dit celui qui paroiſſoit le maître du vaiſſeau, rendez graces au ciel de nous avoir fait encore paſſer à portée de cette Iſle. Nous y abandonnâmes, il y a près de vingt-cinq ans, l'impie Kaillaz, qui n'adoroit point le même Dieu que nous, & qui n'obſervoit aucun des Commandemens de notre ſainte Religion : il vous a ſans doute élevés dans ſes malheureux principes ? Il ne nous en a point donnés d'autres, répondit Abderamen, que de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Quoi ! reprit ce même homme qui avoit commencé à leur parler, il ne vous a jamais

entretenus de l'Envoyé de Dieu, du Prophète Mahomet, qui promet de ſi grandes récompenſes aux Fideles qui ſuivront ſa loi, & qui les placera après leur mort dans des lieux de délices, où la poſſeſſion des plus belles femmes répandra dans leurs cœurs une félicité auſſi intariſſable que leurs deſirs?... Qu'il me laiſſe ſeulement Félime, dit en ſoupirant Abderamen; & je ſerai auſſi heureux que lui.

Il n'y a point d'attraits plus puiſſans que ceux de l'innocence & de l'ingénuité; & chaque réponſe que faiſoient ces jeunes Amans, leur âge, leur douceur, & leur extrême beauté, tout contribuoit à les rendre intéreſſans. On leur ôta leurs habits pour leur en donner de magnifiques. On leur expliquoit tous les jours l'Alcoran; & par les meilleurs traitemens & les promeſſes les plus flateuſes, on tâchoit de prévenir leurs cœurs en faveur d'une croyance ſi nouvelle à leur eſprit.

La navigation continuoit d'être heureuſe; & le vent le plus favorable faiſoit eſpérer d'arriver bientôt au Port, lorſqu'une nuit le vaiſſeau retentit tout-à-coup de cris, de gémiſſemens, & d'un bruit affreux d'armes & d'hommes qui ſe battoient. Abderamen s'arrache des bras de Félime qui veut l'arrêter; le Capitaine expirant eſt le premier objet qui s'offre à ſes yeux; il eſt lui-même frappé

d'un coup qui l'étourdit & le renverſe. C'étoient des Chrétiens qui avoient rompu leur chaîne, & qu'une heureuſe conſpiration venoit de rendre les maîtres de ceux dont ils étoient eſclaves quelques momens auparavant.

Abderamen, au bout de quelque tems, reprend ſes eſprits ; il ſe leve ; on ſe jette ſur lui ; & l'on commençoit à le charger de fers, lorſque quelques-uns de ces Chrétiens qui ſçavoient ſon hiſtoire, s'étant approchés & l'ayant reconnu, repréſentèrent à leurs Camarades qu'il n'étoit que depuis quelques jours dans le vaiſſeau, où même on l'avoit amené de force, & qu'il y auroit de l'injuſtice à vouloir le confondre parmi leurs ennemis. On le laiſſa libre. Son premier mouvement fut de chercher Félime ; il retourne où il l'avoit laiſſée ; il ne la trouve point ; il revient : quelle vue ! Félime percée d'un coup mortel, au milieu des morts dont tout le pont eſt couvert !.... Félime !... ma ſœur !... que vous avoit-elle fait, barbares ? En prononçant ces mots, il tombe ſans connoiſſance.

Malgré les ſecours qu'on tâchoit de lui donner, il reſta preſque tout le jour dans cet état ; & ce ne fut que vers le ſoir qu'on reconnut à quelques larmes qui couloient de ſes yeux fermés, que ce

long ſaiſiſſement commençoit à ceſſer. Quels affreux inſtans que ceux de cet Infortuné en revenant à la vie ! Ses gémiſſemens & les efforts que faiſoit ſon ame pour aller rejoindre celle de ſa chère Félime, auroient attendri les cœurs les plus impitoyables. Elle n'eſt plus, s'écrioit-il ; elle n'eſt plus !... & je vis !... & je reſpire encore ! En proférant ces plaintes entrecoupées de mille ſanglots, il ſe levoit à moitié du lit où on le retenoit ; il regardoit ceux qui l'environnoient, joignoit les mains, leur demandoit la mort, & ne concevoit pas qu'on pût être aſſez inhumain pour la lui refuſer.

Il n'étoit pas poſſible que d'auſſi cruelles agitations n'épuiſaſſent bientôt ſes forces. L'abbatement ſuccéda à la violence du déſepoir ; & dans un accablement entier de tous ſes ſens, il ſe laiſſoit enfin aller aux ſoins d'un Iman chrétien, qui ne l'avoit pas quitté d'un inſtant, & qui, ſans paroître chercher à le conſoler, ſe contentant de lui marquer la plus grande ſenſibilité pour ſes peines, étoit peu-à-peu parvenu à devenir, pour ainſi dire, néceſſaire à ſa douleur, par le triſte plaiſir que nous reſſentons tous à parler de nos malheurs.

Cet infortuné lui racontoit ſes occupations, ſes amuſemens dans l'Iſle déſerte, & les moindres

circonſtances de ſes amours ; il lui répétoit cent fois les mêmes choſes ; & cet Iman ſembloit toujours l'écouter avec le même intérêt, & entrer dans tous ſes ſentimens. Ces ſortes de gens ſont ſouples, adroits, inſinuans, & ſoit par un véritable zèle, ſoit par la vanité ſeule d'engager les autres à penſer comme eux, il n'y a rien qu'ils ne riſquent & qu'ils n'entreprennent pour étendre leur religion. Celui-ci trouvant un jour Abderament un peu plus tranquille, crut qu'il pouvoit enfin commencer à travailler à ſon inſtruction.

» Mon enfant, lui dit-il, après la perte que » vous avez faite d'une perſonne qui dut vous » être ſi chère, chaque inſtant de votre vie de- » viendroit une marque d'ingratitude envers elle, » ſi vous cherchiez jamais quelque conſolation » ſur la terre. Mais il eſt un Etre ſuprême qui » vous a créé pour l'adorer & le ſervir. Peut-être » ne vous a-t-il frappé, que pour vous appeller à » lui. Il eſt jaloux de notre cœur qu'il veut ſeul » occuper. Rempliſſez-vous des myſtères de ſa » grandeur infinie & de ſa bonté ; pénétrez votre » ame de la ſainteté de ſa loi que je vous expli- » querai ; & quand ce corps terreſtre ſe détruira, » l'eſprit qui eſt en vous, & qui ne meurt point, » ira jouir d'un bonheur.... Je revertois Félime,

» lui demande avec tranſport ce malheureux
» amant ? vous ne vous faites encore, reprit
» l'Iman, des idées de félicité que ſelon vos ſens,
» & comme ces groſſiers Muſulmans avec qui
» vous avez vécu pendant quelque tems. Quel
» eût été votre ſort (je frémis quand j'y penſe)
» ſi vous aviez péri dans la confuſion de cette
» nuit, où, pour recouvrer notre liberté, nous
» fumes obligés de dévouer à la mort la plûpart
» de ces infidèles ! Vous gémiriez à préſent, &
» à jamais, avec eux, dans le ſéjour des ven-
» geances céleſtes, & dans les profonds abîmes
» du déſeſpoir & de la douleur. Car enfin, mon
» enfant, tous ceux qui meurent ſans avoir été
» initiés aux graces de la vraie Religion, & de la
» ſeule que Dieu ait révélée aux hommes, ſont
» précipités dans des tourmens éternels.... Moi,
» interrompit vivement Abdéramen, j'aurois été
» précipité !... Mais, que dis-je ? Selon vous, Fé-
» lime ſeroit donc.... Vous me faites frémir !
» Quoi ! ce Dieu, dont le nom ſeul m'inſpire
» une idée ſi ſublime, au milieu même des téné-
» bres de ma raiſon qui le cherche, ce Créateur,
» ce père de l'Univers & de tous les Etres, auroit
» porté Félime dans une Iſle déſerte où on ne
» l'éclaire point ! Il l'auroit conduite au milieu

» des Muſulmans qu'il réprouve, pour la punir » après ſa mort de n'avoir pas eu l'occaſion de » s'inſtruire du ſeul culte qu'il avoue ! Félime, » dont la bouche ne déguiſa jamais la vérité, & » dont le cœur ignora toujours l'artifice, Félime » auroit été condamnée, même avant que de » naître, dans la volonté d'un Dieu qu'elle au- » roit adoré avec une ame mille fois plus pure » que la vôtre, ſi elle avoit pu le connoître ! » Allez, laiſſez-moi ; je ne vous regarde qu'avec » horreur ». Il s'éloigne à ces mots de ce Chrétien, & prit dès ce moment la réſolution de profiter de la première occaſion qui ſe préſenteroit de quitter le vaiſſeau, & de fuir des hommes aſſez barbares, pour n'être pas contens d'avoir occaſionné la mort de ſa chère Félime, & pour vouloir encore qu'elle fût malheureuſe au-delà du trépas.

Le haſard favoriſa bientôt ſon deſſein. On fut obligé d'aborder pour quelques proviſions dont on commençoit à manquer. Il prit un javelot, un arc & des flèches, en marquant qu'il ſeroit bien aiſe de chaſſer. Lorſqu'il fut à terre, il s'éloigna inſenſiblement, & ſe jetta dans une forêt dont l'épaiſſeur lui parut une sûre retraite.

Il n'y avoit pas fait une lieue, qu'il apperçut un homme aſſailli par deux ſangliers d'une grandeur

énorme. Ses forces paroiſſoient épuiſées par une longue défenſe, au lieu que leur ſang, que ſes fiers animaux voyoient couler, les rendoit encore plus furieux.

Abderamen ne balance pas un inſtant ; il court où l'humanité l'appelle, & fond avec tant de courage & de bonheur ſur ces eſpèces de monſtres, qu'il les fait bientôt tomber ſous ſes coups. Généreux Etranger, lui dit celui qu'il venoit de délivrer d'un danger ſi preſſant, je n'en pouvois plus ; j'allois ſuccomber ; ma mort étoit certaine, ſi le Ciel ne vous eut envoyé à mon ſecours ; après avoir échappé tant de fois à tous les haſards de la guerre, l'ardeur de la chaſſe m'a expoſé à périr ici ſans gloire. Venez, ſuivez-moi dans des lieux où je tâcherai que les effets de ma reconnoiſſance vous faſſent regarder ce moment-ci comme un des plus heureux de votre vie.

Accablé de malheurs, inconnu & ſans Patrie dans tout l'Univers, je ſuis prêt à vous ſuivre, répondit Abderamen ; mais vous ne me devez rien ; & je n'ai fait pour vous, que ce que vous auriez fait pour moi, ſi vous m'aviez vu dans le même péril.

Il achevoit à peine ces mots, qu'il vit venir pluſieurs Chaſſeurs ; & il ne tarda pas à connoître que c'étoit au Roi de Serendib qu'il avoit ſauvé la vie. Ce Prince préſenta ſon Libérateur à ſa Cour,

qui groſſiſſoit à meſure qu'on approchoit de la ville. Il donna ſes ordres pour qu'on le logeât dans ſon palais, & prit de jour en jour tant d'amitié pour lui, qu'il ſembloit ne goûter plus de vraie douceur que dans ſon entretien. A l'ouverture de la campagne, il le nomma pour commander un Corps de Troupes d'élite; & il eut à s'applaudir de ſon choix. Abderamen, dans un combat, chargea ſi à propos les ennemis, qu'il ramena dans ſon parti la victoire qui commençoit à ſe déclarer pour eux; & ce ne fut pas la ſeule occaſion où ſa valeur, toujours guidée par un ſang froid qui lui donnoit le coup d'œil le plus ſûr, décida des ſuccès.

Les plus grands hommes ne doivent ſouvent les qualités brillantes dont ils nous éblouiſſent, qu'à l'ambition de s'élever & de faire parler d'eux. En pratiquant les vertus, ce n'eſt point au fond du cœur la vertu même qu'ils ont pour objet. Ils ſacrifient à l'amour-propre, à la renommée, au deſir de rendre leur nom fameux; & l'on peut dire que l'orgueil eſt l'artiſan de leur mérite. Il n'en étoit pas ainſi d'Abderamen; la ſimple & droite nature dirigeoit toutes ſes actions; il ſoulageoit les ſoldats, viſitoit les bleſſés, s'informoit de leurs beſoins, ſe privoit pour leur donner, & s'étonnoit des louanges que lui attiroit une pareille conduite. Quel eſt donc, diſoit-

il en lui-même, le caractère de ces gens-ci ? Puis-je me diſpenſer de faire pour eux ce que je voudrois qu'ils fiſſent pour moi, ſi je me trouvois dans leur ſituation ?

Ses ſervices, la juſteſſe, la pénétration de ſon eſprit, la candeur & la vérité de ſon caractère, augmentèrent la confiance du Roi, au point que ce Prince voulut concerter avec lui les projets de la Campagne ſuivante, & les moyens de la ſoutenir. « Mon cher Abderamen, lui dit-il, toutes ces » Puiſſances qui ſe ſont liguées contre moi, n'ont » fait juſqu'à préſent que de vains efforts. Le Ciel » a toujours favoriſé mes armes; mais mon peu- » ple eſt accablé d'impôts; le commerce languit; » mes meilleurs Officiers ont été tués; & ceux » que les haſards de la guerre ont épargnés, gé- » miſſent ſans récompenſes après s'être ruinés à » mon ſervice : je ſuis dévoré d'inquiétudes & de » chagrins dans le ſein même de la victoire.

« Sire, répondit Abderamen, mon zèle & mon » attachement pour Votre Majeſté, m'inſpirent » quelques idées que je vais ſoumettre à ſes lu- » mières, puiſqu'elle m'ordonne de parler. Depuis » que j'ai l'honneur d'être ſous ſa protection, je » me ſuis inſtruit exactement des loix, des ri- » cheſſes, & de ce qui concerne les différens corps » de l'Etat. Vous avez dans votre Royaume des

» milliers de Faquirs, de Bonzes, de Derviches
» & de Calenders, qui poſsèdent des fonds con-
» ſidérables, ou qui ont des revenus aſſurés dans
» les charités qu'on leur fait. Sans inquiétude &
» ſans travail, ils jouiſſent abondamment de tout
» ce qui eſt néceſſaire à l'homme; & c'eſt d'eux
» qu'on peut dire que la terre, ſans qu'ils la cul-
» tivent, prévient les beſoins. Ils n'ont d'autres
» peines que celles qui ſont attachées à l'eſprit
» de curioſité, d'avarice, de cabale & d'intrigue;
» qui les agite ſans ceſſe. Ils s'inſinuent dans les
» familles pour en pénétrer les ſecrets, & domi-
» ner enſuite impérieuſement ſur ceux qu'une
» confiance trop aveugle a mis dans le cas de les
» craindre. Ils y fomentent l'aigreur, la haine &
» la déſunion, pour s'attirer des legs au préju-
» dice des légitimes héritiers. Ils careſſent, &
» dégoûtent de la maiſon paternelle les enfans
» de ce bourgeois riche, que leur père veut obli-
» ger de s'attacher à une profeſſion qui leur ré-
» pugne. Le fils de cet Artiſan, qui voit que ſes
» parens en travaillant ſans relâche, ne gagnent
» au plus que de quoi nourrir leur famille, aſpire
» à un genre de vie qui l'élève en quelque ſorte,
» où il ne manquera de rien, & où il ne ſera
» queſtion que de s'habituer à prononcer tous les
» jours deux ou trois mille mots. C'eſt ainſi que

» vous perdez, Sire, tous les ans, cinq ou ſix
» mille ſujets, qui auroient été de bons labou-
» reurs, de bons matelots, de braves ſoldats, ou d'ha-
» biles négocians, ſi les Derviches, en fréquentant
» dans les maiſons, n'euſſent pas, par leurs inſinua-
» tions, leurs careſſes & leur exemple, étouffé en eux
» dès l'enfance le goût du travail & de toute hon-
» nête induſtrie.... Eh! comment remédier à cet
» abus, interrompit le Roi?... En défendant,
» Sire, répliqua Abderamen, à tous Faquirs,
» Bonzes, Derviches & Calenders de votre
» Royaume, de recevoir qui que ce ſoit parmi
» eux qui n'ait exercé auparavant pendant dix ans
» quelques arts, ou quelque métier. Votre Nobleſſe
» vous ſert, & ſe fait un point d'honneur de
» vous ſervir avec attachement. Mettez-vous en
» état de donner des récompenſes à un Noble qui
» a vieilli dans vos armées; & faites-lui du moins
» goûter ſur la fin de ſes jours cette honnête
» abondance dont a joui toute ſa vie un inutile,
» un vil, un mépriſable Bonze. Otez à ce Mili-
» taire qui court ſe ſacrifier pour la patrie, toute
» inquiétude ſur le ſort de ſa femme & de ſes
» enfans; qu'il ſoit sûr, s'il eſt tué, que vous leur
» aſſignerez des penſions ſur les immenſes reve-
» nus des Derviches. Permettez aux Deſcendans
» de tant d'illuſtres Maiſons, de revendiquer les

» biens conſidérables qui en ſont ſortis par des » legs en faveur des Calenders ; réuniſſez à votre » domaine ces donations que les ſiècles d'igno- » rance.....

(Il manque ici quelques lignes qu'on n'a pu traduire, le Manuſcrit étant effacé dans cet endroit.)

Le Roi communiqua ces projets à ſon Conſeil, & l'intention où il étoit de les faire exécuter. Malheureuſement le lendemain on le trouva mort dans ſon lit ; & Abderamen, en ſe retirant le ſoir au Palais, fut aſſaſſiné par des gens inconnus.

MEHEMET EFFENDI avoit été Plénipotentiaire au Traité de Paix conclu à Paſſarowits, en 1718, entre l'Empereur & la Porte. Il vint Ambaſſadeur Extraordinaire auprès du Roi, & fit ſon entrée à Paris en 1721, A ſon retour à Conſtantinople, il eût l'emploi de Teſterdar, ou Grand Tréſorier de l'Empire. Vers la fin de l'année 1730, les Janniſſaires ſe révoltèrent, firent trancher la tête au Grand Viſir Ibrahim, & dépoſèrent Acmet III. Mehemet avoit été des plus intimes amis d'Ibrahim ; mais l'eſtime générale dont il jouiſſoit, le ſauva ; & même Mahmout, ſucceſſeur d'Acmet III,

ne le relégua dans l'Iſle de Chypre, qu'en lui en donnant le gouvernement. Il y mourut avec cette réputation de probité, d'humanité & de déſintéreſſement, qu'il s'étoit acquiſe dans tous les emplois qu'il avoit poſſédés.

Said, ſon fils, âgé de vingt ans, qu'il avoit amené en France lors de ſon Ambaſſade, en étoit parti avec beaucoup de regret, & penſoit toujours à y revenir; il y revint en 1741, en la même qualité que ſon père. Il ſavoit parfaitement notre langue, & avoit lû la plûpart de nos bons livres. Son caractère & ſon eſprit n'étoient pas moins aimables que ſa figure. Il fut recherché, chéri, fêté des perſonnes les plus diſtinguées à la Cour & à la Ville. Je le voyois ſouvent; je lui dédiai une Comédie, les Veuves Turques*: *il m'envoya le lendemain un préſent de Baume de la Mecque que je donnai à la brillante B****, ſur promeſſe que nous ſouperions le ſoir tête-à-tête, & qu'elle ne me congédieroit pas à minuit.*

Said mourut en 1761, les uns diſent à Conſtantinople, mais éloigné des affaires; les autres diſent en exil.

* Imprimée dans le ſecond Volume.

LETTRES
DE
NEDIM COGGIA,

Sécretaire de l'Ambaſſade de MEHEMET EFFENDI, *Ambaſſadeur de la Porte Ottomane, à la Cour de France.*

LETTRE PREMIÈRE.

Nedim Coggia au Peik Bachi.

TON emploi t'avoit éloigné pour quelque tems de Conſtantinople, quand j'en ſuis parti. Je ne doute pas que tu ne m'ayes cherché à ton retour, & que tu n'ayes été bien inquiet de ne me point trouver, & de ne pouvoir apprendre ce que j'étois devenu. Je n'aurois jamais cru voir le pays des Chrétiens, que par les conquêtes de notre invincible Sultan, lorſqu'Ibrahim notre ſublime Viſir, m'ayant fait appeller, me dit qu'il jugeoit à propos que j'accompagnaſſe Mehemet Effendi, dans

ſon Ambaſſade ; prends cette lettre, ajouta-t-il, vas vîte ; tu n'as pas un moment à perdre pour le joindre : le vaiſſeau qui doit le paſſer en France, eſt prêt à mettre à la voile.

En effet, Mehemet n'étoit déja plus à ſa maiſon. Je courus au port ; je lui remis la lettre d'Ibrahim, & m'embarquai à l'inſtant même avec lui. Nous n'étions pas à cent milles de Conſtantinople, que nous faillîmes à périr ſur des amas de pierres qui obligent tout pilote expérimenté de cotoyer l'Europe & de s'éloigner des bords de l'Aſie, entre Gallipoli & Lampſachi. Je me ſers du mot d'amas de pierres, parce que cette eſpèce d'écueil eſt en effet un reſte des debris du pont que Xercès voulut bâtir en cet endroit, lorſqu'il traverſa la mer avec ſept cent mille combattans pour aller châtier les Grecs Européens. Peu s'en eſt fallu que l'extravagance d'un homme qui vivoit il y a près de deux mille cinq cens ans, ne nous ait été funeſte il y a deux mois. Les vagues & la tempête détruiſirent l'ouvrage de ce Prince inſenſé. Dans ſa colère, il fit fouetter la mer, & y jetta des fers pour l'enchainer & la punir de ſon audace.

Il n'y a perſonne qui ne rie de la vengeance de ce Roi des Perſes ; mais après tout, eſt-il plus ridicule de vouloir corriger la mer de ſes caprices & de

de ſes mauvais procédés, que de vouloir l'épouſer ? Tous les ans, à certain jour, le Doge de Veniſe renouvelle la cérémonie de ſon mariage avec elle. Le chef de cette ſage République ſort de ſon Palais en grande pompe, au bruit des tambours & des trompettes, accompagné de la Nobleſſe, du Sénat, & du Peuple, & ſe rend ſur un rocher où il déclare à haute voix, qu'il la reçoit pour ſa vraie & légitime épouſe, en foi de quoi il lui jette l'anneau nuptial. *J'eſpère*, diſoit un de nos Sultans qui n'aimoit pas les Vénitiens, & à qui on contoit cette folie, *que quelque jour j'enverrai le Doge conſommer ſon mariage.*

Quoique nous n'ayons pas eu de mauvais tems, je ne ſçaurois t'exprimer à quel point la navigation m'a fait ſouffrir. J'en demande pardon au Prophète ; mais j'ai débarqué ſur cette terre d'Infideles avec preſqu'autant de plaiſir, que ſi j'avois approché des ſaints lieux de la Mecque.

Les voyages ſont agréables dans ce pays-ci ; les voitures y ſont commodes, & les grands chemins bien entretenus. Des campagnes riches, abondantes, & peuplées s'offrent de tous côtés. On ne fait guères quinze milles, que l'on ne trouve de grandes Villes. Le ſoir on arrive à de bons logemens. Trois ou quatres eſclaves, quelquefois aſſez jolies,

s'empreſſent, vous préparent vos lits, & vous ſervent à table. Je t'avouerai que je crus le premier jour, lorſqu'elles entrèrent dans ma chambre, que c'étoit une attention particulière des principaux de la Ville à tous nos beſoins ; notre interprète me déſabuſa.

Les femmes ne ſont point ici obligées d'être voilées, quand elles paroiſſent en public. Avec des phyſionomies qui ſemblent n'annoncer que le badinage & l'enjouement, elles ont, dit-on, beaucoup de juſteſſe, beaucoup de ſolidité dans l'eſprit, & une délicateſſe naturelle de ſentiment qui rend leur goût extrêmement fin, & preſque toujours aſſez sûr. Auſſi leurs maris les chargent-ils ordinairement de ſolliciter pour eux les graces, les honneurs, les procès, les emplois ; ils les croyent propres à s'expliquer à merveille ſur toutes ſortes d'affaires avec les hommes ; pour avec Dieu, cela eſt différent ; ſans leur dire préciſément qu'elles n'auront point de part au Paradis, on ne leur permet de faire leurs prieres, que dans une langue qu'elles n'entendent point.

Les lettres qu'on écrit à Mehemet, ſemblent annoncer quelques changemens dans le Divan ; mande-moi ce qui en eſt ; tu ne dois pas douter de l'intérêt que je prends à tout ce qui peut t'arriver,

& de l'impatience avec laquelle j'attends de tes nouvelles. Si tu te rencontres avec quelques François, fais leur amitié en te ſouvenant de moi ; je ſuis aſſez content de la Nation juſqu'à préſent. Adieu.

LETTRE II.

Nèdim au Deli Bachi.

ENFIN nous ſommes arrivés à Paris. Juſqu'à ce que Mehemet ait fait ſon entrée, nous habitons dans un Fauxbourg où la plûpart des Dames viennent nous voir & nous font compagnie. On n'a des yeux que pour nous ; tant il eſt extraordinaire d'être Turc ! On veut ſur-tout nous voir manger. Hier, m'étant apperçu que notre garde rebutoit beaucoup de monde, je fus touché du ſenſible déplaiſir qu'auroient tant d'honnêtes gens de ne pas ſçavoir par eux-mêmes que nous mangions ; j'allai donc dans la cour ; je m'y fis ſervir ; je mangeai devant eux ; ils me parurent enchantés ; je penſai leur offrir de dormir en leur préſence, s'ils étoient curieux de voir comment dort un Muſulman.

Les François ſont prévenans, careſſans, & peu ſéduiſans. On démêle bientot que leur politeſſe n'eſt qu'un détour de leur amour propre, pour vous entretenir de la magnificence de Paris, de la puiſſance de leur Roi, & de la prétendue ſupériorité de leur Nation ſur toutes les autres. Avez-vous vû, me demandent-ils, nos ponts, nos quais, nos places de Vendôme & des Victoires, le vieux Louvre & le jardin des Thuileries? Je réponds froidement qu'oui, & que j'ai auſſi vu Conſtantinople; cela les déconcerte. Or, ſoit dit entre nous, Conſtantinople n'eſt pas plus comparable à Paris, que ne l'eſt une grande Villaſſe d'Albanie à Conſtantinople; mais j'aime à mortifier les préſomptueux.

Preſque toutes les Françoiſes ont de beaux yeux & mettent du rouge; auſſi ſe reſſemblent-elles preſques toutes aux lumières. Dans un ſpectacle, il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer l'une de l'autre, on ne les reconnoît guères, m'a-t-on dit, qu'aux hommes qui ſont avec elles; je t'aſſure que ce ne ſont pas leurs maris.

Ici comme parmi nous, le mari & la femme ont leurs appartemens ſéparés. C'eſt dans l'appartement de Madame que l'on reçoit la compagnie, que l'on joue, que l'on rit, qu'on s'amuſe. Dans celui du pacifique époux, on preſſe les fermiers;

on diſpute avec les créanciers ; on emprunte à uſure ; & l'on s'intrigue & s'agite pour tâcher de continuer toujours de vivre avec le même faſte.

L'oſtentation fait le fond du caractère de la Nation ; on y cherche moins à être heureux, qu'à perſuader qu'on l'eſt. Chez les autres peuples, un homme ſe ruine, emporté par ſes paſſions ; ici, parce qu'il eſt vain, parce qu'il eſt fat.

Je me ſouviens d'avoir lû que parmi les Sauvages, ceux qui ſe piquent d'être aimables & galans, ſe font graver ſur la peau différentes figures d'oiſeaux, de fruits, de fleurs & d'animaux extraordinaires. L'opération eſt douloureuſe & longue ; c'eſt un travail de près de trois années, en y employant aſſiduement quatre heures par jour, mais auſſi quand l'ouvrage eſt fini, le patient a l'agrément de poſſéder pour le reſte de ſes jours, une peau ſuperbe, d'une broderie charmante, & qui le diſtingue infiniment parmi ſes compatriotes.

Voilà une ſauvage & folle magnificence, dont l'étalage coûte en vérité trop cher, dira un François, tandis que ce même François ſacrifie ſouvent l'aiſance du reſte de ſa vie, au plaiſir de pouvoir briller ſeulement pendant deux ou trois années par un équipage leſte, des habits de goût, & des bijoux.

Je ne puis encore avoir que des idées vagues & ſuperficielles ſur tout ce que j'apperçois ici de bizarre & d'extraordinaire ; mais j'eſpère que dans quelque tems, je ſerai en état de t'envoyer des détails qui, je crois, t'amuſeront.

Penſe que tu as toujours en moi l'ami le plus véritable. Adieu.

LETTRE III.

Nedim au Grand Viſir.

NOUS fîmes hier notre entrée dans cette Ville. Différentes compagnies d'hommes avec des habits bleus galonnés en argent, bordoient les rues des deux côtés. Notre marche s'ouvroit par les Grenadiers à cheval, troupe auſſi recommandable par la régularité de ſes mœurs, que par ſa valeur. On m'a dit qu'aprés une bataille, le feu Roi Louis XIV demandant à un des chefs de cette compagnie, où elle étoit, cet Officier lui répondit, *Sire, elle eſt tuée.* Ce mot exprime bien la défaite entière d'un corps de braves gens qu'une même vertu, qu'un même eſprit, qu'une même bravoure anime.

Nous étions au milieu d'un Régiment (1) de Cavalerie qui nous faiſoit eſcorte, habillé de rouge avec des paremens de velours noir. Les Cavaliers de ce Régiment, dans les guerres d'Italie, ont mis d'eux-mêmes pluſieurs fois pied à terre, & ont chargé comme l'Infanterie, dans les défilés où la Cavalerie ne pouvoit pas ſerviir. Notre marche étoit fermée par un Régiment de Dragons.

Après avoir fait prés d'une lieue dans cet ordre, nous rencontrâmes à la porte des Jardins du Roi, ſes Gardes à cheval, ſes Gendarmes, ſes Chevaux-Légers, & ſes Mouſquetaires. L'or & l'argent brilloient avec profuſion ſur leurs habits. Ces différentes Compagnies ont pû être taillées en pieces par un ennemi abſolument ſupérieur en nombre; mais elles ont la réputation de n'avoir jamais plié. Je t'avouerai que dans cet endroit, & à la façade du Louvre, nous ne fûmes pas les maîtres de ne point marquer un certain mouvement d'admiration.

Les Gardes à pied étoient en haie le long des

(1) La Cornette blanche, autrement, le Colonel Général, Cavalerie. J'étois de cette eſcorte, ayant été reçu quatre jours auparavant Lieutenant dans ce Régiment.

Jardins juſqu'au veſtibule du Château. Ce ſont des hommes grands, bien faits, bien vêtus, & que la jalouſie des ſoldats des autres Régimens, ſeroit toujours trés-prompte à attaquer, s'il leur arrivoit le moindre échec. On m'a dit que la plûpart étoient mariés, mais que dans toutes les autres Villes du Royaume, & dans les Places fortes, on ne ſouffroit point que le ſoldat ſe mariât, & qu'on tâchoit de le piquer d'honneur, & de l'engager à ne s'attacher qu'à la ſeule profeſſion des armes. Comme il y a déja quelques années que la France n'eſt plus en guerre, on s'oppoſe avec affection à la retraite des vieux militaires; on les diſpenſe de certain ſervice, on augmente leur paye, on n'exige d'eux pour ainſi dire, que de mourir au Régiment. Ils y font le récit des ſiéges & des batailles où ils ſe ſont trouvés; ils animent & entretiennent parmi les jeunes cet honneur & cet eſprit de corps, qui ſe perdroit peut-être inſenſiblement pendant une ſi longue paix, & dans un renouvellement preſque entier de milice.

Pour revenir à notre marche, nous traversâmes pluſieurs appartemens; & nous arrivâmes à l'entrée d'une gallerie où le Roi étoit ſur ſon Trône, environné des Grands du Royame. La beauté des femmes, la magnificençe des Courtiſans, les dia-

mans & les pierreries qui éclatoient de tous côtés, me frappèrent moins, qu'un certain air de liberté qui règne dans cette Cour ; il me ſembla qu'elle rempliſſoit l'idée que je m'étois toujours faite d'un Monarque entouré de puiſſances qui doivent lui obéir. Le profond abaiſſement où nous ſommes devant nos Sultans, n'annonce qu'un Maître au milieu de ſes eſclaves. Mehemet ſe proſterna la face contre terre, & lui préſenta la Lettre de notre invincible Empereur. Nous revînmes enſuite dans le même ordre au Palais qu'on nous a marqué pour notre logement.

Nous irons aujourd'hui prendre l'audience du Régent, & ſaluer le Miniſtre (1) chargé des affaires Etrangères. Je t'enverrai ſur l'un & ſur l'autre, comme tu m'en as chargé, les détails les plus exacts & les plus circonſtanciés que je pourrai recueillir. Je ſçais déja les principales actions de leurs vies ; mais il me manque encore de ces traits caractériſtiques, qui font connoître le fond du cœur & du génie.

Je m'abaiſſe devant toi, digne élu Chef des Princes.

(1) L'Abbé Dubois, depuis Cardinal.

LETTRE IV.

Nedim à Soliman Baſſa, Gouverneur D'Alep.

DEUX Religieux ſont venus me voir ce matin ; & m'ont prié de les aider à détruire un faux bruit que leurs ennemis font courir, pour flétrir la réputation de quelques-uns de leurs Peres qui ſont dans les Miſſions du Levant.

On dit que dans la Ville où tu commandes, un Chrétien ſe ſentant prés de ſa fin, envoya chercher deux Peres Jéſuites, & qu'après leur avoir fidèlement expoſé les déſordres de ſa vie, il leur demanda s'il n'y avoit plus pour lui d'eſpérance d'aller en Paradis. Ces bons Peres, après s'être retirés quelques tems à l'éart pour conſulter enſemble, ſe rapprochèrent du malade, lui confièrent qu'ils avoient chez eux une banque pour l'expédition de certaines Lettres Divines, ſignées de leur Fondateur que Dieu chériſſoit par-deſſus tous ſes autres Élus, & que ſur ces lettres de change, on donnoit au Porteur telle ou telle place en Paradis, ſelon la ſomme. Si vous voulez, par exemple, ajoutèrent-ils, être dans le voiſinage de la ..... qui dans

ſon tems aimoit le plaiſir, comme vous paroiſſez l'avoir aimé, la finance ſera conſidérable ; mais ſi vous n'êtes point trop délicat ſur la compagnie, on vous placera auprès de quelque pauvre Anacorette d'une converſation auſſi ſeche que la figure ; & il vous en coûtera beaucoup moins.

Le Mourant qui avoit toujours aimé ſon bien-être, prodigua l'argent aux bons Peres ; & l'on ſigna une police par laquelle il ſeroit placé à vue dans un des plus agréables cantons du Ciel. Nanti de ce paſſeport, il mourut tranquille ; mais après ſa mort, ſes enfans plus attachés aux biens de ce monde, que flattés du rang que leur père tiendroit dans l'autre, doivent avoir intenté procès aux deux banquiers. Le ſcandale de cette affaire rejailliroit ſur tout l'Ordre. On eſt donc venu me prier d'obtenir de toi un certificat de la fauſſeté de cette calomnie ; & comme ces Religieux ont une eſtime toute particulière pour ton mérite, ils m'ont chargé de te faire tenir une lettre de change, qui n'eſt pas tirée ſur le Paradis, mais de cent ſequins ſur un des plus riches Négocians de la Nation. Adieu.

Après tout, ces lettres de change ſur le Paradis ſont peut-être bonnes ; car malgré la malignité des libertins contre les Moines, je n'ai pas entendu dire juſqu'à préſent qu'aucune ait été proteſtée.

LETTRE V.

Le Boſtangi Bachi à Nedim, à Paris.

JE te dirai que tous les eſprits ſont ici dans une agitation violente. La diviſion & l'aigreur règnent plus que jamais dans le Serrail. Si la prudence de notre Auguſte Sultan n'y met ordre, je crains des événemens funeſtes.

Tu ſçais que les Eunuques blancs (1) & les Eunuques noirs, également entêtés de la garde & de la direction des femmes, ont toujours été animés d'une ſecrette jalouſie les uns contre les autres. Les blancs, par politique, ou peut-être d'un caractére plus doux que leurs adverſaires, croyent qu'on doit uſer d'indulgence envers un ſexe fragile, & tâcher de lui rendre le joug le plus léger qu'il eſt poſſible. Compatiſſant aux foibleſſes, en condamnant le crime, ils permettent aux femmes de ſe

(1) Ne ſoyons point étonnés de ces diſputes entre les Eunuques blancs & les Eunuques noirs ; n'avons-nous pas les Moliniſtes & les Janſeniſtes ?

promener tant qu'elles veulent dans le Serrail, d'écrire au-dehors, de s'amuſer même d'une galanterie ſuperficielle ; & pourvu qu'elles n'ayent pas préciſément intention d'offenſer le Sultan, & qu'elles ſoient retenues dans leurs devoirs par la crainte des châtimens, on peut, ſelon eux, ne pas exiger d'elles un amour abſolument déterminé pour leur Maître.

Les noirs devenus plus ſévères par contradiction, ont auſſi-tôt crié de tous côtés contre une indulgence qui ouvre, diſent-ils, la barrière à tous les déſordres ; ils ſoutiennent qu'il n'y a point d'action indifférente, & traitant de crime tout ce qui ne ſe rapporte pas directement à l'obéiſſance & au reſpect que l'on doit à ſon Souverain, ces gardiens rigides ôtent toute ſorte de conſolation & rendent l'amertume & la terreur, compagnes inſéperables de la captivité du Serrail. Ils prétendent ſur-tout qu'une femme qui n'eſt pas fidele au Sultan par amour, indépendamment de toute crainte, eſt indigne de vivre.

Tu juges bien qu'un zèle ardent pour la gloire de notre Empereur, n'eſt pas la véritabe cauſe de ces diſputes. La haine, l'eſprit de cabale & d'intrigue, la concurrence, l'envie de primer & de faire parler de ſoi, échauffent les uns & les autres.

Chacun des deux partis veut ſe rendre le plus conſidérable & le plus puiſſant dans le Serrail, pour pouvoir enſuite dominer dans l'Empire. Ils ſe piquent, ſe raillent, & ſe vomiſſent réciproquement mille injures atroces : en vérité les infideles Chrétiens ſeroient plus charitables.

Les Sultanes & la plûpart des jeunes Odaliques ſont pour les blancs ; mais toutes les *Kaduns* (1) & les exilées dans le vieux Serrail s'intriguent avec chaleur, & prodiguent même l'argent pour ſoutenir & fortifier le parti des noirs.

Le Surintendant du Serrail a été obligé de dire ſon avis, & s'eſt déclaré pour les blancs. Comme il eſt reconnu dans l'Empire pour le Favori du Sultan, & l'interprête ordinaire de ſes volontés, on a cru que ſa déclaration mettroit fin à toutes ces diſputes ; mais les noirs, loin de ſe ſoumettre à ſa déciſion, prétendent à préſent qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui ſeul, & que ce n'eſt pas la premiere fois qu'il s'eſt trompé ſur les intentions de notre Souverain.

Ainſi la querelle devient plus vive de jour en

(1) *Kaduns*, Gouvernantes, qui ont chacune cinq filles du Serrail ſous leur conduite.

jours Un Eunuque noir des plus entêtés, étant mort il y un mois, ſes camarades lui dreſsèrent un tombeau dans le petit jardin : les jeunes femmes du parti des blancs le firent exhumer la nuit ; mais les dévotes du vieux Serrail, l'envoyèrent prendre auſſi-tôt ; on le tranſporta en grande cérémonie dans leur Dôme ; peut-être fera-t-il bientôt des miracles.

Si notre Auguſte Sultan vouloit lui-même s'expliquer ſur ces conteſtations, quoiqu'il doive bien ſçavoir comment il veut être aimé & ſervi, il y auroit encore, je crois, des opiniâtretés qui ne paſſeroient pas condamnation, & qui lui ſoutiendroient qu'ils ſavent mieux que lui la façon dont on doit l'aimer.

Le Surintendant du Serrail voudra peut-être que mes Boſtangis (1) ſouſcrivent à ſon opinion ; je ne les en empêcherai pas ; & ſi les noirs viennent me dire, vous nous condamnez donc ? Je leur répondrai que non.

Mon cher Nedim, il n'y a point de Chapitre du divin Livre qui ne recommande aux fidèles l'eſ-

(1) *Boſtangis*, Jardiniers du Serrail.

prit de douceur & de charité. De pareilles diſſenſions y ſont bien oppoſées. Elles doivent bien réjouir les Sectateurs d'Ali. Adieu.

LETTRE VI.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

RIEN ne fait plus d'honneur à nos Imans & à nos Derviches, que de n'avoir point ſupprimé un paſſage de l'Alcoran, qui ne pouvoit manquer de leur cauſer un préjudice conſidérable; c'eſt ce paſſage par lequel il eſt expreſſément défendu de faire des legs pieux d'un bien injuſtement acquis; Dieu ne voulant point que nous lui offrions ce qui ne nous appartient pas. Nos Moſquées, qui ſurpaſſent de beaucoup celles de Paris par la grandeur & la majeſté du bâtiment, n'ont que des revenus modiques. On peut dire que parmi nous la charité envers les fidèles, engage des Miniſtres au Seigneur; peut-être qu'ici, ſi les premiers Chrétiens n'avoient pas été charitables, le ſervice du Seigneur couroit riſque d'être mal fait.

Je ſuis entré ce matin dans un des principaux Temples

Temples de cette Ville, pour ſatisfaire ma curioſité ſur les cérémonies qui ſe pratiquent, & ſur la dévotion des François. J'y ai remarqué, il eſt vrai, des Prêtres qui chantoient, un autel, & des lampes; mais je crois que la différence de religion a empêché qu'on ne m'ait admis dans le véritable lieu où ils rendent leurs hommages à l'Etre ſuprême; car, excepté quelques miſérables eſclaves & quelques gens du petit peuple à qui il convient de s'humilier en quelqu'endroit qu'ils ſoient, je n'ai vu de tous côtés dans ce Temple qu'hommes & femmes qui entroient d'un air libre & dégagé, qui ſe ſaluoient, ſe parloient, rioient enſemble, aſſis, debout, changeant de place & d'attitude à chaque inſtant, & ſuivant le mouvement perpétuel de la Nation. Au ſon d'une petite cloche, tout ce monde s'eſt mis à genoux; & les converſations ont été interrompues pendant une minute: apparemment qu'on les avertiſſoit que Dieu paſſoit bien vîte, & que dans un moment il ne ſerois plus dans le Temple; car on n'a pas tardé à ſe lever; & chacun a renoué auſſi-tôt la converſation avec ſon voiſin.

En examinant pluſieurs autres choſes dans cette Egliſe, j'ai demandé à quoi ſervoient des eſpèces d'armoires où pluſieurs perſonnes alloient s'age-

mouiller aux pieds d'un Prêtre. C'eſt, m'a dit celui qui me conduiſoit, où l'on va ſe confeſſer de ſes péchés. Eh ! bon Dieu, ai-je répondu, quelques-uns de vos jeunes gens m'ont-ils choiſi pour leur Confeſſeur ? Ils viennent me confier tous les jours qu'ils ont paſſé la nuit à table ; qu'une femme leur a donné un rendez-vous, & que deux ou trois filles ſont déshonorées de leur façon.

En vérité, il faut que les François ne croyent point à leur Religion ; ils la pratiquent trop mal ; je penſe qu'ils ne la conſervent que faute d'autre. Si le Chef des Ottomans, qui veut bien ſouffrir tant de Moines Chrétiens dans ſes Etats, envoyoit en revanche quelques bons Miſſionnaires Muſulmans prêcher le divin Alcoran dans Paris, je ne doute pas qu'ils n'y fiſſent une abondante moiſſon. Je déſire que ton zèle pour la propagation de notre ſainte Loi, appuye auprès de notre auguſte Empereur le mérite d'une miſſion que je ſerois charmé de procurer à ces pauvres Infidèles, qui d'ailleurs ont de la docilité, du bon ſens & de l'humanité. Il n'y auroit guère, je crois, que les femmes qui refuſeroient d'ouvrir les yeux aux céleſtes clartés de la ſainte doctrine qui nous a été annoncée par le troiſième Envoyé de Dieu.

LETTRE VII.

Nedim au Teſtedar.

LE Duc d'Orléans, au commencement de la Régence, établit une Chambre de Juſtice pour rechercher & pourſuivre ces hommes exécrables, qui non-contens d'avoir fourni chaque jour, ſous le régne du feu Roi, de nouveaux projets de taxes & d'impôts, oſoient encore inſulter à la miſere publique, en étalant avec inſolence le faſte de leurs fortunes immenſes. Pluſieurs de ces malheureux, qui ſont ordinairement des gens de néant, furent convaincus de dépradations, de péculat, & d'uſures énormes; mais à qu'elles punitions furent-ils condamnés? Quelques-uns furent empriſonnés; d'autres dépouillés de leurs vols; aucun ne fut puni de mort.

Il auroit fallu, à la tête de ce Tribunal, un Mehemet Coprogli. Ayant fait arrêter de pareils ſcélérats qui avoient ravagé l'Empire par leurs concuſſions, il mit dans pluſieurs bourſes (1) toutes

(1) *Bourſes.* On compte par bourſes: chacune vaut environ cinq cens écus.

leurs richeſſes dont il s'étoit ſaiſi, & les étala dans une ſalle par où devoit paſſer le Sultan ; & lorſque ce jeune Prince regardoit avec étonnement tous ces tréſors raſſemblés, Coprogli leva le tapis qui couvroit une table, & fit voir le ſpectacle ſanglant de vingt têtes qu'on venoit de couper. Ces têtes, dit ce Viſir, vomiſſent le ſang de ton peuple qui eſt dans ces bourſes.

Ce trait paroîtroit barbare à la plûpart des François. Eh ! peut-on uſer d'exemples trop rigoureux contre les ſangſues publiques, qui ſe font honneur d'avoir un cœur d'airain, & qui joignant l'oppreſſion des frais à celle de la taxe, ont ſouvent réduit à la plus extrême miſere un père infortuné, l'unique ſoutien d'une honnête & nombreuſe famille qu'il faiſoit ſubſiſter par ſon petit commerce. Notre juſtice eſt prompte & ſévère ; & jamais parmi nous, le concuſſionnaire ne trouvera dans ſes larcins l'amniſtie de ſes crimes.

LETTRE VIII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

JE m'entretenois ces jours passés aux Thuilleries avec deux Capucins qui s'étoient assis sur le même banc que moi. Un page désœuvré vint se placer familiérement entr'eux. Qu'avez-vous dans ce sac, leur demanda-t-il ! La provision du Couvent, lui répondirent-ils ; nous ne vivons que de charités. De charités ? N'avez-vous point de honte, leur répliqua cet impertinent, grands & forts comme vous êtes, de ne pas gagner votre vie ! Il accompagna ce beau propos de je ne sais quelle niche, dont l'un de ces deux Religieux ne se fut pas plutôt apperçu, que le rouge lui monta au visage ; ses yeux s'enflammèrent, sa barbe se pointa ; & dans sa colère il ne ménagea pas ses expressions. Ah ! ah ! des injures dans la bouche de votre Révérence, dit le page avec gravité ; où est donc la patience évangélique ? Vous voulez railler, petit freluquet, s'écria l'Anacorette en fureur ; sçachez que je suis peut-être né meilleur gentilhomme que vous. Quoi ! reprit mon effronté, de l'orgueil aussi ? où est donc l'humilité chrétienne

Le Moine s'échauffoit de plus en plus ; & je voyois le moment que des invectives & des railleries on alloit en venir aux coups, quand l'autre Révérence ſe mit entre les deux champions: mon enfant, dit-elle au Page, vous devriez reſpecter des perſonnes qui ont tout abandonné pour ſe retirer du monde & ſe renfermer dans des cloîtres... Qu'appellez-vous ſe renfermer, interrompit cet étourdi ? Vous vous renfermez la nuit comme moi; voudriez-vous coucher dans la rue ? Car pour le jour, on ne voit que vous; vous tâchez de vous introduire dans toutes les maiſons ; vous en faites les affaires ; vous placez les domeſtiques ; vous ſollicitez les procès ; vous mariez les filles ; vous conſolez les veuves ; un petit-maître hors de condition, & qui cherche une nouvelle bonne fortune, ne ſe multiplie pas plus que vous autres reclus ; mais, ajouta-t-il, le raiſonnement n'eſt pas mon fort ; j'étois venu pour badiner avec vous ; le jeu ne vous plaît pas ; je prendrai mieux mon tems une autre fois. Au revoir.

Quel pays ! mon Alibec ; quel pays, où l'on oſe dire de pareilles impertinences à de pieux & vénérables perſonnages !

LETTRE IX.

Nedim, au Prédicateur du Grand Seigneur.

ARISTOTE que tu réveres tant, eſt paſſé de mode dans ce pays-ci ; les viſions d'un Gentilhomme François nommé Deſcartes, ſe ſont emparées de tous les eſprits. Ce nouveau Philoſophe s'eſt donné bien de la peine ; mais auſſi a-t-il fait de beaux changemens dans l'Univers.

La neige n'eſt point blanche ; la jaſmin n'a poinr d'odeur ; le feu n'eſt pas chaud ; & le lait en lui-même n'a pas plus de douceur que l'eau. Enfin tout ce que nous appellons qualités ſenſibles, n'exiſte plus dans les objets ; elles ne ſont que des modifications de notre ame ; c'eſt-à-dire, de ſimples penſées qu'occaſionnent en nous les corps qui nous environnent.

Tu vois bien que toute vieille femme qui met du blanc & du rouge, doit être Cartéſienne. La beauté qui nous paroît la plus naturelle, ne lui peut rien reprocher ſur ſes appas empruntés ; puiſque les couleurs ne ſont que dans notre ame, &

que ce n'eſt que par une fauſſe imagitation, que nous croyons que les objets en ſont revêtus.

Mais aurois-tu jamais penſé que les bêtes ne ſont que de pures machines, ſans connoiſſance & ſans ſentiment, incapables également de douleur & de plaiſir? C'eſt l'opinion favorite de Deſcartes; & ſuivant ſon ſyſtême, un bon Muſulman qui fait une fondation (1) en faveur de quelques animaux dont il affectionne l'eſpèce, n'eſt pas plus charitable dans le fond, que s'il laiſſoit une ſomme pour tenir en bon état & régler quatre ou cinq pendules.

Tu juges bien qu'avec ces idées, Deſcartes ne croit pas qu'il y ait des bêtes en Paradis. Le divin Alcoran n'a point éclairé ſa raiſon. Cet infidèle ſera bien ſurpris, lorſque du fond de l'abîme où il ſera précipité au jour du Jugement dernier, il verra le chameau du Prophéte ſe placer à la droite, & monter parmi les Élus dans les lieux de délices qui leur ſont deſtinés de toute éternité. Il reconnoîtra alors, mais trop tard, l'inutilité de ſon

(1) Il y a beaucoup de ces fondations en Turquie; & ces fonds ſont à peu près comme les fonds de Gens de mainmorte parmi les Chrétiens: on ne peut les aliéner.

beau génie, de ſa ſcience & de ſes méditations. A quoi me ſert à préſent, dira-t-il, d'avoir brillé ſur la terre ? Ce bon chameau a peut-être vécu malheureux & mépriſé ; il ne s'eſt piqué que de porter ſon maître, & d'aller ſon droit chemin ; il en a la récompenſe dans ce jour.

Un fameux Prédicateur comme toi, peut tirer de-là de belles comparaiſons pour conſoler ceux que la médiocrité de leur état, de leurs lumières, expoſe à la riſée des mondains.

Souviens-toi de moi dans tes ſaintes prieres. Adieu.

LETTRE X.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

J'E t'avois écrit que j'aurois été charmé que notre Sultan envoyât quelques bons Miſſionnaires Muſulmans dans ce pays-ci ; à préſent que je connois un peu mieux la Nation, je penſe que cela ſeroit inutile. Loin de trouver dans les eſprits de la diſpoſition à recevoir notre ſainte Loi, je remarque tous les jours que ces Infideles voudroient m'entraîner dans la leur. Ils n'ont aucun reſpect

pour le Prophète ; pluſieurs articles de notre croyance leur paroiſſent abſurdes & ridicules ; & quand je leurs dis que pour comprendre certaines vérités, notre entendement a beſoin d'être éclairé de l'eſprit de Dieu, & que l'on obtient cette grace par la priere ; « Sans doute, me repondent-» ils ; mettez-vous en prieres, & vous mériterez » que Dieu applaniſſe, & rende acceſſibles à votre » raiſon ces ſublimes Myſteres du Chriſtianiſme, » dont elle paroît ſi révoltée. »

Mon cher Alibec, chacun dans ſa religion ſe flatte de battre en ruine les autres religions par les contradictions & les impoſſibilités qu'il croit y remarquer, ſans penſer que dans la ſienne il y a de pareilles contradictions & de pareilles impoſſibilités apparentes, auxquelles il eſt bien difficile que la raiſon puiſſe ſe prêter, ſi elle n'y a pas été acccoutumée par les préjugés de l'enfance. Comment les hommes s'accorderoient-ils ſur des Dogmes incompréhenſibles de foi, lorſqu'ils ne conviennent pas mêmes, entr'eux des points les plus ſimples de bienſéances & de morale ?

Parmi les Chrétiens, comme parmi nous, l'humilité eſt une des principales vertus monaſtiques. Chez les Indiens, un homme de la plus baſſe naiſſance, dès qu'il eſt reçu Faquir, croit ſa per-

ſonne ſacrée, & bien plus reſpectable que celle d'un Noble, d'un Guerrier & d'un Juge; il prend la premiere place partout où il ſe trouve; & s'il daigne aller voir ſes pauvres parens, il a l'effronterie de ſe laiſſer ſervir à table par ſon pere & par ſes freres, à qui il fait entendre que le reſpect qu'il doivent à ſon caractere, ne leur permet pas de s'aſſeoir à ſes côtés. Il exerce ſon métier de mendiant avec hauteur & fierté, parce que, ſelon lui, il ne ſeroit pas convenable, lorſqu'on demande au nom de Dieu, d'avoir l'air & le ton ſuppliant : *Viens, approche, donne-moi l'aumône*, dit-il à un paſſant; & lorſqu'on la lui a donnée : *vas, je ſuis content de toi; je te recommanderai à Viſtnou* (1).

Les Guebres prétendent qu'on fait injure à la Providence, en voulant étouffer en ſoi ce deſir naturel, agréable & utile, qui porte à procréer ſon ſemblable; que le goût pour la retraite, les longues prieres & le célibat, ne naît que d'un cœur pareſſeux, fainéant, ennemi du travail, & qui craint les embarras du monde; & qu'enfin, labourer un champ, planter un arbre & faire un

(1) *Viſtnou.* Un des principaux Dieux des Indes.

enfant, ſont les trois actions de l'homme, qui plaiſent le plus à la Divinité. Les Chrétiens ſoutiennent au contraire que prier ſans ceſſe, vivre dans la retraite & le célibat, conſtituent l'état de perfection ſur la terre.

Ces mêmes Chrétiens condamnent la polygamie comme une impureté abominable, ſans conſidérer que c'eſt accuſer de mauvaiſes mœurs Abraham, Jacob, David, Salomon, & tant d'autres ſaints perſonnages.

Mahomet, qui n'a point prétendu nous donner une nouvelle Loi, & qui n'a cherché, comme il le répète ſouvent dans l'Alcoran, qu'à nous ramener à la Loi primitive, à cette Loi révélée par Dieu même aux anciens Patriarches, Mahomet, dis-je, s'eſt permis, à leur exemple, & nous permet la pluralité des femmes; un Muſulman peut en avoir quatre, & des eſclaves. Chez les Malabres, une femme peut avoir avoir cinq maris, dont chacun, ſelon ſon moyen, contribue de quelque choſe à ſon entretien; les enfans ſont toujours de la tribu de la mere; on ne les regarde point du côté du pere.

Non-ſeulement chaque religion peint morale des plus belles couleurs, & tâche de noircir & de ridiculiſer la morale qui lui eſt oppoſée;

mais la malignité humaine nous aveugle quelquefois, au point de reprendre dans les autres une faute que nous commettons dans le moment même que nous la reprenons. Hier je dînois chez une perſonne de diſtinction; tous les convives étoient fort ſurpris que je buſſe du vin, & ne l'étoient point de manger gras, quoique leur Ramedan ſoit commencé. Une eſpèce d'Iman, frais, vermeil, rondelet & potelé, tenant entre deux doigts une aîle de perdrix, me demanda d'un air étonné, ſi l'Alcoran ne nous défendoit pas l'uſage du vin. Je me contentai de lui répondre, en buvant à ſa ſanté, qu'il me faiſoit bien de l'honneur de m'avoir cru plus religieux que lui.

Adieu, mon Alibec. Plaignons l'aveuglement où ſont plongées la plupart des Nations; & remercions ſans ceſſe Dieu de nous avoir appellés à ſon vrai culte.

LETTRE XI.

Nedim à Soliman Chelebi.

ON parloit hier dans une maiſon où j'étois, des grandes Charges de notre Empire; & la converſation tomba inſenſiblement ſur notre Capitan Baſſa, & ſur la facilité que lui donne ſon emploi pour avoir les plus belles femmes de l'Europe & de l'Aſie. Je dis qu'il étoit brave, vigilant, actif, infatiguable & uniquement occupé, à la mer, des occaſions de ſe ſignaler; mais qu'auſſi dès qu'il étoit rentré dans le port, il tâchoit de ſe dédommager de ſes peines & de ſes travaux, dans le ſein des plaiſirs & de la volupté la plus récherchée. Il ſe plaît, ajoutai-je, à ſe promener ſur un canal renfermé dans l'enceinte de ſes vaſtes & ſuperbes jardins; il a fait conſtruire avec art, une petite galere; elle eſt peinte en or & en azur; les voiles ſont de ſatin couleur de pourpre; ſur des couſſins, remplis des odeurs les plus agréables & qui parfument l'air au moindre mouvement, ſont aſſiſes dix ou douze jeunes eſclaves qui n'ont d'autre habit que celui des grâces; elles tiennent

dans leurs mains des rames légeres, dont elles agitent avec enjouement la ſurface de l'eau. Le voluptueux Baſſa conſidere toutes les beautés que les différentes attitudes découvrent à ſes regards avides, & ſouvent ſes deſirs partagés ont de la peine à ſe réunir en faveur d'un ſeul objet.

Voilà, interrompit une perſonne de la compagnie, une partie de débauche aſſez curieuſement imaginée, très-propre à éblouir & même à ſatisfaire les ſens; mais qui n'auroit rien de piquant pour un homme véritablement délicat; car ce ne ſont après-tout que des eſclaves, belles à la vérité, mais qui, loin d'aimer; haïſſent peut-être celui qui les poſſede: les vrais plaiſirs ont leur ſource dans l'union des cœurs.

Je ne me ſuis jamais piqué, répondis-je, d'entendre le galimathias du cœur; mais je ſçais très-certainement que l'indifférence & l'inſenſibilité de ces eſclaves pour leur maître, n'empêchent pas qu'elles n'ayent de beaux yeux, la bouche vermeille, un teint de lys & de roſes, la taille bien priſe, la jambe bien faite, la peau fine & la gorge charmante. Quoi! parce qu'une fleur eſt inſenſible au plaiſir qu'elle me cauſe, je n'en aura point à la voir & à la cueillir? L'engagement du cœur d'un Muſulman n'eſt qu'avec la beauté,

rarement avec la perſonne ; il n'eſt ni foibleſſe, ni ſentiment ; c'eſt un beſoin de l'ame ; le deſir de plaire en fait ſouvent chez vous un égarement de l'eſprit. Nous ne nous ſoucions point d'être aimés. Ces ardeurs mutuelles, ſi délicates & tant vantées, entraînent ordinairement de la jalouſie, des reproches, de l'humeur, des fantaiſies & des caprices que nous n'aurions pas pour agréable d'eſſuyer. Nous voulons même que nos femmes ſoient très-perſuadées qu'il n'y a point de proportion entre leur cœur & le nôtre, & que notre bonté & nos beſoins peuvent ſeuls les élever juſqu'à nous. Il nous ſuffit qu'elles ſoient ſoumiſes, obéiſſantes, attentives à nous plaire, & reſpectueuſes quand nous les appellons à nos plaiſirs..... Une jeune Dame auprès de qui j'étois aſſis, & que je voyois pétiller à chaque parole que je prononçois, fut ſi révoltée de ces derniers mots, qu'elle ſe leva avec vivacité ; elle me dit preſque des injures ; & dans ſa colère, elle ne parloit pas de moins, que de prêcher dans Paris une Croiſade de femme pour aller délivrer toutes celles du Serrail.

Tu as demeuré long-tems dans ce pays-ci ; tu connois, mon cher Soliman, les mœurs de la Nation & ce qu'on y appelle aimer. N'eſt-il pas plaiſant

ſant que cette Dame s'échauffe & maudiſſe tous les Sectateurs du Prophète, en apprenant qu'ils n'ont dans leurs amours, que leur propre ſatisfaction pour objet ? La paſſion d'un François eſt-elle plus déſintéreſſée, plus détachée de lui-même ? Non ; ordinairement c'eſt moins la poſſeſſion que le triomphe d'un cœur, qu'il recherche ; ſa prétendue délicateſſe n'eſt qu'un rafinement de l'amour-propre. Il s'embarraſſe avec plaiſir dans les difficultés d'une conquête ; l'orgueil & la vanité l'animent ; il veut l'emporter ſur ſes rivaux, & obtenir une préférence qu'il regarde comme une nouvelle preuve de ſon mérite. Dès que ſa vanité eſt ſatisfaite, ſon amour languit ; & bientôt l'indiſcrétion, les airs avantageux & la perfidie, découvrent à une amante trop crédule l'indigne vainqueur qu'elle s'eſt donné.

LETTRE XII.

Nedim à Alibec, Derviche à Pera.

NOUS raiſonnons ſouvent, notre Iman & moi, ſur les différentes Religions qui partagent le monde ; & je remarque toujours que les hommes

n'ont jamais eu d'opinions plus extravagantes, que lorſqu'ils ont voulu mêler leurs idées avec celles que Dieu leur a communiquées par la bouche des ſaints Prophètes.

L'Iſle d'Eſca, dans la mer noire, eſt habitée par une Secte de Mahométans, qui reconnoît un ſeul Dieu, créateur de toutes choſes, & Mahomet pour ſon Envoyé. L'homme, diſent-ils, doit dans cette vie, qui n'eſt qu'un paſſage, s'entretenir uniquement de l'idée de Dieu, éviter les diſtractions qui l'affoibliſſent, & tâcher ſur-tout de détruire les paſſions, qui ſeules ont introduit le mal ſur la terre.

Cela eſt bien juſques-là; mais pour parvenir à cet état d'impaſſibilité, & pour déraciner de leurs cœurs toute ſemence de jalouſie, d'ambition, d'avarice & d'amour, croirois-tu qu'ils ont imaginé de ne poſſéder rien en propre, & d'avoir tout en commun, même les femmes?

Un homme en allant le ſoir dans ces eſpèces de cloîtres qu'elles habitent, commettroit un grand péché, s'il penſoit à ſe trouver avec l'une plutôt qu'avec l'autre; ce ſeroit une preuve que ſon eſprit ſe ſeroit occupé délicieuſement d'un objet terreſtre & périſſable. Il doit, en bonne règle, fermer les yeux, marcher ſans idée, & ſe cou-

cher ſans choix dans le premier lit où le haſard le conduit.

Ceux même qui ſe croyent parvenus à un plus haut degré de perfection, récitent des Chapitres de l'Alcoran, entonnent des Cantiques, & ſe piquent de n'avoir aucunes diſtractions dans leurs prières, quoiqu'ils ayent quelquefois deux jeunes filles fort jolies à leurs côtés.

Je pourrois te rapporter cent autres extravagances de ces Myſtiques, dont l'impertinente République a été aſſez floriſſante pendant près de trois ſiècles. Un jeune homme nommé *Celeb* y cauſa, il y a cinquante ans, une révolution qui la fort affoiblie.

Il étoit amoureux, & tendrement aimé de la jeune *Seneléen* : c'étoit le nom d'une de ſes compatriotes. Ils ſe cherchoient ſans ceſſe, n'avoient de plaiſir que lorſqu'ils étoient enſemble, & ne voyoient & ne regardoient qu'eux par-tout où ils ſe trouvoient. On s'apperçut bientôt de cet amour mutuel, & de la préférence qu'ils ſe donnoient l'un à l'autre ſur le reſte de la Nation. L'ancien les avertit pluſieurs fois du ſcandale qu'ils cauſoient, & las de voir que ſes remontrances étoient inutiles, il codamna *Seneléen* à un mois de *Kioſte*.

Le *Kioſte* eſt un lieu où l'on renferme toute

fille convaincue de s'être laiſſée prévenir d'une inclination particulière pour quelqu'un de la Nation, & qui, par ruſe ou autrement, a évité de ſe trouver la nuit dans les cloîtres avec d'autre que ſon amant. L'Ancien tire tous les ſoir au ſort les noms de cinq jeunes hommes, qui vont paſſer la nuit avec la coupable, & qui ſe font un point d'honneur, de lui prouver que l'amour de ſentiment eſt une chimère du cœur, dont les ſens ſont toujours la dupe. Au bout du mois, ſi elle ne paroît pas bien revenue de ſes délicates erreurs de prédilection, on prolonge le tems de ſa pénitence.

Quel fut le déſeſpoir de *Celeb*, en apprenant ce rigoureux arrêt ! Il court chez pluſieurs de ſes amis, qui pouvoient ſe trouver dans le même cas que lui, leur parle, les engage à s'aſſembler, & leur ayant vivement repréſenté que leurs Maitreſſes ſeroient peut-être bientôt expoſées au même ſupplice qu'on veut faire ſubir à la ſienne, il les anime ſi bien, qu'ils s'offrent unaniment à le ſuivre, & à le ſeconder dans tout ce qu'il entreprendra. *Seneléen* tremblante pour les jours de ſon Amant, veut envain l'arrêter. « Où courez-» vous, mon cher *Celeb*, lui dit-elle ? J'aimerois » mieux reſter ſix mois dans le *Kioſte*, que » d'être cauſe qu'il vous arrivât le moindre mal-

» heur. Il faut prendre patience, & céder à la » force ». Il n'écoute que ſa jalouſie & ſa fureur On déploye l'étendart de la révolte. L'Ancien, inſtruit de ce tumulte, arrive bien accompagné pour le diſſiper dans ſes commencemens. On s'attaque réciproquement : les uns étoient animés par l'amour, les autres par un zèle de religion. L'un & l'autre parti groſſiſſoit à chaque inſtant ; & cette Nation ſe ſeroit infailliblement détruite elle-même, ſi les femmes ne ſe fuſſent jettées entre les Combattans. On propoſa une trêve ; & après bien des pour-parlers, la paix fut ſignée. On partagea l'iſle ; *Celeb* & ſes amis emmenèrent les femmes qui voulurent les ſuivre, du côté qui leur étoit échu par le ſort. L'ancien, très-honnête-homme, très-dévot, mais mauvais politique, regarda comme un bonheur pour la Nation, de n'avoir plus dans ſon ſein une troupe d'impies qui abandonnoient la religion de leurs Ancêtres, & entonna un Cantique au Seigneur en action de grâces.

LETTRE XIII.

Nedim au Grand-Viſir.

LE Duc d'Orléans, dont tu veux que je parle, devenu Régent du Royaume à la mort de Louis XIV, commença par ordonner qu'on ouvrît les priſons à tous ceux que la calomnie, la haine de parti, ou le malheur d'avoir déplu à la moindre des créatures d'un homme en crédit, y avoient fait mettre. Parmi tant de perſonnes qui venoient remercier leur Libérateur & ſe jetter à ſes pieds, il ſe préſenta un vieillard d'une phyſionomie noble, & qui ſurprit tout le monde par la prière qu'il fit à ce Prince.

« Monſeigneur, lui dit-il, j'ai été enfermé à » la Baſtille à l'âge de vingt-ans; j'y ai gémi pen- » dant près de quarante cinq années dans un » cachot, ſans avoir jamais été interrogé ſur le » crime qu'on m'imputoit, ſans pouvoir le ſoup- » çonner, & n'ayant jamais pû donner de mes » nouvelles à mes parens ou à mes amis. Les yeux » encore éblouis du jour que vous m'avez rendu, » je viens de chercher dans Paris, que je ne re-

„ connois plus, la rue, la maiſon où je ſuis né, „ s'il vivoit encore quelques perſonnes de ma „ famille ; je n'ai rien retrouvé. Je ſuis au milieu „ de ma patrie comme un Étranger qu'une puiſ- „ ſance inviſible auroit tranſporté tout-à-coup „ dans une terre inconnue. Souffrez, Monſeigneur, „ que je me remette à la Baſtille. Je dois être „ accoutumé à la priſon ; j'y finirai un reſte de „ jours malheureux que du moins la faim n'y aſ- „ ſiégera pas... Vous pouvez y retourner quand „ vous voudrez, répondit le Duc d'Orléans ; le „ Gouverneur vous donnera ſa table ; vous y au- „ rez un logement commode ; vous pourrez ſortir „ & rentrer auſſi librement que ſi vous étiez „ dans votre maiſon ; & je vous accorde mille „ écus de penſion ſur ma caſſette „.

Voilà de ces traits qu'on doit plus louer dans la vie des Grands Hommes, que le gain d'une bataille. Le Duc d'Orléans, avec l'ame la plus ferme & la plus intrépide, eſt doux, bon, facile même, & incapable de haine & de vengeance. Jamais Prince n'a été plus affable, & n'a tant aimé à obliger. Il eſt embarraſſant pour lui de refuſer ; auſſi prétend-on que ſon caractère bienfaiſant le jette quelquefois dans l'inconvénient d'accorder des grâces trop aiſément, & d'être enſuite obligé de

manquer à ſa parole. Il raille agréablement, & ſe plaît à laiſſer jouir ceux qui l'approchent d'une liberté qui l'amuſe. La facilité de ſon eſprit à revenir ſur l'objet qu'il veut examiner, eſt inconcevable ; rien ne le trouble, rien ne l'interrompt ; & ſouvent au milieu de ſes maitreſſes & de ſes favoris, ſans paroître occupé, il réunit dans ſa tête toutes les parties d'un projet important. L'étendue & la ſupériorité de ſes lumières lui rendent le travail ſi aiſé, que ſon imagination, loin de paroître jamais fatiguée des détails continus du Gouvernement, brille & badine même, en diſcutant les affaires les plus difficiles.

En 1691, âgé de dix-ſept ans, il fit ſa première campagne ſous le Maréchal de Luxembourg, & ſe trouva à l'affaire de Leuze (1) où la Cavalerie des ennemis fut entièrement défaite. En 1692, à la bataille de Steinkerque, tâchant de rallier la brigade de Bourbonnois qui plioit, il fut bleſſé. Après s'être fait penſer légérement, il retourna au plus fort du combat, ſe mit à la tête de la Brigade des Gardes, marcha aux ennemis ſans tirer, & les chaſſa, la bayonnête au bout du fuſil, d'une hauteur dont ils s'étoient emparés.

(1) Il commandoit la Cavalerie.

Il ne donna pas de moindres marques de ſa valeur à Nerwinde, où l'armée Françoiſe couroit riſque d'être battue, s'il n'eût connu cet inſtant qui décide preſque toujours d'une action, il fit promptement paſſer le retranchement à ſa Cavalerie, enfonça les deux premières lignes de celle des ennemis; à la troiſième, il fut repouſſé & même en danger d'être pris; mais ayant tué d'un coup d'épée un de ceux qui le pourſuivoient le plus vivement, il regagna ſa ligne, la remit en ordre, chargea de nouveaux les ennemis, & les rompit entièrement.

Des actions ſi brillantes à un âge où les autres hommes n'ont ordinairement encore que de l'ardeur & du courage, ce coup-d'œil sûr, cette promptitude à prendre ſon parti dans un combat, & un raiſonnement toujours juſte dans les conſeils, le firent bientôt regarder comme un Prince né avec des talens ſupérieurs pour la guerre; & ſa réputation penſa lui acquérir un Trône, par l'eſtime qu'avoit conçue pour lui Charles II, Roi d'Eſpagne; ce Monaque inclina long-tems à le choiſir pour ſon ſucceſſeur. Mais ayant enfin nommé le Duc d'Anjou, & la guerre s'étant rallumée dans toute l'Europe, le Duc d'Orléans, toujours avide de gloire, ne balança pas à en chercher juſ-

ques dans les occaſions qui affermiſſoient, ſur la tête d'un autre, une Couronne dont on l'avoit flatté.

En 1706, Louis XIV le nomma pour commander en Italie. L'armée que le Duc de Vendôme lui remit près de Milan, étant en trop mauvais état pour qu'il pût, avec ces ſeules troupes, empêcher le Prince Eugene de paſſer le Mincio, il envoya demander un renfort de dix-huit bataillons & de quatorze eſcadrons à la Feuillade, qui les refuſa d'abord, & qui ne les détacha enſuite, que lorſqu'il n'en étoit plus tems. Le Prince Eugene paſſa, gagna un jour de marche, & fit ſa jonction avec le Duc de Savoye le même jour que le Duc d'Orléans, qui n'avoit pu l'atteindre, joignit la Feuillade devant Turin. « Je » vous ferai reſſentir, (lui dit ce Prince en arri- » vant) la faute que vous avez faite, en ne m'en- » voyant pas le renfort que je vous demandois; » mais je ne dois dans ce momens-ci m'occuper » que des moyens de la réparer. Le ſiége tireroit » infailliblement en longueur, ſi nous nous l'aiſ- » ſions enfermer dans nos lignes; il faut donc en » ſortir à l'inſtant, marcher promptement à l'en- » nemi, le combattre à meſure qu'il défile; nous

» culbuterons aiſément des eſcadrons qui ne » pourront ſe former ; & la victoire nous aſſurera » la priſe de Turin ».

Tous les Officiers expérimentés applaudiſſoient à cette réſolution. La Feuillade & Marcin s'y oppoſèrent ; & ce dernier montra un ordre ſecret du Roi, par lequel, en cas d'action, on devoit déférer à ſon avis.

Le lendemain le Prince Eugene & le Duc de Savoye attaquèrent les lignes. Le Duc d'Orléans qui n'avoit pas été le maître d'agir en Général, combattit en Soldat ; il fut bleſſé d'un coup de ſabre à l'épaule, & d'un coup de bayonnette dans le côté. On leva le ſiége de Turin ; & dans un jour les François perdirent toute l'Italie.

La Ducheſſe Douairiere d'Orléans, Princeſſe haute & fiere, ſe plaignit amérement à Louis XIV du mépris qu'on avoit marqué pour ſon fils, & de la façon indigne dont on l'avoit ſacrifié. Louis XIV tâcha d'adoucir cette mère irritée, en l'aſſurant qu'elle connoîtroit bientôt toute l'amitié & toute l'eſtime qu'il avoit pour ſon neveu.

En effet, il l'envoya l'année ſuivante au ſecours de Philippe V, dont les affaires étoient en très-mauvais état. Il avoit été obligé d'abandonner ſa Capitale, & s'étoit même approché des fron-

tières de France. Le Duc d'orléans prit le commandement de l'armée, reconquit le Royaume de Valence, entra dans l'Arragon, aſſiégea Saragoſſe, qui ſe rendit à diſcrétion, & marchant enſuite du côté de Lérida, il paſſa la Segre, pour attaquer les ennemis qui étoient campés à une demi-lieue de cette Ville. Le Comte de Galloway qui les commandoit, évita le combat, & décampa la nuit aſſez en déſordre. Lérida fut emporté d'aſſaut; & la conquête de cette place fit d'autant plus d'honneur au Duc d'Orléans, que le Grand Condé l'avoit autrefois aſſiégée & ne l'avoit pu prendre.

Il ouvrit la Campagne ſuivante par envoyer dans la plaine de Tortoſe des détachemens, qui coupèrent aux rebelles la communication avec la mer & les ſecours qu'ils recevoient de la flotte des alliés. Ayant enſuite raſſemblé le gros de ſon armée, il pouſſa ſes travaux devant cette Ville, malgré la difficulté du terrein, & la réduiſit en vingt jours.

Ces ſuccès étoient d'autant plus glorieux, que ce Prince avoit non-ſeulement à Combattre les ennemis, mais encore les intrigues de la Cour qu'il étoit venu ſecourir. On laiſſoit ſouvent manquer ſon armée des choſes les plus néceſſaires. La Prin-

ceſſe des Urſins le traverſoit en toute occaſion, & n'épargnoit rien pour le rendre ſuſpect à Philippe V. Les moyens qu'elle employa pour tâcher de découvrir les reſſorts cachés, & les Principaux complices de la prétendue conſpiration dont elle l'accuſoit, furent dignes d'une femme de ſon caractère.

Elle avoit depuis quelque temps à ſon ſervice une jeune Italienne, qui joignoit à la beauté la plus riante, un eſprit fin, ruſé, & d'autant plus adroit, qu'elle ſçavoit le cacher ſous les dehors naïfs de l'enjouement & de la gaieté. Cette fille lui parut propre à lier une intrigue avec le Duc d'Orléans, qu'on attira très-aiſément à un rendez vous; car quoique la jalouſie rende les aſſaſſinats aſſez communs en Eſpagne, il ne faiſoit pas plus de réflexion au péril, quand il s'agiſſoit de ſes plaiſirs, que lorſqu'il falloit courir à la gloire.

L'Italienne le charma; les pierreries dont elle étoit parée, les précautions myſtérieuſes avec leſquelles on avoit envoyé le prendre, la magnificence de l'appartement où il ſe trouvoit, tout contribuoit à donner à ce Prince les idées les plus flatteuſes. On ne combattit ſes deſirs que pour mieux les irriter. On feignit du trouble, de l'inquiétude, & de craindre à chaque inſtant d'être ſurpriſe.

On lui dit qu'on aimoit mieux aller chez lui aux heures qu'on pourroit s'échapper; & en effet on y alla dès le lendemain, & enſuite preſque tous les jours. Souvent il étoit ſorti, ou en affaire. En l'attendant, on écoutoit, on examinoit, on cherchoit partout; mais on ne découvroit jamais rien de la prétendue conſpiration. Enfin ne pouvant ſatisfaire, par des avis véritables, au deſir qu'avoit Madame des Urſins de trouver le Duc d'Orléans criminel, l'Italienne jugea à propos d'y ſuppléer par des chimères de ſon imagination, apparemment pour ne pas perdre la récompenſe que cette Princeſſe lui avoit promiſe. Elle lui dit qu'étant allée fort tard chez le Duc d'Orléans, & ayant été introduite dans ſon cabinet, elle l'avoit entendu dans la chambre voiſine, qui parloit à *Vilaroël*; à *D. Manrique de Lara*, à deux autres Eſpagnols, & à trois François; qu'elle avoit compris par leurs diſcours, qu'ils ſe fondoient ſur de puiſſans ſecours du côté du Portugal; que la Nobleſſe de l'Arragon ſe ſouleveroit; que pluſieurs Régimens François déſerteroient pour venir prendre parti à Tortoſe & à Lérida, qui ſerviroient de places d'armes. « Mais (devoit avoir ajouté le Duc d'Orléans) il faut frapper les premiers » coups dans Madrid, y ſemer le déſordre, & ſe

„ rendre maître de la perſonne du Roi. Cette ré-
„ volution me rendra ennemi irréconciliable de
„ Louis XIV aux yeux de toute l'Europe ; & l'An-
„ gleterre & la Hollande , laſſées de la guerre ,
„ & ne craignant point en moi un Roi d'Eſpagne
„ gouverné par la Cour de France , abandonne-
„ ront aiſément l'Archiduc , trop foible concur-
„ rent pour m'arracher , par ſes ſeules forces , une
„ Couronne que je tiendrai de la Nation & de
„ mon épée „.

La Princeſſe des Urſins courut vîte épouvanter Philippe de ces vaines idées. Ses émiſſaires les répandirent dans le public ; & bientôt il paſſa pour conſtant , parmi ces hommes oiſifs qui ſemblent n'avoir d'autre état que d'écouter avec avidité & de répéter ſans réflexion toutes ſortes de nouvelles, que le Duc d'Orléans , jeune , brillant , ambitieux, enorgueilli de tant de ſuccès , & flatté de l'amour des peuples & du ſoldat , s'indignant du ſecond rang où ſa naiſſance l'avoit placé , ſe préparoit à franchir la barriere qui le ſéparoit du trône , ſi l'on n'eût découvert ſes projets. On oſa même aſſurer qu'à ſon retour en France , Louis XIV l'auroit fait arrêter , s'il n'eût été retenu par les larmes de la Ducheſſe d'Orléans ſa fille , que le Duc de Noailles , informé par Madame de Mainte-

non, avoit avertie, disoit-on, du danger que couroit son mari.

Le Duc d'Orléans n'ignoroit aucuns des bruits, aucuns des traits & des lâches détours qu'avoient imaginés, & qu'imaginoient encore chaque jour la haine & la calomnie pour le rendre odieux par les qualités même qui l'avoient fait admirer de toute l'Europe. Il laissoit au tems & aux événemens à le justifier ; & ses ennemis eurent beau faire. Malgré leurs intrigues, leurs cabales ; malgré les perfides terreurs qu'ils affectoient, & les horribles soupçons qu'ils avoient tâché d'inspirer contre lui, les peuples, à la mort de Louis XIV, se soumirent avec joie à son administration ; & tous les corps de l'État concoururent avec empressement à lui conserver les droits de sa naissance.

Son premier soin, au commencement de sa Régence, fut de s'assurer la paix au-dehors par un Traité d'alliance entre la France & l'Angleterre, dont l'union entraînera toujours la destinée du reste de l'Europe.

Les dettes de l'État étoient immenses, & les finances épuisées ; il falloit des remèdes extraordinaires à de si grands maux ; ceux qu'il a employés étoient trop violens ; il a voulu persuader au peuple que du papier valoit mieux que de l'argent

gent. Pluſieurs ont été les duppes de leur avidité ; & la vivacité Françoiſe à beaucoup contribué à la chûte d'un projet qui pouvoit être bon, ſi on l'avoit contenu dans de certaines bornes, & qu'on l'eut exécuté avec plus de précautions & de ménagement.

Le Parlement, dans des circonſtances très-critiques, crut devoir faire des remontrances ; il envoya ſes Députés au Régent, qui ſe perſuada que cette Compagnie avoit voulu ſoulever les Pariſiens contre lui. Après avoir écouté leur harangue avec beaucoup de flegme, il leur fit ſa réponſe en quatre mots : *Allez-vous....* Le reſpect que je te dois, ſublime Viſir, m'empêche de ſalir ton oreille par des termes plus que militaires. Celui qui avoit porté la parole, ne ſe déconcerta point, & lui répliqua : *Monſieur, c'eſt la coutume du Parlement de mettre ſur ſes Regiſtres, les réponſes que le Roi lui fait ; mettra-t-on celle-ci ?*

Tout eſt tranquille à préſent ; & le Régent gouvernera paiſiblement le reſte de ſa vie, qui, je crois, ne ſera pas longue. Il ſe livre à trop d'excès ; il vit comme nous vivons dans notre *Ramedan* ; il ne mange qu'après que le ſoleil eſt couché ; ce n'eſt pas par dévotion. Il paſſe une partie de la nuit à table avec ſes Maîtreſſes, & cinq ou ſix de

ſes confidens. Croirois-tu que la plûpart des gens de qualité deſirent que leurs femmes ſoient admiſes à ces parties nocturnes, où ce Prince en pointe de vin, diſtribue quelquefois de bonnes Abbayes & de bons Evêchés?

Il aime beaucoup les femmes, les eſtime peu, & ne leur confie rien. Loin d'être jaloux de ſes Maîtreſſes, il ne manque guère de faire le lendemain à ſes favoris un détail fort exact des charmes qu'elles lui ont prodigués. Il leur accorde des grâces & les récompenſe aſſez bien; mais il ne faut pas qu'elles paroiſſent trop avides, ni qu'elles veuillent ſe mêler des affaires du Gouvernement. D'ailleurs, il n'entre jamais dans leurs haines & dans leurs tracaſſeries; elles ne lui feroient pas renvoyer le moindre de ſes Domeſtiques.

Tu peux conclure de tout ce que je t'écris au ſujet de ce Prince, qu'avec les qualités qui forment les grands hommes & les héros, il a les vices d'un Particulier qui veut jouir de l'abondance dans cette vie, & qui a pris ſon parti ſur l'autre. Je puis me tromper quelquefois dans les inſtructions que tu exiges de moi; excuſe mon incapacité; mais que le Tout-puiſſant me livre à l'inſtant aux Anges noirs, ſi le zèle le plus ardent pour ton ſervice n'eſt pas toujours profondément gravé dans le cœur de ton eſclave.

LETTRE XIV.

Nedim au Capigi Bachi.

UN Sultan qui jette la vue ſur les Etats ſoumis à ſon obéiſſance, découvre un Empire immenſe comme l'Océan, & dont les Peuples ſemblables aux flots, ſont toujours prêts à ſe ſoulever. La politique exige qu'il ôte à ces eſprits inquiets les Chefs qu'ils ſe donnent dans le fond du cœur, & qu'ils obligeroient de ſe mettre à leur tête. Il faut pour détourner de plus grands maux, ſacrifier quelquefois des victimes innocentes, de même que l'on ruine ſes propres frontières pour empêcher l'ennemi d'y ſubſiſter, & que l'on raſe les fortereſſes qui pourroient lui ſervir de places d'armes. Quelque précieux que ſoit le ſang Ottoman, la perte d'un ou de deux Princes, & de dix ou douze Baſſas, n'eſt rien en comparaiſon des horreurs & des ravages d'une guerre civile, où il périt quelquefois un million d'hommes.

C'eſt cependant cette politique prudente, plutôt que ſoupçonneuſe, qui nous fait regarder par les Chrétiens comme des barbares, & des hommes de ſang.

Je vois dans les anciennes Hiſtoires, que la République d'Athènes a ſouvent condamné à la mort ou à l'exil, ceux de ſes Citoyens qui lui ayant rendu les ſervices les plus ſignalés, étoient auſſi devenus d'autant plus conſidérables parmi le Peuple; tels que Thémiſtocle, Alcibiade, Phocion & pluſieurs autres. L'éclat de leurs grandes actions les rendoit criminels aux yeux d'une Nation jalouſe de ſa liberté; elle puniſſoit ce qu'ils étoient en état d'entreprendre; & elle ne donna point d'autre raiſon de l'exil d'un Citoyen, que ſa vertu qui lui faiſoit trop de partiſans.

Les François diront-ils que les Athéniens étoient un Peuple barbare? Les plus illuſtres parmi les Romains alloient à Athènes ſe polir, & ſe perfectionner dans l'éloquence; c'étoit le ſéjour des Sciences & des beaux Arts, la patrie des Philoſophes & du ſage Solon, dont les loix la gouvernoient.

L'eſprit de ceux qui commandent, eſt ſouvent obligé de ſe conduire par des raiſons de politique & des maximes particulières d'Etat, dont la rigueur & la violence n'ont point leur ſource dans un naturel féroce. Nos Ancêtres étoient des Conquérans; nous avons conſervé dans les Villes qu'ils ont ſubjuguées, la manière de vivre, les coutumes & les loix qu'ils obſervoient dans leurs Camps. La juſ-

tice parmi nous eſt donc ſevere, prompte & preſque toujours ſanglante. Mais cela ne doit pas tourner au déſavantage de notre cœur & de notre caractère ; je ſoutiens même que les Muſulmans ſont plus humains, plus officieux, plus ſenſibles à la pitié & à la compaſſion, que les Chrétiens.

On ne voit pas dans tout l'Empire Ottoman un Turc réduit à demander l'aumône ; au lieu qu'ici les Egliſes ſont aſſiégées de Chrétiens auſſi miſérables qu'importuns.

Non-ſeulement, l'uſure eſt expreſſément défendue parmi nous ; mais l'intérêt même le plus modique y eſt inconnu. Je prête dix mille piaſtres ; on m'en rend mille chaque année ; au bout des dix ans mon débiteur eſt quitte. Je n'ai retiré que l'intérêt du cœur ; le plaiſir d'avoir ſecouru un de mes frères. Ce que nous appellons bien placer ſon argent, c'eſt de le confier à un honnête-homme, qui s'en ſert heureuſement pour rétablir ſon commerce & ſon crédit.

Notre bonté, notre affection & notre pitié s'étendent juſques ſur les animaux. Il arrive ſouvent que des chiens & des chats ſont bien traités dans le teſtament d'un Turc qui ſent approcher ſa dernière heure ; il lègue une ſomme pour leur fournir un entretien honnête pendant leur vie.

Nous avons à Conſtantinople des eſpèces de Traiteurs ambulans, qui portent des bâtons chargés de viandes. Ils ont un certain cri, auquel ſe raſſemblent tous les chats d'une rue ; ils font la part à chacun, ſelon l'argent qu'on leur donne ; & il y a peu de fideles Muſulmans qui, en ſortant de la Prière du matin, ne ſe faſſent un plaiſir & un devoir de charité de régaler deux ou trois fois le mois tous les chats d'un quartier. Sultan Sélim, entouré des horreurs de la mort, & près d'aller rendre un grand compte à Dieu, tourna ſes regards mourans ſur le cheval qui l'avoit porté dans les batailles ; il ordonna qu'on lui bâtit une écurie riante & commode, au milieu d'une campagne fleurie, & qu'on lui menât quelquefois pour l'amuſer les plus belles jumens de la contrée. Ce bon cheval, comblé des bienfaits de ſon Maître, mourut dans une heureuſe vieilleſſe.

De pareils traits confirment ce que j'ai avancé. Il n'y a point de Nation auſſi compatiſſante, & qui ait autant de ſenſibilité d'ame que la nôtre ; mais les loix qui la gouvernent ſont ſanguinaires : au lieu que les Romains gouvernés par des loix douces, étoient cruels & inhumains. Les ſpectacles de Gladiateurs & les combats contre des bêtes féroces, auxquels ils aſſiſtoient avec tant de plaiſir, laiſſent

à la poſtérité des preuves inconteſtables de la dureté de cœur de ces Maîtres de monde.

Lis cette Lettre avec attention. Ta charge t'oblige ſouvent de faire périr des Viſirs & des Baſſas, dont l'amitié t'étoit chere. Tu dois exécuter avec ſoumiſſion les décrets de la ſageſſe profonde de notre auguſte Sultan ; mais n'oublie jamais que tu es homme, & que ſi ton bras eſt à ton Maître, ton cœur dôit être à Dieu ſeul qui abhorre le ſang.

LETTRE XV.

Nedim au même.

SI ton frère Achmet étoit mort il y a huit ans, lorſque nous le vîmes tout couvert de ſang & de pouſſière ramener au combat nos Janniſſaires effrayés, nous aurions dû pleurer la perte que notre Sultan faiſoit d'un ſi brave homme ; mais aujourd'hui, c'eſt notre auguſte Sultan même qui a jugé néceſſaire de l'effacer du nombre des vivans. Marquerons-nous par des larmes criminelles, que nous ſommes plus touchés de nos propres intérêts, que de ceux de notre invincible Seigneur ? Sa ſageſſe profonde a pu limiter, quand il lui a plu, le voya-

ge de ton frère en cette vie, où le Prophète l'avoit envoyé pour les beſoins du Chef des Ottomans, & non pour les nôtres. Nous naiſſons à nos Princes ; ils peuvent fermer nos yeux dès que nous les ouvrons. S'ils nous laiſſent vivre, c'eſt une grace qu'ils nous font. Nous devons regarder la vie comme un feſtin où leur magnificence nous auroit conviés ; comblés d'honneur & de reconnoiſſance, nous nous leverions de table ſans regret, dès qu'ils paroîtroient nous l'ordonner.

Les Occidentaux ſe mocquent de cette ſoumiſſion ſervile & de cette obéiſſance aveugle qui nous font envoyer notre tête à nos Souverains, dès qu'il nous la demandent, & lorſque nous pouvons ſouvent la garantir par la fuite. Ah ! ce n'eſt point à préſenter avec reſpect le cou aux bourreaux, que conſiſte l'eſclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter contre des innocens les ordres inhumains que le caprice & la férocité ſeuls ont fait ſortir de la bouche d'un tyran !

Sans intérêts, ſans ſentimens & ſans remords, il faut que nous ſoyons comme le glaive tranchant dans la main de l'exterminateur. C'eſt ce dépouillement entier de ſoi-même qui conſtue une ſervitude d'autant plus affreuſe, qu'il n'eſt pas poſſible de parvenir à cet état d'impaſſibilité.

Un Roi de France dit un jour à un Officier : « Qu'il ſouhaiteroit d'être défait d'un Seigneur » de ſa Cour qui lui déplaiſoit ». *Sire*, répondit cet Officier, *je lui ferai mettre ce ſoir l'épée à la main ; & je m'abandonnerai de façon ſur lui, que ſi je ſuccombe, du moins le combat lui ſera-t-il auſſi funeſte qu'à moi.* « Je ne voudrois pas, répliqua » le Roi, que vous vous expoſaſſiez ». *Comment, Sire*, interrompit ce brave homme, *d'où me ſuis-je attiré le mépris que me laiſſe entrevoir Votre Majeſté ? J'expoſerai ce qui eſt à vous, ma vie & mes biens même, s'il le faut ; mais je ſerois indigne du nom de François, ſi je vous ſacrifiois mon honneur* (1).

J'admire le courage de ce François, qui ne craint point de faire rougir ſon Prince, & de ſe montrer plus honnête homme que lui. Quelle douceur de ſentir que dans certaines occaſions on eſt libre, qu'on ne doit point reconnoître de maître, qu'on eſt ſon roi, ſon ſouverain, ſa lumière à ſoi-même, & que malgré l'inégalité des dignités, de la

(1) N'auroit il pas été mieux de ne point offrir de ſe battre ? & l'honneur permet-il de ſe charger de tuer quelqu'un, même en ſe battant contre lui ?

fortune & des biens, l'honneur, ce que l'homme a de plus précieux, n'eſt ſubordonné à perſonne ! C'eſt s'élever dès cette vie à l'état où nous ſerons dans l'autre. Les rangs y ſeront réglés ſuivant nos bonnes œuvres. C'eſt une vérité qui doit te conſoler, mon cher Sélim, de la mort d'un frère qui a toujours vécu en bon Muſulman.

LETTRE XVI.

Nédim au Caimakan.

Quoi ! le Moufti Aſſem a conſpiré pour ôter l'Empire à notre Sultan ! Sous de vains & d'artificieux prétextes, cet hypocrite a voulu révolter les vrais croyans contre leur Souverain ! Eſt-il poſſible que celui qui doit inſtruire les peuples de leurs devoirs, ſe ſerve de la religion pour les en écarter ? Ignorons-nous que l'Être ſuprême a établi les Rois ſur la terre ; que chacun d'eux eſt ſon image ; qu'ils n'ont point d'autre juge, & que leur puiſſance ne releve d'aucune puiſſance temporelle ? Notre ſainte Loi ne nous apprend-elle pas que nous devons obéir même aux Princes infidèles, ſi nous ſommes nés leurs Sujets ? Il eſt

bien étonnant que la vie de quelques Prêtres Muſulmans fourniſſe de ſemblables traits de révolte, & dont je ſuis ſcandaliſé dans les hiſtoires mêmes des Infidèles chrétiens, qui ne ſont pas éclairés comme nous par le divin Alcoran ! Si notre Sultan n'avoit pas prévenu le Moufti Aſſem, peut-être cet orgueilleux auroit-il bientôt élevé ſa tête altière avec autant d'audace, qu'un certain Pape dont je liſois ces jours paſſés les projets ambitieux. Tu vas juger de ce que peut un eſprit violent & hardi, qui couvre ſes entrepriſes du manteau de la Religion.

Hildebrand (c'étoit ſon nom (1)) ayant été élu Pape par les habitans de Rome, écrivit des Lettres très-ſoumiſes à l'Empereur Henri IV, pour lui apprendre ſon élection & le prier de vouloir bien la confirmer. Henri la confirma. Ce bon Religieux ne ſe vit pas plutôt établi Souverain Pontife, qu'il changea de ton & voulut dominer ſur les Rois; il prétendit qu'ils étoient ſes vaſſaux, qu'il pouvoit les dépoſer à ſon gré, briſer leurs ſceptres, diſpoſer de leurs couronnes, & délier leurs ſujets du ſerment de fidélité. » Les Rois

(1) Grégoire VII.

» ſont trop fiers, diſoit-il ordinairement; je veux » les humilier : leur puiſſance ne vient que des » enfans de la terre ; la mienne eſt émanée du » ciel ».

S'étant brouillé avec ce même Henri dont il avoit attendu l'approbation & le conſentement pour être Pape, il l'excommunia. « Je lui dé- » fends, prononça-t-il pontificalement, de gou- » verner l'héritage de ſes pères ; & j'ordonne, » puiſqu'il m'a déſobéi, à tous ſes Sujets de le » pourſuivre & de l'attaquer en tous lieux com- » me un ſcélérat, un rebelle, un perturbateur du » repos de la chrétienté (1) ».

Il tranſporta l'Empire à Rodolphe, Duc de Suabe ; & pour donner de la confiance à ſon parti,

(1) Le déſordre & la terreur que cette excommunication jetta dans la conſcience des foibles, furent ſi puiſſans dans ces ſiècles d'ignorance, que Henri, abandonné de preſque tous ſes Sujets & de ſes Domeſtiques, fut obligé d'implorer la miſéricorde du ſuperbe Pontife. Ce malheureux Empereur, dépouillé des marques de ſa dignité, & vêtu d'une tunique de laine, demeura trois jours pieds nuds dans l'antichambre d'Hildebrand, qui s'étoit retiré dans une forteresſe, & qui ne l'admit enfin en ſa préſence, qu'à des conditions qu'il n'eſt pas poſſible de lire ſans indignation.

il prophétiſa que Henri mourroit dans l'année. Le contraire arriva. Rodolphe fut tué dans une bataille ; & Henri pourſuivit vivement les avantages de ſa victoire. Devinerois-tu comment Hildebrand interpréta ſa prophétie ? Il dit qu'il n'avoit pas entendu que Henri ſeroit tué *quant au corps*, mais *quant à l'ame*, par l'excommunication foudroyante qu'il avoit lancée contre lui.

On voit des lettres de ce même Pontife, où il a l'audace d'écrire aux Evêques de France : « Qu'il ne peut plus ſouffrir ſur le trône leur Roi » Philippe, & qu'ils doivent ſe joindre à Sa » Sainteté, pour animer les peuples à la révolte, » & chaſſer ce tyran ».

Dans d'autres lettres aux Habitans de l'Iſle de Corſe : « Toutes les Iſles, dit-il, ont appartenu » en propriéte à Saint Pierre : (or ce Saint Pierre » étoit un pauvre Pêcheur ;) ſi vous ne me ren» dez pas, en vous ſoumettant à moi, ce qui » appartenoit à mon Prédéceſſeur, j'exciterai con» tre vous les Lombards & les Normands, qui » mettront tout à feu & à ſang dans votre pays ». Beau ſtyle du Père des Chrétiens !

Un Pape qui avoit eſſayé de porter ſi haut les droits du Souverain Pontificat, ne pouvoit man-

quer d'être en grande vénération à la Cour de Rome ; auſſi a-t-il été mis au rang des Saints par un de ſes Succeſſeurs. Je doute que les Parlemens de France, toujours inviolablement attachés à la Religion, mais zélés défenſeurs de la Majeſté des Rois, ſouſcrivent à ſa promotion.

La ſageſſe de notre auguſte Divan ne ſçauroit agir avec trop de promptitude & de ſévérité pour achever d'écraſer le parti du Moufti Aſſem, & pour diſſiper ces aſſemblées d'hommes foibles & ſéditieux que l'hypocriſie, le zèle affecté, & les mœurs auſtères de cet enthouſiaſte avoient abuſés. Tu me mandes qu'ils vont à ſon tombeau, comme à celui d'un Martyr : quel Martyr ! Il promettoit le Ciel aux ſcélérats qui aſſaſſineroient leur Sultan.

La mémoire de ces hommes perfides & dangereux, qui s'armant d'un fer ſacré oſent menacer les Rois, ne doit-elle pas être autant en horreur que celle du *Vieux de la Montagne* ? Tu ſçais que ceux de ſes ſujets qu'il jugeoit propre à ſes deſſeins, enivré d'un breuvage préparé, étoient tranſportés dans un jardin magnifique, où des vins délicieux, des mets exquis, des femmes charmantes leur donnoient à leur réveil tous les avant-goûts du paradis. Au milieu de ces délices, une

voix effrayante leur annonçoit, qu'en mourant dans l'exécution des ordres de leur Souverain, ils viendroient habiter pour toujours ces lieux enchantés. Au bout de quelque-tems, dans une nouvelle ivreſſe, on les reportoit au même lieu où on les avoit pris. Ces eſpèces de ſonges les confirmoient encore dans la croyance où ils étoient élevés dès l'enfance, qu'en mourant pour exécuter les ordres de leur Maître, ils iroient tout droit en paradis. Ils ſe précipitoient donc avec intrépidité dans les dangers, & aſſaſſinoient au milieu de ſa Cour un Prince ennemi du leur, ſans ſe ſoucier des tourmens auxquels ils s'expoſoient.

Le Vieux de la Montagne s'étoit rendu ſi redoutable par ſes aſſaſſins, que les plus puiſſans Princes de l'Aſie & de l'Europe lui envoyoient tous les ans des préſens pour être en ſûreté dans leurs Palais. Les Tartares exterminèrent enfin ce ſcélérat & tout ſon peuple. Mais ſi cette race abominable ſubſiſtoit encore, la mémoire du *Vieux de la Montagne* y ſeroit dans la plus grande vénération ; & les principaux de la Nation ſe glorifieroient d'être iſſus de ces fameux aſſaſſins, qu'ils regarderoient comme autant de Martyrs.

Tantùm religio potuit ſuadare malorum !
La ſuperſtition enfante bien des maux !

LETTRE XVII.

Nedim à Jezid ſon couſin, à Varſovie.

ON me contoit un fait aſſez ſingulier arrivé à une Diète en Pologne. Tous les ſuffrages ſembloient réunis ; on alloit proclamer *Michel Wienowiski*, lorſqu'un noble lui refuſa ſa voix. Obligé, ſuivant la loi, d'expliquer les raiſons de ſon oppoſition, il demanda juſqu'au lendemain, & le lendemain il accéda des premiers à l'Election qu'il avoit retardée la veille ; *à laquelle je ne m'oppoſai hier*, dit-il, *que pour faire connoître au nouveau Roi, qu'il dépendoit d'un ſeul noble Polonois qu'il n'eût pas une couronne.*

En Pologne la Nobleſſe jouit de tous ſes droits. Pourvu qu'un Noble ne manque point de s'acquitter tous les ans des contributions & des devoirs auxquels ſa naiſſance l'engage envers l'Etat, il eſt d'ailleurs indépendant. Le Roi eſt le Chef du Royaume, & n'eſt point le maître d'un Noble, qui n'eſt ſubordonné qu'aux loix qu'impoſe la néceſſité du bien public & l'avantage de la ſociété dont il eſt membre. Le Prince peut diſpoſer de

pluſieurs

pluſieurs Staroſties & de différens Fiefs dans ſon Domaine en faveur de ſes favoris, pourvu qu'ils ſoient originaires du Pays. Il a le pouvoir de faire beaucoup de bien ; mais il n'a pas celui de faire du mal.

Cette même forme de gouvernement a ſubſiſté, dit-on, en France ſous la première, la ſeconde, & ſous les premiers Rois de la troiſième race. Les François ayant conquis les Gaules, partagèrent entr'eux leurs conquêtes. Chacun, ſelon le terrein qu'il poſſédoit, étoit obligé de reporter certaines contributions à la maſſe commune, & de ſe tenir prêt, tant que ſon âge & ſes forces le lui permettoient, à ſuivre le Roi à la guerre, pourvu qu'elle eût été approuvée dans l'Aſſemblée générale. Mais du reſte les François étoient abſolument libres de leurs perſonnes, & ſouverains dans les Terres dont ils étoient Seigneurs (1). Eux ſeuls

(1) Si un Seigneur François déclaroit la guerre au Roi, les Sujets de ce Seigneur étoient obligés de le ſuivre & de l'aſſiſter de toutes leurs forces. Le Roi n'avoir rien à commander aux ſujets d'un Seigneur particulier ; il n'étoit, à proprement parler, Seigneur Souverain que des Sujets qui étoient nés dans les terres de ſon Domaine, ou qui lui étoient échues en partage de conquête.

étoient nobles, alloient à la guerre & participoient aux délibérations de l'Etat. Les Gaulois, nation ſubjuguée, deſtinés au travail & à la culture des terres, n'avoient rien en propre. Abſolument eſclaves, leur perſonne, leurs femmes, leurs enfans, appartenoient au Seigneur, qui pouvoit les revendiquer & les punir comme déſerteurs, s'ils quittoient la terre où ils étoient nés pour aller s'établir ailleurs.

Tu juges bien, mon cher Jezid, que les arts, le commerce & les terres ſouffroient infiniment de cette dépendance, dans un pays ou ceux qui pouvoient ſeuls les faire valoir, ne travailloient point pour eux & pour leurs enfans; où leurs Maîtres profitoient de toute leur peine, & où enfin l'induſtrie & le travail n'étoient pas animés par l'eſpoir d'acquiſition & d'une ſituation plus heureuſe.

C'eſt cette ſervitude des payſans qui étouffe, pour ainſi dire, la nature en Pologne, & qui rend ce Royaume ſi pauvre. Quoique ſous un beau ciel, & arroſé par de grandes rivières, le tiers du pays n'eſt pas cultivé: chaque Sujet remplit ſa tâche, la porte au Seigneur, & ne penſe point à améliorer un terrein, dont l'abondance & la fertilité ne changeront rien à ſon état, & ne profiteront point à ſes enfans, qui demeureront

toujours eſclaves comme lui. L'argent n'y peut donc recevoir cette circulation néceſſaire dans un grand Royaume ; & le commerce ne s'y fait que par un échange de denrées. Le Noble donne du bois & du bled, pour avoir du vin & du drap.

La ſublime Porte doit ſouhaiter que la forme du gouvernement en Pologne ne change pas (1). Les Polonois ſont braves, belliqueux, & propres au métier de la guerre ; ce ſeroient des voiſins bien redoutables, ſi leurs Rois, devenant auſſi abſolus qu'en France, mettoient l'abondance parmi la Nation par l'affranchiſſement des payſans, & ſe ſervoient de leurs revenus multipliés par cet af-

(1) Dans le Gouvernement Ariſtocratique, les réſolutions de faire la guerre ne paſſant qu'à la pluralité des voix, il eſt rare qu'une paſſion auſſi inquiète que l'ambition domine tous les membres d'une aſſemblée, dont les plus accrédités ſont ordinairement les plus vieux : conſeillés par l'âge, ils ne cherchent qu'à jouir tranquillement de ce qu'ils poſſèdent, & n'opinent pas volontiers à ſe charger eux-mêmes d'impôts, pour remplir des projets de conquêtes qui peuvent ne pas réuſſir. Si Louis XIV n'avoit pas été auſſi puiſſant dans ſon Royaume, il n'auroit pas trouvé tant de reſſources parmi ſes Sujets, & n'eût pu par conſéquent porter ſi haut la gloire de ſon règne.

franchiſſement, pour ſatisfaire à leur ambition, & reculer les frontieres d'un Etat, qu'ils regarderoient alors comme leur patrimone.

Dans nos voyages, mon cher Jezid, nous devons ſur-tout nous inſtruire des différentes formes de gouvernemens, en combiner les avantages & les inconvéniens; & tâcher, par les connoiſſances que nous acquerrons, de nous mettre en état d'être utiles au Chef des Ottomans, lorſque nous ſerons de retour dans notre Patrie. Adieu

LETTRE XVIII.

Mehemet Effendi à Moharrem, à Smyrne.

JE viens d'apprendre les pertes que tu as faites; accepte ces cinq mille piaſtres; ne t'abandonne point au déſeſpoir; tu es jeune; & ta vertu, ta probité & l'eſtime publique te reſtent. Ce renverſement imprévu de ta fortune m'a rappellé ce qui arriva à un homme de condition de ce pays-ci, avec qui je ſuis très-lié. Je veux te conter ſon aventure; elle te fera connoître qu'on ne doit jamais perdre la confiance en Dieu; & que ſouvent

ſa main puiſſante, après s'être appéſantie ſur nous, ſe plaît à nous relever au moment que nous l'eſpérons le moins.

Le Marquis de.... d'une des plus anciennes Maiſons de Bourgogne, ſe trouvant preſque ruiné par le ſyſtême, ſe rendit à Paris pour retirer de l'Académie ſon fils unique, qu'il n'étoit plus en état d'y ſoutenir. L'ayant envoyé chercher en arrivant : « Mon fils, lui dit-il, vous revoyez un » père qui ne ſeroit pas auſſi ſenſible au dérange- » ment de ſes affaires, s'il vous chériſſoit moins, » & s'il n'avoit pas tout lieu d'être content de » vous. Je ſuis encore plus attendri ſur ma ſitua- » tion, à préſent que je remarque dans votre air » & dans vos manières, que vous avez profité en » honnête homme du peu de ſéjour que vous » avez fait dans cette ville. Mais je ne puis plus » fournir à toute la dépenſe dont vous êtes di- » gne. Les biens de nos ancêtres n'ont pas été » diſſipés par ma faute ; au contraire, j'étois trop » arrangé ; j'avois des rentes & des crédits ſur » pluſieurs Particuliers, & perſonne n'en avoit » ſur moi ; on m'a rembourſé en billets qui pé- » riſſent entre mes mains.... Partons, Monſieur, » (interrompit ſon fils, touché comme il devoit » l'être, de toute la tendreſſe que lui marquoit un

» père malheureux) ; partons quand vous vou-
» drez ; je tâcherai que ma compagnie vous ſoit
» une conſolation dans cette terre qui vous reſte ;
» je vous demanderai ſeulement une grace ; laiſ-
» ſez-moi le tems de dire adieu....

A ces mots les larmes vinrent aux yeux du jeune Marquis. « Mon fils (lui dit ſon pere,
» voyant qu'il n'oſoit achever de s'expliquer) par-
» lez, ayez de la confiance en moi ; vous ſavez
» que j'ai toujours ſouhaité que vous me regar-
» daſſiez plutôt comme un ami raiſonnable, que
» comme un pere abſolu. Votre cœur auroit-il
» formé quelque engagement dans cette ville ?...
» Oui, Monſieur, (répondit le jeune Marquis
» en ſe jettant à ſes genoux) j'aime, & je ſuis
» aimé d'une jeune perſonne que j'ai eu occaſion
» de voir pluſieurs fois au Couvent de.... Je ne
» vous ferai point un portrait de ſes charmes ;
» vous le croiriez peint par l'amour ; mais ſi ſon
» cœur & ſon caractère vous étoient connus, je
» ſuis sûr que vous ne blâmeriez point mon at-
» tachement, quoiquelle ignore encore de quels
» parens elle a reçu la naiſſance. Cette paſſion
» vous étonne ; & je ne vous en parlerois peut-
» être pas avec tant de liberté, ſi nos pertes ne
» m'ôtoient toute eſpérance. Ses parens, s'ils ſont

» d'un rang diſtingué, comme je ne puis douter » à ſes ſentimens & à l'éducation qu'on lui a » donnée, ne me choiſiront pas pour l'époux de » leur fille, lorſqu'ils voudront la reconnoître; & » s'ils ne la reconnoiſſent pas, je dois également » renoncer au bonheur de la poſſéder, n'ayant » plus aſſez de bien pour la mettre dans une ſi- » tuation digne d'elle & de moi. Mon fils, re- » prit le Marquis de..., je ne puis approuver » cet amour pour une perſonne inconnue; mais ſi » les paſſions ſont vives à votre âge, heureuſe- » ment elles ne durent pas. Soupons; je vous » donne demain pour faire vos adieux; nous par- » tirons le jour d'après ».

Ils ſoupèrent aſſez triſtement, comme tu le penſes bien; & le père, fatigué, renvoya ſon fils de fort bonne heure.

Il ſe rendit à l'Académie, le cœur déchiré par les penſées les plus affligeantes, lorſqu'il vit dans une rue beaucoup de monde aſſemblé; il demanda ce que c'étoit. " C'eſt, lui répondit un cocher » de louage, un Vieillard que je menois: appa- » remment que pour examiner quelque choſe, il » a voulu s'appuyer ſur la portière qui n'étoit pas » bien fermée; un autre caroſſe, en accrochant » le mien, lui a fait faire un ſubreſaut; la por-

„ tière s'eſt lâchée ; le pauvre homme a été jetté „ dehors ; ſa tête a heurté contre une borne ; il a „ perdu toute connoiſſance ; & ce Chirurgien chez „ qui on l'a porté, en augure mal.... Tu n'as „ plus affaire là, lui dit le jeune Marquis, mène-„ moi à l'Académie de... »

En entrant dans le caroſſe, il ſentit quelque choſe qui rouloit ſous ſes pieds ; il cherche & trouve un boëte dont le couvercle étoit très-riche ; arrivé chez lui, il examine ce dépôt du hazard. C'étoit un Ecrin où brilloient pluſieurs diamans ; & dans un petit tiroir ménagé en deſſous, il compta pour plus de quarante mille écus de billets payables au porteur. Ces richeſſes, dit-il en lui-même, appartiennent ſans doute à ce Vieillard qui eſt tombé du carroſſe. Il n'a pas été ruiné comme mon pere au ſyſtême ; s'il vit encore, quelle eſt ſon inquiétude ! J'irai demain m'informer de lui. Ah ! ma chere Léonor, ajouta-t-il en ſoupirant, quel ſeroit mon bonheur, ſi j'étois le poſſeſſeur de ce bien-là !

Dès qu'il fut jour, il ſe rendit chez le Chirurgien. L'homme qui s'étoit bleſſé la veille, n'étoit pas mort ; mais on ne pouvoir le voir, parce qu'il commençoit à repoſer. Allons, en attendant, chez ma chere Léonor, dit le jeune

Marquis ; mais en la voyant, en voyant ſes larmes lorſque je lui annoncerai mon départ, prêt enfin de la perdre pour toujours, que ſçais-je, ne penſerai-je point aux biens que la fortune ſemble me préſenter ? Reſtons..... Eh ! pourquoi reſter, reprit-il indigné d'une réflexion qui lui faiſoit tort ? dois-je douter de ma probité ? Allons. Il ſe rendit donc au Couvent de .... On lui dit qu'on étoit venu chercher Léonor à la pointe du jour, & qu'elle n'étoit pas encore rentrée.

Il retourna chez le Chirurgien ; & marquant qu'il vouloit abſolument parler au bleſſé pour affaire de conſéquence, il ſe fit conduire à ſa chambre, « Monſieur, lui demanda-t-il, n'avez-» vous rien oublié hier dans le carroſſe d'où vous » êtes tombé ? » A ces mots cet homme qui ne ſembloit pas avoir une heure à vivre, ſe précipite à ſes pieds « Ah ! Monſieur, j'ai perdu, lui » dit-il, un Ecrin où il y avoit pour plus de » deux cents mille francs de pierreries, & pour » quarante mille écus de billets, payables au » porteur ; je convertiſſois en pareils effets les » rembourſſemens qu'on me faiſoit, prévoyant de » loin le naufrage général..... Vous n'avez » rien perdu, répliqua le jeune Marquis ; voilà » votre bien ! .... O ciel.... Eſt-il poſſible !..

» Monſieur..... (s'écrioit ce Vieillard, en embraſſant ſes genoux, & n'ayant pas, de joie & de ſaiſiſſement, la force d'en dire davantage) » eſt-il poſſible !.... A qui dois-je ma fortune ? » & quelles marques pourrois-je vous donner de » ma reconnoiſſance ? Sans trop me flatter, je ne » les imagine pas, dit le jeune Marquis ; d'ail- » leurs je ſuis le fils de Monſieur de..... Il » y a long-tems que j'ai l'honneur de le connoî- » tre, reprit le Vieillard ; vous êtes un fils bien » digne de lui. Je ſçais que ſes affaires ſon dé- » rangées. Je ſuis d'une famille ancienne dans la » Robbe ; je n'ai qu'une fille ; agréez qu'elle par- » tage avec vous les biens que vous m'avez ren- » dus. Des raiſons & des intérêts de famille qui » n'ont ceſſé que depuis quelques jours, m'o- » bligeoient de lui cacher le nom de ſon pere. » Elle ne me connoît que de ce matin. Venez, » ma fille, ajouta-t-il, en élevant la voix.....

Quelle fut la ſurpriſe du jeune Marquis, en voyant ſortir de la chambre voiſine ſa chere Léonor ! On envoya chercher le Marquis de.... & le mariage fut conclu.

Il me ſemble, mon cher Moharrem, qu'une pareille aventure, où les traits de la Providence ſont ſi marqués, doit ſoutenir le courage de tous

honnête homme malheureux, & lui donner de l'eſpoir & de la conſolation. Voilà deux peres qui chériſſent tendrement leurs enfans, & qui ſe croyent ruinés. Voilà deux amans qui s'adorent, & qui n'oſoient plus eſpérer d'être unis : un inſtant les met tous au comble de leurs vœux.

LETTRE XIX.

Nedim à Abdallah Ben-ſalem.

DEPUIS quarante ans, tu paſſes ta vie à feuilleter de vieux Livres, Hébreux, Grecs & Latins. Tu ſerois mortifié, ſi le moindre événement de l'antiquité échappoit à ta connoiſſance. Tu te piques de ſavoir le nom de tous les anciens Rois des Medes ; & peut-être ignores-tu celui du grand pere de notre Sultan. Tu négliges enfin tout ce qui eſt écrit dans ta langue naturelle ; & tu donnerois cent Sultanins d'or, en échange d'une vieille médaille de cuivre frappée ſous le règne de Mithridate. N'eſt-il pas bizarre qu'un fait, parce qu'il eſt arrivé il y a deux mille ans, excite dans ta tête une eſpece d'attention reſpectueuſe, tandis que tu dédaignes de fixer tes regards ſur

ce qui ſe paſſe de nos jours ? Ne ferois-tu pas mieux de t'appliquer à connoître, par les événemens préſens, la politique & le génie, des différens Princes qui régnent en Europe ? Du moins, par une profonde application ſur le mouvement actuel de cette partie du monde où tu vis, pourrois-tu former des conjectures & faire des réflexions utiles ; au lieu qu'il ne peut y avoir de liaiſon entre nous & ces tems ſi reculés dont tu t'embarraſſes l'eſprit. Si l'antiquité ne te groſſiſſoit pas les objets par l'éloignement où elle les place, tu conviendrois avec moi, que depuis vingt-cinq ans l'Univers a été varié par les ſpectacles les plus ſurprenans. Quoique le ſiècle ne ſoit pas fort avancé (1), qu'elles révolutions & qu'elle foule d'événemens ſinguliers !

La Branche d'Autriche régnante en Eſpagne, s'éteint : un Bourbon eſt appellé pour régner ſur des Peuples qui juſqu'alors avoient ſemblé ennemis irréconciliables du nom François.

Le Traité de partage, qui réuniſſoit à la Monarchie Françoiſe deux Royaumes (2) & trois

(1) Cette Lettre eſt écrite en 1721.

(2) Les Royaumes de Naples & de Sicile, le Marquiſat

Provinces : Louis XIV préfere d'accepter le teſtament de Charles II.

Le Sultan Muſtapha dépoſé.

Le Prince Eugene entre par ſurpriſe dans Crémone ; Le Général François eſt fait priſonnier ; le ſoldat qui s'éveille en ſurſaut, n'ayant pas le tems de s'habiller, prend ſes armes, ſort des caſernes, combat en chemiſe dans les rues, & chaſſe les ennemis.

Les François donnoient la loi à toute l'Allemagne. Ils étoient ſur le Danube ; & l'Empereur trembloit pour ſa Capitale. En un jour, (1) ils perdent quatre-vingts lieues de pays, & ſe retirent derriere le Rhin. Une ſeule journée (2) commence tous leurs malheurs en Flandres, où ils étoient maîtres de toutes les places. En un jour, ils perdent toute l'Italie. (3)

Dans la même ſemaine, Philippe V chaſſé de Madrid par Charles III ſon concurrent, & Charles chaſſé par Philippe.

de Final, la province de Quipuſcoa, & quelques Places ſur la Côte de Toſcane.

(1) La bataille d'Hochſtet.

(2) La bataille de Ramillies.

(3) L'affaire de Turin.

Auguſte, Roi de Pologne, obligé par le Roi de Suede de renoncer à ſa couronne. Staniſlas couronné Roi; & bientôt ce même Roi de Suede réduit à chercher un aſyle dans les Etats de notre Sultan.

Louis XIV voit preſque s'éteindre ſa triple poſtérité (1). Le pere, la mere & le fils ſont enfermés dans le même cercueil.

La journée de Denain où les François mal vêtus, mal nourris, manquant de tout, réparent en trois heures de combat, les pertes de ſix campagnes.

L'antiquité fournit-elle l'exemple d'un Empereur (2) qui ait quitté ſes Etats pour s'inſtruire, en voyageant, à les gouverner?

La conſpiration du Cardinal Albéroni contre le Duc Régent, découverte par la Supérieure des Veſtales (3) de Paris.

Un Empereur (4) fait mourir ſon fils qui avoit conſpiré contre lui.

(1) Le Duc & la Ducheſſe de Bourgogne, & le Duc de Bretagne.

(2) Le Czar.

(3) La Fillon.

(4) Le Czar.

Le Syſtême, ou le Miſſiſſipi.

Le Roi d'Eſpagne abdique la couronne ; ſon fils meurt (1) ; il remonte ſur le Trône.

Le Roi de Suede de retour dans ſon Royaume ; eſt tué au ſiége d'une ville. On fait couper le cou au Baron de Goertz ſon premier Miniſtre.

L'élévation de l'Impératrice de Ruſſie, qui avoit été femme d'un Tambour.

L'étonnante révolution de Perſe, où preſque tous les Princes du Sang tombent ſous le glaive de l'Uſurpateur, qui n'étoit qu'un vil payſan.

Je pourrois citer pluſieurs autres événemens ; mais il me ſemble que j'en rapporte aſſez, pour te convaincre qu'il n'y a point eu de commencement de ſiècle où le théâtre du monde ait offert des changemens de Scenes plus frappans & plus imprévus. C'eſt encore de nos jours, que s'élève un Empire, qui menacera peut-être bientôt & l'Europe & l'Aſie. Les Moſcovites, brutes & ſauvages, commencent, par les ſoins de leur Souverain, à devenir des hommes. Si les Arts, ſi les Sciences s'établiſſent parmi ce Peuple groſſier ; s'il s'y forme des Généraux & des Miniſtres, que

(1) Louis I Roi d'Eſpagne.

ne doit-on pas augurer & craindre d'une puiſſance plus étendue que ne le fut jamais celle des Romains dans leur plus haut point de gloire & de ſplendeur ?

Si tu as de vieux manuſcrits Hébreux, Grecs ou Arabes, à qui le tems & la pouſſiere aient donné un air bien vénérable, & que tu veuilles les vendre, mande-le-moi ; je connois ici quelques Sçavans d'un goût aſſez bizarre pour y mettre l'enchère.

LETTRE XX.

Nedim à Roſalide, à Paris

QUOIQUE la Religion Chrétienne & la Religion Muſulmane paroiſſent bien oppoſées, ce ſont toujours deux filles d'une même mere, & qui ſe réuniſſent ſur pluſieurs articles. Les Mahométans, comme les Chrétiens, reconnoiſſent Moïſe pour un grand Prophéte, & liſent avec le plus profond reſpect ſes Livres ſacrés. Ainſi l'*Hiſtoire du Peuple de Dieu*, du Pere *Berruyer*, ne m'a point été nouvelle quant aux faits. La tournure ſeule & le ſtyle m'ont ſurpris d'abord ; mais je ſuis bientôt entré

entré dans l'idée du Révérend Pere. Il eſt perſuadé que Moïſe, comme la plupart des Auteurs, s'eſt un peu trop preſſé de donner ſon ouvrage au public. Le Légiſlateur des Hébreux, à ſon avis, eſt trop ſtérile dans ſes deſcriptions, trop concis dans les faits qu'il rapporte; ne ſe ſouciant point d'enrichir la vérité par des réflexions agréables, & d'orner ſa narration de converſations intéreſſantes, il coule trop légérement ſur des endroits qui ſont ſuſceptibles d'un tour amuſant: par exemple dans l'Hiſtoire de Joſeph avec la femme de Putiphar, Moïſe ſe contente de dire que Joſeph plut à la femme de ſon Maître, & qu'elle lui expliqua ſes deſirs, auxquels le ſaint homme ne ſe rendit pas.

L'agréable Père Berruyer a ſenti que cette manière de narrer un pareil fait étoit trop ſuccinte, qu'il falloit l'étendre davantage, ſuſpendre & préparer le dénouement par des converſations où l'on pouvoit faire dire bien de jolies choſes; que la matière s'y prêtoit d'elle-même; & qu'on devoit ſur-tout commencer par donner un portrait du héros de l'aventure.

« Joſeph, dit-il, avoit joint à la régularité de » ſes traits & à la vivacité de ſon teint, un air » de nobleſſe & de dignité, qui le rendoit un

» des hommes les plus aimables qui euſſent pa-
» ru dans l'Egypte (1).

Ne diriez-vous pas, Madame, que c'eſt-là le commencement d'une hiſtoriette ? J'attendois auſſi un portrait de la femme de Putiphar ; le Père Berruyer ne nous le donne point, apparemment que les traits d'une femme ne doivent pas entrer dans l'imagination de ce Religieux. J'ai entendu parler d'une certaine Madame de Villedieu qui a donné au public *les Amours des grands Hommes* ; le Père Berruyer a voulu ſans doute nous donner dans le même goût, *les Amours des Patriarches.*

« (2) L'épouſe de ſon maître, continue-t-il,
» fut touchée de ſa bonne mine ; & ſe trouvant
» tous les jours dans l'occaſion de voir l'aimable
» Etranger, elle conçut pour lui une ſi violente
» paſſion, qu'elle réſolut de la ſatisfaire. Il ne lui
» venoit pas dans l'eſprit que les avances d'une
» femme de ſon rang puſſent être rejettées....
» Elle lui déclara ſon amour ; & elle le preſſa d'y
» répondre. Joſeph n'y répondit d'abord que par
» des froideurs & des embarras.... Elle ne ſe re-

(1) Hiſtoire du Peuple de Dieu, pages 320 & 321.
(2) Page 321.

» buta point. Il avoit beau fuir ; elle étoit trop » paſſionnée pour ne pas ménager les momens » d'une ſurpriſe ».

Les momens d'une ſurpriſe ! Rien n'eſt dit plus finement ; & l'on ne ſauroit mieux peindre les femmes & les reſſources de leur imagination.

« (1) Il faut que la fierté ne ſoit guères puiſ- » ſante ſur l'eſprit d'une femme, quand il lui » reſte encore quelque eſpérance d'être aimée.... » Elle compta apparemment pour quelque choſe » de l'avoir forcé à un entretien.... Un jour qu'il » entroit dans ſon appartement, elle l'y ſuivit ; » pour cette fois, lui dit-elle, vous n'échapperez » pas à mon amour ; & je ne vous laiſſerai point » aller que vous n'ayez contenté mes deſirs. C'é- » toit-là, ſans doute, (réfléchit le Père Berruyer,) » une de ces tentations critiques, où la Philo- » ſophie eſt déconcertée, & où le Sage le plus » intrépide n'a point de principes pour ſe ſou- » tenir ſur le penchant d'un précipice ſi rapide. » On ne riſque rien à ſatisfaire la paſſion d'une » femme que tous ſes intérêts forcent au ſecret ;

(1) Pages 322 & 23.

» dans ces occaſions, il ne faut rien moins qu'un » Joſeph. »

Oui, la femme de Putiphar ſerroit Joſeph de ſi près, les circonſtances étoient ſi favorables, & le moment de ſurpriſe ſi bien choiſi, qu'on doit être très-étonné qu'il ait pu réſiſter. On voit que le Père Berruyer ſent qu'à ſa place il auroit ſuccombé, & d'autant plus qu'*on ne riſque rien à ſatisfaire la paſſion d'une femme que tous ſes intérêts forcent au ſecret.*

Si Joſeph ſe montre ſi cruel pour une belle Dame, en revanche Jacob ſon père eſt peint comme un Patriarche bien galant ; & j'ai vu en même tems avec un vrai plaiſir, que le Père Berruyer ſe connoît en femmes qui ne doivent être que reſpectées.

« (1) Lia, dit-il, avoit les yeux foibles & chaſ» ſieux, & ne pouvoit guères inſpirer que de » l'eſtime & du reſpect.

» Rachel, au contraire, étoit belle, bien faite » & toute aimable, & dès le jour que Jacob la » vit dans ſon équipage de bergère, (comment

(1) Pages 229 & 230.

„ étoit-elle ordinairement équipée ?) il avoit con-
„ çu pour elle un amour mêlé d'eſpérance, qui lui
„ faiſoit attendre avec impatience le moment de
„ ſe déclarer. Sa paſſion n'avoit fait qu'augmen-
„ ter par la comparaiſon des deux ſœurs; & peut-
„ être ne s'étoit-il pas étudié à en faire le myſ-
„ tère. Quoiqu'il en ſoit, il profita de l'occaſion,
„ & dit à Laban : vous avez une fille que j'aime,
„ c'eſt Rachel votre Cadette; mais je connois trop
„ tout ce qu'elle vaut, pour me flatter d'avoir en-
„ core mérité de la poſſéder. Je m'offre de vous
„ ſervir durant ſept ans, ſans autre récompenſe,
„ que le bonheur de devenir ſon Epoux quand ce
„ terme ſera écoulé.... Le travail fut pénible, les
„ ſoins continuels, & la vigilance infatigable;
„ mais rien ne coûte quand on aime „.

Rien ne coûte quand on aime ! Voilà de ces réflexions que Moïſe a oubliées, ou qu'il n'a pas ſçu tourner d'un air de Sentence & de maxime. En un mot, je ne crois pas qu'on puiſſe écrire plus joliment l'Hiſtoire de l'Ancien Teſtament; & j'ai été ſur-tout ravi d'apprendre la vertu de la Pomme fatale dont Adam mangea.

" Adam & Eve n'avoient encore, dit le

(1) Page 36.

„ Père Berruyer, aucune connoiſſance, ni ſpécu-
„ lative, ni *expérimentale*, des raiſons de pudeur
„ qui obligent de ſe couvrir. Le fruit qu'ils avoient
„ mangé étoit de nature à exciter des mouve-
„ mens, qui, pour n'être de ſoi ni criminels, ni
„ volontaires, ne laiſſoient pas de les avertir des
„ règles de la bienſéance ».

Si le Serpent avoit révélé à Eve les effets merveilleux du fruit défendu, on ne ſera plus ſurpris qu'elle ait tant preſſé ſon mari d'en manger.

Adieu, Madame; mille remercîmens. Je vous renvoye le premier volume; envoyez-moi, je vous prie, celui où il eſt parlé du Roi David.

Fin des Lettres Turques & du Tome II.

TABLE

DES MATIERES

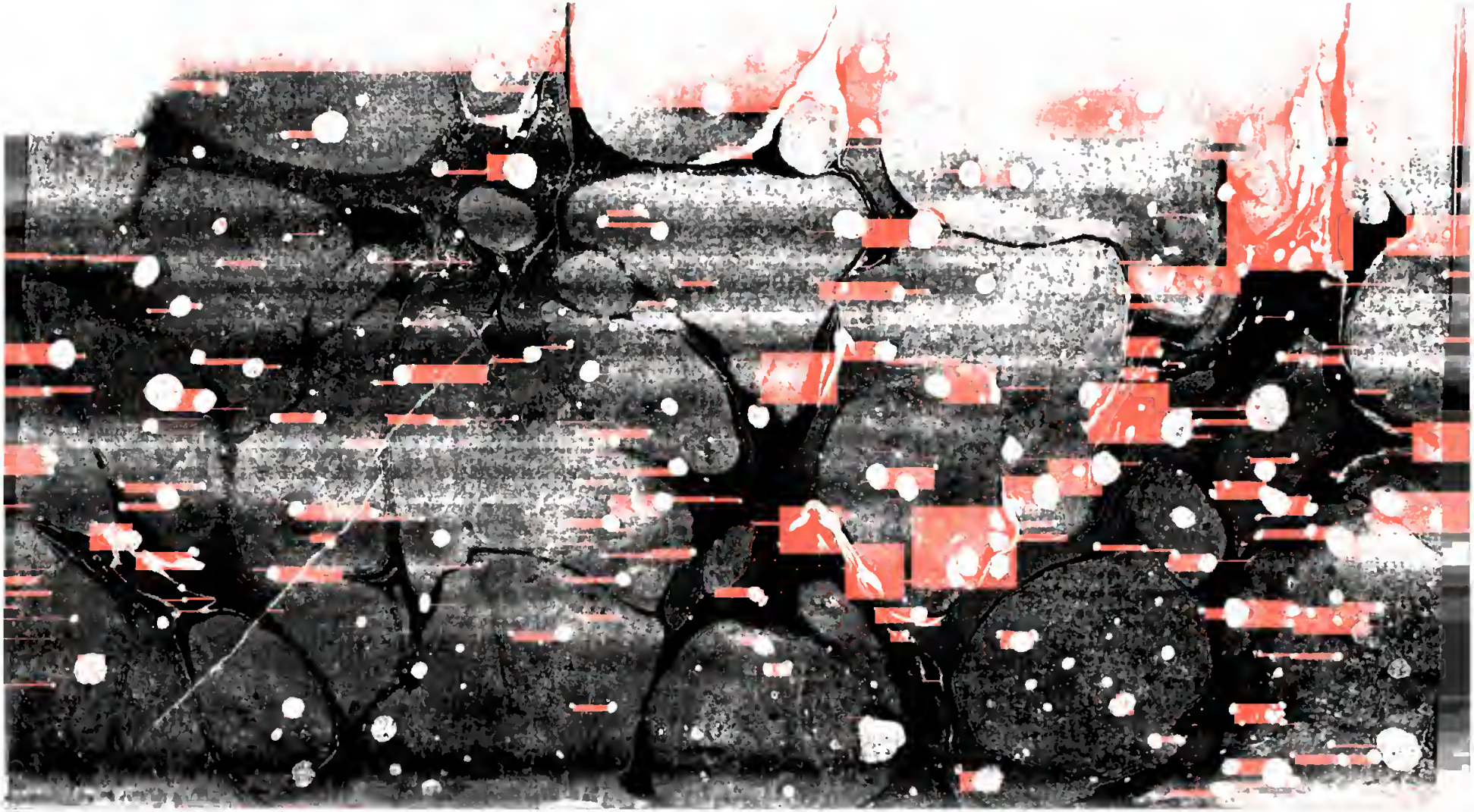
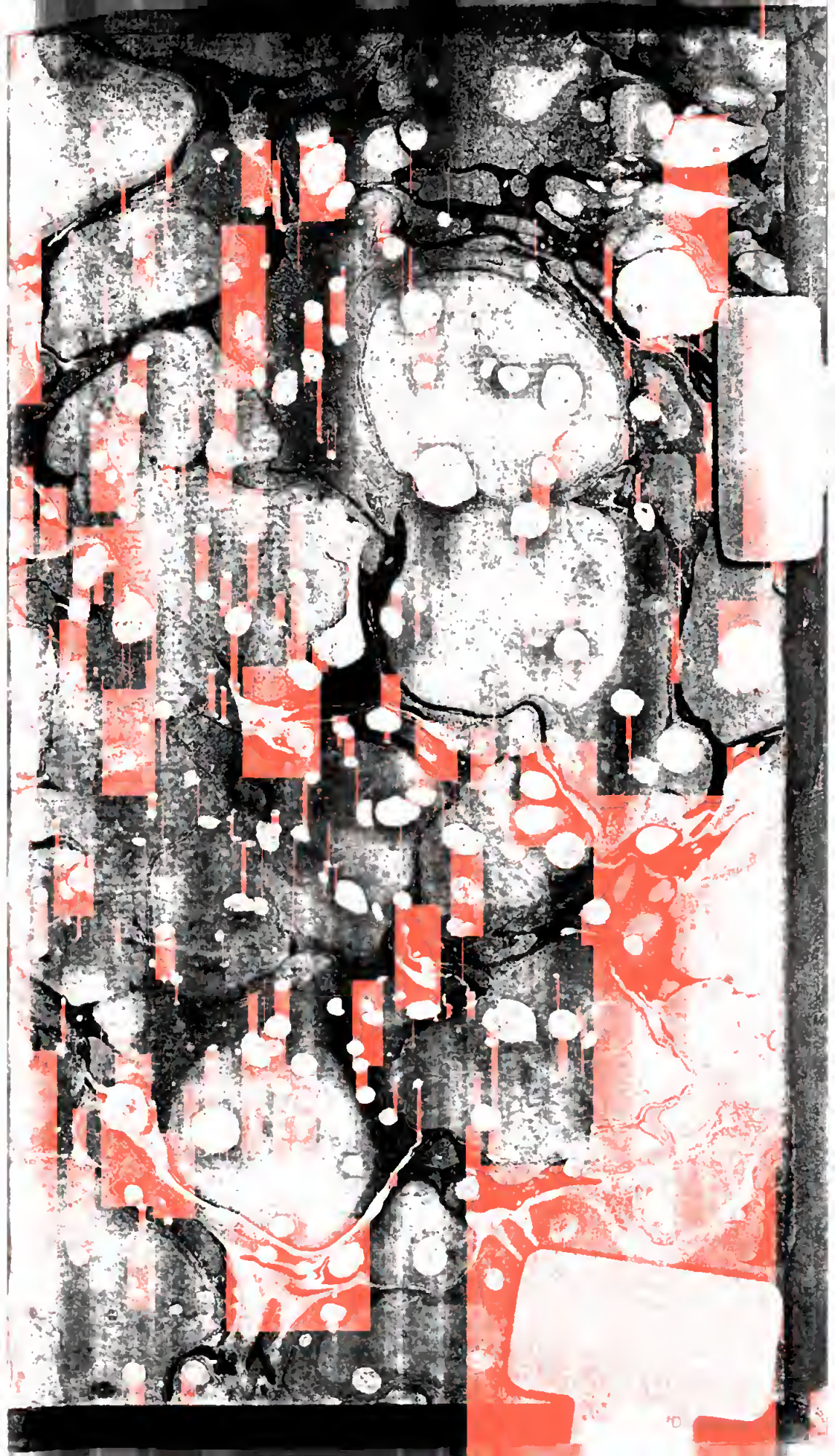
Contenues dans ce ſecond Volume.

LES GRACES, *Comédie en un Acte.* Page 1.
Épître dédicatoire. 3
Préface. 4
DIVERTISSEMENT *à l'occaſion du Mariage de Monſeigneur le Dauphin avec la Princeſſe Marie-Joſeph de Saxe.* 65
Épître à Madame la Dauphine. 67
ALCESTE, *Divertiſſement à l'occaſion de la convaleſcence de Monſeigneur le Dauphin.* 87
Épître dédicatoire. 89
LES VEUVES TURQUES, *Comédie en un Acte.* 111
Épître dédicatoire à ſon Excellence Zaïd Effendi. 113
Avant Propos. 115
LES PARFAITS AMANS, *ou les Métamorphoſes, Comédie en quatre Actes.* 165
Avant-Propos. 167
LES HOMMES, *Comédie-Ballet, en un Acte.* 253
Épître dédicatoire. 255

Préface. Page 257.
LE DERVICHE, *Comédie en un Acte.* 287
Avant-Propos. 289
LE FINANCIER, *Comédie en un Acte* 321
Avant-Propos. 323
Réponse à une Critique. 357
EXTRAITS DE QUELQUES COMÉDIES. 359
Extrait de Pandore. 361
Extrait de la Veuve à la mode. 376
Extrait du contraste de l'Amour & de l'Hymen. 404
Extrait des trois Esclaves. 391
DÉVOUEMENT *de la Tragédie d'Iphigénie de Racine.* 384
LETTRE A M. DE SAINT-AUBIN, *sur la Retraite de Mademoiselle d'Angeville.* 410
LETTRES TURQUES. 413
LETTRES DE NEDIM COGGIA. 511

Fin de la Table.

Biblioteca Nazionale Firenze FONDO PALATINO

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1778.

55302